


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Supplément à la nouvelle Héloïse, & à l'Emile de J. J. Rousseau.

SI les contrastes ont toujours servi à faire distinguer plus sûrement le faux du vrai, & la réalité de l'apparence; vous avouerez, Monsieur, que la vie & les écrits de *J. J. Rousseau* sont le contraste le plus frappant avec la vie & les écrits de nos charlatans d'esprit & de philosophie. Ce célèbre Génevois n'étoit pas seulement l'ami, mais l'amant passionné de la vertu; & sa conduite ne fut point en contradiction avec ses discours. Il vantoit la liberté, la retraite, l'honnête pauvreté, la sage tolérance; mais on ne

le vît point user sa vie dans les intrigues, les tracasseries & les complots, recourir aux plus viles ressources pour s'enrichir; frapper à toutes les portes de l'autorité pour étendre & affermir sa cabale, s'abaisser au vil rôle de protégé, pour pouvoir à son tour protéger ou nuire, selon son intérêt. Son enthousiasme pour la vertu fit son éloquence; sa persuasion intime fut son plus grand moyen pour persuader ses lecteurs; ce n'est point un raisonneur artificieux & froid, qui veut prouver ce qu'il ne sent pas; un déclamateur hypocrite, emphatique & obscur, qui prêche une morale absente de son cœur; un bel esprit superficiel, qui se fait une sagesse à sa mode, & qui l'habille en courtisanne; il ne chercha point à flatter les vices de son siècle, à prêter des armes & des sophismes à la corruption; il n'adoptoit point cette morale de calcul & d'intérêt personnel, qui éteint les sentimens généreux & qui détruit les mœurs: ses ouvrages respirent l'amour du bien, de l'ordre, du juste & du beau; c'est de cet amour pur

& enflammé que naissent la force, la chaleur, la vérité de son style; & comme son génie étoit dans son cœur, c'est au cœur de ceux qui le lisent qu'il parle & se fait entendre.

Si la fausse philosophie de nos jours, cette philosophie destructrice du bon & du beau, n'a pas encore fait autant de mal qu'elle en pouvoit faire, c'est en partie aux ouvrages de *Rousseau* que nous en sommes redevables, il a éclairé les esprits sur cet abîme où lui-même avoit failli se perdre, & dans lequel tout alloit bientôt s'engloutir; il ne s'est pas fait une secte pour opposer au parti dominant; car les gens de bien ne font jamais secte; mais il s'est attiré un grand nombre d'admirateurs; & il est impossible d'admirer un vrai sage, sans mépriser la foule des sophistes. Ceux-ci ont séduit & entraîné la masse corrompue de la nation; mais les sincères partisans de *Rousseau* ne peuvent être que des amis de la vertu.

Nos sophistes, calculateurs de tout ce qui peut leur être utile ou préjudiciable, avoient bien senti le tort que

leur faisoit la conduite & les ouvrages de *Rousseau*, comparés avec leurs productions aussi vicieuses que leur conduite : il entroit donc dans leur politique de mettre en œuvre tous les ressorts imaginables pour décrier cet homme de génie qu'ils avoient d'abord attiré dans leur parti ; mais que sa trop grande célébrité, & son peu de ressemblance avec eux rendit l'objet de leur haine & de leur envie. Ils étoient trop adroits pour entrer publiquement en lice contre un si redoutable adversaire qui les auroit écrasés du poids de la vérité & de l'éloquence ; ils prirent pour l'attaquer des armes plus sûres, les seules qu'ils sussent manier avec le plus grand avantage, les manœuvres sourdes, les embuches secrettes, & les diffamations de toute espèce. Tandis qu'ils excitoient l'envieuse animosité de *Voltaire*, & qu'en l'irritant par les plus vives images de la gloire de *Rousseau*, ils souffloient à leur chef toutes les infamies que celui-ci publioit dans ses libelles contre la personne & les mœurs du citoyen de Genève ; ils

mettoient en usage les ruses, les menées, les intrigues, pour le rendre la fable de Paris & de l'Europe: ils écrivirent cette prétendue lettre du Roi de Prusse, où le persiflage le plus perfide tenoit lieu d'esprit, & par laquelle ils compromirent la gloire de ce grand Roi, qui dédaigna de les confondre; ils concertèrent le voyage de *Rousseau* en Angleterre avec le Philosophe *Hume*, ami intime de *Voltaire* & de tous les Philosophes de Paris; ils fomentèrent l'esprit de haine & d'injustice qni bannit *Rousseau* de Genève; ils excitèrent la sédition ridicule qui le fit lapider par la populace de *Motiers-travers*. Non-contents de le persécuter dans tous les lieux où il se retiroit, ils faisoient courir contre lui les bruits les plus atroces, & les accusations les plus noires; ils le peignoient dans toutes les sociétés comme un vil crapuleux, comme un scélérat coupable de vol, d'assassinat & d'empoisonnement, qui n'avoit affecté de parler dans ses livres de mœurs & de vertu, que pour couvrir ses débauches & ses crimes. Tout

ceci n'eſt point imaginaire & n'eſt que trop réel; ce qu'ils ne diſoient que de bouche & en ſecret & pendant la vie de *Rouſſeau*, ils ont oſé l'écrire & le publier ouvertement après ſa mort; on a lû avec indignation ces notes diffamatoires où on le traitoit de coquin, de ſcélérat hypocrite, qui ne croyoit ni à l'honneur, ni à la vertu. . .

Quoi, pourroit-on répondre à des ennemis ſi lâches & ſi furieux? Quoi, vous me dites que tous ces écrits qui me touchent, m'échauffent & m'attendriſſent, me donnent la volonté ſincère d'être meilleur, ſont uniquement des productions d'une tête exhaltée, conduite par un cœur hypocrite & fourbe? Quoi, cet ennemi de toute juſtice, de toute droiture, de toute bonté, s'eſt captivé pendant dix ans, dans le cours de quinze volumes, à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les misères humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai

bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leur propre cœur pour y trouver le germe de toutes les vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés ; à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos Philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimère parce qu'elle ne leur dit plus rien.....

Enfin il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe, qui parle toujours contre sa pensée ? Cet Auteur que vous représentez le plus crapuleux, le plus vil débauché qui ait pû exister, a passé sa vie avec les traî-

nées des rues dans les plus infames réduits; il étoit hébêté de débauche, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur, qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché; que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie; que la crapule habituelle endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels?....

Enfin vous voulez qu'un misérable, à qui vous donnez le nom de *coquin*, ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public, & que le témoignage de son cœur met au-dessus du jugement des hommes; vous voulez que, parmi tant de livres modernes, les seuls qui pénetrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les misères humaines, soient précisément les eux d'un détestable fourbe qui se mo-

quoit de ses lecteurs, & ne croyoit pas un mot de ce qu'il leur disoit avec tant de chaleur & de force : tandis que la plupart de nos ouvrages modernes glacent le cœur, le resserrent, & n'inspirent, avec des sentimens d'aigreur, de peine & de haine, que le plus intolérant esprit de parti ? Non, je ne crois ni ne croirai de ma vie, que l'*Emile*, & surtout l'article du goût, dans le quatrième livre, soit l'ouvrage d'un cœur dépravé ; que l'*Héloïse*, & sur-tout la lettre sur la mort de *Julie*, ait été écrite par un scélérat ; que celle à M. d'*Alembert* sur les Spectacles, soit la production d'une ame double, que le sommaire du *Projet de paix perpétuelle*, soit celle d'un ennemi du genre humain ; que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise téte ; non du plus pur zèle d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu.

On sait que la sensibilité de *Rousseau* étoit extrême ; ses ennemis, qui avoient long-temps vécu avec lui sous le masque de l'amitié, le savoient mieux que

personne; c'est par-là seulement qu'ils pouvoient avoir prise sur son ame courageuse & forte, capable de braver les persécutions, mais trop délicate pour n'être pas douloureusement navrée de toutes les perfidies dont il se voyoit l'objet. C'est par là qu'ils ont sû le tourmenter continuellement jusqu'à la fin de ses jours, dans les circonstances les plus minutieuses, & dans toutes les occasions de sa vie. Il étoit inquiété & harcelé par eux ou par leurs émissaires, avec un tel excès de vigilance & d'opiniâtreté, qu'il entra dans une méfiance de tout ce qui l'environnoit, d'autant plus cruelle qu'elle étoit fondée; c'étoit-là qu'ils l'attendoient pour le rendre aussi malheureux qu'il pouvoit l'être. Il est bien vrai qu'avec plus de sang-froid, & moins de disposition à la mélancolie, *Rousseau* n'eût vû dans toutes ces viles manœuvres, que le côté ridicule; que, s'il eût eu la tournure d'esprit de *Socrate*, au lieu de s'affliger des méprisables tracasseries de ses ennemis, il n'y eût trouvé qu'un riche sujet de plaisanteries qui les eus-

ſent couvert de confuſion, en les livrant à la riſée publique : mais ils avoient dirigé leurs traits, d'après la connoiſſance de ſon caractère ſenſible, & naturellement ombrageux ; ils ſçavoient bien que leur vengeance ſeroit complette, quand ils l'auroient réduit au point de ne voir autour de lui que des ſujets d'inquiétude & d'ombrage. C'eſt ainſi qu'ils lui ont fait paſſer les dix ou douze dernières années de ſa vieilleſſe dans l'amertume & dans l'angoiſſe; & qu'ils l'ont obligé de prendre des précautions incroyables, afin que les écrits qu'il deſtinoit à être publiés après ſa mort, pour défendre ſa mémoire contre leurs calomnies, ne tombaſſent pas entre leurs mains avides de les ſupprimer.

Il y a lieu de croire que la nouvelle édition de ſes œuvres contiendra ces écrits intéreſſans qui arracheront entièrement le maſque à ſes cruels & honteux ennemis, & convaincront enfin le public qu'il n'y a rien de plus oppoſé à la vraie philoſophie que les principes, la conduite & le cœur de nos ſophiſtes.

Les huit premiers volumes de cette collection, qui viennent de paroître, renferment les deux plus grands ouvrages de notre Auteur, *la nouvelle Héloïse* & l'*Emile*, avec un *supplément* à chacun de ces deux ouvrages. Les lettres de *Julie* & de son amant, seront à jamais la lecture favorite des ames tendres & passionnées, qui sont moins sensibles aux aventures romanesques, & aux intrigues multipliées, qu'au tableau des passions les plus intéressantes du cœur humain, & aux images les plus touchantes de la nature. Ceux qui ne regardent ces lettres que comme un Roman, en sentent bien peu le mérite; ils en trouvent le plan trop simple & trop uni, l'intérêt trop foible dans les derniers volumes. J'ajouterois que les premières lettres sont embarrassées, un peu froides, & écrites d'un style pénible; mais quelle foule de beautés de toute espèce se succèdent continuellement? Qui peut voir sans une émotion ravissante ce mélange de foiblesse & d'honnêteté des deux Amans qui sacrifient tout à leur amour, & leur

amour à la vertu ? Bien des gens ont voulu comparer *la nouvelle Héloïse* à *Clariſſe*, & donnent la préférence au Roman Anglois. Je ſais que les ſituations de *Clariſſe* ſont plus variées, plus fortes, & que les caractères en ſont combinés avec plus d'art & d'intérêt ; Je ſais encore que le dialogue y eſt répandu d'une manière plus naturelle & plus vive : mais quelle différence dans l'eſpèce de plaiſir qu'on reſſent à la lecture de ces deux ouvrages ! le cœur eſt toujours ſerré & oppreſſé pendant huit volumes, en voyant dans *Clariſſe* la vertu la plus pure aux priſes avec la ſcélérateſſe la plus conſommée, un ange de beauté, d'innocence & de raiſon, victime d'un monſtre d'eſprit & de méchanceté. Rien ne vous ſoulage dans la torture où vous tient ce ſpectacle prolongé d'une infortunée vertueuſe qui ſe trouve enlaſſée dans les pièges d'un ſcélérat, ſans pouvoir les éviter, ſans pouvoir en ſortir malgré tous ſes efforts ; qui voit échouer toute ſa prudence, toutes ſes précautions contre les ruſes d'un libertin, dont elle eſt

forcément la proie; qui passe de souffrance en souffrance, qui séche dans la crainte & dans la détresse, tombe de la douleur la plus cruelle dans le désespoir & l'abattement, & s'éteint lentement dans une longue agonie. L'émotion que fait éprouver ce tableau désolant, est violente & pénible. Que dis-je? C'est moins une émotion qu'un étouffement continuel. J'admire le talent de l'Auteur qui est peintre & grand peintre; mais je me garderai bien de reprendre son livre, & de recommencer une lecture, dont le plaisir est un tourment.

Les violentes émotions ne sont agréables qu'autant qu'elles vous font pleurer; ces douces larmes soulagent le cœur qui se resserre douloureusement par l'oppression, & qui s'épanouit avec délices dans l'attendrissement. Il est impossible de pleurer en lisant *Clarisse*; mais il est impossible de ne pas pleurer de tendresse & d'admiration à la lecture de *la nouvelle Héloïse*. Dans *Rousseau*, les terribles effets de la passion sont toujours adoucis par le charme de la sensibilité; il

pénètre, il agite, il déchire; mais il attendrit. Son talent est de remuer le cœur par les objets les plus simples & les plus ordinaires, & de donner la chaleur & l'ame à tout ce qu'il touche. Comme Ecrivain éloquent & passionné, *Richardson* ne sçauroit être comparé à *Rousseau*. Les défauts que l'on reproche aux Romans de ces deux Auteurs, sont les longueurs & les hors d'œuvres, mais les longueurs de *Richardson* fatiguent sans avoir aucun mérite; & celles de *Rousseau*, qui en effet ralentissent l'intérêt, sont des modèles d'éloquence sur les sujets les plus importans & les plus agréables. On seroit bien fâché qu'il eût ôté de son livre un défaut racheté par des beautés supérieures.

Le supplément à cét ouvrage n'est pas un morceau très intéressant, ce sont les amours de *Milord Edouard Bomston*, dont l'Auteur n'avoit pas voulu mêler les bizarres aventures avec celle de *Julie*, de peur d'en gâter la simplicité. Il se borne à un abrégé fort court, qui peut servir à l'intelligence de deux ou trois lettres où il est question d'*E*-

douard à Rome. Ce Milord y avoit fait connoiſſance d'une femme de qualité, Napolitaine, dont il devint bientôt fortement amoureux ; elle de ſon côté conçut pour lui une paſſion violente ; mais comme les principes de ce vertueux Anglois inquiétoient la Marquiſe, elle prit le parti de ſe faire paſſer pour veuve durant l'abſence de ſon mari, qui ſervoit dans les troupes de l'Empereur. Après quelque temps du commerce le plus intime, *Edouard* ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, & l'accabla des plus vifs reproches, outré de ſe trouver coupable, ſans le ſçavoir, d'un crime qu'il avoit en horreur. La Marquiſe, femme ſans principes, mais adroite & pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir & en vint à bout. Le commerce adultère fut ſupprimé, mais les liaiſons continuèrent. Par un rafinement de ſéduction, elle voulut que ſon amant tînt d'elle les plaiſirs qu'elle ne pouvoit plus partager avec lui ; elle n'épargna ni ſoins ni dépenſe pour faire chercher dans tout Rome une jeune perſonne facile

& ſûre, qu'on trouva, non ſans peine.
« Un ſoir, après un entretien fort ten-
» dre, on la lui préſenta; diſpoſez-en,
» *lui* dit-elle avec un ſourire; qu'elle
» jouiſſe du prix de mon amour; mais
» qu'elle ſoit la ſeule. C'eſt aſſez pour
» moi ſi quelquefois auprès d'elle vous
» ſongez à la main dont vous la tenez.
» Elle voulut ſortir, *Edouard* la re-
» tint : arrêtez, lui dit-il; ſi vous me
» croyez aſſez lâche pour profiter de
» votre offre dans votre propre mai-
» ſon, le ſacrifice n'eſt pas d'un grand
» prix, & je ne vaux pas la peine d'ê-
» tre beaucoup regretté. Puiſque vous
» ne devez pas être à moi, je ſouhaite,
» dit la Marquiſe, que vous ne ſoyez
» à perſonne; mais ſi l'amour doit per-
» dre ſes droits, ſouffrez au moins qu'il
» en diſpoſe ».

Alors elle l'obligea d'accepter l'a-
dreſſe de *Laure*, c'étoit le nom de la
jeune perſonne, & même la fit ſouper
avec elle & ſon amant, qui jetta à
peine un regard ſur la charmante *Laure*,
& ſe livra aux tranſports de la paſſion
la plus vive pour la Marquiſe. *Laure*
n'imita pas cette indifférence; elle

voyoit dans le vrai tableau de l'amour un objet tout nouveau pour elle. Après le souper la Marquise renvoya *Laure*, & resta seule avec son amant. Elle avoit compté sur les dangers de ce tête-à-tête; elle ne s'étoit pas trompée en cela; mais comptant qu'il y succomberoit, elle se trompa; toute son adresse ne fit que rendre le triomphe de la vertu plus éclatant & plus douloureux à l'un & à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de *Julie*, l'admiration de *Saint Preux* pour la force de son ami. *Edouard* cependant avoit l'adresse de *Laure*, & il fut la voir; il la trouva triste, il entreprit de l'égayer; mais ce fut en vain, & ses caresses furent mal reçues. « Un ac» cueil aussi ridicule ne le rebuta pas, » il l'irrita. Devoit-il des égards d'en» fant à une fille de cet ordre ? Il » usa sans ménagement de ses droits. » *Laure*, malgré ses cris, ses pleurs, » sa résistance, se sentant vaincue, fait » un effort, s'élance à l'autre extrémité » de la chambre, & lui crie d'une voix » animée; tuez-moi, si vous voulez;

» jamais vous ne me toucherez vi-
» vante. Le geste, le regard, le ton,
» n'étoient pas équivoques. *Edouard*,
» dans un étonnement qu'on ne peut
» concevoir, se calme, la prend par
» la main, la fait rasseoir, s'asseye à
» côté d'elle, & la regardant sans par-
» ler, attend froidement le dénoue-
» ment de cette comédie. Elle ne
» disoit rien; elle avoit les yeux baiss-
» sés; sa respiration étoit inégale, son
» cœur palpitoit, & tout marquoit en
» elle une agitation extraordinaire.
» *Edouard* rompit enfin ce silence par
» lui demander ce que signifioit cette
» étrange scène? Me serois-je trompé,
» lui dit-il, ne seriez-vous point *Lau-*
» *rette Pisana?* Plut à Dieu! dit-elle
» d'une voix tremblante. Quoi donc!
» reprit-il, avec un sourire moqueur,
» auriez-vous par hazard changé de
» métier? Non, dit *Laure*; je suis tou-
» jours la même; on ne revient plus
» de l'état où je suis. Il trouva dans
» ce tour de phrase, & dans l'accent
» dont il fut prononcé, quelque chose
» de si extraordinaire, qu'il ne savoit
» plus que penser; il continua: pour-
» quoi donc, charmante *Laure*, ai-je

» seul l'exclusion ? Dites-moi ce qui
» m'attire votre haine ? Ma haine ? S'é-
» crioit-elle d'un ton vif, je n'ai point
» aimé ceux que j'ai reçus. . . . Elle s'a-
» nimoit en parlant. *Edouard* apperçut
» dans ses yeux des signes de douleur &
» de désespoir qui l'attendrirent, il prit
» avec elle des manières moins mépri-
» santes, un ton plus honnête & plus
» caressant. Elle se cachoit le visage;
» elle évitoit ses regards. Il lui prit la
» main d'un air affectueux. A peine
» elle sentit cette main qu'elle y porta
» la bouche & la pressa de ses lèvres
» en poussant des sanglots & versant un
» torrent de larmes. Ce langage, quoi-
» qu'assez clair, n'étoit pas précis.
« *Edouard* ne l'amena qu'avec peine à
» lui parler plus nettement. La pudeur
» éteinte étoit revenue avec l'amour,
« & *Laure* n'avoit jamais prodigué sa
» personne avec tant de honte qu'elle
» en eût d'avouer qu'elle aimoit ».

Il semble que *Rousseau* ait cherché à lutter contre *la courtisane amoureuse* de la *Fontaine ;* mais si la courtisane du Poëte a moins de vertu & d'élévation dans le caractère, n'a-t-elle pas

plus de naturel, de graces & autant de sensibilité? Elles sont toutes deux dans la même situation; l'une refuse celui qu'elle aime, par une délicatesse de sentiment bien rafinée; & l'autre si fière jusques là dans ses conquêtes, dépose son orgueil aux pieds de son amant, & souffre avec douceur toutes les humiliations d'un dédain affecté. Si *Laurette Pisana* étonne par une noblesse d'ame inattendue, & qui tient du miracle dans une fille de son état; *Constance* se rapproche davantage de la vérité, & paroît plus touchante quand elle s'exprime avec une tendresse si naïve :

Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême,
Je ne saurois y penser sans rougir :
Car du métier de Nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime;
Puis, quelle excuse! hélas! si le passé
Dans votre esprit pouvoit être effacé!...
Dumoins, Camille, excusez ma franchise,
Je vois fort bien que, quoique je vous dise,
Je vous déplais. Mon zèle me nuira;

Mais, nuise ou non, Constance vous adore;
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites lui pis encore,
Elle est à vous.

Au reste je vous ai cité ce qui m'a paru le plus digne de *Rousseau*, dans cette addition à *la nouvelle Héloïse*. L'Auteur peint ensuite les fureurs de la Marquise devenue jalouse de *Laure*, & l'honnête résolution de celle-ci, qui se retire dans un couvent. Vous savez comment Milord *Edouard* balotté entre ces deux passions, finit par vaincre l'une & l'autre ; & je vous avoue que si l'on n'eût pas imprimé ce supplément, les lettres de *Julie*, ni la gloire de *Rousseau* n'y perdroient rien.

Il n'en est pas de même du fragment ajouté à l'*Emile*. Le plan que l'Auteur s'étoit formé pour cette continuation, étoit assez beau pour faire regretter qu'il ne l'ait pas rempli. Il l'avoit interrompu pour travailler à ses *Confessions*. Vous avez lû plusieurs fois cet *Emile*, qui n'a paru que singulier aux gens amollis & corrompus sans ressource, & qui est une peinture fidèle de l'éducation des anciens ab-

solument

solument inconnue parmi nous. Je conviens que cet admirable systême ne seroit praticable que dans quelques Républiques jalouses de conserver leurs mœurs & leur liberté : mais il est certain que le peuple qui adopteroit ce systême, deviendroit le modèle de tous les peuples. Cet ouvrage, pour nous même, n'a pas été sans fruit : vous avez vû l'impression qu'il a faite sur un grand nombre de femmes qui ont voulu se rendre dignes du nom de mère, & qui ont enfin senti ce que la nature ne leur avoit pas persuadé, qu'elles devoient à leurs enfans leur lait & leurs soins. L'enthousiasme de *Rousseau* s'est aussi communiqué à des hommes vertueux, qui ont rougi de leur indolence à remplir les sacrés devoirs de la paternité; ils ont rectifié l'éducation à la mode, sur les principes de la raison, & se sont appliqués à faire de leurs fils, non d'agréables impertinens, mais de véritables hommes.

Le grand objet de *Rousseau* dans son *traité de l'Education*, étoit de faire sentir que les seuls biens sur lesquels

les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame, & que l'unique moyen peut être de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources ſûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talens, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Toutes les leçons pratiques qu'il donne à ſon *Emile*, toutes les épreuves par leſquelles il le fait paſſer depuis ſon enfance, juſqu'au moment où il le livre à lui-même & à *Sophie*, tendent à ce but vraiment philoſophique. L'ouvrage qui devoit ſervir de ſuite à celui-là, & qu'il avoit intitulé *Emile & Sophie*, ou *les Solitaires*, étoit deſtiné à prouver qu'il avoit bien rempli ſon objet dans l'éducation donnée à ſon *Emile*. En le mettant aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis ſa naiſſance, pouvoient ſeuls l'élever au-deſſus de ces ſituations. L'exécution d'un plan

si grandement conçu, auroit été aussi intéressante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale d'*Emile*, la justifier & la faire aimer. Le fragment qu'il nous a laissé pourra nous faire juger de la manière dont ce plan devoit être rempli : c'est une ébauche sur laquelle on voit, par quelques incorrections, qu'il n'étoit pas revenu ; mais c'est l'ébauche d'un homme de génie.

Pour montrer *Emile* dans le malheur, & luttant contre l'adversité, il falloit le séparer de *Sophie*; qui pouvoit l'en séparer d'une manière plus douloureuse que l'infidélité de *Sophie* elle-même ? Je vous avoue que j'ai senti de la répugnance dans la supposition de *Sophie* adultère ; cette *Sophie* si aimable, si sage, si intéressante, n'être plus qu'une femme ordinaire, cette idée importune & triste détruit le charme délicieux où vous laisse le dernier livre d'*Emile* ; mais enfin ce noir tableau devoit commencer l'histoire des infortunes de l'époux de *Sophie*; sans ce premier malheur, le plan du nouvel ouvrage n'existoit plus; & d'ailleurs, *Rousseau* vouloit montrer

dans la suite comment une femme naturellement vertueuse, savoit réparer le crime d'un moment, & se relever plus sublime d'une chûte qu'il supposoit presque involontaire.

Ce fragment consiste en deux lettres, dont la seconde n'est pas même achevée. *Emile* écrit à son Maître, & lui fait le récit de ses funestes aventures depuis qu'il l'a quitté. *Sophie* avoit perdu son père, sa mère, & enfin sa fille. Rien ne pouvoit tarir ses pleurs. *Emile* crut devoir la retirer des lieux qui nourrissoient sa douleur, & supposa des affaires dans la capitale pour la distraire, par ce voyage, de sa profonde affliction. Tous deux se livrèrent aux sociétés, aux dissipations qu'on nomme plaisirs, & ces faux plaisirs refroidirent leur amour. *Sophie* étoit liée avec une femme qui vivoit avec son mari dans la plus grande indifférence, selon l'usage établi dans le monde, & le mari qui permettoit tout à sa femme, eût recours à elle pour corrompre *Sophie*.

« Au moment, dit *Emile*, où l'é» loignement entre nous étoit le plus

» marqué, tout changea de la manière
» la plus bizarre. Tout à-coup *Sophie*
» devint aussi sédentaire & retirée
» qu'elle avoit été dissipée. Jusqu'a-
» lors son humeur, qui n'étoit pas tou-
» jours égale, devint constamment triste
» & sombre. Enfermée depuis le ma-
» tin jusqu'au soir dans sa chambre,
» sans parler, sans pleurer, sans se
» soucier de personne, elle ne pou-
» voit souffrir qu'on l'interrompît. Son
» amie elle-même lui devint insuppor-
» table ; elle me pria de la délivrer
» d'elle.... Elle avoit déjà fermé sa
» porte au mari ; je fus obligé de la
» fermer à la femme, & nous ne les
» vîmes plus. Cependant sa tristesse
» continuoit & devenoit inquiétante.
» Je ne la quittois plus ; mais j'eus beau
» revenir à elle, & marquer ce retour
» par les plus tendres empressemens,
» je vis avec douleur que je n'avan-
» çois rien. Je voulus rétablir les
» droits d'époux, trop négligés depuis
» long-temps ; j'éprouvai la plus in-
» vincible résistance. Ce n'étoient plus
» ces refus agaçans, faits pour donner
» un nouveau prix à ce qu'on accorde ;

» ce n'étoit plus ces refus tendres,
» modestes, mais absolus qui m'eni-
» vroient d'amour & qu'il falloit pour-
» tant respecter. C'étoient les refus sé-
» rieux d'une volonté décidée qui s'in-
» digne qu'on puisse douter d'elle. . . .
» Un jour qu'entraîné par mes trans-
» ports, je joignois aux plus tendres
» supplications les plus ardentes car-
» resses, je la vis émue, je voulus ache-
» ver ma victoire. Oppressée & palpi-
» tante, elle étoit prête à succomber;
» quand tout-à-coup changeant de
» ton, de maintien, de visage, elle
» me repousse avec une promptitude,
» une vitesse incroyable, & me regar-
» dant d'un œil que la fureur & le dé-
» sespoir rendoient effrayant; arrêtez,
» *Emile*, me dit elle, & sachez que
» je ne vous suis plus rien. Un autre
» a souillé votre lit, je suis enceinte;
» vous ne me toucherez de ma vie;
» & sur le champ elle s'élance avec im-
» pétuosité dans son cabinet, dont elle
» ferme la porte sur elle. Je demeure
» écrasé ». . . . . .

La peinture de la douleur & du désespoir d'*Emile*, à ces terribles

mots, est de main de maître ; il faudroit lire ce morceau tout entier : je vais vous en rapporter un passage pour vous donner une idée du reste.

» O qui pourroit démêler, exprimer cette confusion de sentimens » divers que la honte, l'amour, la » fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir » me firent éprouver à la fois ? Non, » cette situation, ce tumulte ne peut » se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement » uniforme semble étendre & *raréfier* » *tout notre être*, se conçoit, s'imagine » aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers ; » quand mille traitemens opposés le » déchirent, sans qu'il puisse en distinguer un seul ; quand il se sent » mettre en pièces par cent forces di» verses qui l'entraînent en sens con» traire, il n'est plus un, il est tout » entier à chaque point de douleur ; » il semble se multiplier pour souffrir. » Tel étoit mon état, tel il fut durant » plusieurs heures ; comment en faire

» le tableau ? Je ne dirois pas en des » volumes ce que je ſentois à chaque » inſtant. Hommes heureux, qui dans » une ame étroite & dans un cœur » tiède, ne connoiſſez de revers que » ceux de la fortune, ni de paſſions » qu'un vil intérêt, puiſſiez-vous trai» ter toujours cet horrible état de » chimère, & n'éprouver jamais les » tourmens cruels que donnent de plus » dignes attachemens, quand ils ſe rom» pent, aux cœurs faits pour les ſentir! »

Emile paſſa un jour entier dans cette horrible agitation, étant hors d'état de rien voir, de délibérer, de réſoudre, de juger de rien, & courant toute la ville ſans s'arrêter : enfin, ne pouvant preſque plus ſe ſoutenir, & ſe trouvant près de ſon quartier, il rentre chez lui, non ſans un affreux battement de cœur : il demande ce que fait ſon fils, on lui dit qu'il dort ; il ſe tait, & ſoupire : ſes gens veulent lui parler, il leur impoſe ſilence, & ſe jette ſur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, il ſe lève avant le jour, & tra-

versant sans bruit les appartemens, il approche de la chambre de *Sophie*; là, sans pouvoir se retenir, il va couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte; puis s'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, il sort doucement du logis, résolu de n'y rentrer de ses jours. Il sort de la ville, & prenant le premier grand chemin, il se met à le suivre d'une démarche lente & mal assurée, qui marquoit la défaillance & l'abattement. Ce fut là le moment des réflexions, des regrets & de l'attendrissement : il s'accusoit lui-même de l'infidélité de *Sophie*, & se reprochoit un crime, dont sa froideur pour elle pendant deux ans n'étoit que trop capable de la justifier. Une foule de pensées l'accompagna pendant sa route; mais il étoit important de peser mûrement le parti qu'il avoit à prendre : il en prit un provisionnel pour se donner le loisir d'y réfléchir; il acheva le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine, entra chez un maître, & se mit à travailler de son métier de Me-

nuisier, en attendant que la fermentation de ses esprits fût tout-à-fait appaisée, & qu'il pût voir les objets tels qu'ils étoient.

Ce travail étoit pendant le jour une distraction à sa douleur, & le soir il reprenoit ses réflexions, par lesquelles il s'affermit dans la résolution de ne jamais revoir sa femme, & de lui ôter son fils. Un événement imprévu qu'il faut vous détailler, le détourna d'exécuter ce dernier projet de vengeance : mais écoutons-le lui-même.

» J'étois entré chez le maître sans » m'y faire beaucoup remarquer : j'a» vois toujours conservé dans mes » vêtemens la simplicité que vous m'a» viez fait aimer ; mes manières n'é» toient pas plus recherchées, & l'air » aisé d'un homme qui se ressent par» tout à sa place, étoit moins remar» quable chez un Menuisier, qu'il ne » l'eût été chez un Grand. On voyoit » pourtant bien que mon équipage » n'étoit pas celui d'un Ouvrier ; mais, » à ma manière de me mettre à l'ou» vrage, on jugea que je l'avois été,

» & qu'ensuite avancé à quelque petit
» poste, j'en étois déchu pour rentrer
» dans mon premier état. Un petit
» parvenu retombé n'inspire pas une
» grande considération, & l'on me
» prenoit à peu-près au mot sur l'éga-
» lité où je m'étois mis. Tout-à-coup
» je vis changer avec moi le ton de
» toute la famille : la familiarité prit
» plus de réserve, on me regardoit
» au travail avec une sorte d'étonne-
» ment : tout ce que je faisois dans
» l'attelier (& j'y faisois tout mieux
» que le maître) excitoit l'admiration;
» l'on sembloit épier tous mes mou-
» vemens, tous mes gestes. On tâchoit
» d'en user avec moi comme à l'ordi-
» naire ; mais cela ne se faisoit plus
» sans effort, & l'on eût dit que c'étoit
» par respect qu'on s'abstenoit de m'en
» marquer davantage. Les idées dont
» j'étois préoccupé m'empêchèrent de
» m'appercevoir de ce changement
» aussitôt que j'aurois fait dans un autre
» temps : mais mon habitude en agis-
» sant, d'être toujours à la chose, me
» ramenant bientôt à ce qui se faisoit
» autour de moi, ne me laissa pas long-

» temps ignorer que j'étois devenu
» pour ces bonnes gens un objet de
» curiosité qui les intéressoit beaucoup.
» Je remarquai sur-tout que la femme
» ne me quittoit pas des yeux. Ce sèxe
» a une sorte de droits sur les aventu-
» riers, qui les lui rend en quelque
» sorte plus intéressans. Je ne poussois
» pas un coup d'échope qu'elle ne
» parût effrayée, & je la voyois toute
» surprise de ce que je ne m'étois pas
» blessé. Madame, lui dis-je une fois,
» je vois que vous vous défiez de mon
» adresse; avez-vous peur que je ne
» sçache pas mon métier? Monsieur,
» me dit-elle, je vois que vous sçavez
» bien le nôtre; on diroit que vous
» n'avez fait que cela toute votre vie.
» A ce mot, je vis que j'étois connu:
» je voulus sçavoir comment je l'é-
» tois. Après bien des mystères, j'ap-
» pris qu'une jeune Dame étoit venue,
» il y avoit deux jours, descendre à
» la porte du maître; que sans per-
» mettre qu'on m'avertît, elle avoit
» voulu me voir; qu'elle s'étoit arrêtée
» derrière une porte vitrée, d'où elle
» pouvoit m'appercevoir au fond de

» l'attelier ; qu'elle s'étoit miſe à ge-
» noux à cette porte, ayant à côté
» d'elle un petit enfant, qu'elle ſerroit
» avec tranſport dans ſes bras par in-
» tervalles, pouſſant de longs ſanglots
» à demi étouffés, verſant des torrens
» de larmes, & donnant divers ſignes
» d'une douleur dont tous les témoins
» avoient été vivement émus ; qu'on
» l'avoit vue pluſieurs fois ſur le point
» de s'élancer dans l'attelier ; qu'elle
» avoit paru ne ſe retenir que par de
» violens efforts ſur elle-même : qu'en-
» fin, après m'avoir conſidéré long-
» temps avec plus d'attention & de
» recueillement, elle s'étoit levée tout
» d'un coup, & collant le viſage de
» l'enfant ſur le ſien, elle s'étoit écriée
» à demi-voix : *Non, jamais il ne*
» *voudra t'ôter ta mère ; viens, nous*
» *n'avons rien à faire ici.* A ces mots,
» elle étoit ſortie avec précipitation :
» puis, après avoir obtenu qu'on ne
» me parleroit de rien, remonter dans
» ſon carroſſe, & partir comme un
» éclair, n'avoit été pour elle que l'af-
» faire d'un inſtant. »

Vous reconnoiſſez dans ce récit le

talent de *Rousseau* qui vous attache par les détails les plus simples, & qui vous rapprochant toujours de la nature, vous attendrit sur des objets communs par une naïveté de sentimens puisés au fond du cœur. Cet évènement fit changer de résolution à *Emile*; il vit bien qu'il falloit laisser son fils à une pareille mère. *Laissons-lui l'enfant*, dit-il, *de peur qu'il ne lui ramène à la fin le père*. Du reste, il se détermina à la fuir plus que jamais, & si loin, qu'elle ne pût plus découvrir le lieu de sa retraite. Ici finit la première lettre : dans la seconde commence un ordre d'aventures plus extraordinaires.

Emile suivoit la direction contraire à l'objet qu'il avoit à fuir, comme autrefois il avoit suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîtesse qu'il ne mettoit pas à ses courses, se compensoit par la ferme résolution de ne point rétrograder; il marchoit tantôt vîte, & tantôt lentement, selon sa commodité, sa santé, son humeur & ses forces. Pourvu, non avec lui, mais en lui, de plus de res-

sources qu'il n'en avoit besoin pour vivre, il n'étoit embarrassé ni de sa voiture, ni de sa subsistance. Il ne craignoit point les voleurs; sa bourse & son passeport étoient dans ses bras; son vêtement formoit toute sa garde-robe; il étoit commode, & bon pour un Ouvrier; il le renouvelloit sans peine à mesure qu'il s'usoit. Comme il ne marchoit ni avec l'appareil, ni avec l'inquiétude d'un voyageur, il n'excitoit l'attention de personne; il passoit par tout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on l'arrêtât sur des frontières; quand cela lui arrivoit, peu lui importoit; il restoit là sans impatience, y travailloit tout comme ailleurs, & son peu d'empressement d'aller plus loin lui ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect; mais un homme tranquille inspire de la confiance: tout le monde le laissoit libre, en voyant qu'on pouvoit disposer de lui sans le fâcher.

Emile arrive à Marseille, & s'embarque pour Naples: il s'agit de payer son passage; son maître y avoit pourvu

en lui faiſant apprendre la manœuvre ; il ſe fait matelot. Le Capitaine, du bâtiment, eſpèce de Patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis par les Corſaires, & diſoit s'être échappé de leurs mains ſans avoir été reconnu. Des Marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaiſſeau, & il faiſoit ſa ſeconde courſe depuis ſon rétabliſſement. Bref, ce Patron étoit un traître vendu aux Corſaires. Bientôt on cria : *Voile.* Le Patron regarda avec ſa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment François ; mais on ne tarda pas de reconnoître que c'étoit une voile Barbareſque. Trois Marchands Napolitains, qui avoient tout leur bien avec eux ſur le vaiſſeau de ce renégat, pouſsèrent des cris juſqu'au ciel. Alors *Emile* s'approcha du Patron, & lui dit à l'oreille : *Patron, ſi nous ſommes pris, tu es mort ; compte là-deſſus.* Le Patron ne s'alarma guère de cette menace, & feignant de donner quelques ordres pour la défenſe, ſe laiſſa bientôt aborder, & ſitôt qu'il vit les Corſaires dans ſon bord, il s'avança vers

eux. En ce moment, *Emile* ſe crut juge, exécuteur, pour venger ſes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître, & la mer d'un de ſes monſtres. Il courut à lui, & lui criant, *je te l'ai promis, je te tiens ma parole*, d'un ſabre dont il s'étoit ſaiſi, il lui fit voler la tête.

Je vous avoue que ce coup de ſabre, donné d'un ſi grand ſang-froid, & cette tête abattue en un clin-d'œil par le bon *Emile*, pour ne pas manquer à ſa parole, m'a laiſſé dans l'étonnement. Cette expédition ne l'empêcha pas d'être fait eſclave, & envoyé au Bagne pour être vendu. Voilà *Emile* dans l'eſclavage comme *Epictète*, & faiſant comme lui des réflexions ſtoïques ſur ſon ſort : *Je fis*, dit-il, *ſous ces rudes maîtres un cours de philoſophie encore plus utile que celui que j'avois fait près de vous.* » Je changeai pluſieurs fois de Pa» tron : l'on appelloit cela me vendre, » comme ſi jamais on pouvoit vendre » un homme. On vendoit le travail » de mes mains ; mais ma volonté, » mon entendement, mon être, tout

» ce par quoi j'étois moi & non pas
» un autre, ne se vendoit assurément
» pas; & la preuve de cela est que la
» première fois que je voulus le con-
» traire de ce que vouloit mon pré-
» tendu maître, ce fut moi qui fus le
» vainqueur. » Voici comment: *Emile* avoit été vendu avec plusieurs autres compagnons de son malheur à un Entrepreneur d'ouvrages publics, & condamné à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme eux, mais qui, pour se faire valoir à son maître, les accabloit de plus de travaux que la force humaine n'en pouvoit supporter. *Emile* & ses compagnons, mal nourris & plus mal traités, dépérissoient sous l'excès du travail. Cet état lui devenant insupportable, il résolut de s'en délivrer à tout risque. Il s'adressa d'abord, dans sa langue, à une douzaine de compatriotes qu'il avoit là, ne voulant pas leur parler en langue franque, de peur d'être entendu des gens du pays.
» Camarades, leur dit-il, écoutez-
» moi. Ce qui me reste de force ne
» peut suffire à quinze jours encore du

» travail dont on me surcharge, & je
» suis un des plus robustes de la troupe;
» il faut qu'une situation si violente
» prenne une prompte fin, soit par un
» épuisement total, soit par une réso-
» lution qui le prévienne. Je choisis
» le dernier parti, & je suis déterminé
» à me refuser dès demain à tout tra-
» vail, au péril de ma vie, & de tous
» les traitemens que doit m'attirer ce
» refus. Mon choix est une affaire de
» calcul. Si je reste comme je suis, il
» faut périr infailliblement en très-peu
» de temps & sans aucune ressource;
» je m'en ménage une par ce sacrifice
» de peu de jours. Le parti que je
» prends peut effrayer notre inspecteur
» & éclairer son Maître sur son véri-
» table intérêt. Si cela n'arrive pas,
» mon sort, quoiqu'accéléré, ne sau-
» roit être empiré. Cette ressource seroit
» tardive & nulle, quand mon corps
» épuisé ne seroit plus capable d'au-
» cun travail, alors en me ménageant
» ils n'auroient rien à gagner; en m'a-
» chevant, ils ne feroient qu'épargner
» ma nourriture. Il me convient donc
» de choisir le moment où ma perte

» en eſt encore une pour eux. Si » quelqu'un d'entre vous trouve mes » raiſons bonnes, & veut prendre le » même parti que moi, notre nombre » ſera plus d'effet & rendra nos ty- » rans plus traitables ».

Ce diſcours ſimple, mais plein de raiſon, pénétra la plupart des compagnons d'*Emile*. Son exemple fut ſuivi, l'Inſpecteur eut beau les accabler de mauvais traitemens, ils les endurèrent & refuſèrent le travail ; bientôt la révolte devint ſi générale, que le Maître attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre ; il s'approcha d'*Emile*, comme étant l'auteur & le chef de l'émeute, & lui dit : *c'eſt donc toi qui débauches mes eſclaves ? Tu viens d'entendre l'accuſation. Si tu as quelque choſe à répondre, parle....* » Patron, lui dit » *Emile* en langue franque, tu ne peux » nous haïr ; tu ne nous connois pas » même ; nous ne te haïſſons pas non » plus, tu n'es pas l'auteur de nos » maux, tu les ignores. Nous ne re- » fuſons point d'employer nos forces » pour ton ſervice, puiſque le ſort

» nous y condamne; mais en les ex-
» cédant, ton esclave nous les ôte,
» & va te ruiner par notre perte.
» Crois-moi, transporte à un homme
» plus sage l'autorité dont il abuse à
» ton préjudice. Mieux distribué, ton
» ouvrage ne se fera pas moins, & tu
» conserveras des esclaves laborieux,
» dont tu tireras avec le temps un pro-
» fit plus grand que celui qu'il te
» veut procurer en nous accablant.
» Nos plaintes sont justes; nos deman-
» des sont modérées. Si tu ne les écou-
» tes pas, notre parti est pris; ton
» homme vient d'en faire l'épreuve;
» tu peux la faire à ton tour ». Tu pa-
» rois un homme sensé, répondit le
» Patron; je veux sçavoir ce qui en
» est. Tu tances la conduite de cet
» esclave; voyons la tienne à sa place;
» je te la donne, & le mets à la tienne ».
Cela fut fait à l'instant, & vous de-
vez juger comment *Emile* se condui-
sit dans ce nouveau poste. Son avan-
ture fit du bruit. Le Dey même en-
tendit parler de lui & voulut le voir.
Le patron l'y conduisit, & voilà
Emile esclave du Dey d'Alger.

Le portrait de ce Dey, nommé *Assem Oglou*, termine le fragment, & nous laisse dans une situation très-intéressante. On auroit désiré de savoir comment *Emile* usa de la faveur plus dangereuse pour le philosophe même que l'adversité. On voit que l'Auteur vouloit faire passer l'Elève de la nature & de la raison par toutes les épreuves les plus critiques, & l'en faire triompher. Après tant de traverses, de calamités & de repentirs, il l'auroit conduit à des jours plus fortunés, ou vainqueurs du sort, des hommes & d'eux-mêmes, *Emile* & *Sophie* auroient dans la solitude & le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.

Une réflexion que je fais toujours, quand je lis quelqu'ouvrage de *J. J. Rousseau*, c'est qu'il fut le seul Ecrivain de son siècle qui ne prit point pour modèle la nature corrompue qu'il avoit sous les yeux, & qui se formât, d'après le sentiment intime qu'il avoit du bon & du vrai & de l'étude profonde de l'antiquité, une idée parfaite de la belle nature. Si vous exceptez

des exagérations de ſtile, & des traits d'humeur un peu trop âpres & violens, ſes ouvrages reſpirent le génie le plus pur, & le goût le plus vrai. La poſtérité ſera étonnée de trouver de pareils ouvrages parmi les productions d'un ſiècle, où le goût le plus faux & le plus corrompu avoit précipité la chûte des beaux Arts : mais ſon étonnement ceſſera en apprenant qu'un homme ſi vertueux & ſi éloquent étoit étranger, qu'il n'étoit point Encyclopédiſte, qu'il fit l'honneur à la France de lui donner l'exemple de ſes vertus, & de relever par ſon génie la gloire d'une langue dégénérée entre les mains des Ecrivains François.

Je ſuis, &c.



LETTRE II.

Nouvelle Topographie, ou description détaillée de la France, divisée par carrés uniformes; dont les cartes seront accompagnées d'un discours sur tous les objets intéressans qui leur sont propres, avec le rapport des mesures locales à la toise carrée du Châtelet de Paris. Ouvrage utile à tous les Citoyens, & principalement aux Seigneurs, aux Propriétaires fonciers & aux Cultivateurs; proposé par souscription, & dirigé par M. Robert de Hesseln, *Censeur Royal.*

L'OUVRAGE que nous nous empressons d'annoncer est du petit nombre de ceux qui font époque par la nouveauté des principes, par leur simplicité, par leur certitude, & surtout par leur extrême utilité générale & particulière.

Quoique la *Géographie* reconnue nécessaire pour les sciences de premier

besoin,

besoin, ait été traitée jusqu'à présent, sous bien des formes différentes & par les sçavans les plus distingués; il lui manquoit néanmoins encore pour le public, une nomenclature ou méthode qui réunit la *précision* & la *clarté*.

On indique la situation d'un lieu, considéré comme un *point*, par sa distance à deux cercles fixes, c'est-à-dire par la longitude & la latitude. Mais cette langue, fondée sur des calculs difficiles, n'est employée que par les personnes les plus instruites. D'ailleurs, on ne peut l'appliquer aux divisions particulières du terrein qui forment nos possessions.

Pour reconnoître ces détails de l'espace, les sçavans & le public se servent de dénominations *arbitraires* & *incertaines*. Les mots de *verge*, *perche*, *arpent*, *lieue*, &c. ont, sous le même nom, des significations aussi variées.

Il falloit trouver une langue qui pût être employée, avec facilité & un

égal succès, par les sçavans & par le commun des hommes, pour désigner avec justesse, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite des portions de l'espace qui forment la superficie du Royaume.

Ces avantages paroissent se trouver réunis dans l'emploi des divisions ou carrés uniformes de la *nouvelle Topographie*. Ils expriment, sans fraction de parties, & par des noms qu'il est aisé de se rendre familiers, les *étendues*, *distances* & *situations corrélatives* de tous les terreins qu'ils embrassent.

L'Auteur a choisi pour élément, & pour une des bases de cette nouvelle Topographie, une longueur de *huit* toises, laquelle, multipliée par elle-même, produit une superficie régulière de 64 toises quarrées, qu'il appelle *mesure*, & dont on saisit aisément l'étendue.

Le second principe qu'il admet pour base, est la réunion de *neuf* espaces semblables en des quarrés également réguliers, mais neuf fois plus

grands, qu'il nomme *pièces*. Voyez la figure.

6 Nord-oueft.	7 Nord.	8 Nord-Eft.
5 Oueft.	Centre.	1 Eft.
4 Sud - Oueft.	3 Sud.	2 Sud-Eft.

Les pièces font pareillement réunies, par 9, en des *carreaux;* les carreaux en des *ténemens*, les ténemens en des *cantons*, les cantons en des *bans*, les bans en des *territoires*, les territoires en des *diftricts*, les diftricts en des *contrées*, dont la réunion totale en 9 *régions*, forme un quarré régulier, qui contient le Royaume avec les mers qui l'environnent, & quelques terres étrangères, qu'il fera aifé de fouftraire lorfqu'on aura intérêt de

connoître la ſuperficie préciſe de chaque région.

On peut de même redeſcendre du tout juſqu'à la meſure, en ſubdiviſant toujours chaque quarré par neuf; comme ſi l'année, au lieu d'être diviſée en douze mois, avoit pu l'être en 9, & chaque mois en 9 ſemaines, chaque ſemaine en 9 jours, chaque jour en 9 heures, chaque heure en 9 minutes, & chaque minute en 9 ſecondes.

Par cette comparaiſon des diviſions de la-ſuperficie du Royaume avec celles de l'année, on voit que l'Auteur a ſçu éviter les inconvéniens des tranſitions à des nombres différens, d'une diviſion à l'autre, & qu'il s'eſt au contraire fixé au nombre *neuf*, qu'il a choiſi pour unique multiplicateur, & pour unique diviſeur; ce qui offre les plus grandes facilités pour ſe rappeller *l'étendue préciſe* de chaque diviſion.

Car quand on ſçaura que la meſure a 8 toiſes de longueur ſur autant de largeur, & que chaque pièce contient 9 meſures, on ne pourra manquer de

ſe rappeller que le côté de la pièce ayant trois fois 8 toiſes, qui font 24, ſon étendue eſt de 576 toiſes quarrées, qui ſont le produit de 24 toiſes multipliées par 24.

Il en ſera de même du carreau; car ſi l'on ſçait qu'il contient 9 pièces, & qu'en conſéquence ſon côté eſt de trois 24 toiſes, qui font 72, on ne pourra s'empêcher de ſe rappeller l'étendue que produiſent 72 toiſes multipliées par 72, & ainſi de ſuite en remontant juſqu'à la région.

On reconnoîtra avec la même facilité & la même évidence, la *ſituation préciſe* de ces portions régulières du terrein: car étant rangées par 9, & dans l'ordre de 3 ſur 3, les unes dans les autres, leur ſituation dans le quarré neuf fois plus grand, qu'elles forment, correſpondra néceſſairement à la poſition naturelle des huit points principaux de l'horiſon autour d'un centre, qu'il eſt impoſſible de confondre. Voyez la figure.

Ainſi l'emploi des caractères invariables, *Eſt*, *Oueſt*, *Nord*, *Sud*, &c., avec les noms des quarrés uniformes,

région, *contrée*, *district*, &c, de la nouvelle Topographie, établiront une méthode facile, générale & certaine, pour désigner avec *précision* & *clarté*, les *étendues*, *distances* & *situations* des détails du terrein qui forment nos Domaines, comme les divisions du temps servent à reconnoître les *époques* & *durée* des événemens qui nous intéressent.

Cette langue ou méthode uniforme offrira, sur-tout aux Propriétaires & à leurs Arpenteurs ou gens d'affaires, des facilités jusqu'alors inconnues, pour déterminer les terreins divers qui constituent leurs possessions, pour en former des plans & inventaires *exacts* & *clairs*, sur des principes *réguliers* & *invariables*; ce qui leur évitera les rénovations *trop fréquentes* & *si onéreuses*, que nécessitent les *incertitudes*, le *manque* de bases, & les *variétés* des arpentages actuels.

D'un autre côté, la gradation *proportionnelle* & *déterminée* de l'échelle indiquée dans le *Prospectus*, pour les cartes & les plans de chaque quarré de

la *nouvelle Topographie*, étant consacrée par l'usage, comme le sont les divisions de nos monnoies, celles du cercle, & des instrumens de géométrie, celles même de la durée & du globe terrestre; on ne prononcera jamais une carte de *région*, de *contrée*, &c., ou le plan d'un *canton*, d'un *ténement*, &c., qu'on ne se rappelle avec précision combien de sol représente chaque ligne de telle carte ou de tel plan; ce qui est impossible par l'emploi des cartes & des plans ordinaires, n'y ayant jamais eu de convention générale & fixe sur les divers degrés de développement du terrein qu'ils présentent.

Quiconque prendra la peine de lire le *Prospectus* de la nouvelle Topographie, & d'en examiner les principe ne peut manquer d'y reconnoître tous ces avantages.

Nous ne dirons rien ici de la netteté & de la beauté de la carte générale de ce nouvel Atlas, ni de la méthode absolument neuve qu'on a

employée dans le précis de la description générale, qui accompagne cette carte, pour distinguer tous les objets qui composent un aussi grand Etat que la France.

Cette carte se distribue actuellement chez l'Auteur, à Paris, rue du Jardinet, avec le précis de la description générale qui l'accompagne, & le *Prospectus* de l'ouvrage. L'examen de ces trois objets réunis facilite beaucoup l'intelligence de la matière, qui est abstraite de sa nature.

On joindra aux cartes de la seconde publication, qui se fera incessamment, la liste des Souscripteurs, à la tête desquels sont leurs Majestés & la Famille Royale.

La souscription qui se fait aussi chez l'Auteur est de 160 liv. pour les soixante-quatre cartes formant l'Atlas de la nouvelle Topographie, & de 25 liv. seulement pour les dix premières, c'est-à-dire, pour la carte générale & celles des neuf régions,

toutes accompagnées de leur discours.
La carte générale est de 3 liv. 12 f. pour ceux qui ne souscriront pas.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Mes Loisirs; ou *Poésies diverses*, *par* M. L. Pons de Verdun, *Avocat au Parlement*, *avec cette épigraphe* :

Les longs ouvrages me font peur.

La Fontaine

A Londres, *& se trouve à Paris*, *chez* Guillot, *Libraire*, *rue de la Harpe*, *au-dessus de S. Côme & chez les Marchands de Nouveautés.*

IL ne faut pas confondre, Monsieur, ce début d'un jeune poëte avec ceux de tant d'autres rimeurs dont tout le talent consiste à former pour une *Iris en l'air* des bouquets sans odeur, à

coudre de fades hémistiches, & à enfler tous les recueils de leurs niaiseries prétendues Anacréontiques. Ces *Poésies diverses* annoncent de la facilité, de l'esprit, & ce qui devient de jour en jour plus rare, du naturel & de la précision, sur-tout dans le genre épigrammatique. Leur auteur mérite donc d'être encouragé. Réservons les traits de la critique pour ces petits sectaires audacieux, qui, du néant où les retient leur nullité, s'agitent en tout sens pour qu'on s'apperçoive de leur existence, prennent dès la lisière, un ton & des manières arrogantes, déchirent les réputations les mieux établies, & bassement aux gages d'un parti despotique, voudroient acheter toutes les voix consacrées à la vérité, comme ils ont vendu la leur à l'impudence & au mensonge. Un Critique jaloux de maintenir les loix du goût, fait alors un acte de justice & non de cruauté en écrasant ces reptiles dans leur naissance. Qu'un jeune homme, au contraire, doux, modeste, sans cabale & sans autres prôneurs que ses ouvrages, hasarde de

les produire au grand jour, il a droit à l'indulgence la mieux fondée, à moins que ses vers ne décèlent la plus incurable médiocrité; mais n'y auroit-il pas de la barbarie à porter le découragement dans son cœur, si, à travers la foiblesse de ses productions, on découvre les lueurs d'un talent qui peut se perfectionner? Tel est précisément le cas où se trouve M. *Pons de Verdun*. Jugez-en, Monsieur, par les différentes pièces que je vais mettre sous vos yeux. L'idée de la suivante qui ouvre le volume m'a paru plaisamment rendue: elle est intitulée l'*Observateur*.

Lorsque je suis au Luxembourg,
Je prens ma lorgnette & je lorgne;
En lorgnant j'y vis l'autre jour
Un boiteux qui rioit d'un borgne;
Ce borgne rioit à son tour
De certain bossu gros & court,
Qui, grace à son malin génie,
Faisoit rire une compagnie
Des *quiproquos* d'un pauvre sourd.
A cinq ou six pas je m'avance,
Je rencontre un petit chanteur;

Or vous sentez qu'après cette défaite,
Bongré, malgré, Londres filera doux. . . .
Cette nouvelle eh bien! la saviez-vous ?
— Assurément; car c'est moi qui l'ai faite.

L'Argument sans réplique; tel est le titre d'une autre Epigramme aussi bien faite, & qui contient une répartie fort gaie.

En se chauffant dans le caffé Procope,
Sire Moncade un jour se tourmentoit
A démontrer le *tout est bien* de Pope.
Par avanture un bossu l'écoutoit;
Bravo, bravo, certes, mon camarade,
Votre systême est plaisamment conçu;
Je suis donc bien moi, dit-il à Moncade:
Oui, mon ami, fort bien pour un bossu.

M. *Pons de Verdun* ne me paroît pas si heureux en madrigaux; ils demandent une grande délicatesse d'esprit jointe à du sentiment & à de la douceur dans le style. Trouverez-vous une seule de ces qualités dans les vers suivans adressés à Mademoiselle *L* M**.

On dit qu'un jour, en souriant,
L'enfant ailé montroit aux Graces

Le portrait d'un objet charmant
Dont il aime à suivre les traces.
Euphrosine s'écrie : ah ! je m'y reconnois !
Aglaé : ce sont-là mes traits !
Non non, c'est moi, reprit Thalie.
L'Amour pour les mettre d'accord,
Leur dit : mes sœurs, vous avez tort,
C'est le portrait de ma Julie.

Cette idée est par-tout & n'a pas le mérite d'être rendue d'une manière saillante. Nous exhortons l'auteur de ces vers à se méfier beaucoup de sa facilité pour rimer, & à ne point adopter, sans un mûr examen, toutes les pensées que son esprit enfante. Par exemple, n'a-t-il pas pris pour de la gaîté ce ton qui n'est que burlesque & de mauvais goût ?

La Baronne de Roguet
Avoit besoin d'un clystère
Et vîte un Apothicaire !
On court chez Monsieur Droguet,
Cylindre en main il arrive ;
— Monsieur, n'est-il pas trop chaud ?
— Madame, il est comme il faut, &c.

Dispensez-moi, Monsieur, de vous citer le reste.

Les vers de l'Auteur à ſon père, *pour en obtenir ce qu'on verra*, & on voit en les liſant que l'objet de la demande du Poëte eſt une culotte, méritent les mêmes reproches ; & ſi M. *Pons de Verdun* avoit conſulté un ami ſévère, il l'auroit déterminé à faire le ſacrifice de ces folies ſans ſel & ſans graces. Nous nous expliquons avec d'autant plus de franchiſe ſur cet article que nous voulons donner à M. *Pons de Verdun* & à vous même, Monſieur, une preuve de notre impartialité, en diſant naïvement le pour & le contre. La petite pièce qui a pour titre *le Souper fin* méritera ſurement vos éloges ; elle peint au naturel l'impudence effrontée de certains hableurs qui peuplent cette capitale.

Un beau chevalier d'induſtrie,
Damis m'abordant un matin,
Me dit : grondez-moi, je vous prie,
Je ſuis un fieffé libertin.
Lundi dernier avec Floriſe,
Je commence mon carnaval ;
La petite eſt fort à ma guiſe ;

Mardi, je la conduis au bal :
Mercredi, nouvelle sottise.
Chez Rosette, qui n'est pas mal;
Pour mes beaux yeux la nappe est mise.
Jeudi suivant, chez la Marquise,
Je suis prié d'un soupé fin :
Là je sable d'assez bon vin,
Et mange une perdrix exquise.
— Damis, vous êtes un menteur;
Car jeudi passé, jour de fête,
Vous soupâtes chez un traiteur
Où l'on mange à dix sols par tête.

M. *Pons de Verdun* s'égaye aussi sur le compte des Académies. Son épigramme contre une *Pièce couronnée en Province* peut s'appliquer à plusieurs autres que nous avons vu couronner au Louvre, & qui ne méritoient que le prix de la médiocrité.

Mondor lisoit dans une Académie
Certaine Epître ennuyeuse à la mort,
Si qu'on disoit : quel est donc le butor
Qui composa pareille rapsodie?
En l'écoutant, l'un baille, l'autre dort;
Mondor finit; chacun faisoit silence.
A donc, lecteur, qui se trouva surpris?

Ma foi, ce fut la nombreuse assistance ;
Car il advint que l'Epître eût le prix.

Le Dialogue entre un Peintre & un Médecin ne présente qu'une scène commune de gens qui se font beaucoup de complimens, ce qui est nécessairement fade & uniforme ; ainsi je ne m'y arrêterai pas. La lecture de *mes premières amours*, *histoire élégiaque* m'a fait plus de plaisir. L'Auteur après avoir décrit les charmes de sa belle qu'il nomme *Victoire*, nous fait part du mauvais succès qu'eût son amour.

Le premier jour que je la vis,
Je pris vîte mon écritoire ;
Et tout pantelant j'écrivis
Quatorze grands vers à sa gloire,
Sans parler d'autant de petits.
Pour les remettre à leur adresse
Je voulus prendre un messager ;
Un mien ami, pour m'obliger,
Alla donc trouver ma Maîtresse,
Il obtint d'elle un entretien,
Et je m'apperçois à ma honte,
Qu'en voulant agir pour mon compte,

Lindor n'agit que pour le sien.
En sa présence on lut ma lettre :
On berna le pauvre amoureux
Qui n'avoit osé la remettre ;
Mais le porteur fut plus heureux.
D'un air plus cavalier que tendre,
Quand il eut commenté mes feux,
Pour sa peine on lui dit de prendre
Un doux baiser : il en prit deux,
Qu'on ne l'a pas chargé de rendre,
Tandis que tremblant & honteux,
J'étois dans un coin à l'attendre.
Quand il me fit tous ces aveux,
Je m'écriai : je veux me pendre !
Pourtant je ne me pendis pas,
Non que j'eusse peur du trépas,
Mais pour éviter une esclandre.
Depuis ce jour, comme un hibou,
Je cherche le silence & l'ombre ;
Je promène sans savoir où
Mes ennuis & mon humeur sombre ;
Mon teint se flétrit ; je fais peur ;
Je souffre des tourmens sans nombre.
Vous qui partagez ma douleur,
Que voulez-vous que je vous dise ?
Filer l'amour est une erreur ;

Mais c'est une grande sottise
De le filer par procureur.

Ces vers sont faciles, naturels; point de néologisme si commun maintenant, point de faux bel-esprit; mais un style un peu lâche & diffus, à force de vouloir paroître coulant & négligé. Je finis en renouvellant à M. *Pons de Verdun* les éloges que je lui ai donnés au commencement de cet article, & qu'il mérite à beaucoup d'égards, aussi bien que les critiques dont j'ai cru devoir les tempérer, & qui sont dictées par l'intérêt sincère que je prends à ses succès en poésie; car je ne crois pas qu'il faille prendre au pied de la lettre les adieux qu'il fait aux Muses à la fin de son volume; tout le monde sçait que *sermens de poëtes, sermens d'amoureux.*

Je suis, &c.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

M. *Sigaud de la Fond*, Professeur de Physique expérimentale, membre de la Société royale des Sciences de Montpellier, des Académies d'Angers, de Baviere, de Valladolid, de Florence, de Saint-Petersbourg, &c, &c. ouvrira un cours de Physique expérimentale le Lundi 27 Novembre à midi; il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine à la même heure: Il en ouvrira un second le Mardi 28 à six heures du soir, qu'il continuera, à la même heure, les Mardi, Jeudi & Samedi, dans son Cabinet de machines, rue Saint-Jacques, près S. Yves, maison de l'Université.

Il y traitera amplement de toutes les parties de la Physique expérimentale, & particulièrement des différentes espèces d'air fixe; il insistera sur les nouvelles découvertes relative à l'espèce particulière d'air qui s'é-

chappe des plantes & des fleurs, dont les qualités varient étonnamment suivant les circonstances qui influent sur la constitution ; il insistera également sur les nouvelles découvertes faites en électricité.

Personne ne jouit d'une réputation plus distinguée dans l'art des expériences que M. *de la Fond*, & qui sçache mieux la mériter ; il dévoile avec une facilité merveilleuse les opérations les plus secrettes de la nature, & multiplie les découvertes que les siècles passés ont ignorées & que la postérité nous enviera. Nous lui transmettrons ces expériences qui lui plairont sans doute, mais qui l'intéresseroient davantage si elles lui étoient expliquées par un Professeur aussi instruit & aussi éloquent que M. *de la Fond*.



Vers pour servir d'Inscription à la Salle d'Audience du CONSULAT *de Paris.*

O vous dont l'impudence égale l'artifice,
Sous les honteux replis de la mauvaise foi,
N'espérez pas cacher le mensonge à la loi;
Mais craignez le flambeau de la sage Justice.

Par M. K***. *fils.*

Cours de Langue Angloise.

Le sieur *Berry*, Anglois de nation, Auteur de la Grammaire générale Angloise, & Professeur de cette langue, a commencé un Cours de langue Angloise au courant du mois d'Octobre dernier; dans lequel il se propose de faciliter l'étude de la langue Angloise & sa prononciation en peu de leçons. Ce cours se tiendra trois fois la semaine, depuis sept heures du

ſoir juſqu'à neuf. Il donne auſſi des leçons en ville & particulières chez lui à toutes les autres heures de la journée.

Il demeure chez M. Poirier, *Maître Cordonnier, place du Chevalier du Guet, à côté de M. Arden, Procureur au Parlement, au ſecond ſur le devant.*

Errata du Tome VI.

Page 331, ligne 12, *courir après un maître*, liſez : *courir après un traître.*



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Nadir, ou THAMAS KOULI-KAN, *Tragédie, par M.* D. B. *représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation, le 31 Août 1780, avec cette épigraphe tirée de la pièce :*

Mirza, sois à jamais l'honneur de la nature.

Prix 36 sols; *A Paris, chez* Jombert le jeune, *rue Dauphine, près du Pont-neuf.*

SÇAVEZ-VOUS, Monsieur, comment un Auteur qui a fait une Tragédie extravagante, s'y prend aujourd'hui pour désarmer ses critiques ? C'est en leur disant beaucoup d'injures dans sa Préface. Cela ne laisse pas d'être em-

barrassant pour le lecteur, qui craint d'avoir sa part dans ces qualifications méprisantes *d'imbécille*, *d'ignorant*, *d'hébété*, que prodigue l'impérieux Auteur à tous ceux qui ne trouveront pas sa pièce bonne. Des personnes timides se laissent facilement imposer à cette superbe audace, qui étoit fort ordinaire aux *Scudéris* & aux *Pradons*, & que les héritiers de leurs talens doivent naturellement imiter; des personnes, dis-je, que ce ton intimide, lisent avec beaucoup de méfiance d'eux-mêmes; s'imaginant que c'est leur faute si l'Ouvrage leur déplaît, ils pensent que cet Ouvrage a des beautés si cachées, qu'ils n'ont pu les appercevoir, & attendent qu'elles leur soient révélées pour oser porter un jugement. D'autres, & c'est le plus grand nombre, qui ne pardonnent l'orgueil qu'aux talens sublimes, veulent qu'une Tragédie soit excellente pour excuser une arrogante Préface: ils lisent la pièce dans cette disposition; & s'ils trouvent qu'elle n'a pas même besoin d'être jugée à la rigueur, pour paroître impertinente, Dieu sçait com-

ment ces lecteurs indignés renvoient au pauvre Auteur ses propres épithètes, accompagnées de beaucoup d'autres encore plus énergiques.

Conservons néanmoins quelques ménagemens pour M. *Dubuisson*; & pour ne pas vous prévenir contre lui, ne parlons de sa Préface qu'après vous avoir rendu compte de sa Tragédie.

Depuis un certain temps, les pièces tragiques ne roulent plus que sur un plan usé & trivial de conjuration, qui fait qu'elles se ressemblent toutes : ce qui achève la ressemblance, c'est la manière bizarre & ridicule dont elles sont écrites. Un Tyran, qui ne rêve que sang & carnage, est le Héros; un ambitieux subalterne, qui manque toujours d'esprit & de jugement, conduit si mal la conspiration, qu'elle échoue; & confie gauchement le complot à quelque personnage vertueux, qui s'y oppose & qui le découvre: comme il est de convention qu'une Tragédie Françoise ne peut se passer de femmes, on fait venir quelque Princesse, fille d'un Roi détrôné ou tué par le Tyran : celui-ci en devient

nécessairement amoureux ; mais il a un fils qui est toujours aimable & sage, pour faire contraste & qui est toujours son rival préféré. Après beaucoup d'allées & de venues, qui ne tendent à rien, de discours qui ne disent rien, de bruit & de tumulte qui ne signifie rien, il faut trouver un dénouement, & l'on fait mourir plusieurs personnages, sans autre raison que de s'en débarrasser. Tout cela, comme vous voyez, demande beaucoup d'efforts de génie ; & voilà ce que nos Coriphées tragiques répètent continuellement les uns après les autres, avec le plus grand succès, *sur le Théâtre de la Nation.*

Ce plan bannal est exactement celui de *Nadir.* Voyons quels ornemens l'Auteur a sçu attacher à un fonds si usé.

Axiane, fille de *Mohammed*, Empereur du Mogol, vaincu par *Nadir*, ouvre la pièce avec sa confidente. Elle se trouve à la Cour de Perse, parce qu'elle a été promise à *Mirza*, fils de *Thamas-Kouli-Kan*, & que ce mariage devoit assurer la paix entre les

deux Empereurs. Cependant *Thamas-Kouli-Kan*, ou *Nadir*, amoureux, comme de raison, de cette Princesse la plus belle du monde, & rival de son fils, fait crever les yeux à celui-ci, sous prétexte d'une rébellion, qui n'est aucunement éclaircie dans la pièce, mais en effet, pour que son fils ne puisse plus voir les beaux yeux d'*Axiane*, & parce qu'il croit que cette Princesse se dégoûtera d'un amant aveugle. Il se trompe fort, *Axiane* n'en trouve que plus de charmes à *Mirza*. Oui, dit-elle,

Aveuglé, dans les fers, c'est lui que je préfère
Aux plus illustres Rois *dont se vante la terre*.

Elle ignore pourtant que *Nadir* soit épris de ses appas; car ce guerrier farouche qui, selon l'Histoire, coucha avec la fille de *Mohammed* le jour même qu'il battit le père, n'a pas encore osé, selon notre Poëte, déclarer sa timide passion aux beaux yeux qui l'ont fait naître; & comme on pourroit demander à la Princesse ce qu'elle fait à la Cour de *Nadir*,

puisqu'on lui refuse l'époux qui lui étoit promis, elle nous apprend qu'elle est restée à *Ispahan*, pour conjurer avec *Ali*, neveu de *Nadir*, & pour venger à la fois sa patrie & son amant. C'est ce même *Ali* qui avoit accusé *Mirza* de cette rébellion qui n'est pas expliquée, & qui, après avoir perdu le fils, veut assassiner le père pour régner à leur place. Si vous me demandez pourquoi *Axiane* se confie au délateur & à l'ennemi de son amant, je vous dirai que je n'en sçais rien; qu'apparemment elle ignore ce que tout le monde sçait à *Ispahan*, & ce que *Nadir* avoit intérêt de publier, pour se justifier de la barbarie qu'il exerçoit sur son fils. Quoi qu'il en soit, *Thamas-Kouli-Kan* vient auprès d'*Axiane*, en lui disant, selon la coutume, *je vous cherchois, Princesse*. Vous croyez, peut-être, qu'il lui va parler de son amour; il n'est pas encore temps, il est si occupé de sa tendresse, qu'il congédie son amante *qu'il cherchoit*, en lui disant amoureusement:

Allez attendre en paix ma volonté suprême.

Il cherchoit la Princesse, pour ne lui dire qu'un mot, & pour causer fort long-temps avec son confident *Morad*, qui, par parenthèse, conspire aussi contre lui. Il lui ouvre son cœur sur son amour & sur ses remords, qu'il arrange ensemble comme il peut. *Je veux*, dit-il,

Je veux que dans ce jour, lui dévoilant mon
ame,
Elle apprenne qu'enfin je la choisis pour
femme.

Le bon moyen pour qu'*elle l'apprît*, c'étoit de le lui dire, puisqu'il la *cherchoit* sans doute dans cette intention ; mais ce sont là de ces coups de maître dont M. *Dubuisson* se vante dans sa Préface, & que lui seul a connus, comme il le dit, depuis *Corneille* & *Racine*. C'est sur-tout lorsqu'il parle de ses remords, que *Nadir* est curieux à entendre ; il avoue qu'il est *le plus grand des humains*, mais le plus misérable ; *il connoît le remords*. Un misérable, souillé de crimes & rongé de

remords, n'eſt pas à beaucoup près *le plus grand des humains*. Le remords me déchire, ajoute-t-il :

Des jours que j'accumule il me fait un fardeau.

Sentez-vous la force & la juſteſſe de cette expreſſion, *j'accumule des jours?* Vous ignoriez qu'on pût accumuler des jours & des années comme on accumule des tréſors ; car enfin le tréſor de la vie n'eſt pas à notre diſpoſition. On eſt comblé d'années, mais on ne les accumule pas. Il n'en reſte pas là :

Vois ma propre tribu détruite par la guerre
Maudire encor le jour où m'enfanta ma mère.

Rien n'eſt ſi vraiſemblable & ſi naturel, qu'une *Tribu détruite par la guerre maudiſſe encore le jour* où il fut né. Ce ne ſont pas les enfans de cette Tribu, c'eſt la Tribu elle-même qui maudit après qu'elle eſt détruite. Voici qui eſt bien plus beau :

Je vois du ſang partout, partout j'en ai verſé.
Tiens, Morad, *en voilà* ſur cette main *tracé*.

Ce qui a fait naître cette idée à l'Au-

teur, c'est que *Nadir* étoit venu au monde avec une tache de sang sur le bras droit, qui lui prenoit depuis le coude jusqu'à la première jointure des doigts. Vous sentez combien il est ridicule de montrer une tache naturelle, comme un objet de remords : cela devient petit & burlesque. D'ailleurs, *en voilà tracé* n'est françois d'aucune manière : on ne dit point *du sang tracé*, ni *tracer du sang*. Le sang laisse des traces ; on trace avec du sang ; les chemins sont tracés de sang, mais *le sang n'est point tracé* sur les chemins. Néanmoins *Thamas-Kouli-Kan* se console, en disant que son remords s'appaise

A l'*aspect* d'Axiane, & cède à *sa présence*.
L'inflexible remords *se tait en l'écoutant* ;
J'ai cens fois éprouvé qu'il n'ose approcher
d'elle,
Et l'air que je respire en est plus épuré,
S'il est *par Axiane avec moi respiré*.

L'air respiré avec moi par Axiane, n'est-ce pas là un vers bien coulant & bien naturel ? Croyez-vous que *Chapelain* ait écrit plus du-

rement ? Voilà toutefois, pour le dire en passant, un des vers le plus applaudi de la pièce ; ce qui doit vous faire comprendre combien les applaudissemens doivent encourager nos Auteurs à bien écrire. Enfin, poursuit-il,

La foudre n'oseroit me frapper dans ses bras,
Et du moins les remords ne m'y poursuivront
pas.

C'est une manière assez douce de se délivrer de ses remords, que de passer dans les bras d'une belle Princesse. Tandis que *Nadir* déraisonne amplement avec *Morad*, *Ali* lui vient apprendre que *la main guerrière de la rébellion* vient de soulever les peuples du *Seistan*, & le Roi donne au conspirateur *Ali* la commission d'aller ranger les rébelles à leur devoir. Il lui dit :

Imite de Mirza la valeur sans l'orgueil.
De toutes ses vertus ce vice fut l'écueil.

Ces vers n'annoncent-ils pas quel doit être le caractère de *Mirza* ? Jamais cependant Prince ne fut moins orgueilleux que celui-ci ne le paroît dans

toute sa pièce. Ces deux vers sont donc non-seulement inutiles, mais contradictoires au caractère du malheureux *Mirza*. Il n'est pas inutile de relever ces fautes contre le bon sens, dans un homme *qui veut ramener la Tragédie aux véritables règles de* Racine *&* de Corneille.

Ali, qui n'est point parti, & qui ne partira point, malgré les ordres du Roi, & malgré le danger pressant de la rébellion, paroît au second acte avec *Morad* ; il parle beaucoup de son ambition, & veut apprendre à *Axiane* que *Nadir* se dispose à l'épouser, afin de l'animer davantage au succès de la conjuration ; c'est ce qu'il fait dans la scène suivante, où il promet à cette Princesse de tirer son amant de prison, & de le lui amener, à condition que *Mirza* excitera ses amis à se révolter contre son père. Il sort pour effectuer sa promesse, & bientôt on voit venir le Prince aveugle avec *Sélim*, son guide ; *Axiane* s'écrie :

Tout mon cœur élancé m'annonce ce que j'aime.

Elle est si transportée de joie, qu'au lieu de voler à son amant, elle se retire à l'écart, pour avoir le plaisir de *l'écouter un moment* ; & c'est ainsi que nos Auteurs sçavent peindre la nature, & connoissent le cœur humain. *Mirza* qui ne sçait où on le mène, marche toujours à tâtons : vous ne sçauriez croire combien la présence d'un aveugle intéresse les spectateurs ; on admire l'adresse du Comédien qui s'est étudié pendant un mois à ne voir goute avec de bons yeux. C'est le second aveugle dont on a enrichi notre scène depuis deux ans, & cette invention tragique a si bien réussi, que le théâtre François deviendra dans peu de temps un véritable Hôpital de *Quinze-Vingts*. *Mirza*, quoique très-amoureux d'*Azéma*, recommande sur-tout à son guide de l'emmener dès que sa maîtresse paroîtra. Voilà qui est encore tout neuf, & à quoi l'on ne s'attend pas ; mais s'il en use ainsi, c'est par un rafinement d'amour ; car, dit-il,

. . . . Offrirai-je à ses yeux
Des miens ensanglantés le spectacle hideux?

Et quand sa maîtresse lasse de l'écouter dans un coin, accourt auprès de lui; il crie comme un forcené : *laissez-moi, laissez-moi.* Voulez-vous voir comment l'Auteur sçait exprimer la tendresse ? C'est dans ces occasions qu'il signale toute la sécheresse & la dureté de son style.

AXIANE.

Cruel! quoi! tu n'es pas *averti par ton cœur!*

MIRZA.

Axiane! est-ce donc *de tendresse ou d'horreur,*
Que dans ses bras encor, *Mirza te presse émue?*

Entendez-vous bien ce qu'il veut dire? Cela n'est pas si aisé; car l'élégance de ces vers n'en facilite pas la clarté. Il demande à sa maîtresse *s'il la presse encore dans ses bras émue de tendresse ou d'horreur* : quelle douceur de langage! Il continue :

Laisse-moi te cacher ces traits défigurés.

AXIANE.

Laisse-moi voir ces traits *par la vertu parés.*

Que signifient des yeux crevés, qui sont *par la vertu parés*? Et quel style! Voici qui est beaucoup mieux :

MIRZA.

Axiane, jamais ne verrai-je tes charmes ?

AXIANE.

Sur tes mains quelquefois tu sentiras mes larmes.

Si la scène entière avoit été traitée dans le goût de ces deux vers, elle feroit pardonner bien des défauts. *Axiane* découvre ensuite à son amant la conjuration tramée contre un barbare oppresseur de son fils. *Mirza* l'entend à demi-mot, & rejette ce complot avec horreur. Il fait là-dessus un raisonnement singulier; car aujourd'hui qu'on ne sçait plus faire parler le sentiment, il faut bien raisonner. Il dit qu'un père *peut bien oublier qu'il donna la naissance à son fils*, mais qu'un fils en conserve toujours l'*idée involontaire*, & voici pourquoi :

Dans son sein chaque instant où l'air a pénétré.
Lui dit que sous un père il n'eut point respiré.

L'élégance & l'harmonie de ces vers ne

répond-elle pas à la profondeur de cette pensée ? Après cela vient l'exemple d'*Isaac* qu'on ne s'attendoit guère à voir dans cette affaire :

Isaac vit le coup & ne s'en plaignit pas.

Axiane est bien loin de se rendre à *cet effort de vertu*, comme elle dit ; elle persiste dans son dessein, *Mirza* en colère lui fait une plaisante menace ; *cours immoler Nadir*, s'écrie-t-il ;

Mais après ce forfait, *du moins* ne t'attens pas
Teinte du sang d'un père *à courir dans mes bras*.

Cette menace fait pâlir l'amoureuse *Axiane* ; elle chancelle *à ce discours effrayant*, ce sont ses termes ; par bonheur *Ali* survient, qu'elle appelle *à son secours*. Celui-ci n'est pas mieux reçu, & devoit bien s'y attendre ; car un ennemi fera-t-il ce qu'une maîtresse n'a pu faire ? Comment lui est-il venu dans l'esprit qu'il engageroit au parricide ce fils vertueux qu'il a fait condamner, par une fausse accusation, au plus cruel des supplices ? Passons sur toutes ces absurdités, puisque le

ſpectateur veut bien s'en accommoder. *Ali* apprend à *Mirza* que ſon père a réſolu d'épouſer ſa maîtreſſe, croyant par là le déterminer à la révolte. En effet, cette nouvelle le plonge dans la douleur ; il feint d'être ébranlé & de ſe rendre aux inſtances d'*Ali* & d'*Axiane*, & demande qu'on faſſe venir devant lui les principaux conjurés. Ainſi finit le ſecond acte. Au troiſième, *Ali*, qui ne part toujours point, ſe montre à la tête de cinq conjurés, qu'il harangue en leur préſentant l'infortuné *Mirza*. Cette petite harangue de ſeize vers ne brille point par l'éloquence ; on y trouve ces vers étonnans :

Eſt-il quelqu'un de nous qui puiſſe ſe flatter
De voir le lendemain du jour qu'il peut compter ?

Le lendemain du jour qu'il peut compter n'eſt-il pas merveilleux ? Les deux vers ſuivans ne ſont pas indignes des précédens.

Vos fronts ſont menaçans, vos yeux ſont enflammés,
Vous n'articulez plus que des ſons mal formés.

Mirza, qui a dissimulé jusqu'à ce moment, se fait nommer les conjurés, & si cette scène n'étoit pas fondée sur l'absurdité d'*Ali* qui livre stupidement tout le secret de son complot à un homme vertueux dont il est l'ennemi, & qui en a reçu la premiere proposition avec horreur, cette scène, dis-je, mériteroit des éloges par plusieurs traits vivemens frappés. Faites peu d'attention au style qui n'est point formé, examinez seulement si ce que vous allez lire n'a pas quelque chose du caractère tragique.

ALI.

Amis, pour ce grand coup allez vous préparer ;
Il suffit : mais avant que de vous séparer,
Dans les mains de Mirza, jurez qu'en cette place,
Cette nuit, *amenés par une heureuse audace*,
Vous viendrez tous les cinq mourir ou le venger.

MIRZA.

Oui, par *un serment saint* je veux vous engager.

Au nom du ciel vengeur des crimes de la
terre,
Jurez-moi.....

LES CONJURÉS.

Nous jurons.

MIRZA.

De respecter mon père,
De ne jamais sur lui lever *vos bras armés*,
D'abjurer les complots que vous avez formés,
Et de rester soumis à son pouvoir suprême.

Ici je passe vingt mauvais vers.

ALI.

Non, ne le croyez pas; il faut, malgré lui-
même,
Le servir....

MIRZA.

Me servir! quelle fureur extrême
Vous porte à me venger quand je ne me plains
pas?
Ai-je sollicité le secours de vos bras?
Ali vous a trompé; mais auriez-vous dû *l'être?*
Jusqu'à ce point Mirza *se peut-il méconnoître*,
Qu'on l'ose soupçonner du plus grand des
forfaits?

Mes amis, dans mon sein *il n'habita jamais*
Le plus léger désir de ce projet perfide.
Sentez-vous, comme moi, l'horreur d'un parricide ?
Représentez-vous donc, à mon ordre cruel,
Un poignard suspendu sur le sein paternel;
Entendez-vous ce cri *que jetteroit la terre ?*
C'est à la voix du fils qu'on massacra le père.
Mais si le crime affreux étoit *par moi permis*,
Vous mêmes, frémissez, vous avez tous des fils;
Quel exemple pour eux, si j'instruis leur enfance
Qu'un fils contre son père a droit à la vengeance !...
Mais j'entens vos soupirs; vous êtes attendris.
Dieu puissant, fais le reste, & change leurs esprits !

UN CONJURÉ.

Mirza, le ciel lui-même a parlé par ta bouche;
Il n'est aucun de nous que ta vertu ne touche.
De quels fils généreux Nadir s'est-il privé !
Ah ! si nous l'épargnons, c'est toi qui l'as sauvé.

Il y a quelque germe de talent dans cette scène; mais vous trouverez plus qu'un germe de folie dans celle qui va suivre. *Morad* vient dissiper les conjurés en leur apprenant l'approche du Roi. *Ali* fait emmener *Mirza*, & ne se rebute point par le mauvais succès qu'il vient d'avoir, car il dit :

Quoiqu'il en soit, la Perse aura *demain en moi*,
Cher Morad, *tu m'entens*, un rebelle ou son Roi.

Axiane survient, parce que le Roi l'a mandée; elle croit que c'est pour lui parler de mariage, & elle n'a eu garde de ne pas se rendre à ses ordres. Vous allez lire en partie une des scènes les plus plaisantes qui existent depuis l'invention de la Tragédie. *Nadir* commence par informer *Axiane* qu'elle ne doit plus songer à épouser son fils, & ensuite il lui offre sa main & sa couronne. La Princesse affecte d'abord la timidité d'une jeune innocente qui paroît douter si l'ardeur qu'on lui montre est bien sincère. *Nadir* enchanté la rassure par les plus

vives protestations d'un amour qui *l'attendoit plus ardent au déclin de ses jours.*

AXIANE.

Assure-moi donc bien s'il est vrai que tu m'aimes.

NADIR.

Je le jure à vos pieds.

AXIANE.

C'est où je t'attendois.
Pour prix de ton amour, apprens que je te hais.

Je ne sais pas comment on peut entendre un pareil lazi sans éclater de rire; mais je sais bien que ce jeu comique ne conviendroit guères qu'à une soubrette qui voudroit se moquer d'un valet ridicule. *Axiane* débite ensuite à *Nadir* une kyrielle d'injures, en l'appellant un *tyran odieux*, un *barbare*, un *monstre*, *le fléau de la terre*. Le Roi un peu surpris de se voir jouer de la sorte, répond tranquillement à la furieuse Princesse de vouloir bien *modérer son langage*, lui qui

avoit dit dans sa déclaration amoureuse :

Si d'un refus cruel vous m'aviez fait l'outrage,
J'ignore à quels excès j'aurois porté ma rage.

A présent qu'il est non-seulement refusé, mais joué & moqué, il parle *de son amour tremblant qui demande la grace* d'une furie qui l'accable des plus sanglans reproches. Encouragée par la sottise du Roi, *Axiane* continue sur le même ton :

C'est le comble des maux, c'est un suplice extrême
De se voir détesté par l'objet que l'on aime ;
Eh bien ! pour ton tourment, je voudrois chaque jour
Pouvoir, comme ma haine, accroître ton amour ;
Je voudrois que le ciel m'eût donné plus de charmes
Pour te voir à mes piés répandre plus de larmes :

Je voudrois que toujours tu m'offrisses ta
main
Pour toujours t'accabler d'un plus cruel dédain.

Ce n'est pas tout ; elle lui offre sa main, à condition qu'il voudra bien se laisser poignarder ou empoisonner par elle ; le Roi, qu'il n'est plus possible de mettre en colère, lui dit froidement, mais avec raison :

Vous parlez de mon cœur & de sa cruauté,
Le vôtre le surpasse en sa férocité.

En effet, on n'a jamais vu Princesse d'une férocité plus extravagante ; *Nadir*, que les injures adoucissent toujours de plus en plus, ajoute avec bonté :

Mais je veux excuser l'amour qui vous égare;
Rentrez, rentrez, Madame.

Et voilà ce que l'Auteur appelle peindre les grandes passions avec le double pinceau de *Corneille* & de *Racine*. Un moment après, *Sélim* se présente devant le Roi, pour lui demander une grace de la part de

Mirza, qui voudroit réveler lui-même à son père un secret important. *Nadir* lui répond qu'il peut l'amener *dans une heure ;* demandez-moi pourquoi il ne veut pas l'entendre dans ce moment même, puisqu'il s'agit d'un secret qui doit exciter sa curiosité ; c'est que le troisième acte auroit été trop long, & qu'il faut bien avoir de quoi remplir le quatrième. Cependant les quatre premières scènes de ce quatrième acte se passent sans qu'on voie arriver *Mirza* ; ce sont des entretiens ennuyeux d'*Axiane* & de *Morad* ; ce sont de nouveaux ordres de *Nadir* pour le départ d'*Ali*, qui ne partira toujours point ; ce sont de nouvelles fadeurs du Roi à sa belle Princesse, qui fait succéder la dissimulation à la fureur ; & *Thamas-kouli-kan*, toujours benêt dans cette Tragédie, se laisse encore duper à la feinte obéissance d'une petite furie qu'il auroit dû faire enfermer. *Ah ! quel heureux présage !* s'écrie-t-il quand elle est sortie ;

A peine *le murmure a marqué son langage.*

Et

Et il attefte le ciel que s'il rend la Princeſſe ſenſible à ſon amour, *il adoucira le fer enſanglanté de ſon joug*. Enfin, après une centaine des plus mauvais vers qui aient jamais été écrits, *Mirza* ſe fait amener devant ſon père. S'il y a un peu d'art dans cette Tragédie, c'eſt d'avoir reculé juſqu'au quatrième acte cette ſcène que l'on deſire, & qui eſt effectivement la ſeule où il y ait de l'intérêt. Si cette ſcène eût paru au ſecond ou au troiſième acte, la Pièce n'eût pas eu de quoi ſe ſoutenir. La ſituation d'un fils à qui ſon père a fait injuſtement crever les yeux, & qui vient lui découvrir un complot formé contre ſa vie, offre un tableau vraiment tragique, & qui devroit être attendriſſant; c'eſt là, ou jamais, le moment de déployer du talent quand on en a, & cette éloquence de la nature qui ſeule peut tirer les larmes. Notre Auteur a tourné preſque par-tout cette ſcène en raiſonnement. *Mirza* commence donc par dire à ſon père qu'il *vient ſauver ſes jours*, & lui expoſe le plan de la conjuration, dont

il ne veut pas nommer le principal auteur. *Nadir* lui représente qu'en lui cachant *la main d'où le coup doit partir, il ne pourra s'en garantir.* *Mirza* emploie une tournure indirecte, mais fort claire, pour désigner le coupable, sans le nommer, en conseillant à *Nadir* de prendre lui-même la conduite de son armée, & de ne se fier à personne du soin de la commander. Ce langage peu équivoque fait entendre au Roi que le chef du complot est *Ali*, & il donne des ordres au perfide *Morad* pour aller l'arrêter. *Mirza* ne devoit-il pas dire à son père que *Morad* étoit un traitre; & *Nadir* doit-il rester tranquillement à causer si long-temps avec son fils, tandis qu'*Ali* est à la tête de l'armée, & peut venir l'exterminer dans son palais? C'est blesser trop ouvertement la vraisemblance & la raison. Cependant *Mirza*, au lieu d'exciter son père à prévenir au plutôt les conjurés, l'arrête pour lui demander la grace d'*Ali*, qu'il n'obtient pas; & pour lui faire un beau sermon sur la clémence, tandis qu'en le rete-

nant, il donne le loisir aux conspirateurs d'achever leur complot. Cela ne ressemble-t-il pas un peu trop au pédant de la fable qui sermone l'enfant prêt à tomber dans un puits? *Nadir* n'est-il pas trop bon d'écouter la harangue de son fils, dans un pareil moment? Qui est-ce qui ne répondroit pas à sa place : *attendez, pour me prêcher, que j'aie dissipé la conjuration?* Les jours de *Néron* ne sont pas en danger quand il écoute les sages remontrances de *Burrhus*; M. *Dubuisson*, qui a voulu imiter cet admirable morceau d'éloquence, auroit dû mieux choisir son moment, & sur-tout lutter contre *Racine* avec moins de désavantage. Puisque notre Auteur a imité, il a voulu être comparé. Comparez donc, je vous prie, aux vers de *Racine* que vous savez par cœur, ceux-ci qui roulent sur les mêmes idées.

Si vous voulez, Seigneur, que, *par un sort propice*,
De ces nombreux complots la source enfin tarisse,

Que ce bras quelquefois se laisse désarmer ;
Vous ne fûtes *que craint*, daignez vous faire aimer.
C'est par l'attrait touchant d'une sage clémence
Que l'on force les cœurs à la reconnoissance,
L'inexorable loi de la sévérité
Fait le malheur du Prince & non sa sureté,
Mais l'amour des sujets du trône est la défense ;
C'est contre les complots la plus douce assurance.
Sur les Rois de l'Europe arrêtez *un regard* :
Des cœurs de tout leur peuple ils se font un rempart :
On les voit confondus dans une foule immense ;
L'amour & le respect marquent seuls leur présence,
Leur vue à leurs sujets n'inspire aucun effroi ;
Ils ne se disent point, *cachons nous, c'est le Roi*, &c.

Nadir, fort touché de ce sermon, qui pourtant est assez froid, & tombe un peu dans la niaiserie, propose à son fils de partager son empire, en

oubliant que l'on conspire pour le détrôner. *Mirza* refuse le trône & ne demande qu'*Axiane* ; quoiqu'il n'ait plus ses deux yeux, *Axiane*, dit il, *veut se laisser charmer*,

Et tant qu'il reste un cœur, on peut encore aimer.

Le Roi découvre alors à son fils qu'il est son rival ; & il se fait entre eux un combat de générosité qui dure au moins pendant cent vers, pour se céder mutuellement l'objet de leur amour ; ce qui devient d'une insipidité mortelle, dans une pareille situation, dans un moment où le fils doit craindre pour les jours de son père, & lorsque le père menacé d'une révolte, doit s'occuper d'autre chose que de son amour & de son mariage avec une Princesse dont il est abhorré.

Ce conflît amoureux & ennuyeux dureroit encore, si *Morad* ne venoit enfin apprendre au Roi qu'on a laissé le temps à *Ali* de s'échapper, & de *faire marcher l'armée vers les murs du serrail*. *Nadir* s'écrie avec emphase

que *son glaive fera voler la mort sur les traitres*, & devroit dire tout bonnement: *je suis un grand sot à mon âge d'écouter les sermons d'un jeune homme, & de m'amuser à des balivernes amoureuses, au lieu d'avoir été sur le champ couper le nez & les oreilles à ce coquin d'*Ali*, à la tête de mon armée.*

Nadir, comme vous vous en doutez bien, a tant fait qu'il est arrivé trop tard; après avoir donné à tort & à travers quelques coups de sabre qui n'ont pas servi à grand chose, il revient au cinquième acte tout en désordre, en fermant sur lui la porte du serrail, précaution fort inutile contre une armée entière. *Mirza* qui a entendu quelqu'un entrer dans le serrail, s'avance tout seul en tâtonnant pour demander des nouvelles de son père. Au même instant arrive *Axiane* soutenue par *Sélim* & deux femmes. Vous ne vous doutez pas de ce qui s'est passé. *Axiane* étoit dans la mêlée, & voulant tuer le Roi, en a reçu un bon coup de sabre qui l'a blessée à mort, sans qu'il s'en soit

apperçu. *Nadir*, qui la voit mourante, lui dit galamment :

Madame, avez-vous pu, parmi le bruit des
armes,
A l'horreur des combats exposer tant de
charmes ?

Ali entre aussi-tôt à la tête des soldats; *Nadir*, quoique seul, se met en défense, & *Mirza* se jette ventre à terre pour arrêter les ennemis ; *Ali* veut frapper ; mais un soldat se prosterne aux genoux du Roi & met bas les armes ; apparemment que ce soldat a recueilli les voix de toute l'armée ; car aussi-tôt *Ali* est abandonné de tous, & le Roi l'envoye au supplice. Tous les soldats courent après lui avec beaucoup de joie, pour le voir mourir. L'extravagance & la folie de ce cinquième acte ne se terminent point là ; imaginez-vous qu'*Axiane* mourante attend que tout ce fracas se soit passé en sa présence, pour rendre le dernier soupir à son aise dans les bras de son amant. Vous n'êtes pas au bout. *Mirza* veut absolument mourir à son tour dans les bras de sa maî-

treſſe ; mais *Nadir* ordonne qu'on entraîne dans la couliſſe ce cadavre ſanglant. *Mirza* devient furieux. Ce fils ſi vertueux, qui vouloit ſacrifier ſa vie & ſon amour pour ſon père, l'accable maintenant des plus horribles injures, parce qu'il fait éloigner un cadavre.

Vous, mon père, barbare, en cet inſtant d'horreur,
Un mouvement affreux s'élève dans mon cœur,
Vous y forcez enfin le reſpect à ſe taire :
Je ſuis prêt d'oublier que vous fûtes mon père ;
Ce nom eſt à préſent *remplacé dans mon ſein*
Par celui d'oppreſſeur, par celui d'aſſaſſin.

Il demande en grace à ſon père de lui ôter la vie ; & comme *Nadir* ne voit pas la néceſſité que *Mirza* meure parce qu'*Axiane* eſt morte, *Mirza* s'approche de *Sélim*, ſe ſaiſit de ſon poignard, ſe frappe & meurt en baiſant la main de ſon père. C'eſt alors que *Nadir* ſort de ſon ſang-froid & ſe livre à des fureurs incroyables.

Rappellez-vous les déclamations les plus violentes & les plus outrées de *Sénèque*, c'eſt peu de choſe en comparaiſon de celles-ci.

Il ne me reſte plus qu'à déchirer mon flanc !
Je ſens que je deviens avide de mon ſang.
J'aurai quelque plaiſir à le verſer moi-même.
Puiſſe une plaie horrible, *ouverte dans mon flanc*,
Pendant *un ſiècle entier* donner encor du ſang ;
Iſpahan, *que je ſente*, aux pieds de tes murailles !
Cent Vautours acharnés diſputer mes entrailles !

Voilà un ſouhait bien extraordinaire ! Il veut *ſentir* après ſa mort les vautours qui lui mangeront les entrailles. *Sénèque* l'ampoulé & l'extravagant n'a rien d'égal.

Que *dans aucun endroit* mon cadavre inhumé
Dans le ſéjour des morts ne repoſe *enfermé*.

Que ſon cadavre ne repoſe dans aucun endroit enfermé dans le ſéjour des morts ! Entendez-vous un pareil langage ?

Que la ſainte Moſquée à ſon abord *ſe ſouille* !

Que cent fois mon tombeau *vomisse ma dépouille!*

Que la mosquée se souille! Quelle barbarie de style! Quelle plus grande barbarie d'appeller son propre corps *sa dépouille!* Si l'Auteur a voulu peindre un fou, il n'y a rien épargné. Enfin *Nadir* se tue, *déchire ses entrailles de ses mains, & l'on voit*, dit l'Auteur, *le sang sortir de la plaie* & couler sur la scène. Apparemment que l'acteur s'applique sur le ventre une vessie de cochon pleine de sang, dans laquelle il enfonce son poignard, ce qui doit faire un grand effet! Et c'est ainsi qu'on marche sur les traces de *Racine* & de *Corneille!*

Vous me dispenserez sans doute de faire aucune réflexion sur une Tragédie où la vraisemblance, la raison, la nature, la poésie & la langue sont également blessées d'un bout à l'autre. D'après les vers que je vous ai cités, & que j'ai, pour la plupart, choisis parmi les meilleurs, vous pouvez juger du style qui est de la plus grande foiblesse, & qui fourmille d'ailleurs de fautes en tout genre.

Une pareille Tragédie ne demande pas un examen plus sérieux ni plus détaillé; elle se critique assez par son propre ridicule, & devient elle-même sa véritable parodie. Mais à présent je vous prie de décider s'il convient à l'Auteur d'une pièce aussi misérable de prendre le ton d'arrogance & d'insulte qui règne dans sa préface. Tous les gens sensés que son ouvrage a révoltés ou ennuyés, ne sont, selon lui, que *l'écume de la littérature qui a voulu empoisonner ses grands succès*. Il soutient qu'ils n'ont point pensé tout le mal qu'ils ont dit de sa pièce, & qu'ils n'en ont parlé que par envie.

L'orgueil est consolant; tel se croit envié,
Qui n'excite que la pitié.

Cette préface d'une trentaine de pages ne contient que des détails en faveur des Comédiens sur leurs tracasseries avec les Auteurs dramatiques. Ces détails ne peuvent intéresser les honnêtes gens & ne peuvent que dégrader l'homme de lettres qui se fait l'avocat d'une pareille cause.

Quand la Tragédie de *Nadir* ne vous auroit pas prouvé dans son Auteur l'absence du génie, ce qu'il dit de son art vous le prouveroit assez.

Il n'y auroit aucune sorte d'inconvéniens à laisser l'Auteur & l'Acteur traiter ensemble ; l'un, comme un manufacturier, l'autre, comme un marchand. Celui-là fabrique & vend ; mais il ne peut exiger de celui-ci qui détaillera, qu'il expose en vente à temps préfix. Jamais un homme qui pense & qui s'exprime ainsi n'aura un véritable talent. L'esprit mercantile & le génie poétique ne peuvent se trouver ensemble.

P. S. Je reçois à l'instant un nouveau cinquième acte de *Nadir*, l'Auteur fait revivre *Axiane*, *Mirza* & *Thamas-Kouli-kan* ; mais cette catastrophe sanglante ou non sanglante ne mérite pas que l'Auteur l'appelle un *dénouement heureux*. *C'est au temps*, dit-il, *à décider lequel des deux actes restera au théâtre.* Dès à présent, tout le monde croit que l'un ne vaut pas

mieux que l'autre. Qu'importe? laissons au temps, père de l'oubli, à rendre justice à M. *Dubuisson*.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Réflexions sur une Lettre de M. PALISSOT, *imprimée dans le Mercure du Samedi 30 Septembre* 1780, page 234.

NE pensiez-vous pas avec moi, Monsieur, que l'illustre & débonnaire Auteur de la *Dunciade*, laissoit enfin reposer son génie dans l'obscurité de sa retraite champêtre, comme l'ingrat public laisse reposer l'édition entière de ses œuvres dans la boutique de son Libraire? Ne félicitiez-vous pas en secret cet Ecrivain d'avoir enfin connu le néant d'une gloire fugitive, & d'avoir déposé avec la plume qu'il consacra toute sa vie à célébrer la *stupidité*, la lorgnette

de *Merlin* qui ne lui fit jamais voir que des flots d'ennemis ligués contre sa personne & ses talens ! c'étoit, Monsieur, augurer trop bien de la philosophie de M. *Palissot*. Quoique personne ne dût mieux connoître que lui les jouissances attachées au bonheur de vivre oublié des hommes, il ne peut s'y accoutumer; son amour propre insatiable de louanges, se refuse aux douceurs d'une vie exempte de troubles. Lorsqu'il voit qu'il est près d'échapper à la mémoire de ses contemporains, il en appelle à la postérité, il répéte lui seul tout le bien qu'il nous a dit cent fois lui seul de ses ouvrages, & au moment qu'il paroit absolument mort, il se relève comme le chat de la fable, par de nouveaux bonds, & ne faisant patte de velours que pour lui, distribue traîtreusement ses petits coups de griffe à tous ceux qui veulent bien les recevoir. Voici le prétexte qui lui a donné lieu de nous entretenir encore de lui-même, & de livrer quelques escarmouches littéraires, dont je vais vous faire part.

L'Auteur d'une *Notice historique & critique* sur les ouvrages de feu M. *Dorat*, notice qui a paru dans le *Mercure de France*, le 5 Août dernier, & qui par parenthèse est pleine d'indécence & d'injustice, s'étoit avisé de dire que le Poëte des graces avoit été indigné du succès de la comédie des *Philosophes*; là-dessus le récalcitrant M. *Palissot* fabrique une lettre dans laquelle il s'efforce de prouver que la comédie *des Philosophes*, n'a pu exciter que la jalousie & non l'indignation de M. *Dorat*, & la raison qu'il en donne, c'est que celui-ci a pris cette pièce pour modèle dans la comédie des *Prôneurs*; il faut l'entendre lui-même donner volontairement le change à son amour propre, & le voir se caresser avec une rare complaisance. « Cette pièce (*les Philosophes*) dit-il, quoique l'aveu puisse » vous en être pénible, avoit eu, » comme vous le savez, un très-grand » succès; la sienne avoit été beau» coup moins heureuse; & l'humeur » qu'un Ecrivain a la mal-adresse de

» montrer en pareil cas, ne s'appelle
» pas de l'indignation.

« Je ne vous accuserai pas du même
» sentiment envers cette Comédie,
» vous, Monsieur, qui ne vous nom-
» mez point, & que rien ne m'auto-
» rise à soupçonner de travailler pour
» le théâtre. Vous l'appellez cepen-
» dant un ouvrage *scandaleux*. Nous
» connoissons vous & moi quelques
» productions de nos jours à qui cette
» dénomination pourroit convenir,
» productions malheureuses, qui n'ont
» dû quelques instans de célébrité qu'à
» la licence du siècle, & que leur
» médiocrité seule a sauvés de l'ani-
» madversion des loix. Mais une pièce
» représentée de l'aveu du Gouverne-
» ment, approuvée dans sa nouveauté
» par un Censeur dont le nom seul
» attestera le génie *, & par consé-
» quent incapable de se laisser sur-
» prendre ou de vouloir se compro-
» mettre ; une pièce enfin honorée
» constamment des suffrages du Public

* M. de Crébillon le père, alors Censeur du Théâtre.

» pendant une longue suite de repré-
» sentations, ne passera jamais pour
» un ouvrage scandaleux ». L'examen de ce texte précieux peut servir à faire connoître le charlatanisme par lequel M. *Palissot* croit éblouir ses lecteurs. 1°. En accordant à M. *Palissot* que le sujet des *Prôneurs* est le même que celui des *Philosophes*, chose absolument indifférente pour la gloire de M. *Dorat*, puisqu'il est permis à tout Auteur dramatique de s'emparer d'un sujet qu'un autre auroit traité avant lui, pourvu qu'il ne suive pas le même plan; il ne s'ensuit pas que M. *Dorat* n'a pû être *indigné* des personnalités répandues dans la Comédie des *Philosophes*; j'aime bien mieux en croire ce Poëte lui-même, qui, en 1760, adressa les vers suivans à M. *Palissot*.

Moderne Aristophane,
Même en t'applaudissant tout Paris te condamne;
Ton triomphe est affreux, il doit t'épouvanter.

Il est évident que c'est une sorte d'indi-

gnation qui a dicté ces vers & non pas l'envie dont M. *Palissot* gratifie modestement M. *Dorat*. Comment ce dernier pouroit-il être jaloux des *Philosophes* en 1760, & humilié du peu de succès des *Prôneurs*, lui qui ne composa cette pièce qu'en 1777? Pouvoit-il prévoir à la première époque que dix-sept ans après il traiteroit le même sujet; présumoit-il assez peu de ses talens pour s'imaginer qu'il resteroit fort au-dessous des *Philosophes*; & étoit-ce une jalousie anticipée qui lui avoit inspiré les vers que je vous ai cités? Cependant M. *Palissot* dit avec un air de triomphe: « Ma pièce avoit » eu un très-grand succès, la sienne » avoit été beaucoup moins heureuse; » l'humeur qu'un écrivain a la mala- » dresse de montrer en pareil cas ne » s'appelle pas de l'indignation ». Qui ne croiroit, d'après ce passage, que MM. *Dorat* & *Palissot* ont travaillé à la même époque, & que le vers *ton triomphe est affreux*, &c. ait été dicté par le dépit de n'avoir pas réussi & de voir son rival applaudi, tandis que j'ai prouvé que le témoignage de

l'indignation de M. *Dorat* avoit précédé de plusieurs années son travail sur les *Prôneurs* , & que par conséquent on ne pouvoit suspecter son sentiment de jalousie ? Et voilà cependant comme M. *Palissot* abuse de la crédulité de ses lecteurs ! Ne peut on pas lui dire , en citant ses propres expressions, que l'amour propre *qu'un auteur montre en pareil cas s'appelle de la maladresse* ?

2°. Ce vaporeux écrivain donne sérieusement en preuve du mérite de sa chère Comédie , l'approbation de M. *de Crébillon* le père ; qui ne diroit pas, à en juger par la manière dont il s'exprime , que l'illustre *Crébillon* admiroit sa pièce , le vengeoit par un suffrage éclatant & [illegible]ieux des fureurs de ses ennemis , & lui adjugeoit sans balancer, la couronne brillante dont la postérité a ceint les fronts de *Molière* & de *Regnard* ? Mais que pensera-t-on de la puérile vanité de notre Auteur, lorsqu'on saura que cette APPROBATION d'un homme DONT LE NOM SEUL ATTESTE LE GÉNIE , se réduisoit à ces trois lignes formulaires

que *Crébillon*, en qualité de Censeur Royal, ne pouvoit refuser : *j'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier la Comédie* des Philosophes, *& j'ai crû qu'on en pouvoit permettre l'impression & la représentation ?* Que devient maintenant la confiance risible avec laquelle M. *Palissot* s'honore publiquement des éloges de l'Auteur de *Rhadamiste* ? Ne trouvez-vous pas le procédé nouveau, pour surprendre des applaudissemens que la multitude s'empresse ordinairement de donner sur la foi d'un grand nom ?

Au reste, ne croyez pas, Monsieur, que ce soit pour déprimer la Comédie des *Philosophes*, où il se trouve quelques vraies beautés, graces aux soins & aux corrections nombreuses des amis de M. *Palissot*, dont il a oublié les services, que je relève les louanges qu'il se donne mais c'est pour vous faire sentir les gaucheries d'un amour propre aveugle qui cherche à en imposer à un certain public.

Il est évident, par le ton qui règne d'un bout à l'autre de la lettre de

M. *Palissot*, qu'il l'a écrite moins pour prouver que M. *Dorat* n'a pas dû être *indigné* de ses succès, chose dont il s'embarrasse fort peu, que pour avoir une nouvelle occasion de nous étourdir du cri de ses entrailles paternelles, au sujet de ses admirables productions. Après nous avoir vanté *le succès*, le *très-grand succès de sa pièce*, *le grand nombre de ses représentations*, dûes plutôt à la hardiesse & à la nouveauté de l'entreprise, qu'à la vigueur de l'exécution, après nous avoir redit pour la millième fois peut-être, & toujours avec la même modestie, que sa chère, sa très-chère Comédie des *Philosophes avoit été honorée constamment des suffrages du public*; il passe à l'autre charmante production, sur laquelle il fonde d'avance ses titres les plus sûrs d'immortalité, à ce Poëme ingénieux fait pour enchanter toutes les classes de lecteurs par la décence, la gaîté, la modération & le goût qui le caractérisent, en un mot, à la divine *Dunciade*. Tout ce que je pourrois vous en dire ici, ne seroit rien en

comparaiſon de ce que M. *Paliſſot*, imitant en cela *Horace* & *Malherbe* qui ſe louoient avec une noble franchiſe, vous a maintefois appris du mérite de ſon Poëme, ſoit dans ſes volumineuſes préfaces, poſtfaces, avertiſſements, ſoit dans les notes dont ſes Ouvrages ſont chargés. Si vous en doutiez, je vous y renverrois, en vous aſſurant qu'à telle heure du jour ou de la nuit que vous vous préſentiez chez *Mérigot* le jeune, vous ſerez le bien venu, pourvu que vous emportiez &, *item*, payiez l'exemplaire. Cependant, pour vous donner un avant-goût du plaiſir délicieux que vous procurera le ton modeſte avec lequel M. *Paliſſot* s'exprime, jettez un coup-d'œil ſur ces paſſages de ſa lettre. « Vous ne voulez pas » abſolument, Monſieur, qu'il y ait rien » dont on puiſſe rire dans la *Dunciade*. » Vous la liſez avec le même eſprit dont » vous en parlez. Vous n'y voyez qu'un » *monument d'une vengeance aveu-* » *gle*, par lequel, dites-vous, je ſuis » parvenu *à me rendre odieux*, ſans » être ni gai, ni plaiſant. Vous pouvez » bien penſer, Monſieur, que je ne

» me donnerai pas le ridicule de vouloir vous prouver que cet Ouvrage a dû vous plaire. Vous me permettrez seulement d'observer que vous n'êtes vous-même ni gai ni plaisant. Je conviens avec vous que la *Dunciade* n'a pas dû réjouir tout le monde ; je pourrois même vous dire avec joie que je serois surpris qu'elle n'eût affligé personne. Mais le public, *Monsieur*, semble avoir eu pour elle plus d'indulgence que vous, puisqu'un grand nombre d'éditions de ce Poëme n'a point encore lassé sa patience, & que peut-être vous en verrez encore de nouvelles ».

L'anonyme nous paroit avoir porté en deux mots le jugement le plus impartial de la *Dunciade* ; c'est le *monument d'une vengeance aveugle*, par lequel M. *Palissot est parvenu à se rendre odieux sans être ni gai ni plaisant* ; le Poëte s'embarrasseroit fort peu de mériter la haine, si on lui accordoit du moins des graces & de la gaité. M. *Palissot* veut à toute force passer pour plaisant, c'est-là sa marotte,

chacun à la sienne; mais il devroit savoir par expérience que les méchans sont tristes & chagrins, & que la vraie gaité suppose une ame égale & franche, & une sorte de bon-hommie dans le caractère; or, M. *Palissot* n'a pas assurément la prétention de passer pour bon-homme.

Que dites-vous, Monsieur, de cette rétorsion : *vous me permettrez d'observer que vous-même vous n'êtes ni gai ni plaisant?* Et pourquoi? parce qu'on lui reproche de n'être ni l'un ni l'autre? La réplique est heureuse. Que dites-vous aussi de cette affectation avec laquelle *Pope* se trouve sur la même ligne que M. *Palissot*; *je pourrois même vous dire avec Pope.* Ne semble-t-il pas qu'ils fassent ici tous deux cause commune? C'est comme si M. *de la Harpe* disoit : *Corneille & moi nous soutenons telle opinion;* mais M. *Palissot* qui ne manque jamais l'occasion de s'associer ridiculement à *Pope*, ignore donc que ce n'est pas à la *Dunciade*, que le Poëte Anglois doit sa grande réputation; que s'il n'avoit jamais composé que ce

Poëme

Poëme qui eſt médiocre, il ſeroit oublié, mais que les véritables titres de ſa gloire ſont la traduction en vers de l'*Iliade*, *ſon Eſſai ſur la critique*, *ſon Eſſai ſur l'Homme*, *ſes Eglogues*, &c. *Pope* eût même lieu de ſe repentir d'avoir composé ſa *Dunciade*, puiſque pour prix de ſes vers on lui donna le fouet dans une rue de Londres; le fouet à *Pope*?... Quelle ſource de réflexions pour M. *Paliſſot!*

Il ſeroit, dit-il, *très-ſurpris que ſon Poëme n'eût affligé perſonne?* Quel aveu! c'eſt dire clairement qu'il n'a pris la plume qu'avec l'intention de nuire, de verſer ſur ſes prétendus ennemis le fiel de la ſatire, de déchirer leur réputation à belles dents & de gaité de cœur... Il *ſeroit très-ſurpris*, c'eſt à dire qu'il ſe flatte d'avoir réuſſi dans ce déteſtable projet, qu'il ſe repoſe dans la délicieuſe idée que ſes libelles ont *affligé* bien du monde; la belle ame que celle de M. *Paliſſot!* & comme je vais l'*affliger* lui-même en lui apprenant que ſon Poëme n'a jamais *affligé*, & n'*affligera* jamais d'autre individu que ſon Libraire.

Avez-vous remarqué, Monſieur, la forfanterie de cette phraſe ? *Le public*, Monſieur, *ſemble avoir eu pour la Dunciade plus d'indulgence que vous, puiſqu'un grand nombre d'éditions de ce Poëme n'a point encore laſſé ſa patience, & que peut-être vous en verrez encore de nouvelles* : il ne faut pas que vous ſoyiez la dupe de ce nombre prodigieux d'éditions ; voici tout le myſtère de ce charlataniſme : M. *Paliſſot* fait imprimer trois ou quatre cent exemplaires de ſon Poëme & cela doit le mener loin, comme vous allez voir ; car avant qu'aucun ſoit ſeulement expoſé en vente, il fait mettre en gros caractères au frontiſpice de chaque douzaine, *nouvelle édition*, de ſorte qu'une ſeule centaine fait huit éditions, deux cent en font ſeize, & ainſi de ſuite ; & voilà comme M. *Paliſſot* ſait accorder enſemble le ſoin de ſa réputation & l'économie de ſa bourſe ; par ce moyen il eſt facile de multiplier les éditions à l'infini, & de paroitre jouir des honneurs d'une prompte & rapide réimpreſſion. Serez-vous maintenant étonné de l'aſſurance avec la-

quelle M. *Palissot* vous annonce que vous en *verrez encore de nouvelles ?*

Tandis que l'Auteur de la lettre à laquelle M. *Palissot* répond dans le *Mercure*, lui refuse le don de la plaisanterie, je trouve dans la *Dunciade* des choses plus *plaisantes* & plus *incroyables* que je ne le pensois ; je fais donc réparation d'honneur à M. *Palissot*, & lui certifie par exemple qu'il m'a paru très-*plaisant*, page 54, de voir en note en parlant de *Théagène*, de *Ramir*, de *Terée*, de *Caliste*, pièce sifflée, pièce sifflée, pièce sifflée, lorsqu'en parlant de *Sardanapale* & des *Méprises*, deux pièces de M. *Palissot*, on a bien plus de droit de dire, pièce sifflée, pièce sifflée.

Il m'a paru très-*plaisant* dans un ouvrage où l'on déchiroit avec toute la rage possible cinquante-cinq ou cinquante-six Auteurs différens, de voir en note, page 39, M. *du Rosoy*, *petit Auteur d'un petit recueil* intitulé *mes Dix-neuf ans*, *ouvrage de mon cœur*, dans lequel il médit de tout le monde.

Il me paroit encore très-*plaisant* que

M. *Palissot*, pour justifier le ton qu'il a pris dans *sa Dunciade*, se compare si modestement à *Voltaire* & à *Rameau*, & qu'il dise dans sa préface, page 14, *un Musicien tel que* RAMEAU, *n'est point maître de ne pas siffler de la mauvaise musique, ni un Maître tel que Voltaire de ne point railler de méchans vers.*

Il m'a paru *incroyable* qu'un Auteur pût se faire illusion au point de dire, page 11 de sa préface : *on ne s'est permis que de la gaité.* Et au chant premier, page 35 : *il faut être juste, même lorsqu'on est gai*, & cela dans un ouvrage où il n'y a de plaisant que ce trait, page 23 : *car entre nous je la croyois plus fière.*

Il m'a paru *incroyable* qu'après avoir dit dans la préface, page 13 : *le gouvernement exige de tout citoyen des mœurs & de la probité, il doit par conséquent protéger quiconque est attaqué sous l'un & l'autre de ces rapports*, on trouve, page 65, le trait scandaleux & controuvé de l'accouchement de Madame *Ricoboni.*

Il m'a paru *incroyable* que M. *Pa-*

lissot s'acharnât comme il le fait sur M. *du-Belloy* & sur *Zelmire*, après avoir imprimé dans une note de sa comédie du *Rival par ressemblance*; page 23 : *on imagine bien que le frondeur le plus outré ne mettroit pas dans cette classe l'Auteur de Zelmire.*

Il m'a paru *incroyable* qu'après avoir fait dire légèrement à la *Stupidité*, page 43, que les *Voltaire*, les *Montesquieu*, les *d'Alembert*, les *Buffon*, sont toujours prêts à lui faire quelqu'outrage : *elle regarde la Comédie des Philosophes, comme le plus sensible de tous*, & qu'elle finisse cette période par ces deux vers :

Ce jour fatal présent à ma mémoire
Ce jour affreux fut l'écueil de ma gloire.

Il m'a paru bien *plaisant*, que l'Auteur ait imaginé qu'ayant les vers de M. *Robbé*, le mal vénérien étoit une chose fort attrayante. Page 49.

Mon cher Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont la Muse en *dégoûtoit* le monde.

Il m'a paru *incroyable* qu'on osât écrire dans un ouvrage où l'on pré-

tend apprécier tous les Auteurs, que *Dancourt*, *Boissi*, *Fagon*, *Marivaux* & *Destouches* sont les Auteurs favoris de la Stupidité, page 20.

J'ai trouvé bien *plaisant*, page 38, que ce fût M. *le Brun* qu'Apollon inspire par préférence. Quel homme ce doit être que ce M. *le Brun*, s'il est vrai, comme le dit M. *Palissot*, à la même page 38, *qu'il ait souri au projet de la Dunciade!*

Le discours de la *Stupidité*, chant second, m'a paru encore très-*plaisant*, comparé avec le discours de la Mollesse dans *Boileau*; & la description de la ceinture de *Vénus* m'a paru *incroyable*, comparée à celle que *la Motte* en a faite; en un mot, je remplirois, Monsieur, des pages entières de tout ce qui m'a paru *incroyable* ou *plaisant* dans ce Poëme par excellence.

M. *Palissot* oppose à toutes les critiques qu'on a faites de son Poëme, & sur-tout au reproche de n'y avoir pas mis de plaisanterie, quelques lambeaux d'une lettre de M. *de Voltaire*. » Vous voudrez bien me pardonner,

» dit l'Auteur de la *Dunciade* à l'ano-
» nyme, d'oppofer à votre autorité
» celle de M. *de Voltaire*, que certai-
» nement vous reconnoiffez pour un
» bon juge en matière de plaifanterie.
» Je ne peux vous citer que par ex-
» trait une lettre qu'il écrivoit au
» mois d'Octobre 1776 à une per-
» fonne dont je n'avois pas l'honneur
» d'être connu, & qui n'en a pas moins
» eu l'attention de me la faire paffer
» comme un témoignage qui ne pou-
» voit m'être indifférent. J'ofe vous
» garantir l'authenticité du fragment,
» quoique je me difpenfe de produire
» la lettre en entier ». Voici les paffa-
ges de la lettre de M. *de Voltaire*.

» Vous paroiffez, Monfieur, ne pas
» convenir que *F*..... foit un ani-
» mal à longues oreilles. Cependant il
» me femble que c'eft une vérité re-
» connue dans Paris. *Auriculas afini*
» *F*..... *rex habet*. Ce qui le dif-
» tinguera *dans la fuite des fiècles*,
» ce fera la paire d'aîles dont M.
» *Paliffot* l'a ingénieufement décoré...
» On parlera éternellement de *Gani-*
» *mède* & d'*Antinoüs* : il en fera de

» même de *Desfontaines* & de *F*....
» & ce fera pour eux un grand hon-
» neur. *La monture de la Sottise* a
» sujet de se glorifier d'aller de pair
» un jour avec le favori de *Jupiter* &
» le mignon de l'Empereur *Adrien*,
» &c. ».

« Vous voyez, ajoute M. *Palissot*,
« que M. *de Voltaire* trouvoit pour-
» tant quelque gaîté dans cette *Dun-*
» *ciade* qui vous afflige, & que même
» il avoit la bonté de la regarder
» comme un ouvrage qui passeroit à
» la postérité ».

C'est ainsi que M. *Palissot* veut nous persuader que *Voltaire trouvoit de la gaîté* dans la *Dunciade*; de bonne-foi, trouvez-vous dans aucune de ces différentes phrases, un mot qui prouve que l'Auteur de la *Henriade* louoit *la gaîté* de M. *Palissot*? Mais d'un autre côté, de quel poids sont les lettres particulières de M. *de Voltaire*? Ne sçait-on pas que pour un coup d'encensoir, il en rendoit cent, & qu'il a vingt fois écrit aux derniers *goujats* de la littérature qu'ils étoient de grands hommes? M. *Palissot* peut demander

à l'illuſtre Chevalier *du Coudray* dans quels termes le Philoſophe de *Ferney* lui écrivoit ; il verra quel prix on peut aſſigner à des louanges qu'il faut ſe réſoudre à partager avec les mirmidons du Parnaſſe. Au reſte, il étoit tout ſimple que *Voltaire* rendît quelques politeſſes à M. *Paliſſot*, pour remercier celui-ci de toutes les adorations qu'il n'a ceſſé de lui prodiguer baſſement pendant ſa vie. Mais j'ai des raiſons, Monſieur, pour douter que cette lettre ait été réellement écrite par M. *de Voltaire* ; voici ce qui motive mes doutes. D'abord, la précaution que prend M. *Paliſſot* de ne pas l'imprimer en entier ; le ſilence prudent qu'il garde ſur le nom de la perſonne à laquelle elle fut écrite, la garantie même qu'il oſe faire, pour prévenir tout ſoupçon, de l'authenticité de cette lettre ; enſuite l'infidélité de la date. C'eſt une lettre que M. *de Voltaire* écrivoit au *mois d'Octobre* 1776 ; retenez bien cette époque, & il s'y égaye ſur le compte de feu M. *Fréron* en des termes qui ne peuvent convenir qu'à une perſonne

vivante : *vous paroissez, Monsieur, ne pas convenir que F . . . . SOIT un animal à longues oreilles. Cependant il me semble que C'EST une vérité reconnue dans Paris*. Or, M. *Fréron* étoit mort le 10 Mars de la même année. Il s'étoit donc passé sept mois avant que M. *de Voltaire* écrivît cette lettre datée du mois d'Octobre 1776. Il ne pouvoit pas ignorer alors la mort d'un critique dont il étoit toujours occupé; il publia même peu de temps après une brochure intitulée *Commentaire historique sur la vie & les ouvrages de l'auteur de la Henriade*, dans laquelle il témoignoit la joie barbare qu'il ressentoit de la mort de son censeur; il n'a donc pas pu dire, au mois d'Octobre 1776, *Fréron EST un animal à longues oreilles*, puisque depuis sept mois il n'existoit plus; M. *Palissot* n'a donc pas assez réfléchi sur une contradiction aussi palpable, & je suis donc fondé à croire que cette lettre est controuvée & purement de l'imagination de M. *Palissot*. Si cela est, comme je persiste à le penser, jusqu'à ce que M. *Palissot* me montre la

lettre signée de la main même de *Voltaire*, il faut avouer qu'à cette infidélité il a joint une grande maladresse; car enfin, voulant s'appuyer de l'autorité de *Voltaire* pour prouver que Papa grand-homme trouvoit de la *gaîté* dans la *Dunciade*, c'est précisément la première chose qu'il a oubliée; il n'en eût cependant pas coûté davantage à M. *Palissot* de faire dire positivement à M. *de Voltaire* que celui-ci regardoit la *Dunciade* comme un chef-d'œuvre de plaisanterie; mais il n'est pas possible de songer à tout.

Quoi qu'il en soit, que la lettre ait été écrite par M. *de Voltaire*, ou fabriquée par M. *Palissot*, elle ne fait rien à la thèse; elle ne prouve pas ce qu'il veut prouver; elle montre seulement, d'un côté, la mauvaise humeur que le nom seul de M. *Fréron* causoit à *Voltaire*, humeur qu'il exhaloit en injures grossières; de l'autre, le plaisir que M. *Palissot* trouve à répéter ces mêmes injures contre un homme de lettres estimable, envers lequel il a toujours eu les torts les plus graves. De bonne foi, quel sel y a-t-il à don-

ner des *oreilles d'âne* à un Critique ; à l'appeller *Aliboron*, *la monture de la Sottise*, à le traiter de *Ganimède*, de *Giton* ? Ces sottises ordurières dont M. *Palissot* est ici l'écho, n'ont servi qu'à déshonorer M. *de Voltaire* & à mettre les rieurs du côté de son critique, toujours ferme, toujours de sang froid, conservant par là sa supériorité dans la dispute, & plaisantant avec autant de finesse que de légereté le Métromane écumant. Si l'irascibilité connue de M. *de Voltaire* pouvoit excuser de pareilles fureurs, comment M. *Palissot* peut-il s'y livrer, lui qui pendant dix ans n'a cessé de donner par écrit, à l'Auteur de l'*Année Littéraire* les témoignages les plus variés & les plus multipliés de son estime, de son attachement & de sa reconnoissance? J'ai déjà imprimé quelques passages de ses lettres *, qui, mettant au grand jour son ingratitude, auroient dû le couvrir d'une confusion salutaire, ou du moins le rendre plus réservé dans ses

* Voyez l'Année Littéraire, 1776, tome VII, page 351, 352 & 353.

attaques. Je le prie une seconde fois de ne point me forcer à en imprimer le recueil entier avec des notes historiques; & je le préviens que le moyen le plus sûr pour lui de me réduire au silence est de respecter un peu plus la mémoire d'un Aristarque qui l'a comblé de bienfaits, & dont la cendre trouvera de courageux défenseurs.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Je vous ai, je crois, suffisamment prouvé, Monsieur, que la lettre de cet Auteur, insérée dans le *Mercure*, étoit un petit chef-d'œuvre d'orgueil, de puérilité, d'indécence & d'égoïsme, & que ni l'âge, ni les conseils, ni la retraite, n'ont encore produit aucun changement dans l'esprit non plus que dans le cœur de M. *Palissot*. A dire vrai, cet écrivain joue dans la littérature un rôle fort singulier; il ne sçait de quel côté tourner; il écrit contre les Philosophes, & il est aux genoux des chefs; il turlupine à sa manière les anti-philosophes, & déclame contre l'Encyclopédie; tour à tour transfuge des deux partis, il les

insulte où les caresse tour à tour, a peur de chacun & se fait berner par tous; rappellant assez par ce dernier trait ce qu'on raconte d'un lièvre, qui passant au milieu de deux armées en présence, & fuyant à toutes jambes, excita de part & d'autre un rire universel.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

Description générale & particulière de la France, département du Rhône, gouvernement de Bourgogne. Première livraison.

JE vous ai rendu compte, Monsieur, du Prospectus, du plan, & des détails relatifs à ce vaste & intéressant ouvrage, dont il paroît déjà trois livraisons Les engagemens que les Editeurs ont contractés avec le public ne ressemblent pas à quantité de projets éphémères qui s'évanouissent, avec le Prospectus, ou qui ne commencent d'une maniere imposante que pour tromper plus sûrement les Souscripteurs. La régularité avec laquelle les livraisons d'estampes de la *Description de la France* se succedent est faite pour inspirer la plus grande confiance, ainsi que les soins qu'apportent à cette partie de l'ouvrage MM. *Née* & *Masquelier*, dont les ta-

lens sont avantageusement connus du public. Cette premiere livraison est accompagnée d'un sommaire contenant les divisions de la Province, avec une explication historique & pittoresque des vues de villes & monumens contenus dans ce cahier. Je me bornerai à vous donner une notice succinte des estampes que renferme cette livraison; mais je n'omettrai pas de vous observer qu'elles sont exécutées avec autant de goût que d'intelligence, & d'un effet agréable & piquant.

La première représente la vue de *Châlons-sur-Saône*. Cette ville, nommée *Calibo* dans les Commentaires de *César*, fut la capitale du second royaume de Bourgogne, sous le Roi *Gontran*, qui y fut enterré; c'est actuellement la ville la plus riche & la plus florissante de la Bourgogne. Le point de vue de l'estampe est pris de dessus le pont de la Saône, qui forme le premier plan; à gauche, on voit l'Hôpital, & sur la rive opposée, S. Jean de Maiselle, avec les prome-

nades voisines, & les Bénédictins, derrière les bâtimens neufs.

La vue de *Mâcon* fait le sujet de la seconde estampe. Cette ville est nommée, dans *César*, *Matisco*; la Saône à l'orient la sépare de la Bresse. On apperçoit à gauche dans l'estampe le pont qui communique à cette Province; on y distingue ensuite S. Vincent, qui est la cathédrale, S. Pierre, l'Evêché, les Capucins, l'Hôpital, & les restes de la citadelle, devenue fameuse dans l'histoire de nos guerres civiles, par les *sauteries de Mâcon*, aussi célèbres que celles de *Caprée*.

Un autre point de vue de la même ville, pris sur le chemin de Seurre, fait le sujet de la troisième estampe. On voit à gauche le fauxbourg appellé *Saint Laurent-les-Châlon*, les Cordeliers, l'église de Saint-Laurent & l'Hôpital; à droite, on distingue dans la ville, le Bailliage, la Chancellerie, la citadelle, &c.

Deux vues de cette citadelle sont contenues dans la quatrième estampe. Cette forteresse fut bâtie par *Louis XI*

après qu'il se fut emparé de la Bourgogne sur la Princesse *Marie*. Le premier point de vue est pris du côté de la porte qui conduit à Dijon ; le second représente la grande place du marché, au milieu duquel se voit la fontaine ornée de la statue colossale de *Neptune* armé de son trident, symbole du commerce maritime dont jouiroient les villes, situées sur la Saône, si le canal projetté de joindre l'océan à la méditerranée par la Seine & la Saône étoit exécuté.

La ville d'*Autun* est représentée dans la cinquième estampe. Cette ville qui étoit l'ancienne *Bibracte*, capitale de la République des Eduens, prit le nom d'*Augustodunum* [montagne d'*Auguste*] d'où par corruption & en abrégeant on a fait *Autun* ; elle est située au pied de trois montagnes, dont l'une s'appelle le *Mont Cénis*, &, de même que celui des Alpes, a un petit lac sur son sommet qui fournit de l'eau à toute la ville ; une autre de ces montagnes se nomme le mont *Jevis*, [*mons Jovis*]

& la troisième, le mont *Dru*, (*mons Druidum*) séjour des Druides Gaulois. Cette vue d'Autun présente S. Lazare, cathédrale, vulgairement appellée S. Ladre; l'Abbaye de S. Andoche, le Collège, les ruines d'un ancien château, &c.

La cinquième estampe renferme deux vues des ruines du temple de Janus, & deux autres de celles du temple de Pluton, monumens qui attestent l'antique magnificence de la ville d'Autun, à qui les Romains donnerent le nom de *Rome Gauloise*. Quoique ravagée plusieurs fois par les Barbares, elle conserve encore plusieurs restes de son lustre & de son ancienne splendeur; ses murs de construction Romaine, & qui ont résisté à la durée de vingt siècles, annoncent que cette ville avoit au moins deux lieues de circuit. Livrés aux superstitions du paganisme, les Autunois avoient un grand nombre de temples, mais il ne reste que les vestiges de ceux dont on vient de parler. Celui de *Janus* est quarré comme tous ceux consacrés à ce Dieu; les murs extérieurs ont envi-

ron 65 pieds de hauteur, 50 de large & 7 d'épaiſſeur; la voûte de ce temple paroît avoir été de brique comme celle du palais des Termes à Paris. L'idole étoit placée dans une niche de onze pieds de haut, & l'on entroit dans ce temple par un perron dont on apperçoit encore le maſſif. Le temple de *Dis* ou *Pluton* eſt tellement ruiné qu'il n'en reſte plus que la forme circulaire d'environ 60 pas de circonférence. Du temps de la Ligue on en fit une redoute pour défendre le pont d'Arroux ſitué auprès.

Après ces vues des antiquités Romaines, les Editeurs offrent un monument très-élégant de l'architecture moderne, c'eſt le château de *Mont-Muſard* (*Mons Muſarum*) près de Dijon, élevé ſur les deſſins de M. *de Wâilly* *. Ce château eſt un des plus beaux ornemens de la ville. La ſeptième eſtampe contient deux vues de cet édifice; la première eſt priſe de

* Architecte célébre, chargé de la conſtruction du nouveau Théâtre de la Comédie Françoiſe.

la principale entrée qui s'annonce par une ſuperbe colonnade. La ſeconde, en face du couchant, laiſſe voir à gauche la ville de Dijon, & à droite, ſur une hauteur, le château où S. Bernard a pris naiſſance, converti en une maiſon de Feuillans.

La dernière eſtampe de ce cahier renferme l'Egliſe de *Notre Dame de Brou*, ſituée à l'extrêmité de la ville de Bourg en Breſſe. Cette Baſilique dans le genre gothique eſt un chef-d'œuvre de hardieſſe & de légereté. Ce fut *Marie de Bourgogne*, Gouvernante des Pays-Bas qui la fit bâtir en 1511, ſous le nom de Notre-Dame des Mauſolées; on y en voit trois ſuperbes, celui de *Philibert de Savoye*, Comte de Breſſe; celui de *Marguerite de Bourbon* ſa mère, & le troiſième, celui de *Marguerite d'Autriche*, fille de l'Empereur *Maximilien* & de la fondatrice de l'Egliſe ainſi que du Couvent, habité par des Auguſtins déchauſſés.

Toutes ces vues ſont gravées d'après les deſſins faits ſur les lieux par M. *l'Allemand*, ainſi que celles de la

troisième livraison, qui forme la suite des vues pittoresques du gouvernement de Bourgogne, parce que pour mettre plus de variété dans les livraisons, les Editeurs en donnent alternativement une des vues pittoresques & une de sujets gravés d'après les tableaux des grands maîtres, qui embellissent la capitale & les Provinces, exécutés sur les dessins de M. *Cochin*. Les sujets historiques, composés & dessinés par M. *Moreau* le jeune, accompagneront le texte, qui ne tardera pas à paroître. Je vous rendrai compte incessamment, Monsieur, des livraisons suivantes.

Je suis, &c.



Livres Nouveaux.

Le Fakir, Conte, avec cette épigraphe :

Tantæ ne animis cœlestibus iræ.

Virg. Æneid, lib. 1, *vers* 15.

Prix 12 sols. A Constantinople, & se trouve à Paris, chez l'*Editeur*, rue des Champs Elisées, *Dessene*, Libraire, au Palais Royal, & chez les Marchands de nouveautés.

Les Amours & la Mort de *Didon*, Poëme traduit de *Virgile*; par M. *L.* A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Esprit*, Libraire, au Palais Royal, & chez les Libraires qui vendent les nouveautés.

Annales Poëtiques depuis l'origine de la Poësie Françoise, tome XVII. A Paris, chez les *Editeurs*, rue de la Jussienne, vis-à-vis le Corps-de-garde, & chez *Mérigot le jeune*, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Hiſtoire générale & économique des trois Règnes de la Nature; partie première, deſtinée au Règne Animal ; traité premier; tome III. Par M. *Buchoz*, Médecin Botaniſte, & de quartier de Monſieur, Membre de pluſieurs Académies. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, vis-à-vis la Sorbonne, & *Saugrain*, Libraire, quai des Auguſtins.

Hiſtoire de la Chirurgie depuis ſon origine, juſqu'à nos jours. Par M. *Peyrilhe*, Profeſſeur Royal de Chymie, au Collège de Chirurgie de Paris, Conſeiller de l'Académie Royale de Chirurgie, Docteur en Médecine, en l'Univerſité de Touloufe, de l'Académie des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres de la même Ville, & de celle des Sciences de Montpellier; tome ſecond, de l'Imprimerie Royale; un vol. *in*-4°. d'environ 800 pages. Nous rendrons inceſſamment un compte détaillé de cet important Ouvrage. On trouve le premier vol. chez *Mérigot le jeune*, Libraire, Quai des Auguſtins.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

LETTRE VII.

*Réflexions sur les quatre Poëtiques d'*Aristote, *d'*Horace, *de* Vida *&* *de* Despréaux, *publiées avec des traductions & des remarques, par feu M. l'Abbé* Batteux.

Si je ne vous ai rien dit, Monsieur, des *quatre Poëtiques*, en vous parlant dernièrement des ouvrages de l'Abbé *Batteux*, c'est que je me réservois de vous communiquer sur celui-ci des réflexions particulières qui ne pouvoient convenir au *coup-d'œil général.* Vous aimez ces réflexions qu'inspirent les grands objets de la littérature, & qui nous délassent mutuellement de l'insipide mono-

tonie de tant de nouveautés vuides & frivoles.

L'Abbé *Batteux*, effrayé des progrès rapides que faisoient les innovations du mauvais goût, dont il voyoit les partisans les plus accrédités donner la loi au sein même de l'Académie Françoise, crut devoir opposer à un parti si nombreux & qui croissoit toujours, la quadruple alliance des Critiques les plus fameux qui aient paru dans les quatre siècles d'*Alexandre*, d'*Auguste*, de *Léon X* & de *Louis XIV*. Rien n'étoit mieux imaginé que de réunir ces législateurs du goût, qui, dans les époques les plus célèbres de l'histoire des lettres, en différens temps, en différens pays, sous des gouvernemens différens, se sont accordés à suivre les mêmes principes, à tracer les mêmes règles, à marcher sur la même voie pour découvrir la source du vrai & du beau dans les arts. Que peut-on élever de solide contre une digue si puissante, si bien cimentée, & que vingt siècles ont rendu inébranlable? Sans doute il exista du temps d'*Horace* & d'*Aris-*

tote des esprits faux qui voulurent s'affranchir des règles de la nature & du bon sens. & qui firent des *Poétiques* à leur usage ; sans doute ils séduisirent d'autres esprits de la même trempe ; mais ces Poétiques du mauvais goût se sont toutes enfoncées dans l'oubli. Les *Desmarets* & les *Perrault* du siècle dernier se sont signalés par l'impertinence de leurs critiques & l'absurdité de leurs principes. L'impression qui conserve tout n'a pu les faire lire long-temps, & ne les a sauvés de l'anéantissement que pour les consacrer au ridicule & au mépris. Que peuvent donc espérer les prétendus novateurs de notre siècle qui répétant les mêmes absurdités des *Perrault* & des *Desmarets* ne sont à vrai dire que les échos de ces malheureuses voix étouffées par les sifflets !

L'Editeur des *quatre Poétiques* avoit donc trouvé par cette réunion un excellent moyen de confondre les partisans des innovations, & de raffermir le goût du public dans les vrais & anciens principes : mais j'aurois désiré que dans les remarques ajoutées à

chacune de ces Poétiques, au lieu de notes communes & à peu près inutiles d'érudition, auxquelles il s'est presque borné, & que l'on trouve dans tous les Commentateurs; il eût suivi l'exemple de *Despréaux*, dont les réflexions sur *Longin* sont un modèle de critique; & qu'il eût saisi les préceptes les plus importans d'*Aristote* ou d'*Horace*, pour combattre les erreurs de la doctrine moderne, & pour développer les défauts de quelques ouvrages trop vantés qui sont le fruit de cette doctrine.

Une des remarques les plus considérables de l'Editeur, sur la *Poétique d'Aristote*, est au sujet d'un passage qui a donné la torture à tous les sçavans. Il s'agit de sçavoir ce que le Philosophe grec entendoit quand il a dit que *la Tragédie est une action qui par la terreur & la pitié purge en nous ces mêmes passions*. Il est difficile de concevoir qu'*Aristote* appelle *la terreur & la pitié* des *passions*; à moins qu'il ne prenne toute espèce d'émotion pour une passion. On ne conçoit pas mieux, comment en excitant la

pitié & la terreur, on purge en nous ces sortes d'émotions, & quel but moral il y auroit à nous attendrir pour nous guérir de la pitié. L'Abbé *Batteux* emploie cependant seize pages à expliquer ce sens qui demeure tout aussi peu intelligible après sa longue explication. Il étoit plus naturel d'entendre avec *Corneille* que la terreur & la pitié qu'on nous inspire par le spectacle des malheurs où les passions plongent ceux qui s'y abandonnent, peuvent nous guérir de ces mêmes passions; il étoit aussi plus naturel de croire que l'obscurité du passage d'*Aristote* venoit de quelque altération, puisque sa Poétique ne nous est point parvenue toute entière : mais on sait qu'il n'est rien qui soit capable de *purger* dans les Commentateurs *la passion* d'expliquer tout ce qu'ils n'entendent pas.

Un passage beaucoup plus important pour l'art tragique, & sur lequel le traducteur auroit pû donner des éclaircissemens très-utiles, est celui où *Aristote* dit qu'il faut *traiter le vrai, non comme il est arrivé, mais se-*

lon qu'il a dû arriver, & le possible selon le vraisemblable ou le nécessaire.

L'Abbé *Batteux* remarque fort bien que « le nécessaire est ce qui doit ou » a dû se faire ou se dire nécessaire- » ment, tel caractère & telle position » étant donnée, comme le vraisem- » blable est ce qui peut ou a pû se » faire ou se dire vraisemblablement, » telle position donnée ». A dire le vrai, c'est là le fondement de toute la poésie, principalement de l'art dramatique; & c'est précisément ce que nos Auteurs sçavent le moins & pratiquent le plus rarement dans leurs pièces. Permettez-moi de suppléer aux omissions de l'Abbé *Batteux*, & de donner un peu d'étendue à des idées dont on peut tirer quelque fruit dans ce moment où la scène françoise est en proie à l'ignorance & aux absurdités. Rappellons ici un autre précepte d'*Aristote*, & faisons le servir de texte aux réflexions qui vont suivre.

Il faut non seulement que les fables (*) *soient composées de parties toutes fon-*

(*) *Fable* est pris dans ce sens pour le sujet, l'intrigue, le plan du drame.

dées en raison, mais que nulle part il n'y ait rien d'absurde.

Le plaisir qui résulte de la tragédie, est fondé sur l'accord du vraisemblable & du merveilleux, dans un sujet qui excite la terreur & la pitié. Un événement digne de la muse tragique, n'est pas un événement commun : il est très rare de voir le fils d'un Roi, qui, sans le sçavoir, tue son père & épouse sa mère ; & peut-être cette affreuse infortune n'est-elle arrivée qu'à *Œdipe.* L'aventure de *Phèdre*, *d'Oreste*, *d'Iphigénie* ; en un mot les conjurations, les grandes catastrophes, sont des choses rares, & leur importance les rend merveilleuses. Mais plus ces avantures sont rares & merveilleuses, plus il faut les présenter d'une manière qui les rende croyables ; mêler adroitement les incidens les plus ordinaires de la vie à ces incidens extraordinaires ; gagner ainsi la confiance du spectateur, en lui faisant voir que des causes naturelles peuvent amener un effet surprenant : mais si vous préparez une action extraordinaire par des moyens

invraiſemblables, & contraires à la nature, d'une choſe merveilleuſe vous faites une choſe impoſſible, qui ne doit plus mériter la créance des gens un peu ſenſés; vous révoltez l'amour-propre du ſpectateur éclairé, qui s'apperçoit qre vous cherchez à le tromper, que vous voulez exciter ſa pitié pour des malheurs imaginaires qui n'ont jamais pû exiſter; & comme dit *Boileau*,

L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

N'avez-vous pas vû ſouvent, dans la ſociété, des gens qui aiment à conter des avantures étonnantes, & ſouvent inventées à plaiſir? Parmi cette eſpèce de menteurs, il y en a quelques-uns d'agréables, & beaucoup de maladroits; c'eſt une image parfaite des Poétes. Que la même aventure, tragique & merveilleuſe, ſoit contée par ces deux ſortes de menteurs : l'un vous la préſentera ſous un jour ſi faux, y mêlera des circonſtances ſi peu naturelles & ſi choquantes, qu'au lieu d'être touché de ſon récit, vous rirez

de sa mal-adresse, & peut-être serez-vous indigné de l'impudence de cet homme, qui vous prend pour un enfant ou un stupide, & veut vous persuader des faussetés évidentes. Mais écoutez l'autre; il accompagnera les faits de causes si apparentes, de ci-constances si vraisemblables; il applanira les difficultés qui suspendent votre confiance, d'une manière si naturelle, par des raisons si insinuantes & si plausibles; enfin il vous conduira de vraisemblances en vraisemblances, avec tant d'art & de simplicité, jusqu'à l'action merveilleuse qu'il veut vous faire croire, qu'enfin elle vous paroîtra vraie, & que vous serez ému, attendri du même fait qui, dans la bouche de l'autre, n'auroit excité que vos risées & vos mépris.

Il en est de même au théâtre : la vraisemblance est la source principale du plaisir que le Poéte nous donne; plus il choque la vraisemblance, plus il diminue & détruit notre plaisir. Cela est si vrai, que les règles de l'art dramatique, c'est à dire les observations sur les moyens de plaire que cet

art doit employer, tendent presque toutes à maintenir la vraisemblance ; comme les unités d'action, de jour & de lieu, les entrées & les sorties des acteurs ; tout ce qui concerne l'exposition, la simplicité du nœud, & le dénouement qui doit être un effet merveilleux, mais vraisemblable d'une cause naturelle. Les autres règles générales & particulières qu'on donne encore sur les caractères, les mœurs, les sentimens, les passions, le dialogue, &c. ont aussi pour objet principal de faire respecter la vraisemblance : ainsi l'on peut dire qu'un Auteur qui la viole sans ménagement & dans tous les points, n'a pas la première notion de l'art dramatique.

J'avoue que le plus souvent, ce qui paroît invraisemblable aux esprits éclairés & habiles, n'est point apperçu des yeux foibles & ignorans ; que, par cette raison, des pièces qui produisent une grande impression sur la foule, n'en font qu'une très-médiocre sur l'ame des connoisseurs : mais l'expérience a démontré que, dans les arts, comme en toute chose, pour

plaire long-temps, il faut plaire aux esprits bien faits. . . .

Quel est l'ouvrage admiré des gens habiles, qui n'ait pas obtenu tôt ou tard les suffrages de la multitude? Mais quels sont les ouvrages à qui les seuls applaudissemens de la multitude aient pû donner une longue vie? Il ne faut donc pas dire qu'on doit pardonner les invraisemblances d'une pièce, en faveur du plaisir qu'elles nous procurent, puisqu'en effet elles troublent ce plaisir que nous cherchons; & par la même raison, l'on ne doit pas demander à quel point l'illusion du théâtre peut permettre les invraisemblances, puisque, dans tous les cas, les choses invraisemblables détruisent l'illusion. Cependant il est très-raisonnable de dire qu'on doit excuser de légères fautes contre la vraisemblance, lorsqu'il en résulte des beautés assez grandes pour faire oublier ces défauts. Si au contraire, ces défauts sont grossiers & multipliés, s'ils sont aisément apperçus, les beautés qui en peuvent naître, touchent foiblement; l'effet qu'elles

produisent est trop momentané, trop contrarié par l'impatience qu'on éprouve avant d'y arriver, pour laisser une impression durable & profonde. On peut donc assurer que l'invraisemblance théâtrale ne doit jamais aller jusqu'à l'absurdité; que c'est-là le point où elle doit s'arréter; & que des situations, quelque brillantes qu'elles soient, ne peuvent plaire aux bons esprits, si elles sont fondées sur des moyens absurdes.

Aristote rapporte une anecdote dramatique, par laquelle vous jugerez combien les Athéniens étoient délicats sur la vraisemblance. *Ce fut*, dit-il, *pour l'avoir blessée que* Carcinus *échoua. Son* Amphiaraus *sortoit du temple, & le spectateur qui ne l'avoit point vû sortir, l'ignoroit. On fut choqué de cette inattention du Poéte, & sa pièce tomba.*

Quelle différence entre le parterre de Paris & les spectateurs Athéniens! Que devons-nous penser de notre goût comparé au leur, nous qui non-seulement ne savons pas appercevoir de pareilles fautes, mais qui applau-

diſſons tous les jours à des piéces farcies d'abſurdités? Ne mettons-nous pas hardiment *Voltaire*, ſinon à la tête de tous les Poétes tragiques, du moins au rang des meilleurs? Cependant il n'y a pas une ſeule de ſes tragédies, qui ne ſoit tachée de quelque faute groſſière contre la vraiſemblance & la nature. Je pourrois en fournir des milliers d'exemples; mais comme il ne m'eſt pas poſſible de m'étendre ici ſur tous ces détails, je me bornerai à l'examen rapide d'une de ſes piéces qui paroît à bien des gens le chef-d'œuvre de la ſcène Françoiſe, c'eſt MAHOMET. Ils admirent ſur-tout le quatrième acte, où ils trouvent le comble du terrible & du pathétique; & il eſt vrai que lorſqu'il eſt bien joué, il produit une grande ſenſation au théâtre, pourvû qu'on veuille bien fermer les yeux ſur l'amas d'inconſéquences abſurdes qui forment le tiſſu de cette piéce incroyable. Je vais vous donner un précis aſſez curieux des invraiſemblances qui y ſont accumulées.

Il eſt bien ſingulier que le vieux

Zopire ait enlevé *Palmire* depuis peu, dans le camp de Mahomet; on devroit dire au moins comment cela s'est fait, puisqu'autrement il est impossible que *Palmire* se trouve chez *Zopire*. Quand un Auteur n'a qu'un seul moyen pour lier un personnage à l'action, il faut que ce moyen soit non-seulement naturel, mais que les circonstances en soient éclaircies de manière à ne laisser aucune difficulté. Or il est difficile de concevoir comment ce vieillard a pénétré dans le camp de Mahomet, jusqu'à l'appartement des femmes, pour n'enlever que la seule *Palmire*. Cette action singulière méritoit bien quelques éclaircissemens; & si vous n'en donnez aucun, croirons-nous autre chose, sinon que vous n'en pouvez pas donner? On ne voit pas assez pourquoi *Zopire* refuse à *Palmire* la grace qu'elle lui demande *de briser ses liens*, après qu'il lui a dit:

De vos justes *désirs* si je remplis *les vœux*,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

Les motifs qu'il emploie pour la rete-

nir ne sont pas satisfaisans, & les instances de *Palmire* ne sont pas assez vives : elle oublie même de faire à *Zopire* l'aveu de son amour pour *Séide*. Ainsi elle a tort de dire ensuite à son amant, qu'elle a dit à *Zopire* : *vous voyez les secrets de mon cœur ;* car elle ne lui a pas fait voir *les secrets de son cœur.*

A la troisième scène, voici ce que *Phanor* vient apprendre à *Zopire* : *Omar est arrivé. On lui parle, il demande, il reçoit un otage. Séide est avec lui. Phanor* connoit-il *Séide ?* A-t-il eû quelqu'intérêt d'apprendre son nom ? *Séide* n'est pas moins inconnu à *Zopire*. Si *Palmire* avoit parlé de *Séide*, s'il en avoit été question dans les premières scènes, le discours de *Phanor* signifieroit quelque chose; mais là *Séide* tombe des nues ; c'est un besoin de l'auteur pour l'annoncer, & comme on ignore l'amour de *Palmire*, on ne comprend rien à son exclamation : *grand Dieu ! destin plus doux ! Quoi ? Séide ?* Les pièces de *Voltaire* ne marchent jamais qu'entourées de nuages épais qui ne

se dissipent tout au plus qu'à demi, & laissent sur tout le reste une profonde obscurité.

Séide vient se donner en otage, malgré *Mahomet*; comme si *Mahomet* n'avoit pas réglé quel devoit être cet otage ! mais il falloit bien amener *Séide* & *Palmire* dans la maison de leur père. L'une s'y trouve par un enlevement inexplicable, & l'autre par une étourderie qui n'a point d'exemple. Remarquez que l'action est à peine commencée dans le premier acte; il ne consiste qu'en des entretiens sur *Mahomet*, sans qu'on puisse même entrevoir quel sera le sujet de la pièce.

Il est bien inconcevable qu'on ait laissé entrer *Mahomet* dans la ville, & sur-tout accompagné de tant de guerriers. Quelle en est la raison? On l'ignore. *Omar* a dit au Sénat que *Mahomet* venoit *pour les instruire*, & *pour être instruit*; on le laisse entrer les armes à la main : mais enfin le voilà dans la ville. Nous verrons de quelle manière il s'y prendra *pour entraîner les cœurs & charmer les esprits*. Il commence par dire à *Séide*; *vous*, *suivez*

mes guerriers. Peut-il diſpoſer ainſi de *Séïde* qui, en ſa qualité d'otage, eſt ſous la puiſſance de *Zopire?* Mais nous verrons cet otage, pendant toute la pièce, aller librement avec *Omar* & *Mahomet*, ſelon le beſoin du Poëte : avançons. *Mahomet* eſt amoureux de *Palmire*, il ſe plaint de ce que *Séïde* eſt ſon rival; & cependant il a laiſſé *Palmire* & *Séïde* ſe livrer à leur amour; il a, dit-il, *attiſé de ſes mains leurs feux illégitimes*. De quoi donc ſe plaint-il? Eſt-il vraiſemblable qu'il n'ait pas encore déclaré ſon amour à *Palmire*, qu'il ne l'ait pas miſe au rang de ſes épouſes, qu'il n'ait pas juſques-là fait confidence de ſa paſſion à *Omar*, & qu'il attende, pour la faire, un moment où les plus importans objets le doivent occuper tout entier?

Voltaire, qui a voulu tourner en ridicule le deſſein d'*Atrée*, qui réſerve depuis vingt ans, *Pliſthène* au parricide, en le récompenſant par un inceſte, a cependant pris le même plan qu'il trouvoit ſi abſurde. *Mahomet* fait enlever par *Hercide*, *Séïde* & *Palmire* encore au berceau; il les fait

élever enſemble, les laiſſe ſe prendre d'amour, ſans leur découvrir ce qu'ils ſont, & pendant quinze ans, il nourrit ainſi le deſſein de faire tuer *Zopire* par ſon fils. C'eſt préciſément la même idée que celle d'*Atrée*, c'eſt le même plan de vengeance. *Atrée* eſt moins ridicule que *Mahomet*, puiſqu'*Atrée* n'eſt point amoureux de la Maîtreſſe de *Pliſthène*. D'ailleurs, la vengeance connue d'*Atrée* n'eſt point extravagante, d'après ſon caractère; mais celle que l'Auteur prête à *Mahomet* contre ſon caractère, eſt réellement abſurde, puiſqu'elle ne pouvoit être que funeſte à ſes projets. Dans cette imitation contradictoire, *Voltaire* a changé une circonſtance, & ce changement eſt encore une contradiction; c'eſt *Omar* qui propoſe à *Mahomet* de faire aſſaſſiner *Zopire* par *Séide*; on ne conçoit pas que cette penſée puiſſe venir à l'eſprit d'*Omar*; on l'attendoit de *Mahomet*, puiſqu'au ſecond acte, il dit à ce même *Omar* au ſujet de *Palmire* & de *Séide* :

J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangéreux;

Déjà ſans ſe connoître, ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux, ... leur père vient.

Mahomet n'achève pas de dire ce qu'*il veut*, & dans la ſuite il n'en parle plus. Il eſt évident qu'*il veut* faire tuer le père par le fils ; car dans quel autre motif de vengeance auroit-il pris tant de ſoin d'élever *Séide* ? Pourquoi, étant amoureux de *Palmire*, auroit-il attiſé les feux inceſtueux de *Palmire* & de *Séide* ? Peut-être l'Auteur a-t-il oublié d'une ſcène à l'autre, ce que *Mahomet* n'avoit pas achevé de déclarer, & ſentant que l'imitation d'*Atrée* ſeroit trop forte, il a fait propoſer par *Omar* ce que *Mahomet* eſt cenſé avoir réſolu depuis long-temps, ſi l'on en juge par ſa conduite, qui autrement ſeroit inexplicable.

Mais qui pourra me dire quel eſt le motif qui porte *Zopire* à voir *Mahomet*, & à venir lui-même le chercher, lui que l'Auteur a fait parler ainſi dans la ſcène avec *Omar* ?

OMAR.

Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui ! Mahomet !

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traitre,
Si de ces lieux ſacrés j'étois l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurois répondu.

Après s'être ainſi emporté contre la propoſition d'*Omar*, *Zopire* ne paroît-il pas ſingulier, quand il vient sans autre ſollicitation, prévenir *Mahomet* & ſe rendre auprès de lui? Qu'eſpéroit-il de cette entrevue ? croyoit-il convertir *Mahomet* ? n'avoit-il pas lui même l'intention d'être inflexible? encore une fois que veut-il donc ? Qu'eſt-ce qui l'oblige à une démarche qui répugne à ſon caractère, puiſqu'il a l'air de faire des avances à l'homme qui lui eſt le plus odieux? Que pouvoit, à ſon tour, eſpérer de cet entretien *Mahomet*, qui connoiſ-

ſoit aſſez la haine inflexible de *Zopire*, & qui devoit ſçavoir qu'en ſe déclarant ſoi-même fourbe & hypocrite, ce n'étoit pas le moyen d'attirer un fanatique dans ſon parti ? Car obſervez que l'Auteur a fait auſſi de *Zopire* un fanatique. Il ſuffiſoit, ſans doute, de donner à ce vieillard de la fermeté & de la vertu ; mais preſque tous ſes diſcours ſont d'un jeune homme violent, emporté & frénétique. Etoit-ce avec un homme de ce caractère que *Mahomet* devoit prendre d'abord le ton d'un inſpiré, pour ſe découvrir tout de ſuite à lui comme un fourbe ambitieux ? Il y a plus, *Mahomet* eſt un inſenſé de s'expoſer à un entretien dont *Zopire* pourroit tirer contre lui de terribles avantages, s'il répondoit tout ce qu'il eſt en droit de répondre, & s'il alloit déclarer au Sénat, dont il eſt le chef, tout ce que le faux prophète vient de lui révéler avec une indiſcrétion ſi déraiſonnable. Cette ſcène que l'on vante eſt donc mal amenée, & *néceſſairement* inutile, puiſqu'elle répugne également au caractère des

deux interlocuteurs, & que la ſuite n'en pouvoit être que funeſte à *Mahomet*, ſi *Zopire* vouloit uſer de ſon autorité de Schérif, & ſe conduire un moment comme la raiſon le demande. Paſſons à d'autres invraiſemblances.

Que *Zopire* ſe ſente de l'attachement pour la jeune *Palmire* qu'il a chez lui depuis deux mois, cela ſe peut comprendre; mais qu'il ſe prenne tout de ſuite d'amitié pour *Séide*, en le voyant pour la première fois, au point de lui confier qu'on veut perdre *Mahomet*, & que le carnage va commencer pendant la nuit*, cela devient incompréhenſible. S'il a des preſſentimens que ce ſont ſes enfans, il n'en fait pas aſſez. Quand il a appris de *Mahomet*, que *Mahomet* lui-même les a tous deux en ſa puiſſance, il ne ſe donne aucun mouvement pour découvrir où ils peuvent être. Il a ſçu de *Palmire* qu'elle ignoroit ſes parens, & il ne cherche point *Palmire*

* *Zopire* ne donne aucun éclairciſſement ſur ce projet formé en l'air, & dont on n'entend plus parler.

pour l'interroger, quoiqu'elle ſoit chez lui; il n'eſt point frappé de la conformité du ſort de *Palmire* & de *Séïde* qui ne connoiſſent point les auteurs de leur naiſſance, avec celui de ſes enfans qu'il a perdus dans un âge où ils ne pouvoient connoître les leurs. Il ſçait qu'*Hercide* a enlevé ſes enfans; *Hercide* eſt venu dans la Mècque avec *Mahomet*, & *Zopire* ne cherche point *Hercide* pour s'éclaircir du ſort de ſes enfans! Tout cela eſt-il dans la nature? Quel eſt l'homme, je ne dis pas uſant de ſa raiſon, mais preſqu'imbécile ou fou qui ſe conduiroit de la ſorte?

Mahomet, qui eſt entré dans la Mècque à la faveur d'une trève d'un jour, pour *ſéduire les eſprits*, va faire aſſaſſiner *Zopire* par ſon fils. Eſt-ce là un excellent moyen de *ſéduire* ſes ennemis? *Il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits*, dit *Mahomet*; & pour les *enchanter*, il va faire commettre un parricide. *Omar* eſt ſorti quand *Zopire* eſt venu ſans ſujet cauſer avec *Mahomet*; *Omar* revient auſſitôt après la ſortie de *Zopire*, & dit à

ſon maître que *le Sénat vient de le condamner*. Mais *Zopire* ne pouvoit être au Sénat, tandis qu'il étoit avec *Mahomet*, & le Sénat ne pouvoit rien faire ſans le Schérif. Cette inconſéquence reſſemble aſſez à celle qui fit tomber *Amphiaraus* ſur le théâtre d'Athènes.

Au commencement du troiſième acte, *Palmire* dit à *Mahomet* en parlant de *Séide* : *Eh ! quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même, vous rendre à mes ſouhaits, & conſentir qu'il m'aime ?* Rien n'eſt moins vrai : *Mahomet* n'en a pas dit un mot dans la ſcène où il a paru avec *Séide* & *Palmire* ; au lieu de relever ce menſonge, il lui dit : *oui, vous devez trembler. Attendez les ſecrets que je dois réveler.* Et *Palmire* ne témoigne ni ſoupçon ni inquiétude ; elle ne ſonge pas même à ces ſecrets terribles qui doivent la faire trembler. On eſt tout ſurpris de voir *Mahomet* jouer-là le perſonnage du ridicule *Arnolfe*, & *Palmire* celui d'une *Agnès* étourdie qui ne voit pas que *Mahomet* eſt amoureux & jaloux d'elle.

Dans

Dans la ſcène de *Zopire* & de *Séide*, celui-ci dit au vieillard qu'il ne connoît point ſes parens ; *Palmire* lui a dit la même choſe ; & le vieillard qui n'a pas interrogé *Palmire* à ce ſujet, ne fait pas non plus à *Séide* les queſtions les plus naturelles. Si l'Auteur n'avoit pas tout arrangé pour que *Zopire* n'eût pas une ombre de raiſon dans ſa conduite, & qu'en conſéquence il fût égorgé par ſon fils, ne diroit-il pas à ce jeune homme : *connoiſſez-vous Hercide* ? & tout ſeroit découvert. D'où vient que *Séide* lui-même ne parle pas à *Zopire* d'*Hercide* dont il eſt aimé, & qu'il ne dit pas que ce fut *Hercide* qui l'enleva au berceau, & le remit entre les mains de *Mahomet* ? C'eſt que l'Auteur a prédeſtiné le miſérable *Séide* à égorger ſon père, & que la fatalité attachée aux perſonnages de cette pièce veut qu'ils s'obſtinent à taire ce que la nature veut qu'ils diſent. Je ne puis m'empêcher de rire, quand je vois deux acteurs qui ſont mutuellement en garde pour ne pas laiſſer échapper le ſeul mot qui peut les

éclairer ſur leur ſort, le ſeul mot qui doit leur venir ſans ceſſe à la bouche, & cela parce qu'il faut que l'un ſoit aſſaſſiné par l'autre, & que l'Auteur a combiné le plan d'un parricide ſur cette énorme abſurdité. Je ne ſçais ce que je dois admirer le plus, ou de l'audace du Poëte, ou de la facilité des ſpectateurs.

Pourquoi *Zopire* dit il à *Séide : remets-toi dans mes mains*, puiſque *Séide* ne doit point ſortir de la maiſon de *Zopire* dont il eſt l'ôtage? De quel droit *Omar* vient-il au même inſtant chez *Zopire*, arrêter l'ôtage qu'on lui a donné, & commander à *Séide* d'aller ſe jetter aux genoux de *Mahomet?* Par quel eſprit de vertige, *Zopire* qui, dans une des premières ſcènes, a parlé à *Omar* avec tant de violence, n'ouvre-t-il pas ſeulement la bouche en ce moment, & ſouffre-t-il chez lui, avec une patience ridicule, qu'*Omar* vienne parler en maître, & lui enlever, contre le droit des gens, l'ôtage qu'il lui avoit remis? Par quel eſprit de vertige encore plus grand cette étrange conduite ne lui

inſpire-t-elle aucun ſoupçon, & ne craint-il point que *Séide* aille révéler la confidence indiſcrette qu'il lui a faite, qu'on en veut à la vie de *Mahomet*, *que le ſang va couler*, &c.?

Séide a révélé l'horrible myſtère à Hercide, il lui a confié qu'il alloit aſſaſſiner *Zopire*; cependant *Hercide* ne découvre point à ce jeune homme que *Zopire* eſt ſon père; *Hercide* ſe contente d'écrire à *Zopire* qu'*il veut le voir*. *Hercide* veut empêcher cet horrible parricide, & voilà comme il l'empêche; en n'agiſſant pas de la ſeule manière qui ſoit conforme au ſens commun; en ne diſant pas un ſeul mot ſi facile à dire. Il doit dire à *Séide* : *Zopire eſt votre père*. Il doit écrire à *Zopire* : *Séide*, *Palmire ſont vos enfans*. Eſt-il beſoin qu'*Hercide* ſigne ſa lettre qui peut tomber dans les mains de *Mahomet?* L'Auteur fait toujours écrire des lettres contre tout ordre naturel, pour ſa plus grande commodité, & en effet, pourquoi ſes perſonnages écriroient-ils autrement qu'ils ne parlent?

Zopire, après avoir reçu le billet

d'*Hercide*, commence à ſoupçonner que *Séide* & *Palmire* pourroient bien être ſes enfans. D'après cela, on s'imagine qu'il va les trouver, puiſqu'ils ſont tous deux dans ſa maiſon; mais il n'en fait rien. Que fait-il donc dans l'intervalle du troiſième au quatrième acte? On l'ignore. Ce qu'on ne peut ignorer, c'eſt qu'il ne fait point ce que *la ſituation donnée* exigeoit *néceſſairement* de lui.

Ce qui me paroît plaiſant, c'eſt que *Mahomet* s'imagine que tout le peuple *adorera ſon dieu*, quand il aura aſſaſſiné le père par la main du fils; & qu'un tel parricide, commis pendant la trève, lui gagnera tous les cœurs. Il le déſavouera, me direz-vous; mais par quel miracle croira-t-on qu'un ôtage donné par *Mahomet*, n'ait pas été excité par lui à violer tous les droits des gens & de l'humanité? Quel intérêt auroit porté *Séide* à ce crime, s'il ne lui avoit été dicté par ſon maître? Tel eſt donc ce *Mahomet* qui annonce de ſi grands projets; il ſe borne à aimer ridiculement une petite fille, & à commander un parricide

qui ne peut lui servir à rien, & qui peut au contraire le faire empaler tout vif, dans une ville où il n'est entré qu'à la faveur d'une trève.

Palmire n'a pu apprendre que le vieux *Zopire* étoit la victime demandée par *Mahomet*; toutefois lorsque *Séide* lui en parle, elle ne paroît point étonnée, elle ne s'émeut point en faveur de ce vertueux vieillard qui a voulu lui tenir lieu de père, & qui lui a donné tant de marques de bonté; elle paroît plus insensible, plus dure que *Séide*; c'est elle qui le rassure dans ses perplexités, & qui semble l'enhardir au meurtre. Cette atrocité est contre la nature. La Duchesse *de Montpensier* pouvoit bien, par ses caresses, échauffer à sa vengeance l'assassin du dernier des *Valois*, mais *Palmire* est-elle dans le même cas? Quand des scélérats se sont servis du fanatisme pour exécuter des meurtres, ils ont choisi des monstres imbéciles ou furieux qui n'avoient ni vertu, ni principes d'honneur & de bravoure; mais seulement l'aveugle impétuosité d'un courage féroce. Jamais ils n'ont

cru qu'une jeune fille innocente & sensible aux bienfaits d'un vieillard, pût encourager à de tels forfaits un jeune homme vertueux & qui a de la valeur.

On ne conçoit rien à la prière que *Zopire* adresse à ses dieux ; il parle comme un homme qui attend la mort, & dont la secte va succomber sous le pouvoir de *Mahomet*. Il n'y a pas long-temps néanmoins qu'il vouloit arracher *Séide* au carnage, où *Mahomet* devoit périr avec tous les siens. A quel propos vient-il implorer ses dieux *pour la dernière fois?* Sçait-il qu'il va être égorgé ? Contradiction pure de la part de l'Auteur qui oublie ce qu'il a fait dire plus haut au vieux *Zopire*, & qui n'est plus occupé que de la situation présente.

Le moment où *Séide*, incertain & agité, doit être le plus attendri par les vœux que le vieillard fait pour ses enfans ; ce moment où le poignard devroit lui tomber des mains, est celui où il court assassiner ce malheureux père. *Palmire* qui laisse *Séide* commettre ce forfait à deux pas d'elle,

& presque en sa présence, *Palmire* qui fait de froides réflexions sur cet assassinat, paroît mille fois plus barbare que l'assassin. L'égarement de *Séide*, après le crime, est bien peint, mais *Palmire*, qui demande froidement les détails du meurtre, indigne & révolte. Après avoir souffert tranquillement ce lâche assassinat, quand *Zopire* vient tout sanglant, elle dit, en allant à lui, qu'*elle cède à la pitié dont elle est déchirée*. Cette *pitié* fait rire dans la bouche de cette misérable, qui a, pour ainsi dire, poussé le poignard & la main de son amant dans le cœur du vieillard. Ce qui n'est pas moins risible, c'est qu'*Hercide*, qui pouvoit si facilement empêcher le parricide, attende qu'il soit consommé pour donner avis à *Zopire* que *Séide* & *Palmire* sont ses enfans. Pendant que la reconnoissance se fait, *Zopire* se meurt, & l'on ne songe pas à lui donner du secours, on cause comme si de rien n'étoit; on le laisse paisiblement noyer dans son sang. Cependant *Omar* vient arrêter *Séide*, & *Zopire* reste muet; il ne lui re-

proche pas le parricide que son maître & lui viennent de faire commettre. *Séide* ni *Palmire* ne lui en font aucun reproche. Pourquoi cette absurdité? Afin que *Mahomet* semble ignorer, au commencement du cinquième acte, que ce secret soit connu, & afin que l'Auteur puisse trouver la matière de deux scènes dans cette prétendue cause d'ignorance. Il n'y a rien au monde de si extravagant.

Zopire est expirant, dit *Omar* à *Mahomet*, en ouvrant le cinquième acte. Qui le croiroit? *Zopire* n'a point révélé que *Mahomet* l'a fait assassiner par son fils & par sa fille; il n'en a pas instruit le Sénat pendant l'entr'acte; le Sénat n'a pas fait saisir *Mahomet* qui profite de la trève pour exécuter un si horrible crime; en un mot, rien de tout cela ne s'est fait dans un intervalle qui ne pouvoit être *nécessairement* employé que de cette manière. Tout ce commencement du cinquième acte est incroyable; & *Omar* ne dit pas un mot qu'il doive dire. *Séide ne sait pas qu'il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie*, dit

Mahomet. *Omar* répond : *qui pourroit l'en instruire ?* Est-il possible que *Séide* n'en ait rien dit ? *Et Palmire ! le silence est encor sur sa bouche timide*, ajoute *Omar*. Est-il possible qu'elle ait gardé le silence ? où est la nature ? où est le sens commun ? *Séide* a été empoisonné dès le troisième acte, & le poison est assez complaisant pour attendre jusqu'à la fin du cinquième à produire son effet, au moment précis que *Mahomet* le jugera à propos pour ses desseins. Qui croiroit que c'est là l'instant que *Mahomet* choisit pour débiter une déclaration d'amour à *Palmire*, & que cette *Palmire* lui laisse le loisir d'enfiler dix-huit vers de fadeurs ? Cette scène est d'un ridicule achevé. *Mahomet* n'a jamais été ni plus petit, ni plus absurde que dans ce cinquième acte. Dites-moi d'où peut venir la confiance qu'il témoigne, quand tout le peuple se soulevant contre lui, vient à main armée le punir de ses forfaits ? C'est que *Mahomet* compte sur un miracle pour confondre le peuple ; c'est-à-dire sur le poison donné à *Séide* : il est sûr que

ce poison sera son effet justement quand il le voudra. Cette assurance de *Mahomet* n'est-elle pas plaisante ? Mais le peuple peut-il ne pas croire que *Mahomet*, s'étant servi de *Séide* pour un si exécrable attentat, & désavouant le crime qu'il a ordonné, aura empoisonné ce malheureux, comme il a fait mourir *Hercide*? D'ailleurs, si *Mahomet* n'étoit pas aussi insensé que l'Auteur l'a fait, la prudence ne demandoit-elle pas qu'il hâtât la mort de *Séide*, tandis qu'il étoit dans la prison ? Devoit-il attendre qu'on vînt l'en arracher ? Ou du moins devoit-il s'exposer aux révélations que cet infortuné feroit *nécessairement* avant que d'expirer par le poison, puisque ce poison agissoit si lentement ?

Séide vient donc mourir du poison au moment qu'il s'avance pour frapper *Mahomet*. Mais quoi ? il n'en avoit pas senti l'atteinte un moment auparavant? Il n'avoit pas pu animer le peuple, en disant que *Mahomet* l'avoit empoisonné pour ensevelir avec lui la connoissance du parricide ? Par quelle

folie *Mahomet* s'eſt-il repoſé ſur cette circonſtance puérile, & a-t-il pu compter ſur la lenteur, ſur la ponctualité du poiſon, pour ſe juſtifier par l'apparence d'un miracle? Si le poiſon avoit agi un moment plutôt ou plus tard, qu'auroit-il fait? Que pouvoit-il eſpérer enfin du meurtre de *Zopire* commis par *Séide*, ôtage de la trêve livré par *Omar*? Dans tous les cas, le dénouement qui devoit réſulter de cette action ne pouvoit être qu'abſurde, ou funeſte à *Mahomet*; car ſi le peuple eſt aſſez ſtupide pour ſe laiſſer leurrer à un miracle ſi groſſier, le Sénat n'eſt-il pas convaincu de l'impoſture, & ne doit-il pas pourſuivre le châtiment du thaumaturge parricide?

Ce qui me paroît le comble de la folie, c'eſt que *Mahomet* convaincu devant le peuple, par le témoignage de *Zopire*, d'*Hercide*, de *Phanor*, de *Séide*, de *Palmire*, & par le jugement du Sénat, oſe parler de ſon innocence devant ce même peuple, & en préſence de *Palmire*, qui n'a pas le courage d'élever la voix & de dé-

mentir cet imposteur. Le comble de la folie est que le peuple balance un seul moment entre *Mahomet* & *Séide*, pour trouver le coupable. *Séide* pouvoit-il être autre chose qu'un instrument de son maître? Et quand il a dit que *Mahomet* l'a séduit pour lui faire tuer son père, quand il vient pour se venger du parricide auquel on l'a destiné dès le berceau, peut-il rester une ombre de doute, dans l'ame du plus stupide, sur le crime de *Mahomet*? Si un miracle aussi absurde & aussi puéril que celui-là se trouvoit dans l'Alcoran, combien n'exciteroit-il pas la pitié & la risée de ces mêmes Philosophes qui vont l'admirer au théâtre! Si quelque chose encore peut rendre ce dénouement plus ridicule, ce sont les fureurs d'amour de ce pauvre *Mahomet*, qui terminent pitoyablement la pièce la plus romanesque & la plus invraisemblable qu'on ait vu sur la scène.

Rien ne m'a plus étonné que de voir l'Abbé *Batteux*, dans plusieurs endroits de ses remarques, placer *Zaïre* à côté de *Phédre* & de *Polieucte*.

Il y a de ces erreurs de goût qui peuvent entraîner une nation pendant quelque temps, mais elles ne séduisent jamais un connoisseur habile, qui ne juge point d'après l'esprit de son siècle, & qui examine un ouvrage moderne, comme s'il existoit depuis mille ans, & du même œil que le verra la postérité. En effet, pour prononcer sur le mérite d'une tragédie, il faut avoir très-peu d'égard à la sensation qu'elle peut produire aujourd'hui sur des spectateurs inattentifs, qui sont plus attachés au jeu du comédien, qu'à la vraisemblance de l'action & de ses moyens; il faut se rappeller ce que dit *Aristote*, que *la Tragédie doit, comme l'Epopée, produire son effet sans la représentation, & qu'il lui suffit d'être lue*. Autrement, pourrions-nous juger à présent des pièces des Anciens? Or, si un homme sensé lit *Zaïre* avec une attention un peu réfléchie, trouvera-t-il quelqu'intérêt à des événemens impossibles? Sera-t-il ému de ce qu'il ne croira pas? Il se dira: l'Auteur a vraiment choisi un sujet qui seroit tragique, & dont

les ſituations ſeroient déchirantes, ſi elles étoient poſſibles; mais puis-je me faire illuſion ſur des choſes dont la fauſſeté eſt évidente, qui choquent perpétuellement la nature & la vraiſemblance? Il eſt impoſſible, d'après l'expoſition même du ſujet, que *Néreſtan* ne ſçache pas que *Luſignan* eſt ſon père, que *Zaïre* eſt ſa ſœur. *Néreſtan* qui ſe reſſouvient de *Céſarée en cendre, de la priſon de* Luſignan, *de celle de* Chatillon, ne peut pas avoir oublié que *Luſignan eſt ſon père* & que *Châtillon* étoit l'ami de ſon père. *Néreſtan* & *Zaïre* pris enſemble, renfermés enſemble, devoient toujours ſe connoître comme frère & ſœur. Ils ne ſe perdent point de vue, dans leur eſclavage; comment donc peuvent ils perdre la mémoire de ce qu'ils ſont? Il eſt impoſſible que *Zaïre* ait conſervé une croix de diamant, au milieu d'un ſerrail; la reconnoiſſance eſt donc auſſi impoſſible, car la cauſe ne pouvant exiſter, l'effet eſt nul. Il eſt contre la nature que *Zaïre* s'obſtine à cacher à ſon amant le ſecret de ſa naiſſance, puiſqu'elle n'en donne

aucun motif raiſonnable, & que, d'après le caractère connu d'*Oroſmane*, elle n'avoit rien de funeſte à craindre pour un père expirant, ni pour *Néreſtan* que le Soudan avoit traité d'une manière ſi généreuſe, quoiqu'il ne le connût point pour le frère de ſa maîtreſſe. Cette abſurdité détruit le ſujet par la racine. Quand le nœud eſt abſurde, le dénouement l'eſt auſſi. Il eſt auſſi contre la nature qu'*Oroſmane*, galant comme un François dans les premiers actes, & montrant le caractère le moins jaloux, pouſſe la jalouſie juſqu'à la rage dans les derniers actes; il eſt contre la nature qu'il ne preſſe point *Zaïre*, pour apprendre le ſecret qu'elle lui cache; il eſt hors de la nature que cet amant furieux de jalouſie, tenant en ſes mains un billet qui accuſe à ſes yeux ſon amante d'infidélité, ne lui montre pas ce billet pour la confondre. Cette nouvelle abſurdité détruit encore l'effet du dénouement qui n'exiſte que par elle. Mais la plus grande des abſurdités ſur laquelle la cataſtrophe eſt fondée, eſt celle qui la

termine. Qu'y a-t-il de plus ridicule, de plus puéril, que de faire tuer *Zaïre*, parce qu'elle dit *Néreſtan*, au lieu de dire *mon frère?*

J'aurois pu donner à tout cela les développemens néceſſaires ſi les bornes de cette lettre me l'euſſent permis. Les extravagances du roman de *Zaïre* ſont au moins auſſi nombreuſes que celles du roman de *Mahomet*; mais je vous en ai dit aſſez pour vous faire ſentir que ce ne ſont point de pareilles pièces qu'il faut comparer à *Phèdre*, ni à *Polieucte*.

L'Abbé *Batteux*, dont les remarques ſur tout ce qui concerne l'art tragique, ſont vuides & ſuperficielles, parle bien plus ſenſément de la Comédie. Nos Auteurs comiques ne peuvent trop méditer ces réflexions pleines de ſens & de goût. » *Ariſtote* » diſtingue deux ſortes de mauvais ou » de vices : ceux dont on ne rougit » pas, comme l'ambition, la colère, » la vengeance; &c. & ceux dont on » rougit, comme l'amour dans un » vieillard, l'avarice ſordide, les pré- » tentions déplacées, &c. Or ce ſont

» ces derniers vices qui constituent
» ce qu'on appelle le ridicule. La
» Comédie n'est donc point simple-
» ment une imitation de la vie com-
» mune dans les conditions privées,
» ni de l'honnête & du décent dans
» les mœurs du simple citoyen, ni du
» plaisant & du risible dans les situa-
» tions & les discours, c'est l'imita-
» tion d'un *vicieux susceptible de ridi-
» cule*. Ce n'est pas que les peintures
» de la vie commune, le décent, le
» plaisant, le risible, &c. ne puissent
» & ne doivent même entrer dans le
» comique; mais ils doivent y entrer
» seulement comme accessoires, &
» s'envelopper dans le ridicule, qui est
» la forme caractéristique de l'espèce.
» L'imitation de la vie privée n'est
» pas de soi gaie ni riante; & la Co-
» médie doit l'être. Celle du vice,
» comme vice, est odieuse, & suppose
» une difformité déplaisante dont on
» ne rit point. Le plaisant & le risible
» sont gais; mais ils ne sont point
» dans le cas de corriger personne,
» puisqu'ils ne supposent aucune dif-
» formité. Nous ne parlons point du

» touchant & de l'attendrissant qui » sont des usurpations sur le genre » tragique. Il ne reste donc que le » vice ridicule, qui, étant en contraste » avec la vertu, avec les mœurs « communes, avec la marche ordi» naire du bon sens, peut divertir par » le comique, instruire par l'exemple, » corriger par la honte qu'on y at» tache».

Les remarques sur les Poétiques d'*Horace* & de *Despréaux* sont encore plus maigres que celles sur *Aristote*. Les notes sur *Vida* sont latines; le Père *Oudin* les avoit faites pour le Collège. Je ne sçais si l'Abbé *Batteux* a eu la modestie de croire que son ouvrage ne pouvoit pas intéresser une autre classe de lecteurs; mais on doit regretter qu'il n'ait pas tiré tout le parti que lui présentoit une idée aussi heureuse que la réunion des quatre Poétiques. Indépendamment d'un grand nombre de questions littéraires qu'il importoit d'approfondir, il pouvoit montrer que, dans les quatre beaux siècles de la littérature, la pratique des hommes de génie s'étoit

toujours accordée avec les principes que la raiſon & la nature avoient enſeignés, & qui ont été recueillis dans les Poétiques; il auroit prouvé enſuite qu'au moment de la décadence, à la fin de chaque ſiècle, les principes avoient changé avec les ouvrages, & que dans chacune de ces époques, le mauvais goût avoit eu les mêmes principes, & avoit produit des auteurs de la même trempe. Il nous auroit fait voir que la fureur de l'eſprit étoit la cauſe principale chez les Grecs, chez les Latins, & parmi nous, de cette corruption de la raiſon & du goût, & le parallèle qu'il auroit fait de *Démetrius de Phalère*, des deux *Sénèques*, de *Fontenelle* & de *Voltaire*, auroit achevé la démonſtration.

Je ſuis, &c.



LETTRE VIII.

Essai sur la Mendicité, ou Mémoire dans lequel on expose l'origine, les causes, & les excès de la Mendicité; on recherche les moyens qu'ont employés les Peuples anciens & modernes pour la détruire; on considère nos différens Réglemens sur cet objet essentiel de l'administration, & en quoi nos Législateurs ont manqué leur but.

On se propose ensuite d'établir les moyens les plus sûrs pour détruire entièrement & pour toujours la Mendicité dans le Royaume, en rendant les Mendians utiles sans les rendre malheureux. On trouvera indiqués dans ce Mémoire des ressources suffisantes sur cet objet, sans qu'il en coûte rien au Roi, à l'État, ni au Peuple.

ENSEMBLE

Comment les Hôpitaux étant peu oné-

reux à l'Etat, il pourroit en retirer tous les avantages possibles. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, Libraire. *A Paris, chez les Libraires qui vendent des nouveautés.*

ON est inondé chaque jour d'une foule de projets qui en imposent au premier coup-d'œil, mais qui n'offrent la plupart que des idées chimériques, décorées du prétexte spécieux de l'utilité publique, & dont les moindres défauts, si le ministère daignoit s'en occuper, seroient la violation des propriétés, des surcharges pour l'État, ou l'impossibilité de l'exécution; mais bientôt on apperçoit le ridicule enthousiasme de ces zélés réformateurs, & les fruits brillans de leur imagination en délire sont plongés, eux & leurs auteurs, dans le plus profond oubli. Il n'en sera pas ainsi, Monsieur, du Mémoire que je vous annonce; l'Auteur, qui a médité longtemps sur l'importance de son sujet, indique un moyen sur & facile de détruire à jamais la mendicité dans le

Royaume ; mais en purgeant la société de ce vice destructeur, l'Auteur n'oublie pas, que les mendians sont des hommes, & qu'en cette qualité ils ont droit aux bienfaits de la nature ; c'est pour cela qu'en assurant leur subsistance il rend leur sort aussi heureux qu'il est possible, sans que leur entretien soit à charge au Gouvernement. Ce double point de vue fait également l'éloge des sentimens patriotiques de l'Auteur & de son humanité.

Sous le titre modeste d'Essai, M. *de S. Félix* me paroît n'avoir rien omis de ce qui peut concourir à l'exécution de son projet, qu'il a divisé en quatre parties. Je vais parcourir avec vous, Monsieur, le plan de cet ouvrage, afin de vous mettre en état d'apprécier cette estimable production. De tous les temps on s'est occupé des moyens de détruire la Mendicité ; chez presque tous les peuples on trouve des loix contre ce fléau destructeur, & chez presque tous, elles sont insuffisantes ; seroit-ce un problême en politique aussi difficile à

résoudre qu'est celui de la quadrature du cercle en géométrie ? Non sans doute ; mais j'imagine qu'on n'y parviendra jamais qu'après avoir médité sur le caractère d'une nation, qu'après avoir murement réfléchi sur ses mœurs, ses loix, sur les productions de son territoire, son commerce, ses manufactures, sur son luxe, ses besoins, ses ressources, &c. afin de pouvoir indiquer le remède après avoir connu la source du mal.

Pour démontrer que la *Mendicité est un des plus redoutables fléaux de l'Europe*, * l'Auteur divise les Mendians en trois classes ; la plus nombreuse & la plus dangereuse pour l'Etat, est celle des vagabonds & malfaiteurs échappés aux supplices. Tous les Greffes des Jurisdictions sont remplis des forfaits que commettent ces vagabonds, dont la destruction préviendroit une multitude de vols, de

* Travailler est un devoir indispensable à l'homme social ; riche ou pauvre, puissant ou foible : tout citoyen oisif est un fripon. *J. J. Rousseau.* Note de l'Auteur.

meurtres & d'incendies. M. *Lambin de S. Félix* présente ici l'effrayant tableau des meurtres que ces scélérats commettent dans les campagnes, d'après un Mémoire présenté au Conseil par une société d'Agriculteurs, en 1763. L'Auteur fait voir ensuite que la suppression des Mendians de cette classe, seroit une décharge très-considérable pour l'Etat, puisque chaque justicié coûte au Roi plus de deux mille livres, & pour rendre cette vérité plus sensible, il ajoute cet effrayant résultat.

« Il se commet peut-être tous les » ans dans le royaume, par des vagabonds, deux cens assassinats, c'est en » un siècle vingt-cinq mille citoyens » enlevés à la société. Si l'on exécute » tous les ans soixante à quatre vingt » vagabonds auteurs de ces assassinats, » de vols, ou d'incendies, c'est encore six ou huit mille sujets que l'E» tat perd. La punition de cinquante » vagabonds qu'on eût envoyés tous » les ans aux galères, eût épargné » tous ces crimes, & conservé la vie » à tous ces citoyens.

» Doit-on

» Doit-on craindre, dit-il, de sa-
» crifier au repos des campagnes, à
» la sureté des cultivateurs, à la tran-
» quillité intérieure du Royaume, trois
» ou quatre cens de ces misérables,
» dès que par cette peine salutaire,
» on en rend peut-être cinquante mille
» à la société, aux travaux de l'Agri-
» culture & de l'industrie » ?

L'oisiveté & la fainéantise forment la seconde classe des Mandians; ceux-ci finissent ordinairement comme les premiers, sur-tout parmi la partie du peuple qui n'a point reçu d'éducation, & qui employe toutes sortes de ruses pour tromper & émouvoir la pitié des gens sensibles.

La troisième classe mérite plus de compassion; elle est composée de ceux qui, nés dans l'infortune, ou ayant éprouvé des disgraces imprévues, sans moyens, sans ressources, & souvent rebutés des Hôpitaux, n'ont plus d'espoir que dans la commisération publique.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. *de Saint Félix* indique les moyens qu'ont employé les

anciens peuples pour détruire la mendicité. Il cite ceux que l'Angleterre a mis efficacement en usage pour réprimer ce fléau. Il résulte de cet établissement qu'on ne voit guères de Mandians dans les trois Royaumes, ou qu'ils sont bientôt renferrés, & qu'en pourvoyant à leur subsistance, on les force d'être utiles. La même chose s'observe en Hollande. L'Auteur met en opposition l'indolence & la dévotion superstitieuse des peuples de l'Italie, où la multitude d'Hôpitaux semblent inviter les mandians à ce lâche & vil métier. C'est ce qui a fait dire : que l'*Etat Ecclésiastique étoit le centre de la fainéantise & de la mendicité.* Ce ne sont point-là ces anciens Romains, auxquels la loi enjoignoit *de laisser périr de faim les fainéans, plutôt que de les entretenir dans leur vice.*

Chez les Chinois, peuples laborieux, on voit peu de Mandians; dans le Nord, la crainte d'être condamné à travailler aux mines sert de frein à ce vice; en Turquie, la fierté de la Nation, d'une part,

& de l'autre les secours suffisans repoussent ce fléau. Dans la Grèce, & en général chez les Insulaires, la liberté de la chasse & de la pêche previennent ou écartent la mendicité.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à prouver que *la multiplicité des loix sur la Mendicité est insuffisante par la contrariété des vues qu'elle renferme.* L'Auteur cite les Capitulaires de *Charlemagne*, les Ordonnances de *Saint-Louis*, de *François Ier*, de *Henri III*, de *Louis XIV*, & du feu Roi. Il fait voir l'inutilité, les abus, & l'impossibilité de ces divers réglemens.

« Quant à ces maisons de force, éta» blies plus nouvellement, trop con» nues sous le nom de *Dépôt*.

» 1°. Tous les hôpitaux gratuits & » sans travail, étant un appas à la fai» néantise, loin de détruire les man» dians, ils ne peuvent qu'en accroître » infiniment le nombre; ce qui a été » dit & suffisamment prouvé à l'article » de Rome, où la multiplicité de pa» reilles fondations les fait pulluler » plus que par-tout ailleurs.

» 2°. Tout hôpital ſans travail eſt » toujours très-onéreux à l'Etat.

» 3°. Par ces raiſons là même, les » détenus peuvent y être mal; & alors, » ce n'eſt plus un bienfait de la part » du Gouvernement, c'eſt plutôt une » cruauté.

» 4°. Dans les temps de diſette & » de calamité, les Mandians ont lieu » de le craindre; ce qui eſt pour eux » une ſource de prévarications, de ſé- » ditions & de révoltes qui ont cauſé » de cruelles alarmes dans les provin- » ces, & même trop recemment dans » la capitale *.

» 5°. Le nombre de ces Maiſons » étant abſolument inſuffiſant pour y » contenir une infinité de Mandians » qu'on y amène de toutes nos provin- » ces, il eſt impoſſible que dans ces » lieux, trop peu ſpacieux, l'infec- » tion & la pourriture n'y engendrent » des maladies qui emportent par » nombre de ceux que l'on y place; &

---

* En Mai 1775, la ſeconde année du nouveau Règne. *Note de l'Auteur.*

» que ceux qui leur donnent les se-
» cours les plus nécessaires, ne por-
» tent cette contagion dans la so-
» ciété * ».

Après avoir parlé des abus révoltans que commettent les gens préposés à la recherche des mandians, l'Auteur fait un éloge aussi vrai que mérité du zèle éclairé de M. *le Noir*; ce Magistrat respectable a sçu trouver les moyens d'occuper utilement les pauvres dans la capitale, & adoucir le sort de ceux qui sont détenus dans les maisons de force, en leur fournissant les moyens d'être utiles.

C'est dans la quatrième & dernière partie que l'Auteur développe son projet. Après avoir établi pour principe que *la destruction de la mendicité serait la chose la plus importante pour*

* Ce n'est point la mendicité seule qui rend un homme à charge au public, c'est son oisiveté & son exemple. On n'a besoin d'Hôpitaux fondés que pour les malades & pour les personnes que l'âge rend incapables de toute espèce de travail. (*M. de Forbonnais.*)

le bonheur d'un Etat *, il indique les moyens d'y parvenir par l'établissement de 18 à 20 maisons de travail très-spacieuses, situées à la proximité des premières villes du Royaume, & après en avoir banni, à l'exemple de Venise, tous les mandians étrangers. C'est dans ces maisons de travail qu'on renfermeroit tous les mandians, valides ou non, parce qu'ils y seroient employés relativement à leur force, leur capacité, leur âge, leur adresse. Les atteliers & les manufactures de ces maisons seroient analogues au commerce des villes dans le voisinage desquelles elles seroient placées. Depuis la fin du 13e siècle jusqu'en 1769, l'Auteur rapporte les dates de Réglemens qui ont été donnés contre la mendicité, & auxquels il prétend obvier efficacement par son projet, qui peut même s'étendre sur des individus non compris sous le nom de mandians. Comme le travail est le plus redoutable fléau de la fainéantise & du libertinage, on pourroit

* Analyse de l'Esprit des Loix.

enfermer de temps en temps dans les atteliers de ces maisons quelques filles publiques. « Cette crainte les contien» droit mieux que quelques mois » d'Hôpital, d'où elles sortent toujours » pires qu'elles n'y étoient entrées ». On pourroit encore purger les prisons de quantité de malheureux qui regarderoient la vue du jour comme un bienfait, & les condamner aux travaux publics, aux corvées, à la décharge des habitans de la campagne, ce qui rendroit une multitude de bras à l'agriculture. Les sujets employés, soit aux atteliers, soit aux travaux publics, pourroient être encouragés par quelques récompenses pécuniaires, ou même par celle de leur liberté, si pendant quelques années on avoit été satisfait de leur conduite; mais aussi les punitions seroient employées sévement contre ceux qui troubleroient le bon ordre ou qui commettroient quelque faute grave.

L'établissement de ces maisons de travail n'est point, dit l'Auteur, un projet idéal, ni de pure spéculation; nos voisins nous en donnent l'exemple

déja cité, en Angleterre, en Hollande, à Gènes, à Gand. Dans des notes placées à la fin du Mémoire, on fait connoître l'ordre, la police qui règnent dans ces établissemens, & les occupations de ceux qu'on y renferme. Fidèle à son titre, l'Auteur ne veut pas que l'exécution de ce projet soit à la charge de l'Etat ; il avoue que les dépenses peuvent monter à 25 ou 30 millions, mais il trouve les moyens de subvenir à ces premières dépenses, & prouve que dans la suite le produit de ces maisons pourra suffire non-seulement à l'entretien des atteliers, à la subsistance de ceux qui feront employés de même qu'à payer les honoraires des personnes préposées pour le maintien de l'ordre & de la discipline ; & qu'enfin il y aura encore du bénéfice destiné à l'amélioration ou à l'aggrandissement de ces maisons de refuge. Un des premiers moyens indiqués par l'Auteur seroit d'y affecter les revenus de plusieurs Abbayes & Prieurés commendataires, ainsi qu'une somme déterminée sur

tous les Bénéfices un peu considérables à nommer.

» Si l'intention des anciens fondateurs de ces Bénéfices a été de soulager les vrais pauvres ; *s'il a été* de » s'assurer de leurs suffrages & de » leurs prières ; si le *superflu de tout* » *homme*, & plus encore de tout Ecclésiastique appartient aux pauvres ; » si une semblable destination de ces » biens est plus conforme à l'esprit de » l'Eglise & de la fondation, qu'il n'en » arrive lorsqu'il tombe entre les mains » de ceux qui les possèdent pour en » abuser, comme nous le voyons trop » souvent ; assurément il n'y a personne qui n'approuve un tel emploi. » Cette nouvelle disposition de quelques revenus ecclésiastiques ne pourroit qu'introduire dans le Clergé » une réforme qui est à desirer : elle » pourroit y diminuer l'esprit du » monde, l'amour du luxe, celui des » procès & une infinité d'autres abus » qu'il ne me convient pas de relever. *

---

* Voyez les *Mémoires présentés à M. le Régent, par le Comte de Boulainvilliers, sur les*

» Au reste ce n'est point ici une » nouveauté, puisque l'on a déjà vu, » à la satisfaction de toute la France, » la réunion des revenus d'Abbayes, » affectés à la maison de Saint-Cyr, » à l'École Royale militaire, & de» puis à d'autres objets non moins » utiles & patriotiques. Enfin, en cela, » on ne molestera personne, on n'ôtera » à personne ce qu'il a, puisqu'il n'est » ici question que de bénéfices vacans. » Et quant à ceux à donner, sur les» quels on leveroit une somme, il se » trouvera encore de bons ecclésias» tiques qui voudront bien les accep» ter, tout morcelés qu'ils soient.

» Pour diminuer la dépense dans la » bâtisse & construction de tant de » maisons à élever toutes en même » temps, on pourroit y consacrer le » terrein & les bâtimens de plusieurs » Ordres de Religieux déjà suppri» més ».

---

moyens de rendre le Royaume très-puissant, &c. 2 vol. *in*-12, Amsterdam, 1727, tome II, page 124 & suiv. *Note de l'Auteur.*

L'Auteur indique encore deux autres moyens, celui d'une *Bourse de Bienfaisance*, & d'une loterie *ad hoc*; il auroit pu ajouter que le Ministère daignant s'occuper de cet objet important, on pourroit affecter à cet établissement le produit de la taxe pour les pauvres, en tout ou en partie; de même que le quart de la recette des spectacles; ces deux objets réunis formeroient un produit considérable que la sagesse du Gouvernement pourroit distraire du revenu des hôpitaux, puisqu'ils seroient déchargés d'environ les sept huitièmes des sujets qu'ils renferment aujourd'hui, & que ces hospices ne serviroient plus alors que d'asyle à ceux que leur âge ou leurs infirmités rendent incapables de tout espece de travail.

Vous lirez, Monsieur, avec plaisir dans l'ouvrage que je viens d'analyser, les détails intéressans & les critiques judicieuses de l'Auteur relativement à divers moyens qu'on a tenté jusqu'à ce jour pour extirper la mendicité, & je ne doute pas que vous ne portiez

le même jugement que moi ſur ce projet utile & intéreſſant pour toute la nation, & qui contribueroit autant à ſa gloire qu'à la ſûreté de tous les individus qui la compoſent.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles.

LE fort des Auteurs eft donc d'être tourmentés jufques dans le tombeau? Ce dernier afyle qui arrache tous les êtres à la douleur & aux misères de l'exiftence, ne peut les garantir des outrages des fots. La barbare manie de ce fiècle eft de défigurer les ouvrages des grands Poëtes comme ceux des grands Peintres : la carrière des arts n'eft plus qu'un cimetière où l'immonde Orfraye & le vorace Corbeau s'engraiffent en paix du fuc des morts qu'ils déchirent.

C'eft à vous, Monfieur, de mettre un frein à la licence, & d'immoler à la rifée publique ces farouches ennemis du goût. Fénélon plaça les ingrats dans le tartare ; mais ce n'eft pas les feuls nouveaux habitans dont il eût fallu le peupler. Plongez d'avance dans fes gouffres, le famélique

barbouilleur & l'effronté plagiaire. Auprès d'eux les pirates d'Alger sont des gens de bien.

Quand vous verrez ces écumeurs littéraires s'armer du stylet de la calomnie, alors n'étouffez point le généreux élan d'un cœur attendri à l'aspect du génie persécuté. Si leur injustice nous arrache des pleurs, qu'ils en versent à leur tour de douleur & de honte, si toutefois l'œil des méchans en sait verser.

Gardez, sur-tout, qu'une lâche pitié ne surprenne votre cœur, & n'enchaîne votre plume. Imaginez-les aussi pervers qu'il vous plaira; la sphère de vos suppositions sera toujours plus étroite que celle de leur malice. C'étoit une opinion reçue chez les anciens que les hommes étoient bons, j'en doute; mais croyez que ceux d'aujourd'hui sont pour la plupart petits & bien méchans.

A peine descendu dans la tombe un grand homme a mis le sceau à cette affreuse vérité. Le sifflement des reptiles s'est fait entendre,

les ſerpens de l'envie ont aſſiégé ſon cercueil, & ſe ſont efforcés de ſoulever la pierre qui recéloit ſa cendre encore fumante pour l'arroſer de fiel & de poiſon.

Vos ne fureurs ſont pas moins criminelles, maladroits anatomiſtes, qui, le ſcalpel en main déchirez, amputez, ſcarifiez les meilleurs écrits de notre littérature; il ne tient pas à vous qu'elle ne reſſemble aux ſérails orientaux; vous n'y voulez que des eunuques. Continuez de braver & les jugemens du critique, & l'eloquent ſilence du ſage, & l'indignation publique qui vous pourſuit, & la pitié enfin, pire que la haine.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

De S. PATERNE,
Sous-Bibl. de S. Victor.



AVIS.

Sur la nouvelle forme qu'on donnera au Journal des Causes célèbres, au premier Janvier 1781.

UN Ouvrage qui renferme *les affaires célèbres, curieuses & intéressantes*, qui sont jugées dans tous les Tribunaux du Royaume, ne peut manquer de plaire au Public; c'est l'objet du *Journal des Causes célèbres*.

Pour augmenter l'agrément & l'utilité de ce Journal, on divisera, à commencer du premier Janvier 1781, chaque volume en deux parties. Les huit feuilles & demie ou environ, dont il est composé, seront consacrées aux *Causes célèbres*, & les trois autres feuilles & demie seront employées à des analyses raisonnées des *Causes* (tant civiles que criminelles) *curieuses & intéressantes*, soit par les faits qui y ont donné lieu, soit par l'im-

portance des questions qui auront été jugées. Avant d'annoncer ce changement aux Souscripteurs & au Public, les Auteurs se sont assurés des correspondans dans toutes les Villes où il y a des Parlemens & des Cours Souveraines. L'attention qu'ils ont apportée dans le choix de ces coopérateurs, qni jouissent d'une réputation méritée, leur promet des ressources dont ils ont été privés jusqu'ici. Par le changement qu'ils annoncent, le *Journal des Causes célèbres, curieuses & intéressantes*, remplira son titre, que le défaut de correspondances sûres & suivies, les a empêchés de remplir jusqu'à ce moment. Ainsi, au lieu de deux ou trois causes que chaque volume contenoit, il en contiendra un plus grand nombre. On s'attachera surtout à marquer la véritable espèce des affaires, leur décision, & les moyens qui ont pu la déterminer. On conservera avec plaisir tous les passages éloquens, toutes les discussions sçavantes & ornées qui se trouvent répandues dans les différens

Mémoires, qui, après avoir fait l'admiration passagère des Capitales, restent trop tôt oubliés dans l'obscurité des cabinets. Sous ce nouveau point de vue, ce Journal offrira une variété très-piquante pour toutes sortes de Lecteurs, & un Recueil précieux de la Jurisprudence moderne de tous les Parlemens du Royaume, qui sera utile aux Jurisconsultes.

Ce *Journal* renferme, en effet, toutes les *Causes célèbres* qui ont été jugées depuis quelque temps. On y trouve les affaires de *Calas*, de *Sirven*, de *Montbailly*, de *Games*, de plusieurs *parricides*, de plusieurs *Bigames*, d'un *Cordelier marié*, d'un *Escroc magicien*, de plusieurs *filles accusées d'avoir tué leurs enfans*, d'un *Cordelier accusé de sortilége*, de *l'opération Césarienne*, du Marquis *de Brunoy*, d'une *Actrice de province*, d'une *Actrice de l'Opéra*, d'une *Danseuse de la Comédie Italienne*, de *la machine infernale de Lyon*, de *celle d'Orléans*, d'un *Nègre & d'une Négresse*, qui réclamoient leur liberté; de *la Rosière de Salency*, du sieur *Rivière*, fausse-

ment accusé d'assassinat; du Colonel *Gillenswan*, jugé en Suede; de la Duchesse de *Kingston*, jugée en Angleterre; du Prince *Ksatoriski*, de la Demoiselle *Camp* contre M. *de Bombelles*, de plusieurs mariages contractés entre *Protestans*, d'une femme accusée *d'impuissance*, de la *Poule noire*, de plusieurs *incestes*, de plusieurs *adultères*, d'une foule de *séparations*, de plusieurs accusations de *rapt de séduction*, de *viol*, de *suicide*, d'un *Musulman*, de *Rameau*, Musicien, du Comte *de Ferrers*, Pair d'Angleterre, condamné à mort & exécuté à Londres; des *habitans du Mont-Jura*, des sieurs *Queyssat & Damade*, d'une *femme accusée d'avoir tué son enfant*, quoiqu'elle n'eût jamais été enceinte, du malheureux *Hirtzel Levy*, mort innocent sur la roue; d'une accusation d'*incendie*, des *assassinats* commis au château de Réville en Normandie; de *l'enfant sourd & muet* qu'on prétend être le fils *du Comte de Solar*; de la *réhabilitation de l'infortuné Cahusac*, pendu pour un crime dont le

véritable auteur a été découvert & puni quelque temps après ; de *la Chevalière d'Eon*, d'un *Médecin*, condamné à être pendu, & exécuté depuis peu à Toulouſe ; de la *femme d'un Procureur*, qui avoit tué ſon mari d'un coup de piſtolet, &c, &c.....

Le prix de la ſouſcription eſt *pour Paris de 18 liv. & de 24 liv. pour la Province, franc de port.* On ſouſcrit chez M. *des Eſſarts*, Avocat, Membre de pluſieurs Académies, *rue Dauphine, à l'Hôtel de Mouy, près le Pont-Neuf*; & chez *Mérigot le jeune*, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée. *On ſouſcrit en tout temps.*

Knapen & *fils*, Libraires-Imprimeur, rue Saint-André des Arcs, en face du Pont Saint-Michel, ayant encore dans leur Magazin, environ huit cens exemplaires d'un Ouvrage intitulé autrefois : *Mémoire ſur la qualité & ſur l'emploi des Engrais ; par M.* Maſſao, que le frère de l'Auteur

vient de publier sous le titre de *Recueil d'Instructions économiques, par M.* de Massac, *de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Limoges*; seconde Édition, *corrigée & augmentée d'un Mémoire sur les Abeilles*, d'un *AVERTISSEMENT*, d'une *ÉPITRE*, &c. Préviennent le public qu'ils donneront ce qui leur reste de la première Edition, à 12 sols l'exemplaire, en feuilles, au lieu de 3 liv. 10 sols que se vend la seconde.

Livres Nouveaux.

Traité d'Economie Pratique, ou moyens de diriger par économie différentes constructions, réparations ou entretiens, suivi de quelques principes concernant la meilleure construction des Machines hydrauliques; par *Jumel Riquier*, Inspecteur des Communes de Picardie, 1 vol. *in*-4°. A Amiens, chez *Martin*, Libraire, & à Paris, chez *Quillau l'aîné*, rue Christine, au Cabinet littéraire.

Éloge de Monseigneur le Dauphin, père du Roi; par M. *de Saint Fauste*. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Berton*, Libraire, rue Saint-Victor; *Nyon aîné*, rue du Jardinet; *Mérigot jeune*, quai des Augustins, & *Morin*, Imprimeur, rue Saint-Jacques.

Voyage Littéraire de Provence; contenant tout ce qui peut donner une idée de l'état ancien & moderne des Villes, les curiosités qu'elles renferment, la position des anciens peuples, quelques Anecdotes littéraires; l'Histoire Naturelle, les Plantes, le climat, &c. & cinq Lettres sur les Trouveres & les Troubadours, 1 vol. *in*-12 de 450 pages. Par le *P. Papon*, de l'Oratoire. A Paris, chez *Barrois l'aîné*, Lib. quai des Augustins.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, ou de la lecture des livres François, septième partie; grandes affaires & plaidoyers du seizième siècle. A Paris, chez *Moutard*, Impri-

meur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

Mémoires du Maréchal de Berwick, écrits par lui-même; seconde édition, avec le portrait de l'Auteur, 2 vol. *in*-12 de 500 pages chacun, chez *Moutard*.

Voyage Minéralogique fait en Hongrie & en Transilvanie; par M. *Born*, traduit de l'Allemand, avec quelques notes; par M. *Monnet*, Inspecteur des Mines de France, des Académies Royales des Sciences de Stockolm, de Turin, &c. &c. prix 3 liv. rel. A Paris rue & Hôtel Serpente. On y trouve aussi au rabais une nouvelle Table des articles contenus dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences, depuis 1666, jusqu'en 1770, dans ceux des Arts & Métiers publiés par cette Académie, & dans la collection Académique; par M. *l'Abbé Rozier*, 4 vol. *in*-4°. *proposée*

au rabais de 28 liv. en brochure, au-lieu de 48 liv. Ce rabais aura lieu jusqu'au premier Avril 1781.

La Veuve de Cancale, Parodie de la Veuve du Malabar, en trois actes, & en vers; par M. *Parisau*; représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie Italienne. A Paris, chez *Vente*, Libraire des Menus Plaisirs du Roi & des Spectacles de Sa Majesté, rue des Anglois.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Observations sur les Poëtes Italiens, par M. Bassi: ou *Réponse aux remarques sur les mêmes Poëtes, du Voyageur Anglois M.* Sherlock; *avec cette Epigraphe, tirée d'*Horace:

— Poëtarum veniat manus, auxilioque
Sit mihi.

A Paris, chez la veuve Duchesne, *rue S. Jacques, & chez* Esprit, *au Palais Royal.*

DANS le temps que notre Littérature étoit dans sa vigueur & dans son éclat, à peine entendoit-on parler de celle de nos voisins; les au-

tres Nations avoient les yeux ſur nous, & nous daignions rarement jetter quelques regards ſur elles. La langue Françoiſe étoit la langue de l'Europe ; cette partie du monde ne retentiſſoit que du nom de nos Auteurs, & de l'éloge de leurs ouvrages ; nous avions oublié les Eſpagnols, après les avoir imités ; nous ne nous doutions pas qu'il pût exiſter quelques livres liſibles dans un idiome auſſi barbare que nous le paroiſſoit la langue Angloiſe ; enfin après l'*Arioſte* & le *Taſſe*, il n'étoit plus queſtion des Italiens. Depuis que les jours de notre gloire ſe ſont éclipſés, les Nations voiſines ont fait valoir leurs prétentions ; les Anglois ſe ſont laſſés d'imiter, ou plutôt de défigurer les pièces de *Molière* & de *Corneille* ; & nous ont propoſé pour modèle leur vieux *Shakeſpear* ; c'eſt une ſorte de guerre qu'ils nous déclarent afin de nous forcer à l'admiration excluſive de *Shakeſpear* ; & nous voyons tous les jours Anglois, Irlandois & Ecoſſois, s'armer de pied en cape, & venir rompre une lance à Paris pour les

incomparables beautés de *Shakespear*. De leur côté, les Italiens, jaloux de voir que la mode se soit établie en France de traduire tant de livres Anglois, ne nous pardonnent point notre engouement pour les écrivains d'Albion, auxquels ils rendent les mépris qu'ils en reçoivent; ils nous plaignent beaucoup sur la stérilité de notre langue, & quand nous leur citons dix ou douze hommes de génie qui ont rendu cette langue immortelle; ils nous regardent en pitié, & nous présentent une liste de trois ou quatre cens Poëtes Italiens du premier ordre, dont à peine on en connoît trois ou quatre. Il n'est pas jusqu'aux Allemands & aux Hollandois, qui ne veuillent aujourd'hui nous faire la loi, & nous donner des leçons de goût. Nous sommes dans le cas du lion décrépit & mourant; & je vois que les Russes viendront nous porter le dernier coup.

La plupart des Ecrivains étrangers qui prétendent l'emporter sur nous, choisissent pourtant notre langue pour donner plus d'éclat à leurs produc-

tions; c'eſt en François que M. *Sherlock* a fait le panégyrique de *Shakeſpear*, & la ſatire des Italiens & des François; c'eſt auſſi dans notre langue que M. *Baſſi* vient venger les Poëtes Italiens. *La gloire de nos lettres injuriées*, avoit, dit M. *Sherlock*, *exigé que je tire l'épée.* M. *Baſſi* dit à ſon tour: *la gloire de la poéſie Italienne attaquée par M.* Sherlock, *ordonne que je défende ma patrie.* Voilà deux champions bien réſolus; mais j'ai peur que le combat ne ſe termine comme celui des rats & des grenouilles.

M. *Sherlock* avoit accuſé les Italiens d'une admiration aveugle pour le *Dante*, *dont le Poëme*, dit-il, *doit être regardé comme le plus mauvais qui exiſte dans aucune langue.* M. *Baſſi* reproche à ſon tour à M. *Sherlock* d'avoir avancé avec un enthouſiaſme riſible que *Shakeſpear eſt le Poëte dont la nature n'a jamais formé l'égal, & de qui le ſeul* Homère *approche, mais de bien loin.* Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le *Dante* & *Shakeſpear* ont entr'eux beaucoup de reſſemblance; leur génie irrégulier & bizarre leur a

fait trouver à l'un & à l'autre des beautés fortes & originales, & les a fait tomber à peu près dans les mêmes défauts, l'absurde, le puéril, le bas, le grotesque, & un mélange barbare de tous les tons. Il s'en faut bien que M. *Baffi* porte l'idolatrie, pour le *Dante*, aussi loin que M. *Sherlock*, pour *Shakespéar*. « Avec du goût, » dit-il, les Italiens modernes font un » abrégé de la *divina Comedia*, qui » renferme beaucoup plus que les trois » ou quatre morceaux indiqués par » M. *Sherlock*, & ils abandonnent le » reste de ce grand ouvrage aux soins » vigilans de quelques vieux régens, » qui le conservent comme un monu» ment sacré de notre littérature, des» tiné à embellir en grand format les » rayons les plus élevés de nos biblio» thèques. Les Italiens n'ont pas la fo» lie de prétendre que les autres na» tions soient obligées d'avoir pour » leur Poëte chéri la même vénéra» tion qu'ils ont; ils conviennent que » chaque nation a ses divinités ché» ries, dont les oracles ne sont pas

» toujours compris & appréciés par
» les étrangers ».

Les Italiens ne sauroient pardonner à *Boileau* son jugement sur le *Tasse*. Ils ne font pas attention que *Despréaux* n'en a pas fait un médiocre éloge, en disant qu'il avoit *de son livre illustré l'Italie*. On ne parle point ainsi d'un Poëte qu'on méprise. Mais *Despréaux*, qui étoit sensible aux beautés de *la Jérusalem délivrée*, étoit blessé du mauvais goût, dont le stile de ce Poëme est trop souvent infecté; il ne pouvoit souffrir les pointes, les jeux de mots, les mignardises trop affectées, que le Poëte n'a pas rougi de prodiguer dans les situations les plus pathétiques, dans les discours qui devoient être touchans, & qu'il a voulu rendre spirituels. *Despréaux* sentoit la distance infinie qui est entre le *Tasse* & *Virgile*, pour l'expression de la nature, pour cette vérité de sentimens & de stile, qui distingue l'homme de génie dont le goût est pur, de l'Auteur ingénieux dont le goût est gâté. C'est dans ce sens que *Despréaux* opposoit *l'or de Virgile*,

au clinquant du Taffe; & le fage *Addiffon* a porté bien plus loin la févérité de fon jugement. Il eft certain que, lorfqu'on eft rempli de la lecture de *Virgile*, on eft bien étonné en lifant le *Taffe* & les autres Poëtes Italiens. On ne conçoit pas que le même peuple, dans le même climat, ait pû mettre autant de différence & dans fon goût & dans fa langue. Le goût du *Taffe* eft auffi loin de celui de *Virgile*, que l'idiome Italien eft loin de la langue latine; & il eft bien fingulier, que pour trouver le rival de *Virgile*, c'eft à dire, le Poëte dont le génie a été le plus femblable au fien, ce ne foit pas en Italie qu'il faille le chercher, mais en France: on comprend affez que je veux nommer *Racine*. M. *Baffi* n'auroit pas fait un inutile emploi de fa critique, en examinant fi le changement qui s'eft fait dans l'efprit & dans le goût des Italiens, ne tient pas au même principe que le changement qui s'eft opéré dans leur langue. L'Italien n'a prefque plus rien de cette gravité majeftueufe, de cette harmonie variée & foutenue, de cette

noble ſimplicité du latin; ſon expreſſion a plus d'oſtentation que de grandeur réelle, plus de recherche que d'élégance, plus de mignardiſe que de grace, plus d'enjolivement que de beauté, plus de délicateſſe que d'énergie; & il me ſemble que cette différence des deux langues eſt la même dans les eſprits & dans les Poëtes de l'ancienne & de la moderne Italie.

Vous ſerez peut-être ſurpris de la manière dont M. *Baſſi* veut nous rendre raiſon du peu d'eſtime que *Boileau* avoit pour les Poëtes Italiens. « *Deſ-* » *préaux*, dit-il, étoit accoutumé à » un idiôme timide, ſec, monotone, » qui rejette les métaphores & les fi- » gures de l'imagination, qui n'admet » point d'expreſſions pittoreſques & » ſonores, & qui n'emploie que des » termes abſtaits, arides, muets. Le » goût donc de ce critique étoit cho- » qué par les manières figurées & har- » dies des Poëtes Italiens, & le génie » de leur langage poëtique paroiſſoit » à ſes yeux contraire à la vérité, à » cauſe que la vérité, pour ſe rendre » plus agréable, n'oſe ſe parer chez

» les François des ornemens de l'art,
» qu'une langue stérile ne peut pas
» lui fournir ».

Ce raisonnement est peu réfléchi, & M. *Bassi* en conviendra; car enfin, *Despréaux*, quoi qu'*accoutumé à un idiôme timide, sec, monotone*, &c. n'étoit point choqué des grandes & belles hardiesses dont les meilleurs Poëtes grecs & latins sont remplis. C'est donc par une autre raison que *Despréaux* goûtoit davantage *Homère* & *Virgile* que le *Tasse* & l'*Arioste*. Je ne prendrai point ici les armes pour repousser les injures que M. *Bassi* prodigue à la langue Françoise. Il est bien vrai que nous n'avons dans cette langue stérile qu'un certain nombre d'Auteurs comparables aux *Sophocles*, aux *Euripide*, aux *Démosthène*, aux *Térence*, aux *Virgile* & aux *Horace*; & que l'abondance Italienne a fait éclorre *Maranta*, *Capaci*, *Pagolotti*, *Stampiglia*, *Magolotti*, *Redi*, *Golt*, *Nardechia*, *Vicini*, *Davanzati*, *Lazzarini*, *Bevilacqua*, *Stratico*, *Pagello*, *Tansillo*, *Molza*, *Casa*, *Caro*, *Lemene*, *Bassi*, *Puricelli*, *Zappi*, *Manfredi*,

Grimani, *Fabri*, *Zanotti*, *Baſſani*, *Ambrogi*, *Cordara*, *Petroſellini*, *Pizzi*, *Amaducci*, *del Turco*, *Chiabrera*, *Guidi*, *Filicaja*, *Rolli*, *Menzini*, *Zampieri*, *Bertola*, *Mattei*, *Bottoni*, *Ceſarotti*, *Crudeli*, *Bernieri*, *Savioli*, *Landini*, *Frugoni*, *Chiari*, *Gozzi*, *Conti*, *Varrano*, *Granelli*, *Ringhieri*, *Coltellini*, *Migliavacca*, *Parabò*, *Creſcimbini*, *Paolucci*, *Ottoboni*, & un grand nombre d'autres Poëtes auſſi célèbres dont M. *Baſſi* a raſſemblé les noms avec un ſoin ſcrupuleux. Il eſt encore vrai que nos excellens écrivains, quoiqu'en petit nombre, ſont lus & admirés de tout le monde, & que bien peu de gens ont entendu parler de cette foule d'hommes illuſtres, qui pullulent en quelque coin de l'Italie, à l'inſçu de toute l'Europe.

M. *Baſſi* convient du tort qu'ont eu les Italiens de faire des parallèles entre l'*Arioſte* & le *Taſſe*; il ne trouve rien de plus abſurde que les guerres littéraires ſur ce ſujet; & chacun de ces Poëtes lui paroit original dans ſon genre. Il veut dire ſans doute que ces deux Poëtes n'ont pas travaillé dans

le même genre ; cependant il avance, dans la page suivante, que l'*Arioste* produit dans l'esprit de ses lecteurs tous les effets qu'*Homère* & *Virgile* produisent, qu'il rassemble toutes les qualités poëtiques du Poëte grec & du Poëte latin, & que l'Epopée n'a jamais été traitée par un génie plus grand chez aucune nation.

Les Critiques Italiens ne sont pas dispensés d'être conséquens. Si l'*Arioste* est vraiment Poëte épique, s'il peut être comparé à *Homère* & à *Virgile*, pourquoi n'en feroit-on pas un parallèle avec le *Tasse*, auquel il ressemble beaucoup mieux qu'à *Virgile* & à *Homère*? Nous aurons bientôt occasion de parler de l'*Arioste*, en rendant compte d'une nouvelle traduction de son Poëme, par M. le Conte de *Tressan* ; en attendant, je vous citerai un passage d'une lettre du fameux *Galilée*, rapportée par le nouveau traducteur, & qui vous prouvera que les meilleurs esprits d'Italie ont crû non-seulement qu'il n'étoit pas absurde de comparer l'*Arioste* au

Taſſe, mais qu'on pouvoit même le lui préférer.

« Je m'étois amuſé pendant le cours » de pluſieurs mois, & même d'une » année, à raſſembler les paſſages les » plus agréables de ces deux Poëtes, » & ſur-tout ceux qu'on peut compa- » rer l'un à l'autre. Je conviens que » l'*Arioſte* me paroit ſupérieur pour » le nombre & pour l'agrément de ces » différens paſſages : par exemple, la » fuite d'*Angélique* me paroît bien » mieux peinte que celle d'*Herminie* : » Je préfère *Rodomont* au milieu de » Paris, à *Renaud* lorſqu'il entre dans » Jéruſalem. On ne peut faire d'autre » appréciation, que de l'extrême ſu- » périorité au médiocre, lorſque l'on » compare la diſcorde furieuſe née » dans le camp d'*Agramant*, avec les » foibles diſſenſions qui s'élèvent dans » celui de *Godefroi*. L'amour de *Tan-* » *crède* pour *Clorinde*; celui d'*Her-* » *minie*, me paroiſſent bien ſtériles & » bien froids vis-à-vis celui de *Roger* & » de *Bradamante*. Quels grands événe- » mens n'annobliſſent pas cet amour? » Qu'ils ſont héroïques dans leurs en-

» treprises ! qu'ils sont intéressans dans » le trouble qui les agite ! c'est-là qu'on » voit peindre avec fidélité tous les » transports de la jalousie, les regrets, » les plaintes les plus amères, le dé- » sespoir d'une ame déchirée par les » parjures dont elle accuse son amant : » mais quel trait sublime ! un regard, » un soupir, une seule parole, suffisent » pour calmer une tendre amante. Eh ! » qui pourroit ne pas sentir le froid & » le manque d'invention dans le por- » trait & les moyens dont se sert la » puissante *Armide* pour retenir *Re-* » *naud*? Et cette foible copie peut- » elle arrêter les yeux vis-à-vis le ta- » bleau plein d'énergie & de graces » qui fait partager au cœur comme à » l'esprit, l'enchantement qui tient *Ro-* » *ger* dans les jardins d'*Alcine*, &c. »

Le Poëte que les Italiens exaltent avec le plus d'enthousiasme, qu'ils regardent comme le premier poëte de l'univers dans l'art de parler au cœur & de peindre l'amour, qu'ils préfèrent à *Anacréon*, à *Tibulle*, à *Horace*, c'est *Pétrarque*. Il s'en faut bien que les autres nations aient le même goût &

la même admiration pour ce poëte ; c'est, disent les Italiens, qu'il faut posséder toutes les finesses de sa langue pour en deviner tout le mérite ; mais il n'est pas plus difficile de bien entendre la langue Italienne, que la Grecque & la Latine ; cependant nous sommes encore sensibles aux graces naïves & voluptueuses d'*Anacréon*, aux graces légères & piquantes d'*Horace*, à la délicatesse amoureuse du tendre *Tibulle* ; & l'ingénieux *Pétrarque* nous fatigue, quoiqu'il nous plaise quelquefois ; c'est que ce poëte gâté par l'esprit romanesque, s'épuise à quintessencier l'amour, & que la seule nature qui s'exprime dans les poëtes Grecs & Latins parle un langage qui se fera toujours entendre au cœur humain.

C'est ce goût romanesque qui a égaré tous les poëtes Italiens, & qui a retardé long-temps les progrès de la saine littérature en France. Nos meilleurs écrivains n'en sont pas toujours exempts ; & ce goût qui offusque les véritables beautés de la nature, pour lui en prêter de factices qui n'existent

que dans une imagination mal réglée, sera toujours la tache originelle des siècles modernes, & les fera paroître à la postérité bien inférieurs au goût simple, pur & vrai des anciens.

D'après cela, il est facile d'apprécier l'éloge que M. *Bassi* fait de *Pétrarque*, & les motifs dont il appuye son éloge. « Ce grand homme, dit-il, » de qui un savant Auteur a dit qu'il » sembloit n'avoir choisi & arrangé ses » mots que d'après le consentement » universel de l'Italie, a formé un » ouvrage classique qu'on doit étu- » dier. Son sujet est intéressant, ses » moyens sublimes ; ses détails ont » tout ce que le roman peut fournir » de plus piquant pour entretenir l'il- » lusion, & repaître l'imagination d'i- » dées les plus touchantes. Les intri- » gues d'amour, ses mystères & ses » charmes, étoient les sujets les plus » dignes d'être chantés dans un temps » où la chevalerie étoit fort à la » mode en Italie. C'étoit alors une » nécessité d'avoir une maîtresse, ou » au moins de faire croire qu'on en » avoit une. La métaphysique de *Pla-*

» *ton* étoit l'étude des petits maîtres ;
» ils aimoient à la romanesque, ils
» quintessencioient le sentiment ».

Qui ne voit que tout cela n'est point dans la nature ; & que des ouvrages faits dans cet esprit sont des ouvrages de mode qui doivent passer avec elle ? M. *Bassi* ne pouvoit pas trouver une meilleure raison pour détruire les éloges qu'il donne à *Pétrarque*. Doit-il s'étonner après cela que le sage *Despréaux* ait dit dans son *Art poétique* ?

Laissons à l'Italie
De tous ses faux brillans l'éclatante folie.

Au lieu de *perdre patience*, comme il le dit, & de ne voir dans ces vers *ni critique, ni bon sens, ni justice* ; qu'il étudie les grands principes du goût & du bon sens, qui sont indépendans des goûts particuliers & nationnaux, il sentira que les Poëtes Italiens, qui sont pleins d'agrémens & de la plus riche poésie en certains détails, n'ont point connu le vrai beau dans son ensemble & dans toutes ses parties. Ils n'ont point encore fait un ouvrage

dans les proportions de la belle nature.

On a toujours demandé aux Italiens, pourquoi ils n'ont pu avoir de Poëtes tragiques à comparer à ceux des autres nations ; les Italiens se sont toujours contentés de répondre qu'ils ressemblent en ce point aux Latins. Il est vrai qu'il ne nous est rien resté des bonnes tragédies latines; mais on sçait que le *Thieste* de *Varius* & la *Médée* d'*Ovide* avoient eu une grande réputation ; & il est à présumer qu'il existoit d'autres pièces du même mérite. *Quintilien* nous fait même entendre que les Poëtes Latins avoient mieux réussi dans la Tragédie que dans la Comédie. Or, des Tragédies qui, dans leur genre, valoient mieux que les Comédies de *Térence* ne pouvoient être de médiocres ouvrages. Les Italiens devroient donc chercher une autre réponse, & nous dire aussi pourquoi ils n'ont pas de bonnes Comédies, si on en excepte la *Mandragore* de *Machiavel*, & quelques scènes de *Goldoni*, qui même a réussi un peu mieux en François qu'en sa

propre langue. Il faut bien qu'il y ait dans les mœurs des Italiens & dans le caractère de leur esprit un obstacle invincible au génie dramatique. M. *Bassi* auroit pu nous donner à ce sujet des éclaircissemens utiles qui auroient rendu sa brochure plus intéressante.

Il a beau nous vanter les Opéra de *Zenò* & de *Métastase*, jamais un bon Opéra ne sera un bon ouvrage dramatique. C'est un ouvrage de caprice, inventé par l'impuissance du talent pour effleurer beaucoup de sensations, sans donner jamais un plaisir complet. Qui croira qu'un héros, obligé de chanter, à un terme fixe, & de distance en distance, une *arietta cantabile*, une *arietta acuta*, une *arietta amorosa*, une *arietta patetica*, une *arietta furiosa*, nous présente une imitation raisonnable de la nature? On sent trop, dans une telle opération, l'assujettissement de la poésie à la musique, & tout Poëte, qui aura du génie, ne voudra pas sacrifier le bon sens & sa gloire pour faire briller un Musicien.

M. *Bassi* reproche aux plus célèbres Poëtes tragiques François de n'avoir pas porté le dialogue au point de perfection où l'on pourroit le porter : il est certain que quelques-uns ont été plus ambitieux de briller dans des tirades que de chercher la vérité du dialogue, & n'ont pas assez imité en cela l'heureuse simplicité des anciens ; mais il est difficile de dialoguer avec plus de vivacité, de chaleur & de force que *Corneille*, avec plus de suite & de justesse que *Racine*. *Voltaire* est celui qui a mis le moins de naturel & le plus de fausseté dans le dialogue ; ses personnages étant presque toujours obligés par le besoin de la pièce & de l'Auteur, de tenir un langage tout contraire à celui que leur situation exige d'eux, parlant l'un auprès de l'autre, & parlant rarement ensemble ; c'est-à-dire, débitant beaucoup de lieux-communs qui ont peu de rapport au sujet de leur entretien, & s'adressant plutôt au spectateur qu'à eux-mêmes, s'embarrassant fort peu de se répondre mutuellement, & semblant presque toujours

éviter de se dire ce que la nature & la raison leur dictent. Ses interlocuteurs ressemblent à ces deux sourds qui plaident devant un juge sourd. L'un parle d'un fromage, l'autre d'un âne, & le juge envoie le coupable en prison.

Je ne vous dirai rien des apostrophes un peu vives que M. *Bassi* adresse à M. *Sherlock*; si l'humeur Angloise s'étoit exhalée sans ménagement, la violence Italienne a eu son tour; mais l'humeur & la violence n'ont rien de commun avec la raison & la vérité. Les gens de lettres ne devroient être d'aucun pays; la Grèce, l'Italie ancienne & moderne, la France & l'Angleterre, tous les hommes de génie de ces différentes nations ne composent qu'une même république. Il faut avoir le courage d'admirer par-tout ce qui est beau, sans partialité, sans exclusion, & de ne pas suivre un goût particulier pour exalter ce qui n'est que bisarre & extravagant. Voyons les défauts où ils sont, & convenons-en de bonne-foi. Convenons que chaque nation moderne a un goût de

terroir qui lui eſt propre, & qui ne doit pas ſervir de règle aux autres nations ; qu'il y a des beautés de convention, de mode & de préjugé, qui ne plaiſent que dans certains pays : & qu'il n'y a de vraiment beau & de vraiment bon que ce qui eſt goûté univerſellement. Tâchons de ſacrifier nos goûts particuliers & arbitraires à ce goût général qui eſt la voix de la nature ; nous aurons trouvé le principe le plus ſûr pour bien juger des arts, & pour connoître quel eſt le peuple qui s'étant le moins aſſervi à ſes préjugés nationaux, aura le plus flatté le goût univerſel, & par conſéquent ſe ſera avancé de plus près au point de la perfection.

Je ſuis, &c.



LETTRE XI.

*Abrégé de la Révolution de l'Amérique Angloise, depuis le commencement de 1774, jusqu'au premier Janvier 1778, Par M. D. B.*** Américain*, 2 vol. in-12. *A Paris, rue Dauphine, chez* Cellot & Jombert, fils, jeune, *Libraires & Imprimeurs, la seconde porte cochère à droite par le Pont-neuf, au fond de la cour.*

LA Révolution nouvellement opérée dans l'Amérique Septentrionale, est un de ces événemens dont tout le monde s'occupe, & dont presque personne n'a une idée bien nette & bien précise. Les troubles qui l'ont préparée & qu'il est essentiel de connoître, pour la saisir dans son ensemble, ne sont présentés nulle part dans une juste étendue, sans exagération & sans partialité. Ce sont des tableaux

peu fidèles, souvent prolixes, ou trop raccourcis. Tous ceux qui ont écrit en françois sur ces matières, ont tellement compté sur l'intérêt du sujet, qu'ils ont cru pouvoir négliger celui du style & de la méthode. Ils ont noyé quelques faits décousus dans un déluge de citations tirées des discours souvent contradictoires des Membres du Parlement d'Angleterre. Ils n'ont pas senti que ces détails faits pour intéresser des Anglois, doivent assommer un lecteur, dont la manie n'est pas de s'abîmer dans les profondeurs de la politique. » On a prodigué l'ennui, dit l'Auteur de cet » Abrégé, & le public a baillé sans » s'instruire ».

J'ose vous répondre, Monsieur, que vous ne baillerez pas à la lecture de cet ouvrage. Rien de plus piquant en ce genre que les observations de M. *D. B.* placé sur le théâtre qui devoit bientôt donner au monde le spectacle le plus imposant; il en a recueilli les premières scènes, prévu le dénouement & la catastrophe; il a vu que des murmures à peine entendus & trop

méprisés du Gouvernement Anglois, enfanteroient un orage où la Grande Bretagne verroit s'anéantir sa puissance dans le Nord de l'Amérique, & d'où naîtroient le calme, la liberté & l'indépendance des treize provinces, si long-temps soumises au despotisme de la Mère-Patrie. Ce sont les premiers efforts de cette liberté encore au berceau, que l'Auteur se plait à considérer dans cet abrégé. Il expose d'une manière rapide & concise, les gradations diverses par lesquelles les nouveaux Etats indépendans ont passé d'un mécontentement concentré à l'éclat d'une rupture maintenant consommée sans retour. Il a suivi pas à pas la révolution dans sa marche, & rassemblé dans un corps d'ouvrage des matériaux préparés dans le temps même que les événemens se succédoient. Il a choisi l'époque de l'arrivée du Général *Gage* à Boston, parce qu'elle fixe avec précision le premier âge de la nouvelle République : « ce fut là, dit M. *D. B.* le signal d'une » résistance effective ». L'émission du fameux acte du timbre, & sur-tout le droit

droit établi ſur le plomb, ſur les ouvrages de verre & ſur le thé, dont les Colonies faiſoient une conſommation auſſi libre qu'immenſe, avoient excité une fermentation dont il n'étoit poſſible de prévenir les ſuites funeſtes que par la révocation des bills qui l'occaſionnoient. La ville de Boſton prenoit déjà des meſures pour faire ſentir à la Métropole le contre-coup des attentats portés aux privilèges des Colonies. Déjà ſe formoit une confédération des Provinces Américaines pour ſuſpendre toute eſpèce de communication avec les trois Royaumes & autres Iſles Angloiſes. L'interdit lancé ſur une Province dont le Miniſtère Britannique avoit prétendu fermer le port, motivoit ſuffiſamment une pareille réſolution.

Ce fut dans cette circonſtance que le Général *Gage* vint aborder à Boſton, avec le titre de Gouverneur & de Commandant en chef dans la province de Maſſachuſſet. L'autorité extraordinaire dont il étoit revêtu, excédoit les bornes preſcrites aux Gouverneurs des provinces Américaines. La Cham-

bre haute de Boston fit à ce sujet une adresse où elle se plaignoit amerement de cette extension tyrannique. La hauteur & les dédains du Général envenimèrent encore les esprits, & de nouvelles violences de la part du Gouverneur, achevèrent d'éclairer les Colonies sur les projets du despotisme. Toutes les provinces prirent l'alarme, mais persistant dans le dessein de se soustraire à l'oppression, elles convoquerent, malgré la proclamation de *Gage*, une assemblée générale, qui, sous le nom de Congrés, se tint pour la première fois à *Philadelphie*, le 5 de Septembre 1774. C'étoit dans cette ville que devoit sur-tout s'allumer le foyer de la révolution; & la raison qu'en donne l'Auteur, c'est qu'elle est l'endroit de toute l'Amérique où les sciences ont fait le plus de progrès. « Les Sciences & les beaux Arts, » ajoute-t-il, plus intimement liés à la » politique des Empires qu'on ne le » pense communément, en préparent, » en amenent les révolutions. Une » masse suffisante de lumières répan- » due dans des contrées auparavant

» couvertes des voiles de l'ignorance,
» instruit les habitans de leurs forces
» intrinséques : c'est après les avoir
» fait penser par eux-mêmes, qu'elle
» leur suscite le courage d'agir pour
» eux-mêmes. Les sciences ne donnent
» pas, il est vrai, l'esprit des conquêtes :
» paisibles, elles n'aiment point le
» bruit des clairons & le tumulte des
» camps ; mais elles font repousser l'in-
» justice, parce qu'elles la font plus
» vivement sentir dans une ame exer-
» cée à penser : Elles font haïr l'escla-
» vage, parce qu'il dégrade ; elles ins-
» truisent des droits naturels des Na-
» tions ; en s'occupant à les discuter,
» elles empêchent qu'ils ne soient ou-
» bliés, ou usurpés par la force & l'au-
» dace ; elles conduisent enfin à résis-
» ter à la violence dont elles décou-
» vrent les desseins avant l'exécution.
» Il ne l'ignoroit pas cet Arabe, fon-
» dateur d'un culte & d'un empire su-
» bitement élevés sur l'erreur & l'ab-
» surdité ; il défendit à ses prosélites
» d'apprendre à lire ; il brûla les bi-
» bliothèques, comme les arsenaux

» les plus dangereux au despotisme
» qu'il vouloit établir ».

Vous voyez, Monsieur, que l'Auteur de cet Abrégé n'est pas un simple Rédacteur de faits & d'anecdotes; il fait penser, écrire & *philosopher*; mais ce n'est point à la manière de nos modernes historiens qui, pour avoir l'air de penser abandonnent le récit des événemens, & dont toute la philosophie est en réflexions isolées & souvent étrangères à l'histoire. M. *D. B.* parcourt des événemens plus ou moins intéressans, & sa manière de les exposer présente autant d'idées que de faits. Cette méthode n'est point, il est vrai, à la portée de tout le monde, mais telle est celle des grands historiens, & notre Auteur s'en est écarté rarement dans ce tableau de la révolution actuelle de l'Amérique Septentrionale. Vous la remarquerez dans l'exposé des motifs qui déterminerent enfin les Américains à tremper leurs mains dans le sang des Anglois. Le dévouement naturel des provinces opprimées est peint sur-tout avec des traits qui forcent un lecteur réfléchi

à convenir de cette grande vérité, que les sacrifices particuliers & le détachement de ses propres intérêts, font la source la plus féconde des prospérités d'un Empire naissant. Les autres provinces du continent envoyèrent des contributions volontaires aux habitans de Boston, que l'interdiction de leur port affamoit & ruinoit de plus en plus. Parmi les offrandes journalières qu'ils recevoient des Colonies voisines, celle des Sauvages *Masphi* ne doit pas être passée sous silence. » On racontoit, dit » M. D. B. à quelques chasseurs de » cette horde, l'état de détresse où le » Gouvernement avoit réduit les Bos- » toniens. Ils en furent émus, & vou- » lurent donner des marques de la » part qu'ils prenoient à leurs infortu- » nes. Leur faculté ne s'étendoit pas » au-delà de seize schelins qu'ils vin- » rent les prier d'accepter. La modi- » cité du présent étoit relevée par la ma- » nière touchante dont ils l'offrirent. » *Tenez*, dirent-ils, en entrant dans » la salle du Comité, *voilà seize sche-* » *lins, c'est tout ce que nous possédons*,

» *nous allons chasser dans le grand*
» *bois, si nous pouvons vendre quelques*
» *peaux aux habitans d'en haut, nous*
» *viendrons vîte vous en apporter l'ar-*
» *gent* ».

Malgré les secours des autres provinces, les Bostoniens étoient réduits à une telle extrémité, qu'ils se seroient vus forcés d'évacuer Boston, & de se transplanter dans les autres parties du Continent, si le congrés de Philadelphie n'eût, par de nouveaux bienfaits, encouragé ces infortunés à suspendre l'exécution de ce triste projet. Mais s'il ne se réalisa point, la seule idée d'un pareil expédient n'en suppose pas moins qu'ils en étoient au dernier terme des vexations, & rien ne dément plus formellement les protestations de douceur & de condescendance que *Gage* faisoit en Amérique, & que le parti de la Cour ne cessoit de répéter en Europe. Quoi qu'il en soit, il ne tint pas à ce Général, que toute l'Amérique Angloise ne fût en combustion dès l'année 1774. Cependant on resta long-temps encore dans les bornes des plaintes & des récrimina-

tions verbales; on s'appelloit réciproquement oppresseurs & rébelles; & dans le fait, l'oppression n'agissoit que sourdement, & la révolte n'étoit que projettée. Chaque parti craignoit la haine toujours attachée au titre d'aggresseur, & n'osoit passer ce point déterminé par les loix Britanniques, au-delà duquel la tyrannie & la sédition sont des crimes; mais comme l'observe l'Auteur, ces loix donnent trop d'ouverture à l'une & à l'autre, pour qu'il fût possible de s'arrêter longtemps à ce terme précis. La suite des événemens ne tarda pas à démontrer les inconvéniens de cette balance tant vantée par notre célèbre *Montesquieu*. Pourquoi le cours borné de l'existence humaine n'a-t-il pas permis à ce grand homme d'être, ainsi que nous, témoin des troubles de l'Amérique? Admirateur du Gouvernement Anglois, dont la théorie l'avoit séduit, qu'auroit-il pensé, en voyant les effets d'une administration qui lui paroissoit si sagement combinée? L'expérience, ce grand maître des hommes de génie & des hommes médio-

cres, lui auroit fait supprimer trois chapitres de son livre immortel. » Il » n'eût pas loué, continue M. *D. B.* » mais eût plaint un Gouvernement, » qui, pour procurer un équilibre chi» mérique, avoit mis dans une oppo» sition éternelle les deux pouvoirs ; » espérant qu'aucun ne prendroit le » dessus ; il eût reconnu que cette perfec» tion supposée possible, étoit un point » de mathématique, aisé à dépasser de » l'un ou de l'autre côté, & que des » loix calculées sur la durée de cet » équilibre, ne pourroient que pro» duire à la longue de mauvais effets ; » parce qu'elles partoient d'un princi» pe faux, en supposant une perfec» tion durable ; ce qui n'est pas dans » les forces de la nature, tant pour » les sociétés que pour les individus » abstractivement considérés. Non, » *Montesquieu* n'eût pas cité pour mo» dèle une constitution qui faisoit voir » à l'univers étonné le tableau qu'on » vient de mettre sous les yeux du » lecteur ».

C'est dans cette constitution que M. *D. B.* nous montre avec le plus

grand détail, l'origine des malheurs présens de l'Angleterre. D'un côté, c'est un Gouverneur pour le Roi, une garnison nombreuse qui, dans une ville très-peuplée, font des dispositions menaçantes & des vexations particulières, & n'en laissent pas moins insulter & maltraiter tout ce qui a l'attache du Roi & du Parlement; de l'autre, on nous fait voir une grande province ayant passé des murmures les plus vifs à des préparations ouvertes de révolte, soutenues à main armée, toute l'Amérique du Nord au Sud en mouvement, soutenant la cause de cette province opprimée, la secourant de vivres, l'encourageant par des assurances de protection, douze Comités de sureté, munis de pouvoirs conférés par le peuple; enfin, un Sénat assemblé publiquement, faisant des loix émanées d'un pouvoir légal, quoi qu'opposé à l'autorité du Monarque.

Tels sont, en partie, Monsieur, les objets étranges que cette constitution Angloise, si gratuitement exaltée, produisoit en Amérique. Toute l'Europe

prévoyoit déjà les suites de cette fermentation respective des deux partis ; & la Métropole se livroit à la confiance la plus aveugle ; les Bills avoient été confirmés dans un nouveau Parlement ; les influences ministérielles étoient toujours les mêmes, mais par un effet de cette constitution anarchique & contradictoire, on vit s'élever un parti audacieux d'opposans. *Wilkes* parut à Westminster tenant un papier à la main ; un Lord reconnoissant que c'étoit la harangue du Roi prononcée à la rentrée du Parlement, le pria de lui dire ce qu'il pensoit de ce discours ; le mot *discours* me semble impropre, répliqua *Wilkes*, j'appelle ceci la sentence de mort de nos frères Américains. Le Comte de *Chatam* tonnoit dans la chambre des Lords contre la résolution de réduire les Bostoniens par la force. L'objet de sa harangue étoit de faire goûter à cette assemblée, l'avis que lui dictoient son cœur & sa longue expérience : » J'o» pine, s'écria-t-il, que l'on donne » ordre au général *Gage* de retirer les » troupes qui bloquent la ville de

» Boston. .... Par là, continuoit-il,
» vous convaincrez les Américains
» que vous avez dessein de discuter
» leur cause avec réflexion, avec im-
» partialité, & non pas de graver vo-
» tre décision en caractères de sang
» sur leurs rivages malheureux ».

Quelques membres de la Chambre s'étoient plaint que ce Général n'a-voit point mis assez de vigueur dans l'exécution des ordres de la Cour. Milord *Chatam* le compare, à ce sujet, au Maréchal *de Turenne*, qui, frappé des conséquences terribles d'une victoire remportée sur le grand *Condé*, avoit toujours évité les actions sanglantes dont il trouvoit souvent l'occasion. Vous sçavez, Monsieur, que *Louis XIV* reprochoit un jour au Maréchal de n'avoir pas fait le Prince de *Condé* prisonnier : *pourquoi ne le prîtes-vous pas*, lui disoit-il ? *Parce que*, lui répondit *Turenne*, *si je l'avois pris, tout Paris m'eût pris à mon tour.*

Ou le Comte de *Chatam* ignoroit alors la conduite du Général *Gage* en Amérique, ou l'on doit convenir que

l'application de cette anecdote fut bien partiale ou bien maladroite.

De son côté, *Wilkes* s'étoit rendu l'avocat des Américains, il analysoit dans la Chambre basse leurs droits & ceux de la Métropole, avec autant d'équité que de véhémence, ce qui n'empêcha pas que le Bill, pour interdire la pêche aux Bostoniens, ne fût joint à celui qui leur défendoit déjà le commerce.

Qu'il me soit permis, Monsieur, de faire une réflexion au sujet de ces harangues parlementaires, dont quelques-unes paroissent faites pour mettre le feu à la tribune, & qui pourtant restent toujours sans effet. Si je ne me trompe, c'est leur fréquence qui les rend inutiles. Le Ministère & le Public accoutumés à des clameurs bien ou mal fondées, y font à peine la plus légère attention. Le Lord *North* n'étoit pas plus ému d'entendre *Wilkes* demander sa tête à la Chambre des Communes, que *Wilkes* lui-même n'avoit envie de la proscrire. M. *D. B.* a raison d'observer à ce sujet, que parler toujours, ou ne parler jamais, sont

deux extrêmes également opposés au développement de la vérité. « Un » Maître, ajoute-t-il, n'est pas mieux » gardé par un chien qui jappe sans » cesse, que par celui qui ne peut » aboyer. Fait au bruit du premier, » il ne daigne pas se mettre sur ses » gardes lorsqu'il l'entend glapir, » parce qu'il l'a souvent éprouvé mal-» à-propos soupçonneux. Cependant « le voleur arrive & pille la maison » malgré le chien qui s'épuise, & le » Maître ne s'éveille que pour voir » ce qu'il a perdu ».

Tandis que les Américains avoient en Europe un parti nombreux, mais impuissant, puisqu'aucun des Bills ne fut ni revoqué ni admis, ils se préparoient chez eux à l'éclat, dont l'aveugle politique de la Cour devoit accélèrer l'instant. Une des plus fausses démarches du Ministère Anglois, fut d'aggréger au sort de la province de *Massachusset*, celles de *New-hampshire*, *Connecticut* & *Rhode-Island*. Cet acte passionné est un exemple frappant des erreurs où peut tomber un ministère sans prévoyance. En effet,

c'étoit prévenir le projet déjà formé par les Américains, de cesser tout commerce avec la Métropole, les encourager à se soustraire à sa domination, leur apprendre à se suffire à eux-mêmes; en un mot, rendre communs à trois provinces contigues les malheurs d'une seule, & en les assimilant par l'oppression, les forcer de s'unir pour leur délivrance. *Chatam* prévit les suites de cette imprudence, il osa combattre le projet des Ministres avec une chaleur qui parut excéder les bornes de la décence. On procéda contre cet intrépide défenseur des libertés Américaines, & peu s'en fallût que ce nouveau *Miltiade* n'allât finir ses jours à la tour de Londres avec les criminels d'état.

Cependant la fermentation étoit exaltée en Amérique, au point de ne plus contenir ses effets. Les Provinces unies regarderont toujours le mois d'Avril 1775, comme la première époque de leur affranchissement. La ville de *Concord* fut le premier théâtre de la guerre civile. Vous

avez présens, Monsieur, les moindres détails de cette affaire si décisive par ses suites. Ce triomphe des Insurgens fit éclater la haine de tous les ennemis du despotisme Anglican, & le général *Gage* comprit enfin que la scission des Colonies avec la Métropole étoit inévitable. On la lui annonça même par un Pamphlet dont le style Puritain (*) n'est pas sans éloquence : les traits suivans peignent bien la résolution & l'animosité de ces nouveaux Républicains.... « O *Georges*, » prends garde à toi ! général *Gage*, » arrache tes palissades, éloigne-toi » de nous ; tu as frappé le premier » coup, tu es l'aggresseur, tu as » égorgé de sang-froid l'innocent ; mais » sache que le glaive est levé ; que les » provinces attaquées méditent une » juste vengeance, & qu'elles ne se» ront pas satisfaites jusqu'à ce qu'el» les ayent vû répandre ton sang, celui » de tous ces Ministres de la violence

(*) C'est le nom d'une secte répandue à Boston ; elle affecte d'employer partout des expressions tirées de l'Ecriture Sainte.

» qui sont sous tes ordres, & de ces » perfides *Torris* qui jouissent & abu» sent de ta protection. C'est pour» quoi, pars au plutôt, retourne avec » les troupes que ton Maître t'a con» fiées, éloigne-toi de nos rivages ; » car dans peu de temps, tu seras en» vironné de la mort ». Et ailleurs : « O chère nouvelle Angleterre ! écoute » ces cris d'alarmes ; entends la voix » du ciel qui répete : *aux armes, aux* » *armes, citoyens, aux armes*. La » Grande-Bretagne a levé son bras sur » nous ; tes enfans ont péri sous ses » coups, ont été assassinés par sa main, » sans qu'ils eussent provoqué sa co» lère. A quel excès de barbarie les » troupes Britanniques ne se sont-elles » pas portées contre des enfans à la » mammelle, & des vieillards dont les » cheveux blancs attestoient la foi» blesse ! vois les suites de l'anathême » du Parlement Britannique qui nous a » déclarés rébelles ; considere quel est » le sort qui t'attend, si nous n'exter» minons ces Bretons, enfans de l'in» justice, & ces *Torris* vendus à l'es» clavage ».

Je ne suivrai point M. *D. B.* dans le récit des événemens qui ont le plus signalé les commencemens d'une guerre entreprise sous les auspices les plus heureux pour l'Amérique. Le fameux *Washington* en dirigea les premières opérations; & vous savez, Monsieur, avec quel transport tout le monde applaudit au choix de ce général. A la même époque on fit une promotion de quelques autres Officiers généraux, parmi lesquels on est d'abord surpris de ne point trouver le nom du fameux *Lée*. Eloigné de toutes prétentions sur la place de Commandant en chef, où ses talens sembloient l'appeller, il désigna lui-même *Washington* comme le plus capable de la remplir. Il sentit, qu'en acceptant un titre dans cette guerre, il s'exposeroit aux murmures, & peut-être aux intrigues de ceux même qu'il serviroit, & qu'une révolution d'Amérique devoit être dirigée par une main Américaine. *Lée*, étranger à la cause qu'il soutenoit, craignit d'exciter l'envie, & se sentit incapable d'en concevoir. Ce seul trait caractérise un grand hom-

me ; & les Royalistes se plaisoient à décrier cet Officier comme un séditieux sans talens & sans vertus. La plus saine partie des Anglois le peignoit bien autrement ; elle lui prodiguoit ainsi qu'à *Washington*, le titre de héros & de vertueux citoyen.

Les succès des Américains à Concord & à Charles-Town enhardirent leurs partisans à publier une adresse au Roi, où non contens d'approuver leur conduite, ils osoient supplier Sa Majesté d'éloigner pour toujours de sa personne les Ministres actuels, & de dissoudre un Parlement, qui, par des actes réitérés d'injustice & de cruauté, n'avoit que trop manifesté un esprit de persécution, de *papisme* & de pouvoir arbitraire. Ils concluoient à ce que le Roi terminât les dissensions de l'Amérique par un accord durable qui raffermît à jamais les principes chancelans d'une liberté générale.

Cette adresse, ainsi que plusieurs autres remontrances, furent absolument sans effet. Les Ministres & le Parlement continuèrent à signaler leur des-

potisme. Les vrais citoyens gémirent de cette obstination aveugle; quelques-uns éclatèrent en menaces, & le grand nombre prit part aux plaisanteries qu'occasionnoient les malheurs de l'Etat. Il est à remarquer que la guerre présente de l'Amérique est l'époque d'une révolution bien singulière dans le caractère de la nation Angloise. Le ridicule est une arme dont on a souvent reproché l'usage aux françois dans quelques circonstances importantes. Leurs flegmatiques voisins ne leur pardonnoient pas d'égayer ainsi les objets les plus sérieux: ils en accusoient leur frivolité; ils n'étoient pas plaisans, & ne vouloient pas que les autres le fussent; cependant ils le sont devenus eux mêmes dans la crise actuelle qui les travaille, & qui certes ne sembloit pas devoir produire cet effet. On peut citer entr'autres *Pamphlets* assez gais, l'adresse burlesque des contrebandiers d'Angleterre en réponse au manifeste des douze Provinces-Unies d'Amérique, & un autre morceau de persifflage, dont l'objet est

d'humilier les chefs de la confédération Américaine en opposant la médiocrité de leur ancien état à leur dignité présente. « Messieurs de l'opposition, dit l'Auteur du *Pamphlet*, » n'avez-vous donc jamais considéré » les obstacles qui s'opposent à la re» conciliation dont vous nous bercez, » quand même vous & vos amis d'A» mérique la désireroient sincèrement. » Voulez-vous que *Hancok*, après » avoir été à la tête d'un grand Em» pire, après avoir dirigé les mouve» mens des armées & des flottes, re» prenne son premier métier de Mar» chand d'olives & de pruneaux? Vou» lez-vous que *Vashington*, après » avoir commandé des armées nom» breuses d'hommes libres, redescende » à cultiver du tabac avec quelques » esclaves, pour chatouiller agréable» ment la membrane pituitaire d'un » savetier de Londres? .... Voulez» vous que *Putnam*, après s'être mon» tré un foudre de guerre, s'avilisse » à brasser encore de la petite bier» re? ..... Voulez-vous que cette » nuée d'Avocats, qui composent la

» majeure partie des Assemblées & des » Congrés, se dépouillent d'eux-mê» mes du caractère divin des *Solons*, » des *Numas*, des *Lycurgues*, pour » plumer de rechef leurs cliens, sui» vant la règle & le devoir de leur » profession? Non, Messieurs les Op» posans, de tels hommes ont trop » de raisons d'être opiniâtres & rien » ne doit les ramener ».

M. *D. B.* ne se renferme pas tellement dans le cercle des événemens relatifs à la révolution opérée dans l'Amérique, qu'il ne fasse quelques excursions sur d'autres événemens contemporains. Il observe, par exemple, que le Sud, aussi bien que le Nord de ce vaste continent, sembla vouloir donner en même-temps le spectacle d'une égale révolution. En effet, les Indiens du Chili firent un massacre général des Espagnols, & proscrivirent à leur tour ces premiers conquérans du nouveau Monde. Ils résolurent même de ne plus souffrir d'étrangers parmi eux. Les réflexions de l'Auteur, à ce sujet, sont d'un Philosophe

instruit de cette vérité, que le bonheur ne se trouve point sous des Zones inconnues, & que les jouissances précaires & forcées qu'on y va chercher, sont trop souvent achetées par des flots de sang humain. En lisant cet ouvrage, vous conviendrez, Monsieur, que la partie philosophique n'est pas moins bien traitée que l'histoire proprement dite. Vous gouterez sur tout les vues lumineuses de l'Auteur, relativement à l'indépendance actuelle de l'Amérique Septentrionale. Le joug appésanti sur elle devoit enfin se briser, & la meilleure raison qu'en donne M. *D. B.* c'est que les rapports subordonnés qui enchaînent une grande partie, étant contre nature, doivent s'user par le temps; que l'Europe commence à vieillir, & que l'Amérique entre dans son adolescence, qu'il faut en un mot que toutes les portions du globe figurent à leur tour sur la scène du monde, & qu'elles y jouent le rôle que leur force & leur étendue leur donnent lieu de prétendre.

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les loix, par les arts, & sur-tout par la guerre:
Le temps de l'*Amérique* est à la fin venu,
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire:
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.

Je borne ici, Monsieur, mes observations sur les événemens qui ont préparé la révolution désormais consommée dans le Nord de l'Amérique. L'Auteur lui-même a cru devoir traiter légèrement plusieurs faits que je crois inutile de vous indiquer, puisqu'ils sont détaillés dans toutes les gazettes du temps, & qu'en général ce sont ceux dont le public est le mieux informé. Quant à ceux qui ont suivi le traité qui donne aux nouveaux Etats-Unis un allié aussi généreux que puissant, la France & même l'Europe sont trop intéressés à les connoître pour supposer que la continuation de cet abrégé pût rien ajouter sur cet

objet à l'instruction des citoyens éclairés de tous les Empires. En prenant part à la guerre présente, la France s'est décidée à donner une face nouvelle au systême du monde entier, & l'intérêt général est de s'instruire à mesure qu'ils arrivent, des événemens de cette guerre importante. M. *D. B.* a donc rempli son but d'utilité en s'arrêtant au mois de Février 1778, époque du fameux traité auquel l'Amérique Angloise devra son affranchissement. Le Respectable Résident du Congrés à Paris, eut trop de part à ce grand événement pour ne pas trouver place dans un ouvrage consacré en partie à la reconnoissance de l'Auteur. L'éloge de cet habile Négociateur termine les observations de M. *D. B.* M. *Franklin* lui-même ne pourra qu'applaudir à cet hommage, tant l'Auteur a pris soin d'y respecter la modestie de son illustre compatriote.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Edelzinde, fille d'Amalazonte, Reine des Goths. A Strasbourg, chez les frères Gay; & se trouve à Paris, chez Durand, neveu, *rue Galande, & chez* Bastien, *rue du petit Lyon, 2 part.* in-12.

Le fond du Roman dont je vais vous entretenir, Monsieur, est un mélange d'aventures fabuleuses & de traits historiques. Les intentions de l'Auteur sont pures. Dans un siècle, où l'on donne tout au faux esprits; où l'on cherche à corrompre les cœurs par une morale relâchée, par des tableaux licencieux, l'on doit savoir gré à l'Auteur de ce roman, du soin qu'il a pris de s'interdire tout détail alarmant pour la modestie & les mœurs. Il a voulu intéresser, il a réussi; &, s'il avoit été moins prodigue d'incidens, d'épisodes, de récits & de situations controuvées, peut-être eût-

il attaché son lecteur avec plus d'avantage.

Amalazonte est la mère de l'héroïne du roman. Vous sçavez, Monsieur, combien cette femme est célèbre dans l'histoire par son esprit, ses lumières & son érudition; elle unissoit à la connoissance des langues grecque & latine, qui lui étoient très-familières, la facilité de parler l'idiôme de tous les peuples barbares soumis aux Romains. Cette Reine naquit dans le cinquième siècle, d'une sœur de *Clovis* & de *Théodoric*, Roi des Ostrogots, Prince vanté dans *Cassiodore* pour ses belles actions & la finesse de sa politique. Son hymen avec *Eutharic* lui donna un fils, nommé *Athalaric*, qui succéda à son ayeul dans un âge si tendre, qu'*Amalazonte* prit les rênes du gouvernement. La sagesse de son administration lui attira l'estime & les éloges de tous ses contemporains. La mort lui enleva bientôt ce fils qu'elle chérissoit. Veuve, sans enfans, elle crut devoir se faire un appui dans la personne de *Théodat*, fils d'une sœur

de *Théodoric*. Ce monſtre d'ingratitude, qui, juſqu'à ſon avénement au trône, avoit eu ſoin de ſe couvrir du maſque de toutes les vertus, ne tarda point à déployer ſon caractère féroce. Il immola ſon épouſe & ſa bienfaitrice à la ſoif déméſurée de ſon ambition. Quelques hiſtoriens prétendent qu'il pouſſa la barbarie juſqu'à l'étrangler lui-même dans un bain. L'Empereur *Juſtinien*, qui avoit toujours honoré les grandes qualités de cette Princeſſe malheureuſe, ſous le prétexte de la venger, envoya *Béliſaire* en Italie, avec ordre de s'emparer de *Théodat*, & de renverſer ſon empire; mais cette guerre, louable en apparence, n'avoit d'autre but que de détruire de fond en comble les états des Goths.

Voilà, Monſieur, aux acceſſoires près, ſur quoi l'Auteur de la nouveauté que je vous annonce, a bâti l'édifice de ſon roman. Suivons-le, s'il eſt poſſible, dans ſa marche compliquée.

Théodoric jouiſſoit en paix des vaſtes poſſeſſions que ſa valeur lui avoit

soumises. Tranquille sur le trône, il ne manquoit à son bonheur que d'avoir un héritier; mais le ciel ne voulut point lui accorder cette faveur. Trois Princesses étoient les seuls fruits de son double mariage. La plus jeune, nommée *Amalazonte*, avoit reçu pour époux, des mains de son père, *Cilliga*, de l'illustre maison des *Amales*, & commandant dans les riches Provinces arrosées par le Rhône. Le premier enfant qu'elle mit au monde fut un Prince à qui l'on donna le nom d'*Athalaric*. Cette nouvelle causa la joie la plus vive à *Théodoric*. L'année suivante elle eut *Edelzinde*. Heureux de voir ses vœux comblés par la naissance d'un successeur, *Théodoric* envoya demander à sa fille cet enfant tant desiré : il souhaitoit de l'élever sous ses yeux. Cette proposition fit frémir le cœur maternel d'*Amalazonte*; elle sentit, pour la première fois, un trouble affreux se mêler aux charmes qu'elle éprouvoit dans le château solitaire où son goût de retraite l'avoit fixée. frappée des plus cruels pressentimens, elle ne pouvoit

se déterminer à la séparation de son chèr *Athalaric* ; mais la résistance est inutile, *Théodoric* ordonna, il faut obéir. *Cilliga* part avec son fils, & le conduit à Rome, où son beau-père tenoit sa cour.

« *Amalazonte* éperdue, étonnée » elle-même des déchiremens qui l'ac- » cabloient, pressoit son enfant contre » son sein, retenoit son époux, s'ar- » rachoit de ses bras, y retomboit » soudain. Des mouvemens si violens » épuisèrent ses forces, elle perdit » connoissance. Lorsque les secours » qu'on lui donna eurent rappellé ses » sens, ses yeux cherchèrent vaine- » ment les objets de sa tendresse ».

Si vous lisez jamais cette brochure, Monsieur, vous verrez que l'Auteur est d'une promptitude incomparable à faire naître des évenémens. Il lui importe fort peu que les faits soient amenés avec ordre, avec une sorte de vraisemblance. Tous les incidens coulent sous sa plume sans suite, sans préparation & sans aucun enchaînement.

Edelzinde est enlevée tout-à-coup, d'une manière absolument impossible

à prévoir, par une troupe de brigands, qui rodoient aux environs d'un bois où elle étoit allée ſe promener avec les femmes de ſa ſuite. *Amalazonte* étoit occupée, pendant ce temps, à écrire une lettre à *Cilliga*. Sans doute qu'elle étoit loin d'attendre l'annonce ſubite d'une pareille cataſtrophe. Cependant les femmes qui accompagnoient la Princeſſe ſont garrottées, les gardes impitoyablement maſſacrés, & tout cela dans un clin d'œil.

Qu'on ſe peigne l'anéantiſſement d'*Amalazonte*, quand on lui apprit l'enlèvement de ſa fille. Elle veut d'abord en inſtruire ſon époux : elle prend la plume & la rejette auſſitôt, dans la crainte de porter la mort dans le cœur de *Cilliga* ; mais, pour ne pas perdre de temps & diſſiper les incertitudes où la plonge ce malheur, *Théodoric* arrive fort-à-propos avec des nouvelles encore plus affligeantes. *Cilliga* n'eſt plus ; une maladie prompte & terrible l'a fait deſcendre au tombeau.

Vous conviendrez qu'il n'eſt guère poſſible d'entaſſer auſſi rapidement les

cataſtrophes, & qu'on ne peut pas expédier ſes perſonnages plus leſtement.

On fait des perquiſitions infructueuſes pour trouver *Edelzinde*. Devenue la proie d'une troupe d'Alains vagabonds, elle eſt entraînée par ces raviſſeurs loin du palais de ſes pères. Tous avoient réſolu de la maſſacrer, un ſeul s'y oppoſe; il croit plus convenable de la vendre au premier qui lui en offriroit une rançon honnête. *Baſine*, Dame de Cabrières, dont le château ſe rencontre ſur la route de ces brigands, achete l'infortunée *Edelzinde* : elle prend ſoin de ſon éducation, & lui donne le nom de *Roſine*. Cette victime du ſort eût été heureuſe dans cet aſyle, ſi *Edmond*, fils de la Dame de Cabrières, n'avoit point eu pour épouſe, l'orgueilleuſe *Deuteric*, dont les traitemens durs & impérieux empoiſonnoient les jours d'*Edelzinde*.

Baſine meurt, *Edmond* part pour l'Eſpagne, où la guerre appelloit ſon courage. *Deuteric* profite de cette occaſion pour immoler à ſa rage l'innocente

Rosine : au moment où elle est prête à exécuter son horrible dessein, *Theudmer*, un ancien serviteur de *Basine*, arrache à sa prison ce malheureux jouet du destin, & prend la fuite avec sa prisonnière. Ce guide vertueux avoit la précaution de ne marcher que la nuit, & d'éviter les routes fréquentées. Pendant qu'il alloit chercher les provisions, il laissoit sa jeune compagne dans l'endroit le plus écarté des forêts qu'ils étoient obligés de parcourir, & lui arrangeoit ordinairement un lit de feuillage pour se reposer.

« *Rosine* s'éveilla un jour comme le » soleil alloit finir sa course ; elle s'é» tonna de ne point revoir *Theudmer* : » elle se rappelloit qu'il l'avoit quit» tée avant l'aurore. Qui peut l'avoir » arrêté si long-temps? Elle s'inquiète, » se rassure, espère qu'il reviendra » bientôt. La nuit arrive, *Theudmer* » ne paroît pas : & la malheureuse » *Rosine* est tourmentée à la fois de la » faim, de la soif & de mille frayeurs. » La nuit se passe dans cet état. Que » faire ? Que devenir ? ... A mesure

» que le jour commençoit, le déses-
» poir de *Rosine* augmentoit. Elle
» se trouvoit alors plus malheureuse
» qu'elle ne l'étoit dans sa prison. L'ex-
» cès de son découragement lui ôte
» la force de se contraindre davan-
» tage ; elle laisse un libre cours à ses
» gémissemens.

Aux cris de l'infortunée, un homme, dont les mains sont armées d'un arc, sort des broussailles qui le cachoient, & sensible au récit de ses malheurs, lui offre un asyle dans sa grotte écartée. Le lendemain on cherche *Teudmer*, & l'on apprend qu'il avoit été enlevé par des brigands. Le parti le plus sage que puisse prendre *Rosine* en cette circonstance est de se consoler ; aussi ne tarde-t-elle pas à devenir joyeuse & contente. Elle oublie le bon, le généreux *Theudmar*, & ne songe plus qu'à nourrir les tendres sentimens que lui avoit inspirés, en entrant, la figure noble & gracieuse du fils de son hôte. *Erébert* étoit son nom. Son père prenoit plaisir à être lui-même son instituteur, & déjà il l'avoit rendu très-habile dans l'exercice des armes.

Quelquefois *Rosine* se mêloit à leurs jeux guerriers. Elle se distinguoit par ses graces & son adresse. Ces dispositions font naître au vieux chasseur l'idée de faire quitter à *Rosine* les vêtemens de son sexe. Sur le champ il envoie *Vittimer*, son ancien serviteur, chercher des habits d'homme & une armure complette. Lorsqu'elle se présenta dans sa nouvelle parure, *Erébert* enchanté lui donna le nom d'*Achille*, qui lui fut conservé. Elle acquit dans peu la force du corps par l'habitude de la chasse, de la lutte & de la course. Un jour qu'une pluie abondante les empêchoit de sortir, le maître de cette retraite appella auprès de lui son fils & le moderne *Achille*. « Mes enfans, leur dit-il, je vais vous » révéler de grandes choses. Vous » cesserez d'être surpris de la vie » étrange que je mène ici; lorsque je » vous aurai dit mes malheurs ». Il les instruit qu'il s'appelle *Riguomer*; que jadis ses frères régnoient à Cambrai, & lui dans le Maine.

« Parent & vassal de *Clovis*, je l'ai » suivi dans toutes ses expéditions;

» j'ai sauvé ses jours dans les plaines
» de *Vouglé*. Des soldats Visigoths,
» poussés par le désir de venger Alaric,
» tué dans le fort du combat, entou-
» rent *Clovis*, le pressent avec fureur.
» Quelques bonnes que fussent ses
» armes, il alloit succomber; j'accou-
» rus & je le dégageai. Il m'embrassa,
» me jura qu'il n'oublieroit jamais qu'il
» me devoit la vie. L'ingrat! Il a fait
» couler le sang de tous les siens:
» son ambition insatiable a porté la
» destruction dans toute sa famille ».

Riguomer raconte comme ses frères tentent inutilement de défendre leurs états contre les entreprises de *Clovis*. Des traîtres que son or avoit gagnés; entrent de nuit dans la tente des malheureux Souverains de Cambrai, les chargent de chaînes & les livrent à leur ennemi, qui se fit un jeu de leur fendre la tête de sa propre main.

« Le barbare *Clovis*, continua *Ri-*
» *guomer*, osa me faire sommer de
» joindre mes troupes aux siennes: il
» s'attendoit à un refus. Ma perte étoit
» sûre: au lieu d'armer, je songeai à

» mettre mon épouse, & mon fils en
» sûreté. J'étois embarrassé sur le choix
» d'un asyle : je me rappellai ces mon-
» tagnes que j'avois parcourues, lorsque
» que je faisois la guerre dans ce pays,
» je me déterminai pour cette re-
» traite..... Le zèle infatigable de *Vit-*
» *timer* a rassemblé toutes les commo-
» dités dont un pareil logement est
» susceptible. Mon épouse s'y trou-
» voit heureuse, parce que mes
» jours & ceux de son fils étoient en
» sûreté. Douce & chère *Aldagonde!*....
» Vous aviez près de quatre ans, mon
» fils, quand j'eus la douleur de la
» perdre. *Clovis* est mort; ses fils, aussi
» cruels que lui, se sont partagé ses
» états : ils ont hérité de sa barbare
» ambition. Leurs dissentions vengent
» les malheureux qu'il a faits. Elle
» périra cette race de sang! Vous con-
» noissez à présent, mon fils, les en-
» nemis de votre famille. C'est au
» grand *Théodoric* qu'il faut porter
» votre épée. Allez vous former dans
» ses armées ; faites vous un sort di-
» gne de votre naissance. *Achille* m'ai-
» dera à supporter votre éloignement.

» son amitié consolera ma vieillesse..
» Si j'ai bien lu dans vos cœurs, un
» jour des liens plus forts encore l'atta-
» cheront plus étroitement à nous ».

Je vous cite là, Monsieur, le morceau le plus rapide & peut-être le mieux écrit de l'Ouvrage. Une chose étonne dans cette confidence ; c'est qu'il paroît incroyable que *Riguomer* ait été si long-temps, sans révéler à ses fils un secret si intéressant. Il a fallu la présence d'*Edelzinde*, & qu'il survînt une pluie orageuse pour décider *Riguomer* à mettre au jour le aventures déplorables de sa maison. *Vittimer* est pareillement un serviteur bien discret. Comment se peut-il qu'il ne lui soit rien échappé d'événemens aussi extraordinaires, & qu'*Erébert* ne se soit jamais avisé de lui faire aucune question ?

Départ d'*Erébert* ; regrets déchirans de *Rosine*. Tout, dans le désert qu'elle habite, lui présente les traces de son amant, & ne sert qu'à lui faire sentir plus vivement son absence. Elle tâche de se distraire de ses chagrins par les occupations favorites d'*Erébert*.

mais un nouveau ſujet d'alarmes vient l'accabler. *Riguomer* meurt, avec la précaution de lui léguer tous ſes tréſors. Obſervez, Monſieur, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il ne coûte rien à l'Auteur de tuer ſes perſonnages, quand il ne ſait plus qu'en faire. Vous concevez bien que *Roſine* ne peut plus demeurer ſeule dans cette grotte avec le vieux *Vittimer*. Il faut quitter ce triſte ſéjour. Le bon ſerviteur de *Riguomer* lui forme une eſcorte de trente ſoldats, & tous deux partent, dans le deſſein de courir le monde pour chercher *Erébert*, qui, depuis ſa ſortie de la maiſon, n'a point donné une ſeule fois de ſes nouvelles : c'eſt, ſous le nom & l'habit d'*Achille* qu'on verra déſormais *Roſine* voyager & affronter les haſards.

Après diverſes avantures, *Achille* en cherchant les traces de ſon amant, arrive à la Cour de *Theodebert*. Il n'y fait pas un long ſéjour. On eſt informé que les Brittiens marchent à la rencontre des Varnes pour venger *Edwige*, ſœur de leurs

Rois, que *Radiger* avoit lâchement répudiée. On suppose qu'*Erébert* pourroit s'y trouver, & que, sans contredit, il seroit du parti le plus juste. En conséquence, *Achille* se joint aux troupes Brittiennes pour combattre les Varnes. C'est, en partie, à sa valeur, qu'est due leur défaite : Il s'y distingua par des traits de courage héroïques. Il fait lui-même *Radiger* prisonnier, & le présente à *Edwige*, qui, comme on peut bien le croire, remercia beaucoup ce guerrier inconnu de lui avoir livré le Roi de Varnes. En signe de reconnoissance, elle lui conte aussi son histoire ; car il est décidé que chacun feroit le récit de ses aventures. *Erébert*, qui est absolument résolu à ne donner aucun signe de vie, n'a point paru dans l'armée où l'on se flattoit de le trouver ; mais le vigilant *Vittimer* a découvert *Sunnon*, le soldat qu'il lui avoit donné lors de son départ. Il vole apprendre cette nouvelle à notre *Achille* supposé. Transporté de plaisir, il se rend à sa tente, où le soldat en question l'attendoit. Fait prisonnier par les Vandales, il avoit depuis longtemps perdu de vue son maître, qui

servoit dans les armées romaines, sous le nom de *Valamir*. Selon les avis qu'il donne, il doit être en Italie, & sans perdre de temps, on se prépare à partir pour cette Contrée.

Edwige ne veut point qu'*Achille* s'expose à voyager par terre : elle lui donne un vaisseau, avec une lettre pour la Reine *Amalazonte*, où elle l'instruit des services que ce généreux inconnu lui a rendus. Déjà le vaisseau, muni de toutes sortes de vivres, est à la voile. Il sauve un Navire de la poursuite d'un Corsaire. Sur ce Navire sont *Theudmer* qui avoit mis *Rosine* à l'abri des fureurs de *Deuteric* par son invasion & *Bertrude* que des brigands avoient enlevée avec *Edelzinde* sur les bords du Rhône. L'un & l'autre avoient été faits esclaves, & s'étoient rencontrés tout exprès chez le même Patron en Afrique, d'où ils revenoient rachetés par les soins d'*Amalazonte* & fort à propos pour apporter le dénouement. Entrevue de *Theudmer*, de *Bertrude* & d'*Achille*.

« Cet homme, dit *Achille*, en mon« trant *Theudmer*, m'a intéressé à vous

» par le récit qu'il m'a fait d'une par-
» tie de vos malheurs. Je vous prie
» de me dire ce que c'est qu'un enfant
» qui fut pris en même temps que
» vous, & ce que vous savez de sa fa-
» mille. Quelles preuves avez-vous
» qu'il est le même que *Theudmer* a
» connu chez *Basine* ? — Quelles preu-
» ves ? L'époque de l'arrivée de cet
» enfant au château, le voleur qui le
» remit à *Basine*, ses habits, & sur-
» tout une croix qu'il portoit cachée
» sur sa poitrine. — Comment étoit-
» elle cette croix ? — Elle est d'or,
» enrichie de pierreries : on y voit
» trois lettres en relief, un *C*, un *E*
» & un *A*. Chacune de ces lettres
» porte une couronne royale, & ce
» sont les lettres initiales de *Cilliga*,
» d'*Édelzinde* & d'*Amalazonte*. Cet en-
» fant apporta de plus un signe en
» naissant, il est sous le sein gauche ».
Vittimer & *Theudmer* sortent de la
chambre. *Achille* découvre son sein :
« Quoi ? s'écria *Bertrude* d'une voix
» étouffée par la joie, j'embrasse les ge-
» noux de ma Princesse ! ... O *Édel-
» zinde* ! par quel prodige êtes-vous
» rendue aux vœux d'*Amalazonte* ! ».

Achille, ravi d'avoir de nouveaux droits à l'hymen d'*Erébert*, rend graces au Ciel qui dévoile ainsi sa naissance. Il jouit d'avance des caresses de sa mère, de la surprise & de la joie de son amant, & convient, avec ses trois confidens, de conserver son déguisement jusqu'à ce qu'*Amalazonte* eût déclaré le retour de sa fille. Insensiblement on approche des côtes d'Italie. Pour abréger l'ennui de la route, *Achille* engage *Theudmer* à faire le récit de son enlèvement par des voleurs, & à lui détailler les circonstances de son esclavage. Tout, jusqu'aux plus petites particularités, lui est mis sous les yeux. Enfin on aborde à Rome; mais il y avoit bien du changement dans le Palais de la Reine. *Athalaric* est mort. *Théodat*, Ministre d'ambition & de perfidie, partage le trône avec *Amalazonte*. Un Envoyé de la Reine prend les devants pour lui annoncer l'arrivée des deux esclaves. Elle ordonne qu'on les introduise dans son appartement. A la vue de *Bertrude* son ame se déchire, ses yeux se remplissent de larmes. « Je vous ai

» de grandes obligations, dit-elle,
» en tournant ses regards humides sur
» *Achille*. Je sais que vous avec em-
» pêché ces malheureux de tomber au
» pouvoir du Corsaire....... Asseyez-
» vous, sensible jeune homme; quelle
» est votre Patrie ? que venez-vous
» chercher à ma Cour ? en lui parlant
» ainsi, elle le regardoit avec att●-
» drissement; elle admiroit sa phisio-
» nomie si douce, si noble; elle croyoit
» lui trouver quelque ressemblance
» avec *Cilliga*. Plus elle le regardoit,
» plus elle étoit touchée. » *Achille* lui présente la lettre d'*Edwige* d'une main tremblante, & *Bertrude*, voyant l'impression qu'il fait sur la Reine, se jette aux genoux d'*Amalazonte*, & s'écrie, *ah! Reine! ce guerrier peut vous dire où est la Princesse.* -- « ma
» fille respire !..... vous savez..... ah !
» satisfaites mon impatience......, que
» vois-je ? ...... il se meurt. Vous la
» voyez, disent *Theudmer* & *Ber-*
» *trude*, c'est la Princesse, c'est *Edel-*
» *zinde*. On ne meurt pas de joie,
» puisqu'*Amalazonte* n'expira pas.

Qu'*Edelzinde* fut heureuse en reve-

nant de son évanouissement ! Elle étoit dans les bras de sa mère, elle en recevoit les plus douces caresses. Bientôt les inquiétudes succédent à ces courts instans de bonheur. L'assassin de *Théodoric*, de *Cilliga* & d'*Athalaric*, le barbare *Théodat* ne manqueroit pas de se baigner dans le sang de ce dernier rejetton d'une race infortunée, s'il venoit à savoir qu'il respire dans sa Cour. Il faut prévenir ce malheur. *Amalazonte* forme avec sa fille le projet de passer à Constantinople, & de demander vengeance à *Justinien* du meurtre de *Théodoric*. Le Roi les surprend dans un tête-à-tête qui lui donne des soupçons. La Reine justement alarmée, craint pour les jours de son enfant, lui ordonne de partir sans délai, avec la promesse de l'aller joindre. Un moment plus tard, *Edelzinde* étoit arrêtée. Le vaisseau qui devoit assurer sa personne met à la voile, sans trop s'éloigner de la vue du port, afin d'attendre *Amalazonte*. Après un jour & demi d'impatience, elle apperçoit un navire qui cingloit,

à toutes forces, vers le sien. *Ah! c'est ma mère, s'écrie-t-elle avec transport, c'est ma mère sans doute.* Erreur déplorable! on approche, c'est *Bertrude* qui va jetter le désespoir dans l'ame d'*Edelzinde*. *Amalazonte* n'est plus, le cruel *Théodat* l'a fait étouffer dans des étuves ardentes.

Les vents néanmoins conduisent le vaisseau d'*Edelzinde* à Constantinople. Elle est admise à l'audience particulière de *Justinien*, qui la reçoit avec bonté, & lui donne les secours qu'elle demande. *Bélisaire* est chargé de commander l'armée. Ce Général, célèbre par une multitude d'exploits, s'empare, en peu de temps, de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, & vient former le siège de Naples. Il y rencontre les troupes de *Théodat*, commandées par *Vitigès*, jeune guerrier, que son courage & son habileté avoient élevé à ce rang, sans qu'on connut sa naissance, ni son pays.

Edelzinde, toujours occupée d'*Erébert*, ne songeoit qu'à lui, dans les momens même où sa présence aux portes de Naples sembloit n'avoir de

but que la vengeance d'*Amalazonte* & de *Théodoric*. L'armée de *Vitigès* avance pour former le blocus de la ville. *Edelzinde*, trop ardente & trop impétueuse, s'élance au milieu des assaillans : elle est prise dans une escarmouche. *Vitigès* accourt avec curiosité pour entretenir sa captive. » De quel trouble la Princesse se sen- » tit agitée aux premiers mots qu'il » lui adressa ! quelle émotion n'éprou- » va-t-il pas lui-même ? un instant » suffit pour les éclairer. Un cri de » surprise & de joie qui leur échappa » en même-temps, confirma leur bon- » heur. C'est *Erébert !*.... c'est *Rosine !* » Les soldats Romains sont soulevés par leur chef ; *Théodat* vient se faire assassiner devant Naples, & *Edelzinde* est proclamée Reine.

Vous êtes trop pénétrant, Monsieur, pour ne pas deviner ce que devint *Erébert*. Il est naturel que sa tendre amante qui l'a tant cherché, le récompense par le don de sa main & de sa couronne. L'un & l'autre sont reconnus par les troupes assemblées pour les successeurs légitimes de l'usurpateur *Théodat*. Ce-

pendant un petit incident brouille tout-à-coup les affaires. *Bélisaire*, qui avoit les ordres de *Justinien*, n'approuve pas cette inauguration. Il chicane les deux nouveaux époux sur leur royauté. Encore des combats. *Edelzinde* est forcée, pour soutenir ses droits, de faire la guerre à ses premiers défenseurs : elle est mise en déroute, ses Etats sont envahis, & pour la consoler, on lui donne des terres auprès de l'Euphrate, & à son époux le Gouvernement de quelques Provinces voisines de la Perse.

Cet extrait, Monsieur, vous donne une idée de ce Roman. L'intérêt est divisé sur tant de têtes, que chaque personnage en particulier pourroit être indifféremment le héros de l'ouvrage. Des recits en très-grande quantité; des hors-d'œuvre; point de plan, point d'action qui sorte précisément du sujet. Si vous voulez du caractère dans les personnages, je vous avertis que vous n'en trouverez point. *Edelzinde* même n'est pas dessinée avec des couleurs prononcées. Elle est amoureuse, il est vrai; mais cet amour est froid, parce qu'il ne la met jamais dans des

situations intéressantes, & que le lecteur est sans cesse distrait par ses fréquens voyages. Il est difficile de croire que des voleurs avides lui aient laissé ses vêtemens, & n'aient pas songé à chercher s'ils ne cachoient pas quelque chose de précieux, telle que la croix brillante qui devoit déceler un jour son illustre origine. Beaucoup de narrés, beaucoup de morts, & peu de développemens; tout intéresse à peu près au même dégré, sans que rien fixe d'une manière particulière & précise, l'intérêt du lecteur, dont l'attention se perd dans un tissu confus d'événemens & dans des disparates continuelles.

A l'égard du stile, il est incorrect & négligé. Vous remarquerez souvent dans la tournure des phrases une manière sèche, des chutes brusques, & des inversions germaniques. A ces défauts se joint un abus d'interrogations froides & déplacées, qu'on rencontre avec peine en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Roland Furieux, Poëme Héroïque de l'Arioste, *nouvelle traduction, avec un extrait de Roland l'Amoureux du* Boyardo *& du* Berni ; *par M. le* Comte de Tressan ; 5 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Pissot, *Libraire, quai des Augustins.*

QUEL est donc le pouvoir enchanteur de l'imagination & de la Poësie ! Quel est ce prestige séduisant attaché à leurs couleurs, qui nous fait encore aimer dans la maturité de l'âge, les contes incroyables & les merveilles fabuleuses dont on berça notre enfance ! L'imposture est-elle si naturelle au cœur de l'homme, qu'un mensonge brillant

& flatteur ait toujours droit de lui plaire ? Par quels charmes, divin Arioste, sais-tu si bien captiver nos cœurs & nos esprits en révoltant notre raison ! Quelque étonnans que soient tous les récits que tu nous fais de tes Paladins invulnérables, de leurs armes fées, & de leurs prodigieux exploits; quelques soient les merveilles magiques du Château d'Atlant, de l'Hypogriffe, du cor d'Astolphe, de son Voyage dans la Lune, de l'anneau d'Angélique & des jardins d'Alcine; la magie de ton pinceau n'est-elle pas plus merveilleuse & plus étonnante encore, puisqu'elle attache notre esprit à ces éclatantes folies ? L'intérêt de notre amour propre n'est-il pas de pardonner les rêveries d'une imagination qui sait nous séduire, & endormir notre jugement ? Poëte merveilleux, oui, c'est ton seul génie qui donne toute la force aux enchantemens que tu nous racontes, & qui sans toi nous feroient pitié; oui, toi seul es le véritable enchanteur, & il faut bien que ton art soit surnaturel; puisqu'avec ces mêmes contes dont

les oreilles de nos grand'mères étoient rebattues & fatiguées, tu fais encore aujourd'hui les délices de la jeunesse & de l'âge le plus avancé; des esprits les plus délicats, comme des plus sévères; que tu sais dérider le front de la sagesse, & que la critique même est obligée à te rendre les armes.

Mais il ne faut pas, Monsieur, que le charme invincible de l'Arioste me tienne plus long-tems en extase; vous savez qu'avec le secours de la sage Logistile, on peut dissiper les prestiges d'Alcine; & en imitant l'Arioste lui-même qui, souvent dans ses prologues, après avoir fait respirer à l'orgueil des belles le parfum des plus douces louanges, leur fait avaler ensuite le breuvage amer de la raillerie & de la vérité, je vais laisser reprendre à la raison les droits qu'elle avoit oubliés dans le premier enchantement où la lecture de ce Poéte magique la tenoit enchaînée.

Quelque soit la prévention des Italiens & d'un certain nombre d'Ecrivains françois, qui, à l'exemple de

Voltaire, préfèrent le *Roland furieux* à l'Iliade & l'Odyssée, on ne sauroit faire une comparaison raisonnable des jeux d'une imagination brillante, mais vagabonde & déréglée, aux inventions sublimes d'un génie aussi sage que vaste & profond. Ce seroit détruire toute idée de régularité, & les principes les plus communs du bon sens, que de vouloir défendre le plan bizarre du Poëme de l'Arioste, & de le regarder autrement que comme un tissu de contes sérieux ou comiques entremêlés d'une manière ingénieuse & piquante à une action qui n'est point principale, puisqu'à peine elle occupe la dixième partie de l'Ouvrage. Nulle proportion, nul ensemble, nul rapport des parties au tout, &, quoiqu'un fil imperceptible semble lier toutes ces parties disparates, le désordre est trop apparent & trop réel. Il seroit injuste de ne pas reconnoître la supériorité de la *Jérusalem délivrée*, du côté du plan & de l'économie poëtique, malgré les défauts évidens, les épisodes déplacés, les excrescences de toute espèce qui défigurent le corps de ce

Poëme, & en gâtent les proportions. L'ouvrage du Tasse tiendra toujours un rang, quelqu'il soit, parmi les Poëmes épiques & réguliers; le *Roland furieux* sera, si l'on veut, le plus excellent des ouvrages de caprice, & le premier des Poëmes irréguliers & bizarres. Semblable à ces Édifices gothiques, dont l'ensemble choque le goût & les idées du vrai beau, mais dont on admire l'exécution hardie & la grandeur démesurée; le Poëme de l'Arioste annonce une imagination étonnante; mais on voit par-tout dans sa forme & dans son plan, cette gothique empreinte, qui, malgré la renaissance des arts & du goût, ne défiguroit pas moins les ouvrages d'esprit que ceux d'architecture. La marche romanesque & compliquée; la multiplicité des avantures, des épisodes & des hors-d'œuvre; le merveilleux outré, gigantesque & même puéril, le mélange continuel de tous les tons, depuis le sublime jusqu'au burlesque; tout jusqu'à la forme des vers distribués en *octaves*, & terminés par des rimes toujours uniformes en *o*, en *a*,

en *e*, & en *i*, défaut particulier aux Italiens, & dont le *Tasse* ne s'est point garanti ; tout, vous dis-je, atteste la singularité bizarre de ces compositions poëtiques, & empêche de les assimiler à ces poëmes réguliers & conformes au goût général de toutes les nations.

Mais ce qui doit assurer à l'*Arioste* une gloire immortelle, ce qui le met au-dessus du *Tasse*, & peut-être de tous les Poëtes modernes, c'est son génie pour peindre la nature dans tous ses détails, & le cœur humain dans toutes ses passions ; c'est la richesse de ses couleurs, la variété de ses tableaux, la fécondité de son imagination ; c'est ce talent d'exprimer les grandes choses avec toute la force, la chaleur, & le sublime poétique, & de jetter sur les plus petits objets des fleurs de toute espèce & des agrémens toujours nouveaux ; c'est enfin ce stile enchanteur que les ris & les graces semblent avoir inspiré, pour en faire leur propre langage. Voilà ce qui rendra la lecture de l'*Arioste* charmante & délicieuse dans tous les temps & à tous

les esprits. On pourra sans doute lui préférer en quelques parties l'excellent & naïf *la Fontaine*; mais on ne trouvera dans aucun Poëte moderne autant de talens réunis pour enchanter & pour plaire.

C'est bien en vain que des beaux-esprits François veulent comparer à son Poëme une *Pucelle d'Orléans*, qu'un Auteur moins gracieux que cynique, a choisie pour son héroïne, dans le beau dessein de la déshonorer. Le plan de cet ouvrage est bien plus vicieux encore que celui de *Roland Furieux*, puisqu'à peine le sujet principal y est-il effleuré, & que les épisodes y sont liés sans aucun art & d'une manière bien moins ingénieuse; d'ailleurs, ce qui plaît dans l'*Arioste*, c'est que ses principaux personnages y sont tous présentés sous un aspect intéressant; ses héros ne sont point avilis & dégradés; il n'a jetté le ridicule & le mépris que sur des personnages subalternes. S'il avoit eû à peindre une guerrière magnanime qui sauve son Roi & sa patrie du joug des Anglois, auroit-il

cherché à noircir sa vertu, à la couvrir d'infamie & de turpitude, lui qui s'est plû à orner de couleurs nobles & aimables les *Bradamante*, & les *Marphise*, héroïnes bien moins importantes que la libératrice de la France? Nous auroit-il représenté comme une coureuse suivant l'armée, abandonnée aux Pages & aux Aumôniers, cette belle *Agnès*, dont l'ame étoit si élevée, les sentimens si généreux, & qui fût la première à ranimer le courage du Roi qui oublioit sa gloire pour ses plaisirs? Auroit-il prostitué le pinceau des graces aux sales images de la plus dégoutante crapule? Auroit-il fait d'un Poëme consacré au plaisir des honnêtes gens, une galerie de portraits infâmes & de figures de l'*Arétin*? L'*Arioste* avoit le goût trop délicat, pour rassasier tout d'un coup l'imagination du lecteur, en ouvrant son Poëme, par une jouissance; il savoit que la volupté a ses mystères qui sont faits pour être devinés, & que le plus grand charme de l'amour, ainsi que des peintures qu'on en veut faire, est

de laisser toujours quelque chose à desirer : il savoit que le spectacle effronté de la débauche révolte les yeux les plus impudens, quand il est offert en public ; & que si la décence & l'honnêteté n'étoient pas des vertus, il faudroit encore les respecter par goût, par estime de soi-même, & pour plaire aux esprits bien faits. Nous entendons pourtant bien des gens établir principalement la gloire de *Voltaire* sur un Poëme qu'on ne peut nommer sans faire rougir les personnes bien nées ; où le libertinage de toute espèce est étalé dans toutes ses progressions, jusqu'aux excès les plus monstrueux ; où les graces ne semblent être amenées de temps en temps & malgré elles, que pour être profanées & souillées de tous les outrages de la prostitution ; où les agrémens du style sont continuellement étouffés par un ton dérisoire & burlesque, par une débauche & une yvresse d'esprit, qui détruisent les charmes de la naïveté, effarouchent les ris & l'enjouement, & n'offrent à la suite

d'un badinage aimable que le délire d'une imagination corrompue.

Soyons donc justes, & convenons que nous n'avons point en France un Poëme qui soit dans le même genre que celui de l'*Arioste*; ne comparons point au *Roland Furieux* qui fait la gloire de son Auteur & celle de l'Italie, un ouvrage fait pour déshonorer & les héros qui y sont célébrés, & la poésie employée à un tel usage, & tout autre Poëte que *Voltaire*.

Il existoit deux traductions de l'*Arioste*, fort littérales & peu lisibles, de *Chappuis* & de *Rosset*, long-temps avant celle de *Mirabeau* qui, le premier a fait paroître l'*Arioste* dans notre langue, sous une forme plus élégante & plus honnête. Le stile de ce traducteur, en général, foible & peu animé, n'avoit pas conservé les couleurs si vives & si brillantes du Poëte Italien; il avoit souvent laissé faner sous sa plume ces fleurs délicieuses & pleines de fraîcheur, qui demandent une main si délicate pour être heureusement transplantées d'une langue dans une autre : il n'avoit point assez

allumé sa verve à l'enthousiasme de l'original, pour atteindre à la hauteur de son vol, & à la chaleur de ses récits. C'est pour réparer le tort que la foiblesse de *Mirabeau* avoit fait au génie de l'*Arioste*, que M. le Comte de *Tressan* a entrepris la nouvelle traduction du *Roland Furieux* qu'il vient de donner au public : il a crû devoir la faire précéder d'un extrait du *Roland Amoureux*, commencé par *le Boyardo*, & continué par *Francesco Berni*, dont le Poëme de l'*Arioste* semble n'être qu'une suite, & souvent une imitation; ayant puisé dans cette source les caractères de ses héros, les fables d'enchanteurs, les fictions magiques, & même plusieurs événemens qu'il a sû s'approprier en les embellissant par ses récits. Il paroît s'être appliqué à réunir dans son stile la noblesse du *Boyardo*, en y joignant plus de force, & de chaleur, & la gaîté du *Berni*, en s'abstenant le plus qu'il lui a été possible, de sa licence burlesque. On ne peut douter, en lisant le *Berni*, qu'il n'ait servi, en plusieurs choses, de modèle à l'*A-*

rioste, sur-tout dans la manière de joindre le plaisant au sérieux, & de prêter une ame allégorique aux affections & aux simples sentimens du cœur. Vous vous rappellez cet endroit du *Roland Furieux*, où la jalousie, sous la forme d'un affreux dragon, poursuit *Renaud*, saute en croupe derrière lui, le lie de ses serpens & les lui glisse dans le sein ; cette peinture énergique n'est-elle pas une imitation de celle-ci *du Berni* ? » Pour » comble de fatigue & de peine, un » spectre affreux & livide, armé d'un » long fouet, le poursuit, le frappe, » & *Roland* quoiqu'armé sent tous les » coups qu'il lui porte : furieux, il » se retourne, il veut frapper un coup » de gantelet sur le spectre, il ne » trouve qu'une ombre légère qui re- » double ses atteintes, en lui criant » qu'il est le Repentir, & qu'il le pour- » suivra toujours ».

L'Arioste ne vous offrira point, dans le genre gracieux, une allégorie plus délicate & plus charmante que celle de son devancier, au sujet de l'indifférence de Renaud insensible

aux attraits & à l'amour d'Angélique.
« Un soir, fatigué de sa longue
» recherche, il s'endormit sur les
» bords fleuris d'une fontaine, &
» bientôt son esprit fut agité par
» l'impression d'un songe ; il lui sem-
» bla voir danser près de lui trois
» jeunes Nymphes à demi-nues qui
» répandoient des fleurs sur un
» jeune enfant d'une rare beauté ;
» l'enfant répondoit à la cadence de
» leurs voix & de leurs pieds légers,
» par le battement de ses aîles ;
» quelquefois elles se penchoient en
» rond sur lui, faisant semblant de
» l'attacher avec leurs guirlandes ; la
» plus téméraire étoit arrêtée par un
» baiser qu'elle recevoit en rougissant,
» mais auquel l'instant d'après elle
» s'exposoit encore. Renaud étoit vi-
» vement ému par ce charmant specta-
» cle, lorsque tout à coup les Nymphes
» interrompirent leur danse, & paru-
» rent le regarder avec indignation :
» n'est-ce pas là, dit l'une d'elles,
» ce Paladin rebelle à l'amour, &
» dont l'ame insensible fait soupirer
» vainement la beauté qui nous res-

» semble le plus? A ces mots, les trois
» Nymphes l'entourent, le frappent de
» leurs guirlandes; le jeune enfant prend
» une tige de lys, & la fait tomber sur le
» casque de Mambrin ; les armes impé-
» nétrables de *Renaud* ne l'empêchent
» point de sentir vivement ces attein-
» tes ; bientôt il est obligé de leur
» crier merci. Je n'en accorde jamais,
» répond l'enfant en faisant un ris
» malin, & tu subiras encore plus la
» punition de ton indifférence. A ces
» mots, *Renaud* voit les trois Nymphes
» déployer des aîles pareilles à celles
» de l'enfant ; tous les quatre s'élèvent
» dans les airs, disparoissent entre les
» rameaux des arbres, en laissant
» après eux des sillons de lumière.
» *Renaud* agité par ce songe, se ré-
» veille le front humide, & la poi-
» trine embrasée ; il détache son cas-
» que, le plonge dans les eaux de la
» fontaine pour appaiser le feu qui le
» dévore : c'étoit celle de l'amour.
» A peine cette eau brulante a-t-elle
» touché ses lèvres qu'*Angélique* paroît
» à son souvenir avec tous ses charmes,
» & les mortels regrets déchirent son

» cœur : il reconnoît ces mêmes ga-
» zons, cette même place où la belle
» Princesse du *Cathay* l'a prévenu par
» les discours les plus tendres ; il se
» rappelle les coupables dédains dont
» il a payé tant d'amour ; il se fait
» une peinture si vive du bonheur qu'il
» a perdu par sa faute, que pénétré
» de désespoir, il verse un torrent de
» larmes ; il baise cent fois les gazons
» que le beau corps d'*Angélique* a fou-
» lés ; & tout ce qu'il fait pour sou-
» lager sa peine, ne fait que redoubler
» la fureur de ses regrets & de ses
» désirs. Plein des nouveaux transports
» qui l'agitent, il vole à *Bayard*, &
» part avec le dessein de chercher
» *Angélique*, d'expier sa faute à ses
» pieds, & d'y mourir s'il la trouve
» inflexible ».

Une des choses qui vous procurent le plus de plaisir dans la lecture de l'*Arioste*, c'est le charme naturel de ses comparaisons souvent magnifiques, & plus souvent encore aussi riantes & aussi fraîches que les fleurs du Printemps ; mais il n'en a guère de plus agréable que celle-ci du *Berni*, « *Roland*

» veut saisir Morgane ; mais l'hyron-
» delle qui plane doucement sur la
» pointe des herbes, en les battant du
» bout de ses aîles, s'éloigne moins
» rapidement de la jeune fille qui
» croit pouvoir la prendre, que Mor-
» gane ne s'échappe des mains du
» Paladin ».

Vous serez moins étonné du mérite de l'*Arioste*, après avoir lu cet extrait du *Roland amoureux*, qui remplit le premier volume, & qui est fait avec beaucoup d'art & de goût ; ce que vous venez de lire doit vous donner déjà une idée très-avantageuse de la manière d'écrire élégante & fleurie du nouveau Traducteur : vous en jugerez encore mieux d'après les citations diverses que vais vous faire du *Roland furieux*, & que je ne craindrai point de multiplier, sachant bien qu'on ne court pas risque d'ennuyer en citant l'*Arioste*, traduit par M. le Comte de *Tressan*. Voyons comme il a peint au premier chant la fuite d'*Angélique*, effrayée du combat de *Renaud* & de *Ferragus*, tous deux amoureux d'elle. « Elle fuyoit au

» travers d'une forêt obscure, pré-
» férant toujours les lieux les plus
» sauvages & les plus solitaires ; les
» branches agitées des hêtres & des
» ormeaux, le léger bruit du *zéphir
» sifflant* dans l'épais feuillage, suffi-
» soient pour augmenter sa peur ;
» jusqu'aux ombres légères que les
» rayons interceptés du soleil for-
» moient sur les collines ou dans les
» vallons, tout lui paroissoit être
» *Renaud* prêt à la joindre. C'est ainsi
» qu'un jeune faon, ou le chevreuil
» encore allaité par sa mère, fuient
» le bosquet qui les a vu naître, en
» voyant au travers d'un buisson leur
» malheureuse mère se débattre encore
» entre les griffes tranchantes du cruel
» Léopard, & bramer les flancs entr'ou-
» verts sous ses dents meurtrières. Jus-
» qu'à la moindre racine, jusqu'au
» baliveau naissant qui le touche dans
» sa course rapide, tout fait croire au
» timide animal qu'il est déjà dans la
» gueule sanglante de la bête cruelle
» qu'il s'efforce de fuir ».

Le *zéphir sifflant* ne me paroît pas une heureuse expression & n'est point

dans l'original ; *les ombres que formoient les rayons interceptés du soleil*, allongent cette phrase en pure perte ; c'est une explication physique, peu convenable aux images de la Poésie. L'*Arioste* dit simplement, mais vivement.

Ad ogni umbra veduta ó in monte, ó in
   valle,
Temea Rinaldo haver sempre à le spalle.

Mirabeau rend plus naturellement ces deux vers. *Une ombre qu'elle découvre de loin, ou sur une hauteur, ou dans un vallon, lui semble être Renaud qui la poursuit, & qui est près de l'atteindre.* Je trouve dans le même chant un autre petit morceau dans lequel *Mirabeau* me semble encore avoir mieux conservé la tournure simple & naïve de l'italien.

O gran bontà de' Cavalieri antiqui,
Eran rivali, eran di fe diversi ;
E si sentian de gli aspri colpi iniqui
Per tutta la persona anco dolersi,
E pur per selve oscure, e calli obliqui
Insieme van, senza sospetto haversi.

Le nouveau Traducteur nous dit : « ô générosité des braves Chevaliers » de ces temps antiques ! Ceux-çi, » quoique rivaux, quoique d'une » Religion différente, brisés, meur» tris par les coups terribles qu'ils ve» noient de se porter, s'en alloient » ensemble, sans défiance, à travers » les bois les plus épais ». Ne trouvez-vous pas que cette phrase trop liée, & embarrassée par ces *quoique* n'a plus cet air facile de l'original, ni la grace de la suspension, que *Mirabeau* a bien sentie en traduisant ainsi ? *O franchise héroïque de ces anciens Chevaliers ! Ceux-ci étoient rivaux ; leur Religion étoit différente ; ils étoient encore tout froissés des rudes coups qu'ils venoient de se porter ; & cependant sans soupçon, sans défiance l'un de l'autre, ils vont ensemble par des sentiers tortueux, & dans l'obscurité des bois.*

Mais pour quelques passages où l'ancien Traducteur a été plus heureux que le nouveau, celui-ci offre par-tout des preuves de sa victoire sur son dévancier. En général *Mirabeau* ne peut soutenir la comparaison

avec M. *de Treſſan*, dans les endroits gracieux qui demandent une touche délicate & moëlleuſe. Liſez, je vous prie, la comparaiſon ſuivante, & laiſſez de côté la verſion de *Mirabeau*.

« La jeune Vierge eſt ſemblable à » la naiſſante roſe qui brille & ſe » repoſe ſur la branche épineuſe, » dont elle eſt nourrie; tant que le » troupeau ni ſon berger n'en appro- » chent pas, le zéphir agréable, les » pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne » le pied du roſier, la terre même » qui le porte, tout contribue à lui » conſerver ſon éclat & ſa fraîcheur; » la jeuneſſe brillante de l'un & de » l'autre ſexe l'admire & la déſire; » l'une veut en parer ſon ſein, l'autre » veut la placer dans ſa coëffure; » mais bientôt elle perd tous ces » avantages, lorſqu'on l'enlève de la » branche verte & pliante dont les » petits dards n'ont pu la défendre. » La jeune fille, ſemblable à cette » fleur, doit donc bien ſe garder de » ſe laiſſer enlever la roſe qu'elle a » reçue de la Nature: un ſeul amant » qu'elle a la foibleſſe de rendre heu-

» reux, lui fait perdre le cœur de
» tous les autres. Heureuse encore
» de rester aimée par celui qui lui
» ravit tous les trésors de son sein »!

Voici pourtant un endroit où le pinceau du nouveau Traducteur s'est un peu égaré & dans lequel *Mirabeau* me semble avoir tout l'avantage : c'est lui que je vous citerai le premier.

« Pendant ce récit, la belle Olym-
» pe ne cessoit de verser des larmes :
» son visage qui en étoit couvert,
» donnoit alors l'idée de certains jours
» du Printemps, où l'on voit un
» nuage obscurcir l'éclat du soleil, &
» répandre sur la terre une douce
» pluie, pendant que le rossignol,
» sous un verd feuillage, fait enten-
» dre ses aimables accens. L'amour
» baignoit ses aîles dans les larmes
» d'Olympe : il se plaisoit à contem-
» pler ses charmes. Il prit un trait
» doré qu'il avoit forgé au feu de ses
» beaux yeux & trempé ensuite dans
» le ruisseau de pleurs qui couloient
» entre les lys & les roses de son tein,
» & il le lança aussi-tôt contre le jeune
» Roi d'Irlande ».

Vous trouverez quelque chose de plus gêné dans la tournure de cette nouvelle traduction, qui peut-être est plus littérale & plus exacte. « Pendant ce récit, les *beaux* yeux de » la *belle Olympe* étoient baignés de » pleurs. Son visage étoit alors *tel* » *que la Nature* paroît dans les beaux » jours du Printemps, lorsqu'une pluie » fine baigne la verdure & les fleurs, » & que le soleil paroît & se cache » tour-à-tour entre les nuages. *De* » *même aussi comme* le rossignol chante » alors, & se baigne en se *roulant* » sur le feuillage, l'amour sembloit » se jouer & baigner les plumes de ses » aîles dans les pleurs d'*Olympe*, & » *jouir* des rayons de ses yeux célestes. » C'est dans le feu de ces rayons qu'il » sembloit forger ses traits ; c'est dans » le petit ruisseau que les larmes for» moient sur ses joues vermeilles & » brillantes de fleurs, qu'il en trem» poit la pointe ».

Une des allégories les plus piquantes & les plus satiriques que la Poésie moderne ait inventées, est celle du quatorzième chant, où l'Archange

Michel, pour obéir aux ordres de l'Éternel, va chercher la discorde & le silence : l'une pour mettre le trouble dans l'armée des Infidèles, & l'autre pour favoriser la marche du corps de troupes, amené par *Renaud* au secours de Charlemagne. M. *de Tressan* a rendu tout ce morceau avec beaucoup plus de légéreté, de sel & de finesse que son prédécesseur; c'est sa traduction que je vais vous rapporter, & qui vous fera le plus grand plaisir. Où Michel ira-t-il chercher le silence pour exécuter le premier ordre qu'il a reçu ?

» Il vole d'abord dans ces lieux, » où les habits, les vœux, les anciens » usages lui font croire qu'il doit le » trouver; il voit l'un de ces grands » Monastères, où les Frères & les Re- » ligieux sont également obligés de » ne se point parler; où le silence doit » commander sans cesse, son nom étant » inscrit non-seulement sur la porte » du chœur de leur église, mais aussi » sur celle des dortoirs, des réfec- » toires & de toutes les salles de la » maison. Plein de cette espérance,

» il agite plus vivement ses aîles do-
» rées ; c'est dans ce monastère qu'il
» compte le trouver, ayant pour *com-*
» *pagnes* la paix, *le doux repos* & la
» charité. Mais qu'il se trouva trompé
» dans son attente ! Dès qu'il fut dans
» ces grands cloîtres : le silence n'ha-
» bite plus *ces lieux*, lui dit-on ; il
» n'en existe plus que le nom : la
» Piété, la Paix, l'Humilité, l'Amour
» du prochain, qui régnoient en *ces*
» *lieux*, dans les anciens temps, ne s'y
» trouvent pas davantage : la Gour-
» mandise, l'Avarice, la Colère, l'Or-
» gueil, la Paresse & la Cruauté les en
» ont bannies. Le Messager céleste
» s'étonne avec raison ; il jette un œil
» d'indignation sur cette méprisable
» troupe ; mais du moins il trouve
» & reconnoît la Discorde, que l'E-
» ternel lui commandoit de chercher.
» Il avoit cru d'abord qu'il seroit obli-
» gé d'aller parmi les réprouvés, jus-
» ques dans les abîmes de l'Averne ;
» heureusement elle parut à ses yeux
» dans ce nouvel Enfer. Eh ! qui le
» croiroit ? Parmi tant de prières & de
» saints sacrifices. Michel est très-éton-
né

» né de cette découverte, il croyoit
» devoir faire un bien plus long che-
» min pour trouver la Discorde. Ce-
» pendant il vit qu'il ne se méprenoit
» pas ; ses habits composés de bandes
» inégales, variées de cent couleurs
» différentes, la faisoient connoître ;
» le vent en agitoit les bandes à cha-
» que pas ; tantôt elle étoit presque
» nue, d'autres fois elle paroissoit
» couverte. Ses cheveux noirs ou
» blancs, dorés ou argentés, & tou-
» jours prêts à s'entremêler ensemble,
» étoient dispersés sur ses épaules &
» sur sa poitrine ; un petit nombre en
» étoit réuni dans une tresse, d'autres
» étoient relevés sous sa coëffure ; son
» sein, ses bras étoient pleins de libel-
» les, d'assignations, de consultations,
» & d'autres papiers de chicane ; elle
» avoit aussi de grandes liasses de causes
» à consulter, & d'autorités qui met-
» tent toujours en danger les posses-
» sions du foible. Elle étoit entourée
» devant, derrière elle, & sur ses
» côtés, de Notaires, de Procureurs
» & d'Avocats. L'Archange l'appelle
» & lui commande de se porter en

» tre les chefs principaux des Sarra-
» sins & de trouver des moyens pour
» qu'ils se détruisent entr'eux par une
» guerre cruelle. Il lui demande ensuite
» quel est le lieu que le silence habite ;
» il croit qu'elle en doit sçavoir des
» nouvelles, comme parcourant sans
» cesse toute la terre pour y porter les
» feux & les ruines de la division. La
» Discorde lui répondit ; je n'ai nulle
» idée de l'avoir jamais rencontré ; j'en
» ai souvent entendu parler, ainsi que
» de sa finesse dans ce qu'il entreprend ;
» mais consultons la Fraude qui se
» trouve aussi parmi nous ; elle en a
» si souvent besoin, qu'elle doit en
» sçavoir des nouvelles. A ces mots,
» elle la montre du doigt à Michel,
» en lui disant ; la voilà. La fraude avoit
» un visage ouvert & même agréable ;
» elle étoit vêtue avec décence ; ses
» regards avoient quelque chose de
» respectueux & de timide ; elle mar-
» choit posément, & son parler étoit
» si doux & si modeste, qu'il sembloit
» à Michel qu'elle étoit prête à répé-
» ter le premier mot de la Saluta-
» tion qu'il avoit faite à Marie. Ce-

» pendant rien n'étoit plus affreux &
» plus difforme que tout ce qu'elle
» sçavoit cacher aux yeux par ses som-
» bres détours & par ses ruses coupa-
» bles. Sous son habit ample & très-
» long, elle portoit toujours un poi-
» gnard nouvellement émoulu. L'Ange
» lui demanda quel chemin il devoit
» prendre pour trouver le Silence.....
» Le meilleur moyen, dit-elle, qui
» puisse vous réussir, c'est de vous ren-
» dre vers le milieu de la nuit, dans
» l'antre qu'habite le sommeil; le Si-
» lence doit en défendre l'approche....
» L'on voit dans l'Arabie une petite
» vallée agréable, éloignée des cités &
» même des hameaux, à l'abri de deux
» hautes montagnes; elle est couverte
» d'anciens sapins, de gros hêtres; le
» soleil tourne & frappe à plomb en
» vain sur cette vallée; tous ses rayons
» sont interceptés; une route couverte
» d'épais rameaux conduit à un grand
» soûterrein. Une spacieuse caverne
» s'étend dans le roc sous cette forêt
» ténébreuse; le lierre suit l'éléva-
» tion de son portique, le couronne
» en festons, & le tapisse par ses con-

» tours tortueux. C'eſt dans cet aſyle
» que repoſe l'Oubli de tous les maux
» & le paiſible Sommeil. L'Oiſiveté
» graſſe & peſante occupe un des coins
» de cette grotte. La Pareſſe aſſiſe pe-
» ſamment ſur la terre d'un autre côté,
» ne peut faire un pas, ni même ſe
» tenir ſur ſes jambes molles & débi-
» les. L'oubli reſte à la porte, ne re-
» connoiſſant, ni ne laiſſant entrer
» perſonne; il n'écoute aucun meſ-
» ſage, ni ne répond; il tire un voile
» obſcur ſur tous les hommes. Le
» Silence ſert de garde à ce ſéjour, au-
» tour duquel il tourne ſans ceſſe; ſa
» chauſſure eſt de feutre; un manteau
» brun l'enveloppe; & de ſa main, il
» fait ſigne de loin à ceux qui s'ap-
» prochent de s'éloigner. Michel l'a-
» borda doucement & lui dit à l'o-
» reille: le Dieu vivant t'ordonne de
» conduire Renaud à Paris, avec le
» ſecours qu'il amène à ſon Souverain.
» Il veut que tu le conduiſes ſi ſécre-
» tement que les Sarraſins ne puiſſent
» entendre aucun bruit, & qu'avant
» qu'ils ayent aucune connoiſſance de
» ces troupes, ils ſoient attaqués de

» tous côtés. Le Silence ne fit pour
» toute réponse qu'un signe de respect
» & d'obéissance ; il vole derrière Mi-
» chel, & de ce premier vol, ils se
» rendent en Picardie, &c. »

Tout ce morceau est d'un goût exquis, de la plus fine allégorie ; il est assez étendu pour vous faire connoître l'élégance soutenue du nouveau Traducteur. Voyons s'il réussit aussi bien dans les peintures des sentimens & des passions. Un des meilleurs endroits de l'Arioste en ce genre, est celui du dixième Chant, lorsqu'il décrit le fatal moment où la belle Olympe se voit abandonnée sur un rocher désert, par le perfide Birène son époux. Vous me permettrez de vous citer d'abord l'original.

Rimase a dietro il lito, e la meschina
Olimpia, che dormì senza destarse,
Fin che l'Aurora la gelata brina,
Da le dorate rote in terra sparse ;
E s'udir le Alcionie à la marina
De l'antico infortunio lamentar se,
Nè desta, nè dormendo ella la mano
Per Bireno abbracciar stese, mà in vano.

Nessuno trova ; à se le man ritira ;
De novo tenta ; e pur nessuno trova ;
Di quà l'un braccio, e di l'altro gira,
Hor l'una, hor l'altra gamba, e uulla giova
Caccia'l sonno il timor ; gli occhi apre, e mira ;
Non vede alcuno. Hor già non scalda e cova
Più le vedove piume ; ma si getta
Del letto, e fuor del padiglione in fretta.
E corre al mar, graffandiosi le gote,
Presaga, e certa ormai di sua fortuna,
Si straccia i crini, e il petto si percote.
E va guardendo (che splendea la luna)
Se veder cosa, fuor che'l lito puote ;
Nè fuor, che'l lito, vede cosa alcuna,
Bireno chiama ; al nome di Bireno
Rispondean gli an tri, che pietà n'havieno.

Voici maintenant la nouvelle Traduction : » La malheureuse Olympe » dort tranquillement jusqu'à l'heure » où l'Aurore répand une froide » bruine, & que l'on entend l'Alcion » plaindre encore ses anciens malheurs » par son triste cri. Olympe alors étend » vainement un de ses bras pour em-

» brasser Birène; elle se retire, ne trouvant personne; elle essaye de nouveau; ses bras, ses jambes cherchent inutilement son époux, & la terreur achève de dissiper son sommeil; ses yeux ne la rassurent pas davantage. Elle quitte ce lit qui devient l'objet le plus cruel pour elle, & sort en diligence du pavillon; elle court vers la mer, toute échevelée, & déchirant ses joues; elle commence à prévoir l'excès de son malheur; elle frappe son sein, arrache ses cheveux, & porte ses regards inquiets sur le rivage éclairé par les foibles rayons de la lune; elle appelle Birène à grands cris, les seuls antres & les rochers émus par sa voix répondent à ses plaintes ».

Cette peinture est achevée; mais vous remarquerez sans doute que le Traducteur n'a pas exprimé d'une manière assez heureuse, le trait le plus intéressant de ce tableau; lorsqu'Olympe encore à moitié endormie, étend sa main pour embrasser son époux :

Nè desta, ne dormendo alla la mano
Per Bireno abbracciar stese, ma in vano;
Nessuno trova; à se le man ritira,
De novo tenta; è pur nessuno trova.

Il étoit indispensable de conserver la répétition de *nessuno trova*, qui donne tant de vivacité, & un tour si naïf à cet endroit. *Elle étend une main pour embrasser son époux, mais en vain, elle ne trouve personne : elle retire sa main tremblante, puis elle l'étend une seconde fois, & ne trouve personne.* Les deux derniers vers, offrent encore une répétition qui fait beauté, & que le Traducteur n'a pas rendu.

Bireno chiama, e al nome di Biereno
Rispondean gli antri, che pietà n'havieno.

Elle appelle à grands cris le perfide Birène, & les antres émus répètent le nom de Birène.

L'impartialité qui doit toujours accompagner la critique, me force d'avouer que le nouveau Traducteur ne me paroît pas avoir autant de supériorité sur Mirabeau, dans les descriptions

de combats, que dans les autres endroits du Poëme ; & pour vous mettre en état de prononcer à ce sujet, je vais vous rapporter un très-beau morceau du quatorzième chant, lorsque Rodomont fait donner l'assaut aux murs de Paris. Je commencerai par la nouvelle Traduction.

» Mille échelles se dressent & s'appuyent presque en même-temps : » deux soldats peuvent y monter de » front ; le premier assaillant se sent » presser par le second, celui-ci se » trouve porté en avant par le troi» sième ; l'un monte avec valeur, la » crainte y détermine l'autre, ils sont » contraints par la force à montrer » un courage égal : Rodomont étant » toujours prêt à frapper ceux qui sont » rétardés par la peur, les tue ou les » couvre de blessures ; quelques-uns » font leurs efforts pour monter sur » les murs, au milieu des feux ardens » & des ruines ; les autres cherchent » des yeux quelle est la voie la moins » périlleuse. Rodomont seul dédaigne » la route la plus sûre ; il cherche celle » où la réussite lui paroît être la plus

» déſeſpérée, & tandis que quelques-
» uns font des vœux, il offenſe le Ciel
» par ſes blaſphêmes : il étoit armé
» d'un fort harnois taillé dans la peau
» écailleuſe d'un dragon ; il s'en étoit
» couvert après ſon ayeul, l'impie Edi-
» ficateur de la Tour de Babel ; ce Géant
» eut déſiré pouvoir attaquer l'Eter-
» nel juſques ſur la voûte d'où ſon Em-
» pire s'étend ſur tous les Aſtres ; c'eſt
» dans cet inſenſé & coupable deſſein
» qu'il avoit fait forger le reſte de ſon
» armure & ſa redoutable épée : Ro-
» domont non moins indompté, ſu-
» perbe & furieux que Nembrod, eût
» eſcaladé le Ciel, ainſi que lui, s'il
» eût pu trouver *quelques points d'ap-*
» *pui* : il ne s'amuſe donc point à
» conſidérer ſi les murs ſont entiers
» ou déſemparés, ſi le foſſé eſt pro-
» fond ou guéable, il s'élance & le
» traverſe en courant, quoique l'eau
» monte juſqu'à ſa bouche. C'eſt cou-
» vert de fange & baigné d'eau qu'il
» ſe précipite au milieu des feux, des
» roches, des arcs & des baliſtes : ainſi
» qu'un fougueux ſanglier briſe avec
» ſon poitrail, ſon boutoir & ſes dé-

» fenses, les foibles roseaux, & se fait
» une large place, de même le furieux
» Sarrasin, son bouclier sur la tête,
» vient au pied du mur, en insultant
» jusqu'au Ciel même ».

Lisez maintenant la Traduction de Mirabeau.

» Mille échelles furent dressées en
» même-temps contre la muraille.
» Deux hommes pouvoient y monter
» de front. Ceux du second rang pous-
» soient ceux du premier ; & ceux-ci
» étoient eux-mêmes poussés par d'au-
» tres qui montoient après eux. Les
» uns étoient soutenus par leur cou-
» rage, les autres l'étoient par la crainte,
» & tous étoient également con-
» traints de s'exposer au danger,
» car le cruel Rodomont blessoit, ou
» tuoit sans pitié tous ceux qu'il voyoit
» monter avec lenteur. Chacun donc
» s'efforçoit de gagner le haut de la
» muraille, au travers des feux & des
» pierres que lançoient les assiégés.
» Entre un si grand nombre d'assaillans
» qui ne songeoient qu'à s'ouvrir un
» passage aux endroits qu'ils jugeoient
» les moins difficiles, Rodomont étoit

» le seul qui, sans égard aux difficul-
» tés, affrontoit le péril avec audace,
» & entreprenoit de monter par des
» routes impraticables : tous les au-
» tres faisoient des vœux au Ciel, lui
» seul l'outrageoit par ses blasphêmes.
» Il étoit couvert d'une dure & forte
» cuirasse faite de la peau écailleuse
» d'un dragon. L'impie dont il des-
» cendoit, ce téméraire qui fit édi-
» fier Babel, afin de détrôner le Maî-
» tre du monde, s'étoit autrefois armé
» de cette cuirasse, & il avoit fait for-
» ger dans la même vue le bouclier,
» le casque & l'épée que Rodomont
» portoit. Avec autant d'orgueil, de
» fureur & d'impiété, que son ayeul
» Nemrod, le Roi d'Algerse croiroit
» capable de monter jusqu'au Ciel, si
» quelque chemin pouvoit y conduire.
» Il n'examine point si la muraille est
» encore entière, ou s'il y a quelque
» brèche. Il ne fait nulle attention à
» la profondeur du fossé; il s'y jette
» & le traverse en courant, quoiqu'il
» soit dans l'eau presque jusqu'aux
» yeux. Tel qu'un sanglier, avec sa
» poitrine, ses dents & ses ongles, se

» fait aiſément un paſſage au travers » des joncs & des roſeaux : de même » Rodomont, tenant ſon bouclier ſur » ſa tête, s'ouvre une route facile au » travers de l'eau & de la fange, & » malgré les pierres, les feux & les traits » des Chrétiens, il brave tout ce qu'on » lui lance des remparts ; il braveroit » même la foudre ».

Je ne ferai aucune remarque ſur ces deux Traductions ; je vous laiſſe le ſoin d'en faire vous même une comparaiſon réfléchie, & de décider. Au quarante-unième chant, je vois une tempête décrite de main de maître ; elle ſe ſoutient pendant quatre pages avec la même force, avec la même chaleur. A la fin le vaiſſeau eſt abandonné du Pilote même qui ſe jette dans une chaloupe, & tant d'autres s'y jettent après lui, que la chaloupe trop pleine coule à fond preſque à l'inſtant. » On entendit alors bien des » voix plaintives, & bien des cris, » qui furent pouſſés vers le Ciel ! Mais » la mer impitoyable boucha auſſi tôt » le paſſage à ces cris, & l'on n'enten» dit plus rien ».

C'eſt Mirabeau que je viens de citer ; il faut convenir que cette chûte *on n'entendit plus rien* a quelque choſe de ſublime. On voit tous ces malheureux prêts à être ſubmergés. On entend les plaintes & les cris lamentables qu'ils pouſſent vers le Ciel ; l'abîme ſe referme, & l'on n'entend plus rien. Je cherche auſſi-tôt comment le nouveau Traducteur a rendu ce paſſage, & voici ce que je trouve: » Au moment que ceux qui cherchoient à ſauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, ſentirent enfoncer la chalouppe, ils pouſſèrent des cris lamentables & perçans ; mais bientôt une vague écumeuſe achevant de les enſevelir ſous l'onde, nul paſſage ne put laiſſer échapper leurs plaintes ; elles s'éteignirent avec leur reſpiration dans les gouffres qui les engloutiſſoient ». Je ne reconnois plus le trait ſublime, dans cette accumulation de mots qui éteignent le feu & la vivacité de l'image ; il eſt vrai que l'original lui-même ne préſente pas ce trait heu-

reux imaginé par Mirabeau, l'Arioste dit seulement :

Allor s'udi con dolorosi pianti
Chiamar soccorso dal celeste Regno.
Ma quelle voci andaro poco inanti,
Che venne il mar pien d'ira; e di disdegno,
E subito occupò tutta la via
Onde il lamento e il flebil grido Uscia.

Je conviens qu'un traducteur n'est point obligé de prêter à son original des beautés qu'il n'a pas; mais on doit lui savoir gré de ce mérite qui suppose en lui quelque génie; il est si souvent obligé de rester au-dessous de son modèle, qu'il est trop heureux quand il trouve l'occasion de l'embellir. M. *de Tressan* a du moins eû le bonheur de nous faire sentir plus souvent que *Mirabeau*, les graces & la fine plaisanterie de l'*Arioste*; son stile a plus de légèreté & d'enjouement pour rendre le tour ingénieux & piquant de ces contes badins qui sont mêlés aux événemens héroïques. Il est impossible de traduire avec plus d'agrément le contes de *Joconde*, de

la Coupe enchantée, du petit *Chien qui secoue les pierreries*, &c. Et c'est je pense en faire assez l'éloge, si je dis qu'après avoir lû les imitations que *La Fontaine* en a faites, on les lit encore avec un plaisir nouveau dans la traduction de M. *de Tressan*. Voici même un endroit où il a surpassé l'*Arioste* & *La Fontaine*; c'est lorsque le jeune grec va trouver *Flamette* pendant la nuit, dans la chambre d'*Astolphe* & de *Joconde* : » Il étoit bien sûr » que la chère *Flamette* auroit laissé » la porte entr'ouverte; il la trouve » telle en effet : il entre bien dou- » cement; le bout du pied, qu'il tient » en l'air, ne s'appuie en avant que » lorsque les bras étendus l'assurent » qu'il ne peut exciter aucun bruit » en faisant un pas : il retient son » haleine; il continue de porter ses » mains en avant; il parvient enfin à » toucher les rideaux du lit. Dès qu'il » a reconnu le milieu qui les sépare, » s'arrête; il écoute attentivement, » &c. ».

Voltaire avoit en vue cet endroit de l'*Arioste*, & cette imitation quoi-

qu'inférieure à l'original & à la traduction qu'on vient de lire, est un des plus agréables endroits du Poëme dont nous avons parlé plus haut :

Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide,
Guette au passage une souris timide ;
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses piés délicats ;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose avançant vers sa belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil, & haussant les talons.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je vous rapportois tous les endroits, qui m'ont paru dignes des plus grands éloges, par la manière agréable dont ils sont rendus dans la nouvelle traduction : mais ce n'est pas par des éloges qu'on doit se flatter de plaire à un homme du mérite de M. le Comte de *Tressan*, c'est par la franchise qui peut contribuer à rendre son ouvrage meilleur. Je lui dirai donc avec cette franchise loyale, si chérie de nos anciens Paladins, & de ceux qui leur ressemblent, qu'il me paroît en général avoir un peu allongé & para-

phrasé son original, & qu'il n'a pas assez soigné son style; on voit avec peine dans une traduction si élégante & si fleurie des expressions négligées & peu correctes; par exemple : *cet heureux instant fut plus favorable à son amour que mille autres de ses plaintes ne l'avoient été jusqu'alors.* Il faudroit *que mille instants de plaintes* pussent se dire : voici une phrase trop embarassée & qui demande un tour plus facile & plus clair : *c'est ainsi que l'attirant à sa poursuite au milieu de la forêt, sans toutefois s'en laisser approcher, de peur que l'ayant remonté, il ne l'eût forcé de prendre une route contraire à son dessein, il venoit déjà de la lui faire retrouver deux fois.* Ces phrases incidentes sont trop accumulées & donnent au style un air gêné & pénible. *Il entrevoit une lueur comme pourroit être celle d'un flambeau. Comme pourroit être* est languissant. *Polinesse, quoique d'abord ami d'Ariodant, étoit en froid avec lui, &c. être en froid avec lui* n'est-ce pas là une expression néologique? *Sous l'apparence de m'envoyer mettre*

ma tête à couvert dans sa forteresse. M'envoyer mettre ma tête a quelque chose d'un peu bizarre. Le Traducteur emploie souvent le mot *acte* qui est dur, & qui n'a que très-peu d'acceptions convenables. *C'est de vous seuls dont je m'occupe; & qui me rendrez cher le fruit de mon travail.* Ne faudroit-il pas *c'est vous seuls dont je m'occupe & qui:* car *c'est de vous que & qui* ne peut pas être françois. *Les indignes fers qui meurtrissent l'yvoire de vos bras. Meurtrir l'yvoire* est une hardiesse trop forte & qui n'est pas naturelle. *Angélique couverte alors d'un rouge vif qui paroît courir sur l'albâtre de tout son beau corps, confuse de ce que rien ne pouvoit en échapper aux yeux de Roger, & que quelques charmans que puissent-être les attraits qui parent la beauté, il en est qui doivent ne point paroître à la clarté du jour,* &c. La construction de cette phrase est obscure & vicieuse; *confuse, que quelques charmans & il en est, &c.* Le Traducteur n'a pas pris garde que tout cela ne pouvoit pas dépendre de *confuse. Le chien furieux fait claquer ses dents aigues de colère.* On

croit que ses dents sont *aigues de colère. Les coups de tant de guerriers qui rougirent la terre de leur sang ne purent ni réparer, ni ne pouvoient se comparer même aux ravages affreux, &c. ni réparer ni se comparer aux ravages;* ces deux verbes ne peuvent avoir le même régime. *Il sent avec un nouveau désespoir, que c'est trop tard qu'il se repent d'avoir écouté le premier. Le premier désespoir* ne sauroit se dire. *Il est dans l'être des amans d'aggraver les plus légers soupçons.* N'y a-t-il pas là un peu d'affectation? *Des essains de mouches viennent se jetter sur les bords mouillés de lait ou de vin d'un vase.* Cette négligence est trop sensible : en voici une qui ne l'est pas moins, & qui est plus forte. *La colère allume ses yeux cavés de courroux. Cavés de courroux* n'est pas plus heureux que *la colère* qui allume des *yeux de courroux. Un coup de vent chassoit le vaisseau que tout l'équipage avoit abandonné, lors du péril de se briser contre l'écueil:* cette ellipse rend la phrase trop obscure, & n'a rien d'assez vif, ni d'assez élégant pour la faire excuser. *Quelque soin que l'on eût*

pris de ses blessures, elles devenoient de jour en jour dans un état plus dangereux. Devenir dans un état est-il françois ? Je sais bien au moins qu'il n'est pas élégant. *Il leur présente ou l'opposition de son épée, ou celle de son bouclier.* Le mot d'*opposition* n'est pas heureux dans ce sens ; il étoit plus simple de dire, *il leur oppose son épée ou son bouclier.*

Ces négligences & d'autres pareilles sont des tâches légeres, à la vérité; mais quand elle reviennent fréquemment, elles diminuent le plaisir qu'on cherche dans un ouvrage d'agrément. Il est facile de les faire disparoître dans une nouvelle édition, ainsi que plusieurs termes empruntés de sciences ou d'arts, comme *Planimétries, dépouillé Opime, des vaisseaux qui demeurent en panne, le tangage du vaisseau qui fait baigner les bords du château d'avant, des troupes mêlées dans le Béhourdis, un vaisseau nouvellement espalmé*, &c. Les mots tecniques & presque barbares font une aussi étrange figure parmi les fleurs du stile poétique, qu'une bonnet de docteur sur

la tête d'une jolie femme. Quoi qu'il soit, Monsieur, soyez sûr que la lecture de cette nouvelle traduction du *Roland furieux*, vous fera un très-grand plaisir, & que c'est une véritable prouesse digne d'un Chevalier françois, d'avoir pu, à soixante-quinze ans, rendre dans notre langue, d'une manière si agréable, les graces, la légereté, le badinage & les folie de l'*Arioste*.

Je suis, &c.



LETTRE XIV.

Nouveaux Contes Orientaux; par M. le Comte de Caylus, *ornés de figures en taille-douce; nouvelle Édition, 2 vol.* in-12. *A Amsterdam, chez la veuve* Merkus, *Libraire; & à Paris, chez* Mérigot le jeune, *Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée*

S'IL faut en croire l'Imprimeur de ces Contes, nous en devons la traduction, Monsieur, à ces jeunes François qui, sous le nom d'*Enfans de langue*, étudient, aux frais du Gouvernement, le Turc, l'Arabe, le Persan, &c, que leur destination est d'interpréter un jour, avec la qualité de *Drogmans* de l'Ambassade, des Consuls, & de toute la Nation; il affirme que ce recueil est tiré des cent volumes manuscrits déposés à la Bibliothèque du Roi, comme monumens des progrès de ces jeunes Éleves dans

l'intelligence des langues Orientales. Cette assertion circonstanciée ne laisse à M. le Comte *de Caylus* que le mérite d'avoir rassemblé les différentes pièces comprises dans ces deux volumes. En ce cas, ce n'étoit guere la peine d'imprimer en toutes lettres à la tête de cette frivole collection, le nom d'un Littérateur encore plus sçavant que bel esprit, & dont la mémoire se seroit bien passée de ce léger hommage. Mais ce nom respecté dans la république des lettres à tant d'autres titres, décoroit le frontispice des Contes Orientaux dès la première édition, & c'est une présomption assez forte, que M. le Comte *de Caylus* ne se regardoit pas comme simple Editeur de ces merveilleuses bagatelles. Quoi qu'il en soit de la bonne foi de l'Imprimeur dans l'avertissement plaisant ou sérieux qui se lit à la tête de ce Recueil, je continuerai, Monsieur, d'envisager ces Contes prétendus Orientaux, comme une production de la jeunesse du célèbre Auteur à qui le public les attribue. On y reconnoît ce caractère de plai-

ſanterie ſi frappant dans pluſieurs autres ouvrages du même Ecrivain, & l'on y trouveroit encore M. le Comte *de Cailus*, quand bien même on ne le connoîtroit que par les fruits les plus arides de ſa laborieuſe vieilleſſe. Il eſt dans le ſtyle de certains Auteurs une empreinte caractériſtique, un cachet qui leur eſt propre, n'importe l'eſpèce ou l'époque de leurs productions.

Au reſte, Monſieur, il s'en faut bien que ces bouffonneries, ſouvent ſpirituelles & toujours invraiſemblables, puiſſent d'ailleurs ſe comparer aux fictions Orientales, qu'on ne ceſſe de relire dans tous les âges de la vie, & dont l'invention, la naïveté, les images & l'excellente morale intéreſſent également la vieilleſſe & l'enfance ; où le Monarque & le berger peuvent puiſer des leçons de juſtice & de réſignation ; où le philoſophe lui-même peut apprendre à rectifier ſes idées ſur le bonheur, la ſageſſe & la vertu. Vous reconnoiſſez à cet éloge les *Mille & une nuits*, & pluſieurs autres fables Indiennes du

même genre, qui toutes ont le double mérite d'instruire & d'amuser les différentes classes de lecteurs. On ne doute point que M. le Comte *de Cailus* ne se soit proposé ces deux objets dans les nouveaux Contes Orientaux; mais il manque le premier objet avec les meilleures intentions, & le second lui échappe malgré tout son esprit. Des peintures de l'amour & de ses plaisirs, souvent un peu trop nues, ne sont pas un sûr moyen d'être utile, & des satires contre les Prêtres, fussent-ils Indiens, ne sauroient contribuer aux progrès de la morale en Europe. Tel est pourtant le fond de la plupart de ces Contes *anti-Sacerdotaux*. Lisez, Monsieur, si vous en avez le courage, l'histoire de *Jakia & de Meimouné*, vous y verrez réuni dans la personne du *Cheik Ebulkiar* tout ce que l'hypocrisie, la débauche & la cruauté ont de plus révoltant; peignez-vous un homme qui s'est fait une habitude d'immoler chaque jour un autre homme, de lui arracher le cœur, & de s'en repaître avec tranquilité; supposez à ce monf-

-tre âgé de quatre-vingt ans, un serrail composé des plus belles filles de l'Orient, assez de richesses pour satisfaire l'avarice d'un grand Monarque, & tout l'extérieur du Patriarche le plus vénérable ; n'oubliez pas que le palais d'*Ebulkiar*, ce théâtre de toutes les atrocités, est un monastère, qu'*Ebulkiar* est Moine, &c. Et d'après cela, haïssez, calomniez, lapidez tous les Prêtres de toutes les religions, & si vous n'avez pas rempli le vœu de l'auteur, vous pourriez bien avoir saisi le but moral de cette fiction incendiaire.

Comme vous le voyez, Monsieur, ce n'est pas un Conte pour rire que l'histoire de *Jahia & de Meimouné*. On rit du moins un peu dans celle de *la Corbeille miraculeuse* qui vous enlevoit les gens dans un monde inconnu, aërien & plus magique qu'aucun de ceux que vous connoissez. L'objet de ce voyage étoit de voir une Princesse si belle qu'on mouroit de langueur & de tristesse après l'avoir vue, parce qu'il ne suffisoit pas de la voir dans la force du terme ;

on désiroit davantage, & ce qu'on désiroit n'étoit pas impossible. Il n'eût fallu pour être heureux, que se contenir pendant trois nuits ; mais les filles d'honneur de la Princesse y mettoient bon ordre. Ses amans ignorant cette condition, se tiroient fort mal de l'épreuve à laquelle on les soumettoit à leur insçu. Ils étoient galans par politesse ; les suivantes s'en vantoient, & tout étoit perdu. La merveilleuse Corbeille se saisissoit de ces hommes trop complaisans, les ramenoit sur la terre, où ils se condamnoient à un deuil perpétuel, en maudissant les soubrettes, dont les agaceries leur avoient fait perdre le cœur & la main d'une si belle Princesse. L'Auteur a rempli ce canevas de tous les lieux-communs de galanterie qu'a pu lui fournir son imagination peu retenue, & l'on peut dire encore que les mœurs n'ont rien à gagner à la lecture de ce Conte anti-moral, pour ne pas dire un peu libertin.

L'intention de l'Auteur n'est donc point remplie dans l'histoire de la Corbeille, & nous conviendrons que

c'eſt dommage. L'invention de ce Conte eſt ingénieuſe; on y rencontre quelques images aſſez agréables, & de très-jeunes lecteurs pourroient s'intéreſſer aux différentes ſcènes, dont le jardin de la Princeſſe *Zoulouch* eſt le théâtre magique. Mais il eſt dangereux de familiariſer l'imagination des enfans avec ces ſortes de peintures; j'en ſuis faché pour l'ouvrage, vû le dégout des lecteurs raiſonnables pour toute production dénuée de vraiſemblance; car il en faut même dans la fable du *Renard* & du *Corbeau* : des Contes Orientaux ont auſſi beſoin de cette ſorte de vérité qui conſiſte dans les rapports & les proportions des objets même les plus extravagans, dans la conſtance ſoutenue des caractères, dans la propriété du langage aſſorti aux mœurs, aux ſentimens, à l'état des perſonnages qu'on y met en action.

M. le Comte *de Caylus* a donc trop négligé la loi de cette vraiſemblance, exigée même pour les ſujets les plus merveilleux. Je ne vous citerai qu'un exemple de ces inattentions ſi fréquen-

tes dans ce recueil. L'Auteur imagine dans son histoire du *Griffon* un arbre d'une grosseur prodigieuse; quatre cens hommes n'auroient pu l'embrasser: son élévation étoit proportionnée à la circonférence de sa tige. Au haut de cet arbre étoit un nid à plusieurs étages, dont l'étendue surpassoit celle des plus grands châteaux. C'étoit la retraite du *Griffon*, & la prison d'une jeune & belle Princesse qu'il y retenoit pour des raisons qu'il est inutile de vous détailler ici. Un jeune Prince découvre en chassant, l'arbre, le nid & la Princesse. Toutes ces suppositions ne sont pas des invraisemblances dans le genre des Contes Orientaux, mais c'en est une impardonnable de rendre, de si loin, le Prince amoureux de cette charmante prisonnière, & de les faire converser ensemble à une distance aussi considérable. Quand on se rappelle la hauteur de cet arbre si bien proportionné, on ne peut croire qu'ils se soient fait entendre même avec le secours d'un porte-voix.

L'Auteur suppose ailleurs que ce

Griffon femelle avoit enlevé la Princesse au berceau, & qu'il l'avoit allaitée. C'est encore une invraisemblance qu'il falloit sauver par une autre qui fût dans les règles du Conte Oriental. Il n'étoit pas difficile d'imaginer une organisation particulière à cette Reine des oiseaux. C'est à quoi M. le Comte *de Caylus* n'a pas songé, & cette inadvertance mérite d'être observée.

Les convenances ne sont pas mieux gardées dans plusieurs autres fictions du même Auteur, & c'est une des sources de l'ennui qu'elles pourront vous causer. Mais les longueurs & la monotonie sont bien autrement fastidieuses que les défauts qu'on vient de relever. M. le Comte *de Caylus* a celui de ne jamais finir, d'entasser incidens sur incidens, de répéter souvent les mêmes, & d'amener ce qu'il appelle de *grandes révolutions*, par des routes si battues qu'il est très-fatiguant de marcher avec lui. Cette monotonie assoupissante dans chaque histoire en particulier, se fait sentir dans l'ensemble du recueil; plusieurs

de ces Contes sont trop ressemblans les uns aux autres, tant pour le sujet que pour l'exécution; & cette ressemblance va, pour ainsi dire, jusqu'à voir ce mot l'indentité entre l'histoire *des sept Dormans* & celle *du Derviche Abonnadar*. Dans l'une & dans l'autre, l'objet moral est d'inspirer de l'éloignement pour l'avarice, & de l'horreur pour l'ingratitude. Deux monstres y sont mis en scène. Tous deux commencent par être avares, ingrats & riches, & tous deux finissent comme de raison pas où devroient finir tous leurs semblables. Une mort violente expie les crimes qui les ont enrichis.

Ce qui pourra vous téveiller un moment, à la lecture de ces histoires soporifiques, ce sont les traits d'esprit qui décélent la patrie de l'Auteur, quelques saillies plus Françoises qu'Indiennes, & sur-tout les Enigmes vraiment orientales qui font briller la science de la belle *Damaki*. *Nourgehan* Empereur du Mogol, avoit assemblé les plus savans hommes de son Empire, pour menager à cette beauté dont il étoit amoureux une occasion de les confondre. Elle s'étoit engagée

à résoudre toutes les difficultés que leur grand savoir les mettoit en état de lui proposer. Un de ces sages lui demanda ; « quel est celui dont la poi-» trine est étroite, & qui fait cepen-» dant le plaisir du monde, dont la » tête est remplie de feu, le ventre » d'eau, & dont le dos est à l'air. Da-» maké répondit sans hésiter, c'est un » Bain ».

» Un autre, après avoir un peu rêvé, lui dit : il y a dans un jardin un arbre ; cet arbre porte douze branches ; dessus chaque branche il y a trente feuilles ; & dessous chaque feuille, il y a cinq fruits, dont trois sont à l'ombre & deux au soleil : quel est cet arbre ? où se trouve-t-il ? Cet arbre, reprit *Damaké*, représente l'année ; les douze branches sont les mois, les trente feuilles, les jours, les cinq fruits, les cinq prières, dont deux se font de jour, & trois de nuit. Le sage demeura confus, & les courtisans dont un rien change les sentimens, commencèrent à admirer de bonne foi celle qu'ils avoient d'abord feint d'admirer ».

» Un troisième lui demanda : quelle
» est la chose qui prend la couleur
» de celui qui la regarde, dont l'hom-
» me ne peut se passer, & qui n'a ni
» corps ni couleur ? C'est l'eau, ré-
» pondit encore *Damaké* ».

Damaké satisfit avec une présence d'esprit, toujours égale à plusieurs autres questions non moins embarrassantes, & entr'autres à celle-ci :
» quelle est la chose plus pésante
» qu'une montagne ; celle plus tran-
» chante qu'un sabre ; qui est plus
» prompte qu'une flèche ; cette sa-
» vante fille répondit, que la pre-
» mière de ces choses étoit *la langue*
» *d'un homme qui se plaint* ; la seconde
» la *médisance* ; & la troisième *le re-*
» *gard*.

A ces rares lumières, *Damaké* joignoit des charmes dont la peinture trouveroit ici sa place assez naturellement, si je n'avois sous les yeux le portrait d'une beauté encore plus séduisante, avec laquelle vous serez bien aise de faire connoissance. Quoique moins savante que la maîtresse du grand Mogol, elle a, comme elle,

l'avantage d'amuser un grand Prince, par des récits ingénieux & moraux qui ne sont pas les moins piquans du recueil. *Nabur Roi de Kachemir* est idolâtre de cette belle conteuse, & vous jugez bien, d'après le portrait que je vous envoye, qu'elle ne doit pas à la seule éloquence, tous ses succès auprès de Monarque. » Les che- » veux noirs de *Fatmé*, le disputoient » en longueur à ceux de la nuit la plus » obscure, & son brillant visage disoit » à la lune, lorsqu'elle étoit à son qua- » torzième jour : *parois, ou je parois.* » Si un derviche qui passe la nuit dans » le recueillement de la prière, avoit » seulement vu en songe un objet qui » pût lui être comparé, il en auroit » perdu l'esprit. Ses dents étoient en- » core mieux rangées que le plus beau » fil de perles; la fossette de son men- » ton étoit la prison des cœurs; la » délicieuse odeur que toute sa per- » sonne répandoit naturellement, sur- » passoit celle du musc le plus estimé; » & le signe noir qu'elle avoit à côté » de l'œil gauche, étoit une des plus

» grandes séductions que l'amour eût
» attachées à toute sa personne ».

Cette caricature en prétendu style oriental est tout-à-fait digne du pinceau de *Cyrano de Bergerac*. On ne trouve rien de semblable dans *les mille & une nuits*, dans *les mille & un jours*, ou dans *les quarante Visirs*, ni dans *Aldalla, fils d'Hanif*. Ces charmantes productions sont remplies d'images vraies, & offrent les plus vives expressions des pensées, des sentimens & du langage familier aux orientaux. Leur imagination exaltée leur fait voir trop souvent, dans les plus simples objets de la nature, des formes gigantesques & des attitudes forcées; mais ils ne peignent que ce qu'ils voyent, & cette bonne foi répand le plus grand charme sur leurs fictions les plus extravagantes. On les relit toujours avec un nouveau plaisir, tandis qu'on rejette souvent avec dégoût les productions de leurs plus heureux imitateurs.

L'Auteur des nouveaux contes dans cette dernière classe, je l'ai suffisamment prouvé, & je conclus

Monsieur, qu'avec de l'esprit, de la saillie, & la meilleure envie d'être plaisant & gai, il a manqué le second objet de cet ouvrage, qui étoit d'amuser & d'intéresser les Lecteurs : car on ne sauroit supposer qu'il ait eu l'intention de les endormir, comme ce bon Roi de Perse, que ces mêmes contes guérirent d'une si cruelle insomnie, qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple. De l'aveu de l'Auteur, *Hudjiadge*, c'est le nom du Monarque éveillé, avoit employé vainement depuis vingt années tous les remèdes des sages & des Médecins célèbres dans l'orient : ne sachant plus à quel prophète se vouer, pour retrouver le sommeil, il fit monter *Fitéad*, Géolier de ses prisons, & lui ordonna sous peine de la vie, de lui conter des histoires ou de lui trouver des conteurs capables de l'endormir. » Va-t-en, ajouta le bon Roi, je te » donne trois jours pour m'obéir, si » non je te tiendrai parole. » Heureusement pour *Fitéad* qu'il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup

d'esprit. Elle se nommoit *Moradbak* : s'étant apperçue du chagrin qui dévoroit son père, elle lui fit des questions si touchantes, qu'elle lui tira son secret. Dès que la nuit fut venue, *Moradbak* alla consulter le sage *Aboumelek*, l'un des prisonniers d'État injustement détenu sous la garde de *Fitéad*. Ce grand homme s'intéressoit toujours à la santé du Roi son maître ; il saisit cette occasion de lui prouver sa générosité, & renvoya la jeune fille munie de plus de contes, qu'il n'en falloit pour assoupir vingt Monarques : le lendemain *Moradbak* se présenta devant *Hudjiadge* avec la juste confiance de sauver la vie à son père, & d'endormir son Roi. Elle se mit à conter ; & dès la première histoire la guérison du Prince fut sensible. Il dormit si bien à la dernière, qu'il crut devoir épouser *Moradbak* à son reveil, ne voyant pas de récompense plus digne de cet important service. Quant au sage *Aboumelek*, il fut tiré de prison, & rétabli dans son ancienne dignité de premier Visir. Il gouverna

la Perse avec distinction, pendant le sommeil du Monarque.

Le détail que je viens d'abréger est ce qu'il y a de plus piquant dans ces deux volumes; il ne choque pas du moins la vraisemblance; vous vous en appercevrez en les lisant.

Je suis, &c.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Réponse à un Extrait de M. **Bacher**, *sur les Observations sommaires de M.* Mittié, *concernant le traitement des maladies vénériennes avec les végétaux; par M.* Mittié, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de* Paris, *Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de* Nancy, &c. *A* Montpellier; *& se trouve à* Paris, *chez* Didot *le jeune, Quai des Augustins.*

M. *Mittié*, très-habile Médecin, s'est livré tout entier à la recherche d'une nouvelle méthode de guérir les maux vénériens. Trop instruit pour s'attacher servilement à une routine aveugle, il n'a pas craint de secouer le préjugé qui donne exclusivement au mercure le don curatif de ce fléau redoutable. Ce n'est point par le brillant des so-

phiſmes, par la hardieſſe des paradoxes, qu'il s'efforce de ſurprendre la confiance du Public. Ses raiſons nous ont paru lumineuſes, & ſes conſéquences vont juſqu'à la démonſtration. Après avoir prouvé que, pour un petit nombre d'effets ſalutaires dus au haſard, ce minéral entraînoit un millier de dangers funeſtes, il propoſe un moyen infaillible, établi ſur la vertu des végétaux. Ce n'eſt point ici un ſyſtême haſardé, contre ~~la nouveauté duquel il eſt prudent~~ d'être en garde, parce qu'il eſt publié par des perſonnes ſuſpectes, ſans titre, ſans miſſion : c'eſt un homme de l'art, un Médecin connu par ſes lumières & ſa probité, qui vient offrir à l'humanité ſouffrante des ſecours agréables, prompts, certains, & libres de la gêne où les autres méthodes aſſujettiſſent les malades.

M. *Mittié* s'eſt attendu à des conteſtations : toutes les inventions utiles en éprouvent ; mais il ne devoit pas croire que quelques Membres du Corps, dont il fait partie, inſulteroient à ſon travail par des aſſimilations in-

jurieuses, & ne répondroient à l'enchaînement de ses convictions, que par des subtilités misérables. Cette brochure est très-estimable & pour le style, & pour le fond des choses. Nous ne craignons pas de dire que la matiere dont M. *Mittié* raisonne avec profondeur dans cette réponse, nous semble mériter l'attention du Gouvernement.

Errata du Tome VII.

Ann. Litt. N°. 33, page 213, lig. 13, au lieu de 3 liv. 10 s. que se vend la seconde, lisez : au lieu de 3 liv. 10 sols que se vend la seconde reliée.

Fin du Tome VII.



TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE SEPTIEME VOLUME.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Imprimeur de la Cour des Aides, rue Saint-André, au bas du Pont S. Michel.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXX.

Par M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Essai polémique sur la Religion naturelle, par M. l'Abbé du Voisin, Docteur, ancien Professeur de Sorbonne, Censeur Royal, Vicaire-Général & Chanoine de Laon. A Paris, chez C. P. Berton, *Libraire, rue Saint Victor, vis-à-vis le Séminaire de S. Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant.*

DANS cette multitude d'Ouvrages qui, chaque jour, attestent le zèle des Ecrivains respectables, dont la plume se consacre à la défense de la Religion, tous n'atteignent pas, Monsieur, avec un égal succès, le but

qu'on s'y propose. Plusieurs, il faut en convenir, sont trop au-dessous de la cause qu'on y soutient. Leurs Auteurs n'apportent souvent dans cette lutte, que du courage, de l'ardeur, & un extrême desir de faire triompher la vérité. Ces dispositions louables leur donnent des titres à l'indulgence du lecteur ; mais suffisent-elles pour consommer le triomphe qu'ils ambitionnent, sur-tout en ce siècle, où, grace aux progrès de la corruption, la vérité même semble avoir perdu le droit de se faire entendre, si elle n'est parée des charmes de l'éloquence, & de tous les ornemens du langage ? D'ailleurs, n'est-il pas vrai de dire que plus un sujet est grand & sublime, plus on s'impose l'obligation de le traiter d'une manière supérieure ? Et quel sujet comparable à celui d'un Ouvrage dont l'objet est de repousser les attaques de l'impiété ! Ce sont, pour ainsi dire, les intérêts de Dieu lui-même qu'on prétend y soutenir. Quelqu'éloquent que soit alors un Ecrivain, il sera nécessairement au-dessous de sa matière ; mais s'il laisse

aux blaſphêmateurs qu'il réfute, l'avantage du raiſonnement & de l'éloquence, que doit-on ſe promettre des efforts d'un pareil athlète? Les témoins de ſon inſuffiſance, la plupart intéreſſés au triomphe de ſes adverſaires, ne manqueront pas de l'imputer à la cauſe qu'il défend. Vous jugez, Monſieur, quelles conſéquences peut avoir la confiance de ces Auteurs bien intentionnés, mais trop inférieurs à l'important miniſtère d'apologiſte de la Religion.

Le zèle de M. l'Abbé *du Voiſin* ne l'a point aveuglé ſur les engagemens de ſon auguſte miſſion. Avant que d'entrer dans la carrière, il a meſuré ſes forces & celles de ſes antagoniſtes; il a vu que, pour les terraſſer, il ne ſuffiſoit pas de leur oppoſer des raiſonnemens & des preuves, dont l'évidence frappât les yeux du Savant & du Philoſophe; il s'eſt attaché à la rendre ſenſible aux lecteurs les moins pénétrans, parce que c'eſt dans cette claſſe que les ſophiſmes de l'impiété exercent particulièrement leur illuſion. C'eſt, pour ainſi dire, en dé-

composant ces sophismes, qu'il en a montré les prestiges. Il résulte de cette méthode, la plus grande netteté dans le développement des preuves de M. l'Abbé *du Voisin*, & il a sçu concilier ce mérite avec la précision & le laconisme que suppose toujours un plan aussi vaste que le sien, quand il est exécuté dans un Ouvrage peu volumineux. Comme la discussion la moins sèche fatigue à la longue, l'Auteur a évité cet inconvénient, par des apostrophes aux Philosophes du jour, par des peintures impartiales de leurs mœurs, par des rapprochemens toujours heureux de leur conduite & de leurs principes. En démasquant leurs mauvaises intentions, il acquéroit le droit de dénoncer leur corruption & leur improbité; le ton qu'il se permet alors est également éloigné de la déclamation & d'une timide réserve. Il peint à grands traits nos modernes Socrates; & pour peu qu'on les ait pratiqués, on les reconnoît à ne s'y pas méprendre, sans qu'on puisse lui reprocher la moindre personnalité. On admire la modéra-

tion de l'Auteur, lors même qu'il exhale son indignation avec le plus d'énergie; mais ce n'est point dans ces tableaux épisodiques qu'il dévoile le plus efficacement les intentions perverses des apôtres de l'impiété. C'est en montrant les conséquences de leurs opinions, qu'il les rend sur-tout odieux; pour les dévouer à l'exécration publique, il n'a souvent besoin que du simple exposé de leurs systêmes.

De tous les ennemis de la Religion naturelle, dont M. l'Abbé *du Voisin* réfute les absurdes blasphêmes, l'Auteur du Systême de la Nature est le premier en date. L'athéisme ne s'est montré nulle part avec autant d'appareil & de confiance, que dans cet Ouvrage prolixe, obscur, inégal, où l'on remarque plus de fiel que de chaleur, plus de déclamation que de véhémence, plus de jargon que de connoissances approfondies; Ouvrage où les principes les plus solemnels de la saine philosophie sont démentis sans pudeur, où les suppositions les plus gratuites sont érigées en faits,

& les assertions les plus révoltantes en axiômes ; où l'erreur & la vérité, les maximes du vice & les leçons de la vertu, se heurtent à chaque page, & n'offrent à l'esprit d'un lecteur attentif qu'un amas dégoûtant d'extravagances & de contradictions. M. l'Abbé *du Voisin* réduit à six articles principaux tout ce que l'Auteur enseigne pour établir l'athéisme. Il les réfute les uns après les autres, d'une manière si triomphante, que cette abominable doctrine cesse, pour ainsi dire, d'être odieuse, tant elle se montre ridicule en perdant l'enveloppe illusoire dont M. l'Abbé *du Voisin* a sçu la dépouiller : en passant par l'examen de ce raisonneur éloquent, le misérable Auteur du prétendu Systême de la Nature excite encore plus la pitié que l'indignation.

L'axiôme si souvent répété, *rien ne se fait de rien*, est un des argumens les moins absurdes qu'il fait valoir contre l'existence d'un Dieu Créateur. Pour démontrer l'équivoque de ce principe, M. l'Abbé *du Voisin* ne s'abîme pas dans les profondeurs d'une

métaphysique inintelligible, il se contente d'expliquer le véritable sens de cet axiôme, & rien n'est plus satisfaisant que cette explication. » Ce » principe, dit-il, peut signifier ou » que le néant ne sçauroit être la cause » ou la matière de quelque chose, ou » que rien n'est produit sans une raison » suffisante, ou enfin que rien ne » peut passer de l'état de simple possibilité » à l'existence actuelle entendue » dans le premier ou dans le second » sens; la maxime est certaine, mais » nullement contraire au dogme de la » création; car nous ne disons pas que » la cause qui a produit l'Univers, » ou que la matière dont il a été formé, » étoit rien : nous disons que » l'Univers a commencé d'être, & » nous assignons la volonté toute puissante » de l'Etre nécessaire comme » raison suffisante de son existence. » Si l'on explique l'axiôme, *rien ne se* » *fait de rien*, en ce sens que rien ne » peut passer de l'état de possibilité à » l'existence actuelle, ce n'est plus » un principe qui puisse servir à décider » la question, c'est la question

» elle-même, & cet axiôme prétendu
» est réfuté par tout ce que j'ai dit de
» l'existence bornée & contingente de
» la matière. Je pourrois, avec bien
» plus de fondement, tourner contre
» les athées sa maxime qu'ils opposent
» au dogme de la création. Une ma-
» tière qui existe, sans avoir ni dans
» sa propre nature, ni hors d'elle-
» même, une raison de son existence ;
» une matière qui se meut, quoique
» essentiellement indifférente au repos
» & au mouvement ; des corps qui
» ont une vîtesse, une direction, une
» figure, une situation arbitrairement
» déterminée dans un monde qui ne
» reconnoît d'autres loix que celles
» de la nécessité ; un ordre admirable
» & constant, tracé par le hasard ; le
» sentiment, l'action, la pensée sor-
» tant du sein de la matière insensible,
» inanimée & aveugle, ne sont-ce pas
» autant de phénomènes produits de
» rien, & sans nulle raison suffisante ? »

Suivant l'Auteur du Systême, le dogme de la Divinité doit son origine à la crainte, cette idée puisée dans ce vers de Pétrone

Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina cum caderent, &c.

Et que l'Historien de *l'établissement & du commerce des Européens dans les Indes*, a réchauffé dans sa prose, est pulvérisée dans cet essai, de manière à n'oser se reproduire avec la prétention d'en imposer. S'il faut en croire ces hardis blasphémateurs, la frayeur qu'inspirent aux hommes les inondations, les embrâsemens, les tremblemens de terre, les éruptions des volcans, firent éclore les premiers sentimens de Religion. Mais ces grands désastres étoient infiniment moins funestes avant que la formation des sociétés & des villes eût amoncelé des milliers d'hommes sur quelques points du globe. Les premiers hommes épars dans les campagnes, étoient rarement victimes de ces redoutables phénomènes; & si l'idée de la Divinité n'étoit entrée dans leur esprit qu'à la suite de la terreur qu'ils inspiroient, nous trouverions encore au moins dans l'Histoire, quelques Nations que la beauté de leur climat auroit préservées de

ces fléaux & du joug de la Religion.
» Cependant, ajoute M. l'Abbé *du*
» *Voisin*, il ne reste ni sur la terre,
» ni dans les anciens monumens, au-
» cune trace de l'athéisme, que l'on
» prétend avoir été l'état primitif du
» genre humain ; ou, s'il est des Na-
» tions qui n'adorent pas l'Etre Su-
» prême, leur athéisme n'est qu'une
» suite de leur abrutissement. L'ori-
» gine de la Religion se dérobe à
» toutes les recherches : il est impos-
» sible de nommer ou son auteur, ou
» le peuple qui l'a reçue le premier,
» ou le pays d'où elle a commencé à
» se répandre dans le monde ; les
» plus anciennes traditions, celle de
» l'âge d'or, les fables de *Rhée*, de
» *Saturne* & *d'Astrée*, nous montrent
» la croyance & le culte des Dieux
» établis dans un temps où les hom-
» mes jouissoient d'une félicité par-
» faite. Ce premier systême, imaginé
» pour expliquer la naissance de la
» Religion, n'est appuyé sur aucun
» fait, & se trouve démenti par des
» monumens de la plus haute anti-
» quité. »

Pour renverſer les autres remparts de l'athéiſme, le profond Auteur de l'Eſſai polémique ſur la Religion naturelle employe toujours des armes irréſiſtibles, & ſouvent inconnues à ſes reſpectables prédéceſſeurs. Il démontre ſur-tout, d'une manière auſſi neuve que frappante, l'abſurdité des ſuppoſitions qui attribuent la foi ſolemnelle de tout le genre humain, à l'impreſſion d'une crainte ſuperſtitieuſe, à l'ignorance des cauſes naturelles, aux artifices des premiers Légiſlateurs. C'eſt dans les ſentimens de la nature & les lumières de la raiſon, qu'il faut chercher l'origine de l'opinion générale ſur l'exiſtence de Dieu. Après avoir établi cette vérité ſur des preuves évidentes, M. l'Abbé *du Voiſin* demande quels ſont donc les motifs de l'athéiſme. Cette hypothèſe monſtrueuſe que toute la terre a proſcrite, & que la nature déſavoue, peut-elle être le fruit d'une raiſon épurée, d'un cœur vertueux, d'une conſcience tranquille, que l'idée d'un Dieu vengeur n'a jamais alarmée? *Je voudrois voir*, diſoit la Bruyère, *un homme*

sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point. En effet, l'athéisme n'est utile qu'aux méchans. » Eux seuls, dit Mr l'Abbé *du Voisin*, » peuvent ouvrir leur cœur à une » doctrine qui les rassure contre les » remords de leur conscience & les » terreurs de l'avenir. ... Semblables » à ces factieux qui dans une émeute » enfoncent les portes des prisons, & » se font suivre des malheureux que » les loix réservoient au supplice ; les » Apôtres de l'Athéisme brisent l'unique frein capable de contenir la » multitude, ils arment contre la Re» ligion, ces ames profondément cor» rompues, qui ne peuvent trouver » l'impunité que dans le désordre & » l'anarchie.... Quand on en est venu » au point de ne pouvoir envisager » l'être suprême que comme un objet » de crainte, on forme des vœux se» crets contre son existence, on cher» che des raisons de douter ; bientôt » l'esprit déja séduit par le cœur, se » livre sans défense aux vaines subti-

» fités d'un Sophiste, ou n'est plus
» occupé qu'à rassembler de toutes
» parts des nuages qui lui dérobent
» l'éclat d'une vérité importune. Une
» vie conforme aux loix de la piété,
» de la justice, de la tempérance est
» l'éponge de tous les doutes & de
» toutes les difficultés ».

Ce passage éloquent est la paraphrase de ces belles paroles de Rousseau : *tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais*. En effet, Monsieur, quelles preuves, quelles démonstrations ne faudroit-il pas à l'homme de bien pour lui faire adopter un systême qui éteint toutes ses espérances, & qui lui ravit le prix de sa vertu ?

Des preuves de l'existence de Dieu, M. l'Abbé *du Voisin* passe à la démonstration de la liberté de l'homme. Des sophistes pointilleux ont voulu soumettre cette question à des discussions métaphysiques, & de vaines subtilités ont prévalu dans leur esprit sur le témoignage de leur propre conscience ; d'autres plus coupables n'ont rabaissé

l'homme à la condition des bêtes, que pour le soustraire à l'autorité des loix; ils n'ont combattu la liberté, que pour introduire la licence : enfin les matérialistes fideles à leurs principes, ont été forcés d'en conclure que l'homme est aussi peu maître de ses actions, que la matière de ses mouvemens. Ces trois sources du fatalisme ont fourni bien des sophismes aux Auteurs refutés dans le second chapitre de l'*Essai Polémique*. Les plus audacieux sont l'auteur du *Système de la Nature; Collins, la Mettrie, Hume, Fréret, Helvétius, Voltaire*, lui-même, qui dans les malheureuses productions de sa vieillesse n'a pas rougi de rétracter & de combattre les principes établis dans sa belle Epitre sur la liberté. Pour battre en ruine les argumens de cette secte inconséquente, M. l'Abbé *du Voisin* n'a souvent besoin que de rappeller les fatalistes à leur sens intime. Leurs contradictions lui fournissent ses plus fortes armes. Il prouve que leur conduite est presque toujours en opposition avec leurs principes. Du moins est-il

vrai que les Apôtres de cette doctrine les plus déterminés, trahissent mille fois le jour leur système, pour revenir à ces idées populaires, à ces préjugés dont ils prétendent guérir le genre humain. La persuasion, le sentiment intime de la liberté percent dans toutes leurs actions. Ils blâment, ils approuvent, ils punissent, ils s'excusent, ils s'emportent; ils oublient que leurs femmes, leurs enfans, leurs valets, sont des purs automates entraînés par une force irrésistible. S'ils écrivent contre la liberté, ils remplissent leurs ouvrages de préceptes, d'exhortations, d'invectives; ils ne seroient entendus de personne, ils ne s'entendroient pas eux-mêmes, s'ils ne transportoient dans le systême du fatalisme un langage dicté à tous les hommes par le sens intime & l'expérience continuelle de leur liberté «C'est » ainsi, conclut M. l'Abbé *du Voisin*, » que la nature triomphe du sophiste » qui s'obstine à la méconnoître, en » le forçant de plier sous les sentimens » qu'elle inspire ».

Le dogme de la liberté, si bien

prouvé par le témoignage de la conf-cience & par tous les sentimens qui font partie du systême de l'humanité, est sur-tout démontré par la diffé-rence sensible que la nature a mise entre l'homme & la bête. Dans le beau parallèle qui termine le second chapitre de cet *Essai*, l'Auteur op-pose à l'instinct toujours borné, tou-jours uniforme de l'animal, trois fa-cultés dont nous sommes doués exclu-sivement, la perfectibilité, le don de la parole & la liberté. Les deux pre-mières sont des qualités bien distinc-tives de l'espèce humaine; mais la der-nière la distingue d'une manière encore plus sensible. L'industrie de l'homme peut, du moins jusqu'à un certain point, étendre & développer celle des ani-maux, & s'il n'ont pas l'usage de la pa-role, ils ont des cris pour exprimer leurs besoins & leurs sentimens; mais, comme l'observe M. l'Abbé *du Voisin*, on n'apperçoit dans toute la suite de leurs démarches nul vestige d'un em-pire égal à celui que l'homme exerce sur lui-même. Comment une diffé-rence si marquée pourroit-elle échap-

per à des Ecrivains qui se piquent de philosophie? « Quand les loix de l'a» nalogie ne nous obligeroient pas de » reconnoître dans nos semblables » cette liberté que nous sentons si vi» vement en nous-mêmes, leur con» duite toute seule, leur inconstance, » leurs écarts ne prouveroient-ils pas » qu'ils ne sont gouvernés ni par un » instinct aveugle, ni par les impres» sions des objets qui les environ» nent.... L'espèce humaine, continue » M. l'Abbé *du Voisin*, réunit les ex» trêmes, elle enfante des héros & des » monstres; quelle est la source de » cette inconstance, de cette variété » prodigieuse, sinon le libre arbitre » qui commande aux premières im» pressions des sens & nous rend maî» tres de nos actions? C'est le libre » arbitre qui souvent éleve l'homme » au-dessus de lui-même, & plus sou» vent encore le ravale au-dessous de » la bête. C'est au libre arbitre que » nous devons le pouvoir de perfec» tionner, d'altérer, de détruire l'ê» tre moral que nous avons reçu de » la nature ».

Dans son troisième chapitre, M. l'Abbé *du Voisin* prend la défense de la loi naturelle contre les *Hobbes*, les *Spinosa*, & tant d'autres Ecrivains plus modernes, qui, à la honte de ce siècle encore plus corrompu que savant, ont usurpé le titre de Philosophes en insultant à cette loi si respectée des sages Payens mêmes. Les plus illustres Philosophes & tous les Législateurs de l'antiquité la regardoient comme l'unique base sur laquelle on pût asseoir la morale & la politique, comme la source de tout pouvoir législatif. C'étoit à leurs yeux la règle suprême des devoirs, le lien le plus fort, ou plutôt le seul lien capable de réunir les hommes que des passions & des intérêts contraires ne cessent de diviser. A cette règle souveraine des mœurs, nos Sages modernes ont substitué la force & la cupidité. « Sans parler *de La » Mettrie*, Apôtre fanatique du liber» tinage, & de *Mandeville*, Panégi» riste du vice, & détracteur de la » vertu, il me seroit aisé de démontrer, » ajoute M. l'Abbé *du Voisin* que la dé» bauche, l'adultère, des crimes qui

» outragent la nature ; la rébellion, le
» suicide, ont trouvé des apologistes
» dans cette troupe de Sophistes qui
» font la guerre à la religion sous les
» drapeaux de la philosophie ».

Le livre de l'Esprit offre trop d'exemples de ces outrages faits à la loi naturelle, pour que son zélé défenseur ne fît point entrer le nom d'*Helvétius* dans la liste de ses plus fanatiques détracteurs. Mais vous admirerez, Monsieur, la modération qui caractérise le portrait de ce fameux cinique. » Je suis bien éloigné, s'écrie
» le respectable vengeur de la morale,
» je suis bien éloigné de m'inscrire en
» faux contre la réputation qu'a laissée
» M. *Helvétius* dans l'esprit de ceux
» qui disent l'avoir connu particuliè-
» rement. On cite de lui plusieurs
» traits dignes d'un philosophe hu-
» main & bienfaisant. Pourquoi faut-
» il que le desir de la célébrité, le
» goût du paradoxe, l'esprit de sys-
» tême, l'ayent précipité dans les er-
» reurs les plus pernicieuses ? Pour-
» quoi, né avec un cœur généreux,
» a-t-il pris à tâche d'avilir la vertu,

» en la rapportant à l'amour du plaisir
» & à l'intérêt personnel? Ses amis
» ont pu chérir sa personne; les indi-
» gens qu'il a secourus béniront
» sa mémoire; mais la postérité ne
» verra dans l'écrivain, qu'un so-
» phiste dangéreux, qui semble avoir
» médité l'odieux projet de pervertir
» ses semblables; & s'il reste encore
» quelque souvenir de sa bienfaisance,
» ces actes d'une vertu facile au sein
» de l'opulence ne lui feront pas par-
» donner des ouvrages où il s'est dé-
» claré le précepteur & l'apologiste du
» vice ».

Vous conviendrez, Monsieur, que l'Auteur de l'Essai Polemique ne pouvoit s'exprimer avec plus de ménagemens sur le compte d'un Ecrivain, non content de rapporter tous les devoirs de l'homme à l'intérêt personnel, & de borner ses facultés à la sensibilité physique, ose encourager le crime en termes formels, & se déclarer l'apologiste de tous les excès. Que de personnes suivent la doctrine de ce Philosophe, dont le bonheur est attaché à des passions qui doivent les plonger

dans les plus grands malheurs, & *qui cependant*, ajoute-il, *feroient folles de vouloir être sages; il est même des hommes, & l'expérience ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés, pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui mènent à la grève. Il faut*, dit encore Helvétius, *suivre la pente de son caractère & s'épargner les efforts inutiles que l'on feroit pour y résister.* De pareilles propositions, Monsieur, ne renferment-elles pas l'apologie de tous les scélérats? un chef de brigands enseigneroit-il une autre doctrine, tiendroit-il un autre langage, s'il vouloit achever d'étouffer dans le cœur de ses compagnons la voix du remords & le cri de l'humanité? Et l'apôtre de cette philosophie meurtrière osa se parer des livrées de la vertu; il osa l'insulter par des éloges fastueux & hypocrites! courtisan perfide, il ne se prosterna devant elle que pour la frapper avec plus d'avantage.

Mais s'il n'y a point de crime, comme le prétend *Helvétius*, il ne doit point y avoir de remords, & c'est

une propoſition qu'il n'a pas craint de produire ſous les formes les plus révoltantes. *Le remords*, dit-il, *n'eſt que la prévoyance des peines phyſiques auxquelles le crime nous expoſe.* Et ailleurs : *l'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expoſe ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, eſt en général une action toujours exécutée ſans remords.* » L'expérience » nous apprend au contraire, s'écrie M. » l'Abbé *du Voiſin* que la certitude de » l'impunité, le crédit, le pouvoir » abſolu, raſſurent quelquefois un » ſcélérat contre la crainte des peines » & de l'infamie, ſans calmer les alar- » mes de ſa conſcience. *Tibère*, Maître » du monde, caché dans l'Iſle de Ca- » prée, environné des Miniſtres de » ſes voluptés, l'infame *Tibere* ne » peut tromper les remords qui le » déchirent, il ne peut déguiſer au » Sénat les terreurs dont il eſt agité ; » le déſordre de ſon ame ſe peint dans » cette lettre fameuſe, que *Tacite* a » conſervée pour effrayer les Tyrans ; » *Néron*, plus coupable encore, croit » entendre la voix de ſa mère égorgée

» par

» par ses ordres : il n'ose se présenter
» aux mystères d'*Eleusis*, épouvanté
» par le souvenir de cet affreux parri-
» cide. *Théodoric* voit la tête ména-
» çante de *Symmaque*, il frissonne,
» & meurt tourmenté de remords que
» rien ne peut calmer.

L'Auteur avoue néanmoins que par une longue habitude du crime, un homme instruit à l'école de nos Sophistes, parviendroit peut-être à se débarrasser de l'importunité des remords, comme il pourroit aussi, docile aux mêmes leçons, étouffer d'autres sentimens non moins naturels. L'histoire nous en offre un exemple remarquable dans la personne d'*Alexandre*. Ce Prince ne pouvoit se consoler d'avoir tué, dans un accès de colère, *Clytus* son favori. *Eh quoi! Lui dit le Sophiste Anaxarque, est-ce là cet Alexandre sur qui toutes les nations ont les yeux ouverts? Le voilà étendu par terre comme un vil esclave, craignant la loi & le blâme des hommes, lui qui doit être la loi des autres, & la règle de toute justice. Sa destinée est de commander, de tout soumettre à*

ses volontés ; non de craindre l'opinion publique, ou d'en faire dépendre son repos.... Le Prince qui est l'image de Jupiter & son représentant sur la terre, peut, comme lui, disposer des règles de la justice ; ce qu'il fait ou ce qu'il ordonne, ne sauroit être répréhensible & injuste. Ce discours, ajoute *Plutarque*, calma la douleur d'*Alexandre*, mais il corrompit ses mœurs, & augmenta la violence de son caractère.

Parmi les maîtres du monde, *Alexandre* ne fut pas la seule victime des Sophistes & de la corruption des faux sages. Des Empires ont été détruits, parce qu'ils portoient dans leur sein de prétendus Philosophes qui les corrompirent. La philosophie d'*Epicure*, ainsi que l'observe *Montesquieu*, gâta l'esprit & le cœur des Romains, elle éteignit parmi eux le courage, l'amour de la patrie, la grandeur d'ame ; le vil intérêt, la soif de l'or, le luxe, la débauche, pénétrèrent à sa suite dans tous les ordres de la république ; & Rome, que ses vertus avoient élevée à l'Empire du monde, devint, en perdant ses mœurs

antiques, la proye des tyrans & des barbares. *Caton* l'ancien vouloit qu'on renvoyât dans la Grèce les Sophistes, dont les disputes commençoient à ébranler les fondemens de la morale. Le vertueux *Fabricius*, après avoir entendu *Cynéas* discourir en plein *Senat* sur la Morale d'*Epicure*, demandoit aux Dieux que tous les ennemis de Rome pussent adopter ses principes. Et la Morale d'*Epicure* est-elle autre chose que l'odieux systême de nos prétendus sages sur l'intérêt personnel ; systême destructeur que la Philosophie peut dénoncer & qu'elle ne doit point refuter ? *Ce n'est pas au Philosophe à combattre votre doctrine*, disoit *Cicéron* à *Torquatus*, *c'est au Magistrat à la réprimer*. Fermons donc, Monsieur, les livres de ces corrupteurs qui parlent avec emphase de la vertu, de l'humanité, de la bienfaisance, après avoir sappé tous les fondemens de la Morale : laissons leurs vains & dangereux systêmes : consultons la nature qui ne ment jamais ; nous trouverons dans les facultés & les sentimens qu'elle nous a don-

nés les vrais principes de la loi naturelle, les moyens d'atteindre au bonheur & à la perfection auxquels elle nous invite.

Cette soif du bonheur commune à tous les hommes est une forte induction en faveur de l'immortalité de l'ame. L'Auteur la fait valoir dans son quatrième chapitre qui est consacré tout entier à la discussion de cette importante vérité. La foi d'une autre vie se soutient assez par son antiquité, son universalité, mais sa liaison avec les sentimens & les intérêts de l'espèce humaine, prouve sur-tout que cette vie terrestre n'est qu'une vie de passage. « La nature, dit M. l'Abbé *du* » *Voisin*, donne à tous les hommes le » desir & l'espoir de l'immortalité : de-là » cette inquiétude qui porte toutes nos » vues sur l'avenir : de-là cet intérêt » que nous prenons à ce qui doit se » passer après nous : de-là la noble am» bition de perpétuer son nom & d'ob» tenir les éloges & les regrets de la » postérité.... Sentimens précieux qui » enfantent les grandes actions, & sans » lesquels toutes les vues humaines,

» concentrées dans l'intérêt du mo-
» ment, seroient petites, basses &
» rampantes.... Sans doute qu'en im-
» primant dans notre ame ces pressen-
» timens d'une vie future, le Créa-
» teur a voulu nous apprendre que
» nous étions nés pour l'immortalité ;
» car ce n'est point par le mensonge
» & l'illusion que la sagesse suprême
» nous mène à son but.... Si nul objet
» sur la terre ne peut assouvir la soif
» du bonheur que Dieu lui-même allu-
» ma dans nos cœurs, si l'horreur du
» néant & le desir de l'immortalité sont
» des sentimens légitimes & naturels,
» pourquoi notre ame ne s'ouvriroit-
» elle pas à l'espoir d'une vie future,
» où se trouveroit ce bonheur qui
» nous est promis, mais qui nous
» échappe toujours dans cette vie ?

L'Auteur établit ailleurs avec la même énergie que la doctrine de l'anéantissement ne sauroit se concilier avec l'idée d'une providence sage & bienfaisante, & de toutes ses preuves, on est forcé de conclure que l'état de l'ame emprisonnée dans un corps, n'est pour elle que le prélude d'une

vie plus longue & meilleure. Ainsi, pour nous servir d'une belle comparaison de *Sénèque*, après avoir été enfermé quelques mois dans le sein de sa mère, l'enfant ouvre les yeux à la lumière & commence une vie nouvelle qui donne à toutes ses facultés un essor qu'elles ne pouvoient prendre dans sa première demeure. « Ainsi, » poursuit M. l'Abbé *du Voisin*, la che- » nille hideuse qui traînoit sur la terre » une vie obscure, s'enferme dans un » tombeau, d'où bientôt après on la » voit sortir parée des plus riches cou- » leurs pour se mêler aux habitans de » l'air. La nature ne nous auroit-elle » pas aussi préparée une métamorphose » qui fût l'époque d'une vie plus par- » faite? L'homme ne seroit-il pas, se- » lon l'expression hardie du *Dante*, » *un ver né pour devenir un ange* »?

Le culte religieux est le premier devoir auquel nous sommes assujettis par la loi naturelle. Ce culte est intérieur lorsqu'il se borne aux affections de l'ame, lorsqu'il se produit au-dehors par des paroles, des cérémonies ou d'autres signes sensibles. M. l'Abbé

du Voisin établit dans le cinquième & dernier chapitre de cet Essai, la nécessité de l'un & de l'autre culte. Et comme la prière est une des pratiques les plus décriées par cette philosophie ambitieuse de rompre tous les liens qui nous unissent à la divinité, l'Auteur répond à ceux qui ne veulent pas qu'on prie, sous prétexte que c'est demander à Dieu qu'il change pour nous le cours des choses & qu'il fasse des miracles en notre faveur. « La source de nos biens & de nos » maux est presque toujours en nous-» mêmes ou dans les autres hommes, » & pour éloigner les malheurs que » nous redoutons, il suffiroit le plus » souvent de changer nos dispositions » ou les leurs; changement qui... n'exige pas une interruption des loix » qui règlent le système du monde.... » Nous ne demandons point un miracle en faisant des vœux pour le gain » d'une bataille ou le succès d'une affaire : nous supplions celui qui tient » en sa main le cœur des hommes; » de leur donner des sentimens & des » idées favorables à nos desseins. Le

» malade qui soupire après sa guéri-
» son ne demande point un miracle :
» qui sait s'il n'est pas dans la nature
» quelque remède à son mal, & si pour
» lui rendre la santé, il ne suffit pas
» que l'esprit de son Médecin soit
» frappé d'une idée salutaire? Dans ce
» cas, & dans mille autres semblables,
» Dieu peut exaucer nos prières, sans
» troubler l'ordre établi par sa sagesse
» & maintenu par sa providence ».

Il est d'autres Sophistes qui, sans rejetter toute espèce de culte, soutiennent qu'ils sont tous indifférens à l'Etre suprême. Ce tolérantisme est un des systèmes du jour, qui s'annonce avec le plus de confiance & de succès : système séduisant, parce qu'on nous le présente comme l'unique moyen d'éteindre les torches du fanatisme, & de ramener la paix parmi les hommes : système d'autant plus dangereux, qu'il nous mène à l'impiété sous le spécieux prétexte de rétablir la morale dans ses droits. L'Auteur demande à ces fougueux prédicateurs de la tolérance, s'ils osent l'étendre jusqu'à ces cultes inhumains & licentieux qui honorent un Dieu

de paix par des homicides, un Dieu de ſainteté par la débauche & la proſtitution.

Je termine ici, Monſieur, mes obſervations ſur un ouvrage qu'il faut lire & méditer pour bien connoître à quel excès d'impudence nos prétendus ſages ont porté la fureur de dogmatiſer. Vous y verrez que ſous prétexte d'affranchir le genre humain de la tyrannie de la religion, il n'eſt point de vérités qu'ils n'ayent combattues, point d'erreurs qu'ils n'ayent reſſuſcitées, point d'opinions utiles, qu'ils n'ayent reléguées dans la claſſe des préjugés. L'exiſtence de Dieu, la liberté de l'homme, l'autorité de la loi naturelle, les craintes & les eſpérances d'une autre vie, ces vérités reſpectées, même au ſein du paganiſme, ont trouvé des ennemis acharnés dans cette foule d'Ecrivains ſi gratuitement décorés du titre de philoſophes. M. l'Abbé *du Voiſin* les paſſe tous en revue, il les combat avec les armes de ſon excellente logique, & pour les confondre, il n'a beſoin ſouvent que de rétablir l'ordre interverti dans leurs livres,

& d'arracher le voile ténébreux qui masque leurs sophismes; c'est en les suivant dans les détours de leur métaphysique impénétrable qu'il démèle le vice de leurs raisonnemens les plus captieux, & la perversité de leurs intentions les mieux déguisées. Cette méthode exige sans doute autant de sagacité que de précision & de netteté dans les idées; elle suppose beaucoup de souplesse & de flexibilité dans la diction. A toutes ces qualités du raisonneur & de l'écrivain, M. l'Abbé *du Voisin* joint le mérite de la rapidité du style & d'une rare propriété d'expression. C'en seroit bien assez pour ramener à la vérité des adversaires de bonne foi; mais nos incrédules ont intérêt à ne pas se rendre, & l'on ne renonce point à des erreurs qui sont moins dans l'esprit que dans le cœur. S'il faut désespérer de l'amendement des Philosophes, espérons du moins que les nations séduites reviendront de leur éblouissement. Croyons-en le pressentiment de M. l'Abbé *du Voisin*: « On se lassera, s'écrie-t-il, de » les entendre (les Philosophes) dé- » clamer avec fureur contre le fana-

» tiſme qui ne ſe trouve plus que dans
» leur ſecte ; invoquer pour leurs opi-
» nions meurtrières la tolérance qu'ils
» refuſent à la religion de l'état, &
» nous vanter, comme d'importantes
» découvertes, des erreurs antiques
» proſcrites chez toutes les nations
» policées ».

Je ſuis, &c.



LETTRE II.

Abrégé de l'Histoire du Théâtre François, depuis son origine jusqu'au premier Juin 1780, &c. Dédié au Roi; par M. le Chevalier de Mouhy, 3 *vol.* in-8°. *A Paris, chez l'Auteur, rue de l'Arbre-sec, au coin de celle de Saint-Honoré; & chez* L. Jorry, *rue de la Huchette; &* J. G. Mérigot, *quai des Augustins.*

NOUS avons, Monsieur, un nombre prodigieux d'ouvrages relatifs au Théâtre François, & vous connoissez trop l'histoire rédigée par MM. *Beauchamps* & *Parfaict*, pour que je m'arrête à vous faire remarquer les fréquentes incursions de M. le Chevalier *de Mouhy* sur leurs Domaines. Il est peu d'écrits en tout genre, concernant le Spectacle, qu'il n'ait mis à contribution; mais c'est-là le moindre de ses torts. Savez-vous ce qu'il appelle un Abrégé de l'Histoire de notre Théâtre? trois

volumes épais, remplis d'inexactitudes, de mauvais goût, d'observations partiales. Les deux premiers forment un gros recueil de noms d'Auteurs & d'Acteurs, renforcé du titre aride des Pièces anciennes & modernes. Le dernier contient des Anecdotes réchauffées, des Lettres, des Réglemens pour la Comédie, & les idées de quelques Auteurs sur la nécessité d'une seconde troupe. En conscience, peut-on nous donner une compilation aussi indigeste pour un Précis d'Histoire?

Convaincu des fautes & des omissions qui lui sont échappées, M. le Chevalier *de Mouhy* sollicite l'indulgence publique. La précaution est sage; car en effet, la liste des erreurs pourroit bien être volumineuse. Accoutumé à tomber dans des contradictions, il demande, quelques lignes plus bas, qu'on ne lui pardonne rien; c'est aussi trop demander. Il auroit lieu de se repentir, si l'on s'empressoit de le prendre au mot; cependant il est des fautes qu'il seroit impossible d'excuser, & je ne puis me dispenser

d'en relever quelques-unes qui m'ont paru essentielles. La crainte d'ennuyer m'impose la loi d'être laconique. On ne finiroit pas, s'il falloit insister sur tous les endroits défectueux. Je laisse cette tâche à ceux qui sont munis de patience, & qui ont beaucoup de temps à perdre.

Cette prétendue Histoire du Théâtre François s'ouvre par une nomenclature des mystères, des moralités & des farces, qui faisoient l'amusement des quatorzième & quinzième siècles. Vous devez croire, Monsieur, qu'on ne peut rien offrir de plus sec, de plus fastidieux : ce sont des titres bizarres de drames pitoyables, que l'ignorance honteuse des temps qui les ont vu éclore, nous ôte jusqu'au simple desir de connoître. Suit une notice des Comédies anonymes, tirées du cabinet de M. le Duc *de la Vallière*, & le répertoire universel de toutes les Pièces jouées au Théâtre, ou imprimées depuis *Jodelle* jusqu'à l'année 1780. Ceci n'est autre chose qu'un complément des tablettes dramatiques, données en 1752, par

M. le Chevalier *de Mouhy*. Un intervalle de 29 ans dans la réimpression de ce petit Dictionnaire, a dû nécessairement fournir un nombre assez considérable de nouveaux articles, mais n'y cherchez point la fidélité des dates & des citations; l'Auteur s'est peu embarrassé d'être exact. Quiconque se reposeroit sur tout ce qu'il avance, seroit fortement trompé.

En tête du second volume se trouve un avertissement, où M. *de Mouhy*, craignant qu'on ait l'injustice de ne pas apprécier à leur juste valeur ses recherches *pénibles & savantes*, a la bonté de nous prévenir, que trois Connoisseurs très-éclairés de la Capitale, ont comblé d'éloges son Dictionnaire. Tant mieux pour lui, tant pis pour ces Connoisseurs. Où donc est le travail immense qu'a dû lui coûter sa collection? De quoi s'agissoit-il? de prendre date des nouveautés dramatiques, des débuts à fur & à mesure, & d'avoir soin, toutes les fois en rentrant chez soi, de porter sur un registre les Anecdotes du jour.

Le plus difficile étoit de remonter aux anciennes pièces; mais en compulsant quelques bibliothèques & les archives de la Comédie, il ne restoit au copiste que la peine d'écrire, pour achever son entreprise. De la constance, c'est le premier mérite qu'exigeoit cet ouvrage; de l'exactitude, voilà quelle en devoit être la principale qualité.

Si des amis complaisans ont flatté l'amour propre de M. *de Mouhy* par des politesses d'usage, l'intérêt de la vérité nous défend cette condescendance, & nous oblige à ne lui déguiser ni le vice de son plan, ni la foiblesse de ses forces. C'est assez de louer ses intentions mal-remplies, sans qu'il prétende à rien de plus.

Après des réflexions vagues & légères sur les Ecrivains qui ont travaillé pour le Théâtre, l'Historien passe à tous les Acteurs & Actrices de la scène Françoise. On ne sauroit s'empêcher de rire, quand on le voit prodiguer son encens aux plus minces Sujets d'entr'eux. A l'entendre, il n'est point aujourd'hui un Comé-

dien médiocre : tous ont droit à l'admiration des Spectateurs. « Les ta-
» lents de Mademoiselle *Contat* aug-
» mentent de jour en jour par les soins
» qu'elle se donne, pour qu'ils *aillent*
» *de pair* avec sa charmante figure ».
Que pensez-vous de cette tournure de phrase? La louange n'est-elle pas fine & délicate? « Mademoiselle *la*
» *Chassaigne* remplit actuellement l'em-
» ploi des caractères, *& promet qu'a-*
» *vant peu elle s'en tirera aussi bien*
» *que sa chère tante* ». Nous le souhaitons pour le bien de l'art; mais il est un âge où l'on n'acquiert plus. Quand on a contracté, pendant plusieurs années, l'habitude d'un jeu froid & monotone, on risque fortement de vieillir avec ses défauts. « M. *Van-*
» *hove* déploie tous les jours de nou-
» veaux talens ». Il est incroyable que le Public ne s'en soit pas encore apperçu; s'il est vrai qu'il ait fait des progrès, pourquoi ne cesse-t-on de lui reprocher une diction hachée, un ton Flamand, un maintien lourd qui sied très-mal à la Noblesse de ses rôles? « Tout annonce

» dans M. *Grammont* le germe des » talens *pour le Théâtre, dans les* » *deux genres* ». L'exagération est quelquefois permise. Il est de la prudence néanmoins d'y mettre des bornes, sur-tout si l'on veut persuader. Otez à M. *Grammont* la roideur du geste, la manie de l'imitation, la contrainte des mouvemens, un débit étudié, une ame souvent factice, & vous en ferez peut-être un Tragédien; quant au Comique, la nature lui a refusé cette grace, cette souplesse, cet air du monde, qui, joints à l'intelligence, peuvent seuls déterminer en ce genre les suffrages du Connoisseur. » Mademoiselle *Hus* » quitta le Théâtre en 1780, *quoi-* » *qu'elle y fût toujours revue avec le* » *même plaisir* ». La perte de cette Actrice n'a pu causer du chagrin qu'à ses camarades : elle étoit continuellement prête à jouer dans toutes les Pièces; cet amour du travail lui tenoit lieu de talens. « Mademoiselle » *Luzoy* s'est retirée avec les regrets » du Public ». Ou c'est une plaisanterie, ou c'est une adulation bien

déplacée. Cette Comédienne, actuellement à Bordeaux, ne parut sur le Théâtre de Paris, que pour exciter les murmures. Sa taille, excessivement petite, contrastoit jusqu'au ridicule avec la dignité de l'emploi des grandes Princesses. Son défaut de prononciation, son grasséyement, la gêne de ses bras, & sa déclamation chantante, calquée sur de mauvais modèles, n'ont pu raisonnablement exciter les regrets de personne.

Je passe sous silence, Monsieur, les articles d'une infinité d'autres acteurs. Il seroit trop fatiguant d'en faire la critique; mais j'ai cru devoir repousser des jugemens qui pourroient entretenir dans l'erreur les gens de Province. Obligés de s'en rapporter au témoignage des Ecrivains de la Capitale, ils pensent que les Comédiens sont tels qu'on les représente, & ils s'abusent. Ils ignorent, entr'autres choses, que presque tous les Journalistes sont forcés de les louer, s'ils veulent conserver le privilège de leurs entrées au spectacle. D'après cet aveu, ils peuvent, sans crainte de se trom-

per ; diminuer les trois quarts des éloges que l'on donne aux Auteurs dans certaines feuilles périodiques.

Je doute fort, Monsieur, que vous ayez le courage de parcourir en entier le troisième volume. Une longue table des farces qui sont devenues insensiblement l'origine du Théâtre François, l'état actuel des Comédiens, de leurs employés, & de leurs règlements, ne me semblent pas des sujets propres à exciter votre curiosité. Je vous engage pourtant à lire le Mémoire du sieur *le Kain*. Il s'y trouve des vues très-sages : elles sont le résultat des méditations d'un habile Artiste qui vouloit donner à sa profession une sorte d'éclat ; cet acteur, justement célèbre, étoit bien éloigné de ressembler à la plupart de ses camarades qui frémissent à la moindre censure.

« Il est certain, dit-il, que les arts » ne peuvent subsister, s'ils ne sont » éclairés par une critique sévère, & » encouragés par les applaudissements. » Supprimez l'un de ces deux véhicu- » les, vous réduirez les Arts sublimes

» à la médiocrité, & le médiocre sera » bientôt détestable ».

On reconnoît, dans son Mémoire, tous les Comédiens que la circonspection de M. le Chevalier de *Mouhy* n'a pas cru devoir nommer. Il paroît qu'il n'avoit pas dessein de faire grace à leurs défauts ; ses observations sont séveres, mais justes. Plus animé de la gloire de son état, qu'occupé des moyens d'alimenter un fol orgueil, il faisoit des vœux pour qu'on rendît au public la liberté de marquer son mécontentement, & de rejetter les Acteurs sans talens qui lui déplairoient.

Vous serez charmé, Monsieur, que je vous cite une lettre de M. de *Saint-Foix*, au sujet de la suppression des banquettes qui masquoient autrefois le Théâtre. Elle est insérée dans ses *Essais sur Paris*, & l'on pourroit en faire l'application à beaucoup de nos élégans à plumets, dont la légéreté prononce sur-tout avec une confiance déméſurée.

« Tout Paris a vu avec plaisir » notre Théâtre délivré de cette por-

» tion légère & brillante du Public, » qui en faisoit l'ornement & l'embar- » ras; de ces gens du bon ton, de ces » jeunes Officiers, de ces Magistrats » oisifs, de ces petits-Maîtres char- » mans qui savent tout sans rien ap- » prendre, qui regardent tout sans » rien voir, qui jugent de tout sans » rien écouter; de ces appréciateurs » du mérite qu'ils méprisent, de » ces protecteurs des talens qui leur » manquent, de ces Amateurs de l'art » qu'ils ignorent. La frivolité françoise » ne contrastera plus ridiculement avec » la gravité romaine. Le Marquis sera » placé dans l'éloignement où il con- » vient qu'il soit d'*Achille*, d'*Aga- » memnon*, &c «.

Des réflexions de M. de *Cailhava* sur les causes de la décadence du Théâtre, occupent une bonne place dans ce volume. M. le Chevalier *de Mouhy* a jugé à propos de couronner la fin de son ouvrage par une défense de M. *du Buisson* contre les persécuteurs de son talent. Il prétend que, dès la première représentation, les esprits étoient prévenus défavorablement pour *Na-*

dit. Où donc a-t-il puisé le motif de cette prévention ? Quel intérêt pouvoit avoir le public de s'armer contre une Pièce, dont il ignoroit l'Auteur ? M. *du Buisson* est un Ecrivain inconnu, qui peut-être eût bien fait de rester toute sa vie dans une paisible obscurité. Quand on a eu le malheur de mettre au jour une Tragédie écrite d'un style barbare, & d'y joindre une Préface arrogante & dépourvue de pudeur, on doit s'attendre à dévorer long-temps de cruelles mortifications.

Je vous ai mis sous les yeux, Monsieur, autant que les bornes d'un extrait pouvoient le permettre, la contexture bisarre de *l'abrégé de l'Histoire du Théâtre François*. Je n'aurois rempli ma mission qu'à demi, si je taisois les méprises de M. le Chevalier de *Mouhy*. Comme il est impossible de les analyser toutes, à moins de faire un volume, vous permettrez que je vous en indique seulement un certain nombre. Cela suffira pour vous apprendre quel dégré de confiance vous devez donner à cette nouveauté.

« L'Auteur de *l'Aveugle par crédu-* » *lité* retira sa Pièce, après la qua- » trième représentation, pour y faire » des corrections ». Un homme accoutumé à courir les loges des Actrices, un ancien habitué du foyer de la Comédie, ne devoit pas tomber dans une erreur aussi lourde. M. de *Fournelle* étoit mort, il y avoit déjà quelque temps, lorsqu'on donna sa petite Comédie.

« Le *Barbier de Séville* eut treize » représentations dans sa nouveauté, » & le plus grand succès ». M. de *Beaumarchais* supprima un acte d'une réprésentation à l'autre. Malgré ce changement, il fut encore reçu avec assez de froideur. Un railleur du Parterre, voyant le *Crescendo* de l'humeur du Public, s'écria d'une voix distincte. Eh ! Messieurs, de l'indulgence pour l'Auteur ! Il se met en quatre pour vous plaire, que voulez-vous de plus ?

« Les Comédies de M. *Villemain* » *d'A**ancourt* annonçent la véritable » entente du Théâtre, & beaucoup » de

» de talens ». Si vous aviez la force, Monsieur, de lire ce Poëte, vous seriez étonné du suffrage de M. de *Mouhy*, & vous le jugeriez, d'après cela même, un très-foible connoisseur en Ouvrages dramatiques. M. *Villemain* ne se doute pas plus du Théâtre, que de l'art de faire de bons vers. Quand il lui prend fantaisie de rimer, il ne faut pas lui en vouloir, car c'est sans malice.

» M. *Maillol* a donné au Théâtre » François une Tragédie de *Paros* qui » fut très-accueillie. Différentes Pièces » du même Auteur ont eu beaucoup » de succès sur les autres Théâtres de » Paris ». Il est singulier que les personnes qui suivent exactement les Spectacles, se rappellent les infortunes de M. *Maillol*, sans se souvenir de ses grands succès.

« Le *Gâteau des Rois*, donné par » M. *Imbert* au Théâtre François, fit » un grand plaisir ». Une pareille flatterie doit déplaire à l'Auteur de cette Pièce ; elle tomba, il ne falloit point pallier sa chûte. M. *Imbert* a d'ailleurs assez de mérite pour faire oublier cette disgrace.

« Les talens de M. de *la Harpe* » annoncent un digne successeur de » nos plus célèbres tragiques ». Ah ! M. de *Mouhy*, vous faites des Épigrammes ! ne craignez-vous pas que le Chantre de *Timoléon* ne vous renvoie votre monnoie ?

« M. *du Rosoy* est connu par ses » Pièces *Italiennes*, & par d'autres » jolis Ouvrages ». Il seroit plus avantageux de n'être pas connu, que d'avoir la réputation de cet Ecrivain. Les lauriers éphémères qu'il a cueillis au Théâtre Italien, n'empêchent pas de le mettre au-dessous de la médiocrité, & c'est vraiment-là seule place qu'on puisse lui assigner.

« Messieurs du *Coudray* & *Fardeau* » sont Auteurs de plusieurs Comédies » qui ont eu du succès ». Auroit-on cru que deux rimeurs, couverts du ridicule attaché à l'impuissance de rien produire, dûssent être un jour cités avec une sorte de distinction ? Vous connoissez M. *Fardeau*. Son nom & ses œuvres sont synonimes.

Autre espèce de méprises, « M.

Bonneval, mort en 1776 ». Ce Comédien du Roi vit encore.

« Les *Arsacides*, par M. *Peyrani de Beaussol*, non imprimées ». M. *Peyraud de Beaussol*, & non *Peyrani*, fit imprimer sa Tragédie immédiatement après sa chûte. Il est surprenant que M. de *Mouhy* qui sait tout, n'ait pas su, dans le temps, le bruit que fit la préface originale des *Arsacides*.

« *Le More de Venise* de *Shakespéar*, » traduit en 1673 par M. *Douin* ». Selon cette date, l'Auteur auroit à présent plus d'une centaine d'années. M. *Douin* est à peine au milieu de sa carrière.

« M. *de Belloy*, mort en 1757 ». Cet Académicien est mort en 1775.

« M. *Colardeau*, né en 1755 ». La perte de ce Poëte mélodieux doit laisser d'autant plus de regrets, qu'en se rapportant au calcul de M. de *Mouhy*, il a cessé de vivre à l'âge de vingt-un ans. Pour ne pas vous assommer, je m'arrête ; mais tenez-moi compte d'un millier de &c &c. maintenant passons aux preuves de l'élocution élégante de M. le Chevalier de

Mouhy. Vous allez voir comme il parle sa langue avec une noble pureté. Admirez d'abord cette phrase harmonieuse, dictée par l'enthousiasme.

« Il est bien étonnant *que* de tant » d'admirateurs *qui*, *depuis* la perte » de *Corneille*, jouissent journellement » de ses productions brillantes, *il ne* » *s'en soit pas trouvé*, *depuis* plus d'un » siècle, *qui* lui ait élevé un tombeau, » où l'*on aille* l'admirer, *& faire des* » *vœux pour sa félicité éternelle* ».

L'article de M. de *Voltaire* est particulièrement arrosé des larmes de M. *Mouhy*. L'explosion de sa sensibilité a quelque chose de touchant. Ecoutez.

« Ce grand homme n'est plus. Hélas ! » hélas ! il mourut la nuit du 30 au » 31 Mai 1778, entre trois & quatre » heures après minuit ».

M. Bret, *chargé par le ministère de la rédaction de la Gazette de France, a cru devoir sacrifier son goût à sa propre gloire, pour s'en acquitter dignement.* Catilina, *Tragédie mise au Théâtre, avec le concours des Spectateurs le plus brillant. Le bruit courut, quelques jours après la mort de* Crébillon, *qu'il*

travailloit, quelque temps avant, à la mort de Cromwel, que la maladie dont il fut surpris, l'empêcha d'achever. Il ne reste des Pièces d'Alexandre Hardi que quarante & une, dit-on. Poinsinet mourut en 1769 par accident, en Espagne, en se baignant après son souper. M. Saurin, *Avocat au Parlement*, *de l'Académie Françoise*, *qui l'a bien mérité*. M. de Voltaire *a excellé dans tous les genres*, *nous en avons été les témoins*, *la postérité sera le comble de sa gloire*. *La rentrée de* Baron, *le plus sublime Acteur qui fut jamais avant* le Kain, *acheva de rétablir le naturel sur la scène*, *qui avoit été commencé par Mademoiselle* le Couvreur, *avant eux*. *Faites attention*, s'il vous plaît, à un petit anachronisme. Mademoiselle *le Couvreur* n'a paru sur le Théâtre qu'un grand nombre d'années après *Baron*. *à peine Mademoiselle* Sainval, *cadette*, *a-t-elle été reconnu dans Aménaïde*, *qu'elle a été applaudie avec tant de transports*, *qu'elle en a été si sensiblement affectée*, *qu'elle est tombée sans connoissance*, &c., &c.

C'est avec cette netteté, cette fraî-

cheur de coloris, qu'un Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon écrit sa langue naturelle. Voilà les titres qui lui ont valu l'honneur de s'asseoir dans un des Doctes lycées du Royaume, & puis l'on dit que la gloire est difficile à obtenir! D'après ce coup-d'œil rapide sur le travail de M. le Chevalier *de Mouhy*, vous pouvez juger, Monsieur, que c'est un ramas de choses inutiles pour la plupart, & tout-à-fait étrangères à l'objet principal qui devoit guider l'Auteur dans sa marche. Point d'ensemble, point d'ordre ni de méthode; c'est un éternel verbiage, un répertoire de futilités; rien n'éclaire, rien n'instruit. Ce projet, conçu par un homme de goût, auroit pu devenir intéressant; mais cet *Abrégé de l'Histoire du Théâtre*, n'a de curieux en soi que le style du Compilateur. La Partie historique, qui, selon les règles, devoit y tenir le premier rang, est nulle, sacrifiée à des hors-d'œuvres, & noyées dans une foule de rapsodies de toute couleur.

Je suis fâché d'affliger la vieillesse de M. le Chevalier *de Mouhy* par la sincérité de mes remarques. Il faut espérer qu'il me fournira dans la suite une occasion de lui rendre un témoignage plus consolant; mais qu'il me permette, avant de finir, de lui donner un conseil. Pourquoi courir après le vain fantôme de la gloire? Ne sait-il pas que la caducité de l'âge a besoin de repos? Avancé dans sa carrière, que ne borne-t-il ses desirs à cette vie tranquille, à cette douce félicité, que procure bien rarement la démangeaison d'écrire.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Dictionnaire de Physique ; par M. Sigaud de la Fond, *Professeur de Physique expérimentale, Membre de plusieurs Académies*, 4 vol. *in-8°. avec figures ; à Paris, rue & Hôtel serpente.*

LA définition exacte des termes est sans contredit, Monsieur, le flambeau qui doit nous éclairer lorsqu'il s'agit de pénétrer dans le sanctuaire d'une science aussi vaste, aussi étendue que la physique. Un ouvrage qui se borneroit à ce seul objet, seroit, sans contredit, très-intéressant ; mais si l'Auteur ajoute à ces définitions, si nécessaires pour les amateurs, la connoissance des phénomènes de la Nature ; si par la manière dont il a sçu lier ses articles il présente un traité complet, & conduit pas-à-pas dans les routes les plus épineuses de la science ; son ouvrage devient infini-

ment plus précieux. C'est par un travail de cette nature qu'un de nos plus célèbres Chymistes, M. *Macquer*, s'est rendu si utile à ceux qui se proposent d'étudier la Chymie. L'ouvrage que je vous annonce est du même genre : vous y trouverez la même marche, le même ordre, le même génie. Comparez ces deux ouvrages & vous verrez que M. *Sigaud de la Fond* a fait de l'étude de la Physique ce que M. *Macquer* a fait pour celle de la Chymie. A l'aide des renvois ménagés avec art, dans le Dictionnaire de Physique que je vous annonce, l'Auteur a su lier entr'eux les articles les plus importans ; il conduit d'une connoissance à une autre ; il approfondit la question qu'il traite, donne en un mot toutes les connoissances qu'on peut désirer & qu'on seroit obligé d'aller chercher dans une multitude d'ouvrages qu'on n'a point toujours sous la main, tels que les Mémoires des plus sçavantes Académies, & les Traités des Grands Maîtres qui ont écrits sur cette matière.

Eloigné de tout esprit de système

qui a reculé pendant tant de siècles les progrès de la Physique, M. *de la Fond* s'attache particulièrement à établir sur des faits toutes les connoissances qu'il nous présente, & à appuyer tous ses principes sur des expériences; il tire de ces faits & de ces expériences des inductions & il en fait des applications toujours intéressantes. Lisez, Monsieur, l'article Commotion électrique, l'article Electricité positive & négative, les articles Air fixe, & plusieurs autres, & vous verrez de quelle manière, en mettant de côté ces vaines hypothèses qui ne servent souvent qu'à nous égarer, l'Auteur embrasse & lie tous les faits qui peuvent répandre le plus grand jour sur des connoissances qui sont encore aujourd'hui l'objet des disputes les plus opiniâtres. Cependant dans un siècle où l'on aime à discuter & à se rendre raison de tout ce qu'on a observé, M. *de la Fond* a senti qu'on ne pouvoit se dispenser d'établir des systèmes; lisez l'article Adhérence, & vous verrez comment l'Auteur, suivant la marche & la simplicité du

génie & de la nature, fait appliquer la loi générale de l'attraction à grandes distances aux attractions de cohésion où à petites distances; mais quoique les preuves qu'il administre ici paroissent démonstratives, M. *de la Fond* ne donne cependant son opinion que comme de nouvelles vues ou des apperçus qu'il soumet à l'examen & aux recherches de ceux qui viendront après lui. Lisez encore l'article Tubes capillaires, vous y verrez des systèmes clairement exposés, solidement réfutés, & l'opinion de l'Auteur présen-sentée avec cette modestie, avec cette sage circonspection qu'il ne faut jamais perdre de vue, lorsqu'il s'agit de sonder les secrets de la nature; il ne s'attache, il ne tient opiniâtrément qu'aux faits, aux observations, à l'expérience; & vous conviendrez, Monsieur, que c'est ainsi qu'il faut traiter la Physique. Partout vous trouverez cette méthode exacte, cette précision, cette clarté qui caractérisent les autres ouvrages du même Auteur, & qui ont si bien établi sa réputation. Je regrette que les bor-

nes de cette feuille ne me permettent point de vous citer quelques exemples.

Dans les articles qui traitent de la physique du corps humain, vous verrez comment M. *de la Fond* sait élaguer ce que l'anatomie a de plus rebutant & de plus difficile pour donner une idée juste & précise des objets qu'il traite ; à l'article action musculaire, vous trouverez, pour expliquer cette fonction, les ingénieuses hypothèses imaginées à cet effet, exposées, développées clairement, en peu de mots, & victorieusement réfutées. A l'article voix, vous verrez comment, d'après la découverte du célèbre *Ferrein*, M. *de la Fond* met en évidence une fonction, dont la nature paroissoit nous avoir dérobé le méchanisme, & avec quelle adresse on peut rendre la voix aux morts, pour découvrir de quelle manière elle s'exécute dans les vivans. L'Auteur ne se borne point à ces seules connoissances ; toute la partie de la chymie, qui appartient de droit à la Physique, se trouve dans son Ouvrage, de sorte qu'on peut dire, à

juste titre, qu'il peut être utile à tous ceux qui veulent étudier la nature sous toutes ses faces, & qui veulent s'instruire de toutes ses opérations. C'est la collection la plus claire, la plus instructive, & la plus intéressante que nous ayons en physique.

Je suis, &c.



LETTRE IV.

La Veuve de Cancale, parodie de la Veuve du Malabar ; en trois actes & en vers ; par M. Parisau. *Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 3 Octobre 1780 ; prix 24 sols. A Paris, chez* Vente, *Libraire des Menus Plaisirs du Roi, & de Sa Majesté, rue des Anglois.*

En dépit, Monsieur, de toutes les critiques, de tous les pamphlets & de toutes les parodies par lesquelles on a cherché à ridiculiser la *Veuve du Malabar*, voilà donc son célèbre Auteur qui siège maintenant parmi les quarante pairs de la Littérature ! Sur ce trône d'où rayonnant de gloire, il apperçoit à peine la tourbe rampante de ses anciens Confrères non académiciens, les traits de la critique peu-

vent-ils l'atteindre? Il est dans la situation de *Gulliver* qui enchaîné pendant son sommeil par des troupes innombrables de Lilliputiens, n'eut besoin en se réveillant que d'éternuer pour rompre ses fers & mettre en fuite ce peuple de Pygmées : la parodie de la *Veuve du Malabar* est un javelot qui lancé d'un main hardie, mais téméraire, doit s'émousser contre le bouclier impénétrable dont la gloire couvre l'un de ses plus chers favoris : si je vous en cite quelques passages, n'attribuez pas, Monsieur, cette attention à l'envie de verser du fiel sur les lauriers qui ceignent le front de M. *le Mierre*; mais croyez plutôt que c'est pour gémir avec vous de cette vile animosité qui s'attache à tous les grands talens, & dont les efforts n'ont pas plus de succès, que ceux du serpent usant ses dents contre la lime.

Si la *Veuve du Malabar* n'étoit pas une Tragédie merveilleuse, différens traits dont la *Veuve de Cancale* est semée, vous paroîtroient heureux & plaisans : voici le plan de cette parodie, L'Auteur suppose que, par

une Loi fort ancienne, les Baillis de *Cancale*, en Basse-Bretagne, sont autorisés à épouser les femmes, que la mort de leur mari expose à tous les désagrémens du veuvage; vous voyez déjà que la supposition sur laquelle est appuyé le plan de cette petite Pièce satirique, pose sur une absurdité; le Poëte dira méchamment & par récrimination, qu'il en est de même du plan de la *Veuve du Malabar* dont il parodie même les défauts afin de les rendre plus sensibles; mais cette réponse excitera la plus juste pitié, & l'on se gardera bien de la relever.

En conséquence de l'hypothèse gratuite, sur laquelle M. *Parisau* a bâti son plan, il feint que *Lassana*, femme du Bedeau de *Cancale*, vient de perdre son mari; que le Bailli, suivant l'usage, aspire à sa main, que ce Bailli est vieux, & asmatique, & d'une humeur intraitable; qu'il charge le Greffier de *Cancale* de conduire la victime à l'autel, que *Lassana* reconnoît dans ce Greffier son propre frère, qu'elle lui fait part de la

répugnance affreuse que le Bailli lui inspire, qu'elle lui apprend qu'un Racolleur, nommé *Brise-Fer*, a toute sa tendresse, quoiqu'elle ignore s'il existe, que le Greffier jure de l'arracher aux griffes du Bailli, que sur ces entrefaites *Brise-Fer* arrive avec son Sergent, de même que *Montalban* au *Malabar*; qu'il fait serment comme lui, d'arracher au sort qui la menace, la veuve qu'il protège sans la connoître; que le Bailli, se doutant de ses projets, & que *Brise-Fer* a même bravé en face, trouve le moyen de le faire arrêter; qu'au moment du triomphe de ce Bailli, *Lassana* se précipite dans un puits situé au milieu de la place de *Cancale*; que *Brise-Fer*, paroissant sur le Théâtre à ce même moment, se jette aussi dans le puits la tête la première, encore de même que *Montalban* qui, comme vous le savez, s'élance avec l'héroïsme le plus intrépide, au travers des flammes, pour en arracher sa tendre Maîtresse; qu'enfin, on parvient à repêcher les deux amans de *Cancale*, & que la bizarre coutume de ce pays,

est détruite par *Brise-Fer* qui épouse *Lassana*, à la barbe du Bailli.

Telle est, Monsieur, la marche de l'ouvrage odieux dont je vous entretiens : pour vous donner une idée du style & des détails, lisez, je vous prie, la scène suivante, qui me paroîtroit assez piquante, si, je le répéte encore, la *Veuve du Malabar* ne me paroissoit pas une Tragédie hors des atteintes de la critique. Le Greffier, qui, sans le savoir, est frère de *Lassana*, se trouve en scène avec le Bailli, & lui parle ainsi :

Votre usage est barbare & j'en hais la rigueur :
Epouser une femme au sortir d'esclavage
C'est lui rafler tout net les profits du veuvage
On ne prend un mari que pour le perdre un jour,
La veuve de l'himen appartient à l'amour.

LE BAILLI.

Quand vous voudrez parler, commencez par vous taire,
Ou du moins, attendez qu'un Bailli vous éclaire ;

Vous ne savez donc pas sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain :
L'Orient a des mœurs qu'ailleurs on juge infames,
Le grand Turc n'a qu'un cœur, le grand Turc a cent femmes ;
Un serrail rigoureux renferme leurs apppas
Gardés par des Messieurs, qui pourtant n'en sont pas ;
Et jamais ces beautés, quoique leur cœur soupire,
Ne mettent sur son front les armes de l'Empire :
C'est le nombre d'amans qui distingue au Japon ;
En courtisant sa femme, on honore un Lapon ;
Mise en communauté, la femme aux bords du Gange,
Circule ainsi que l'or & se troque & s'échange ;
Et sans aller plus loin, apprenez qu'à Paris
Les amans sont reçus sans fâcher les maris.

Je dois convenir que ces vers sont assez bien tournés ; mais que d'esprit

en pure perte ! Vous porterez le même jugement de cette scène, sans contredit l'une des meilleures de la Pièce.

SUSON.

Madame, est-il bien vrai que vous avez promis ?

LASSANA.

L'usage le demande, & mon cœur s'est soumis.
Suzon, ma chère enfant, tu naquis en Champagne,
Tu ne sais pas les loix de la basse-Bretagne ;
Que veux-tu ? le guignon poursuit mes tristes jours,
L'opiniâtre guignon les poursuivra toujours.

SUZON.

Un hibou vieux & laid ; vous, jeune encor, & belle,
Quel dommage !

LASSANA.

Il est vrai, la coutume est cruelle,
Car enfin, quel profit peut me faire un vieillard
Asmatique, goutteux, cattareux, béquillard,

Qui m'offre des baisers au moins sexagénaires,

Et qui les compte encor !

SUZON.

Et qui n'en compte guères.

LASSANA.

Trop fortuné pays, où la femme au bûcher
Suit son mari qui meurt ! Là, sans se détacher....

SUZON.

C'est tout comme à Paris, le mari mort, sa femme
Brûle pareillement, mais c'est d'une autre flamme.

LASSANA.

Oh ! tu ne sais pas tout ; mon mari, grand Colas....

SUZON.

L'étoit-il bien ?

LASSANA.

Oui, car je ne l'aimois pas.

SUZON.

Je le crois bien, vraiment, d'ordinaire on s'en pique.

LASSANA.

Ma situation est-elle assez tragique ?

J'abhorre mon époux, il meurt, le ciel est
bon :
La loi m'en donne un autre, & me donne un
barbon,
Ce n'est pas tout.

SUZON.

Quoi?

LASSANA.

J'aime.

SUZON.

O ciel!

LASSANA.

Heure fatale;
Où Vanne, en s'éloignant, me laissa voir
Cancale ;
Je quittai mon pays, je ne sais pas pourquoi;
Je ne sais pas comment j'arrivai, mais pour moi
C'en étoit fait. Alors on tiroit la milice,
J'apperçus le Sergent, je lui rendis justice;
Son air étoit si doux, son regard si flatteur,
Qu'on eût dit que l'Amour s'étoit fait racco
leur.
Mon père aimoit à boire, & tous les trois
nous bûmes,
Il me vit, je lui plus, il me plut, nous nous
plûmes,

O douleur ! il fallut joindre le régiment.
Grand Colas m'épousa, Voilà tout le roman.

SUZON.

Où vit votre amoureux ?

LASSANA.

Je ne puis te le dire.

SUZON.

Il vous écrit du moins ;

LASSANA.

Il ne sait pas écrire.

SUZON.

Peut-être savez-vous comme il s'appelle.

LASSANA.

Non ;
La pièce finiroit si je savois son nom.

SUZON.

Je vois de votre époux avancer un Ministre,
C'est un Greffier au moins à son regard sinistre.

LASSANA.

Le magot !

Vous pouvez à présent, Monsieur, apprécier le talent de l'Auteur ; je suis persuadé que vous avez lu avec un plaisir malin certains passages de cette parodie, qui vous ont rappellé quelques endroits de la Tragédie, que vous avez cependant tant

applaudie cet été ! O inconſtance des jugemens humains! Songez, Monſieur, qu'en approuvant cette parodie, vous faites une épigramme contre M. *le Mierre*, contre le Public, contre vous-même, & contre l'Auguſte Corps qui vient de l'adopter ; au lieu de vous aſſimiler au parodiſte, plaignez, plaignez au contraire M. *Pariſau* de ſe conſacrer à un genre mépriſé de tous nos Auteurs partiſans du beau ſombre, & ennemis de la joie ignoble & bourgeoiſe, à laquelle on avoit il y a vingt ans, la bêtiſe de ſe livrer : proſcrivez la parodie, & faites des vœux pour qu'on ridiculiſe à leur tour les mauvais plaiſans, qui ont l'audace de s'égayer aux dépens de M. *le Mierre*, & pour qu'on plonge à la place de *Lanaſſa* dans le beau bucher imaginé par cet Auteur, les faiſeurs de parodies, & tous ceux qui, au lieu de pleurer à ſa Tragédie, ne peuvent s'empêcher d'en rire encore quand ils y penſent.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Les Géorgiques de Virgile, traduction nouvelle en vers François, avec des notes, par M. de Lille, *l'un des quarante de l'Académie Françoise. Nouvelle Edition revue & corrigée. A Paris, chez* Claude Bleuet, *Libraire, sur le Pont Saint Michel.*

On est assez d'accord aujourd'hui que la plus sûre manière de défigurer les Poëtes de l'antiquité, c'est de les traduire; quiconque ne pourra pas les lire dans leur langue, n'en aura jamais qu'une très-foible connoissance: les traductions sont venues avec l'ignorance, à mesure qu'on négligeoit l'étu-

de des langues anciennes ; c'eſt dans ces traductions que *Perraut*, *La Motte*, *Fontenelle*, *Voltaire*, (*le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé*) ont puiſé le mépris qu'ils ont témoigné pour *Homère*, *Pindare*, *Ariſtophane*, &c. c'eſt en étudiant ces admirables originaux que *Racine*, *Deſpréaux*, *Molière* & *Rouſſeau* ont échauffé leur génie; c'eſt en les imitant qu'ils les ont quelquefois ſurpaſſés : mais ils ſe ſont bien gardés de vouloir les traduire ; ils voyoient trop diſtinctement les difficultés inſurmontables d'une pareille entrepriſe, dans la différence des mœurs, des uſages, de la langue & de la verſification. Plus ils ſentoient, plus ils admiroient les beautés de *Virgile* & d'*Horace*, plus ils auroient rougi de les altérer, de les affoiblir dans un autre idiome. Le véritable génie a le ſentiment de ſes forces, il ſait juſqu'où elles peuvent aller ; il eſt doué en même-temps d'une pénétration profonde qui lui fait découvrir tous les obſtacles, tous les écueils, tous les dangers ; & s'il juge l'entrepriſe au-deſſus de ſes forces, il ne s'expoſe point à y ſuc-

combler : mais le bel esprit est présomptueux & téméraire ; doublement aveugle, soit pour connoître la portée de son talent, soit pour juger les obstacles qu'il a à vaincre, il n'est point rebuté des difficultés qu'il ne voit qu'à demi ; il va lutter avec confiance contre des beautés qu'il est incapable d'approfondir ; en un mot, il croira qu'il lui est possible de traduire *Virgile*, précisément parce qu'il manque du génie nécessaire pour bien sentir tout le génie de *Virgile*.

Telle est la source de tous les reproches qu'on a faits à M. l'Abbé *de Lille* sur sa traduction des Géorgiques. On est d'abord convenu du talent particulier à ce Traducteur pour rendre certains détails techniques ; on a même applaudi à des morceaux pleins d'élégance, & à quelques endroits du troisième Livre, où il a été enivré un moment de la chaleur & de l'enthousiasme de *Virgile*. Mais on lui a dit : vous vous êtes trompé si vous avez crû que votre talent didactique suffisoit pour rendre le plus grand des Poëtes Latins ; ce ne sont pas les pré-

ceptes qui font le charme des Géorgiques; c'est la richesse du style, les ornemens de toute espèce qui embellissent les descriptions de ce Poëme; & votre style un peu sec paroît ennemi de toutes les riches hardiesses de la haute poësie : c'est une sensibilité inépuisable que *Virgile* sçavoit répandre sur tout ce qu'il touchoit, & par laquelle il nous intéresse aux objets les plus petits & les plus indifférens; & l'on ne remarque en vous aucune trace de cette précieuse sensibilité : c'est une grace enchanteresse attachée aux moindres détails, une naïveté exquise, inséparable des graces; & vous êtes plus ingénieux que naif; quoique vous ayez voulu sacrifier aux graces, elle ne vous ont point souri. Enfin c'est une divine harmonie qui met la dernière perfection aux plus beaux vers de la Langue Latine; & votre versification peu nombreuse, décousue & monotone, approche bien rarement de cette beauté d'harmonie que nos bons Poëtes ont sû donner aux vers François. Etoit-ce donc *Virgile* que vous de-

viez traduire avec un talent si opposé au sien?

M. l'Abbé *de Lille* n'a rien pu répondre à des reproches si bien fondés. En effet, sa traduction offre des exemples continuels de contresens faits au génie de *Virgile*; tout ce qui est précepte est paraphrasé; tout ce qui est Poësie est étranglé; les images sont remplacées par des maximes, les sentimens par des traits d'esprit, la naïveté par l'antithèse; & voilà ce que M. l'Abbé *de Lille* appelle une compensation. Il a souvent bouleversé le texte même de l'original, & transposé des vers selon sa commodité & le besoin de ses rimes; plus souvent encore il a renversé des images, & ce que le premier Peintre avoit mis sur le devant du tableau comme le plus intéressant, le Traducteur le place dans l'éloignement, & quelquefois le supprime tout à fait. Aux expressions fortes & hardies dont on auroit pû enrichir notre langue, il substitue des tournures communes & usées; il prête à *Virgile* de petits agrémens du bel esprit moderne, élague ces belles fleurs qui ornent sa poësie &

met à la place des fleurettes triviales déjà fanées par d'autres mains ; il le dépouille de son or pour l'habiller de clinquant ; & travaillant toujours ainsi d'après son esprit, & non d'après le génie de l'original, il s'imagine avoir traduit un Poëte qu'il n'a que travesti. Ce qui a servi le plus à prouver que le génie de *Virgile* manquoit à M. l'Abbé *de Lille*, c'est que ces épisodes si beaux & si touchans que le Poëte Latin avoit placés de distance en distance dans son poëme pour délasser le lecteur des préceptes rustiques & des fréquentes descriptions, & dans lesquels il avoit déployé toute la richesse de sa poësie & la force de son talent, sont précisément les endroits que le traducteur a le plus défigurés ; c'est là, & principalement dans l'admirable Episode d'Aristée, qu'il s'est montré avec le plus grand désavantage, toujours inférieur, non-seulement à son modèle, mais à lui-même.

La critique s'est exercée sur tous les défauts de cette traduction, avec tant d'étendue ; elle a rassemblé tant de preuves & d'exemples sur ces diffé-

rens objets de discussion, que nous nous croyons dispensés de revenir à la charge, & de nous jetter dans de nouveaux détails. Il vaut mieux nous arrêter à la comparaison de quelques morceaux des Géorgiques traduits ou imités par d'autres écrivains. Nous conviendrons d'abord qu'ils sont ordinairement au-dessous de leur grand modèle, mais en les rapprochant de la traduction de M. l'Abbé *de Lille*, si l'on voit qu'ils ont sur lui un fréquent avantage, il faudra nécessairement convenir qu'il n'a pas traduit *Virgile* avec beaucoup de gloire, puisque ceux qui l'ont mieux rendu que lui, ne l'ont pas encore très-bien rendu. Voici son début :

Je chante les moissons ; je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre, & marier la vigne,
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et les mœurs de l'abeille & ses sages travaux :
Astres majestueux qui dans votre carrière
Nous dispensez les ans, nous versez la lumiere ;
Cérès qui fit à l'homme abandonner les glands

Pour ces épis dorés qui couronnent nos champs;
Bacchus, dont le nectar teint les eaux des fontaines ;
Faunes, Nymphes des bois, & des monts & des plaines,
Venez, inspirez-moi: je chante vos bienfaits.
Pallas, qui nous donnas l'olive de la paix ;
Neptune, qui d'un coup du trident redoutable
Fis sortir de la terre un coursier indomptable;
Vous, jeune Dieu de Cée, ami des sombres bois,
Dont vingt troupeaux choisis reconnoissent les loix ;
Pan, qui sur le lycée ou le riant ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès,
Enfant, qui le premier sillonas les guérets;
Vous tous, Dieux bienfaisans, Déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices ;
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons présidez à mes chants.

La sécheresse du Traducteur se manifeste amplement dès ce début, dans ces vers hachés & décousus, où l'on ne reconnoît en aucune façon la marche simple, mais noble de *Virgile*, dont tous les vers sont enchaînés par des périodes pleines & nombreuses. Je serois trop long si je remarquois tous les défauts de cette traduction; on sent assez que *je chante & je dirai* font un mauvais effet; que *sous quel signe* est trop bisarre, pour dire *sous quel astre*, ou *sous quel signe céleste*, que *marier la vigne* n'est pas moins ridicule; qu'on ne dit point, *il marie la vigne*, comme *il marie sa fille*; que *le nectar teint* est dur & froid; que *le vieillard* qui tient un *jeune cyprès*, est une antithèse assez puérile; que tous les traits poëtiques de l'original sont éteints sous cette élégance mesquine & glaciale; qu'on ne retrouve plus, *Lumina labentem cœlo quæ ducitis annum*, ni *Pocula que inventis acheloïa miscuit uvis*, ni *frementem fudit equum magno tellus percussa tridenti*, &c. Voyons si *Virgile* a moins perdu dans la traduction de M. *Malfilâtre*.

Mécène, aux Laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quel art on rend les champs fertiles,
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir,
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.
Astres brillans du monde, ô secourables Dieux
Qui conduisez l'année errante dans les cieux!
Bacchus, & vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens, & le gland des forêts;
O vous, Faunes légers, qu'adorent les campagnes!
Vous Nymphes qui peuplez les bois & les montagnes,
Jettez sur mes essais des regards complaisans,

Accourez à ma voix ; je chante vos présens.
Toi dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, simbole de la guerre ;
Grand Dieu des mers, & toi dont les nombreux trompeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux ;
Toi surtout, Dieu Pasteur, Souverain d'Arcadie,
O Pan ! si tu chéris ton heureuse patrie ;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts & l'olivier chéri ;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue & son utile usage ;
Sylvain, Dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main ;
Je vous invoque tous, Dieux, Déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre & ses germes féconds.

Sans doute il y a quelque foiblesse dans ces vers, sur-tout dans les pre-

miers; cependant vous y sentez davantage le goût, la verve harmonieuse, & le génie de *Virgile*. Comme j'ai dessein de multiplier les objets de comparaison, je vous épargnerai les réflexions que vous ferez bien vous-même, en confrontant les deux Traducteurs avec le Poëte Latin. Passons à un autre endroit du premier livre; c'est toujours M. l'Abbé *de Lille*, que je vous cite le premier.

Cinq zônes de l'olympe embrassent le contour:
L'une, des feux brûlans est l'aride séjour;
Deux autres s'écartant d'une égale distance,
Siège des noirs frimats, bornent ce globe immense;
Mais entre ces glaçons & ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les *malheureux* mortels (1),
Et terminent l'espace où la ligne écliptique
S'étend obliquement jusqu'au double tropique.
Le globe vers le nord, hérissé de frimats,

(1) L'épithète de *malheureux* est assez mal appliquée aux *mortels* qui sont sous les zônes tempérées.

S'élève & redescend vers les brûlans climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime;
Du tartare profond l'autre touche l'abime.
Calisto, dont le char craint les flots de Thétys;
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit;
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lors que ses coursiers nous souflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.

M. *Malfilâtre* va vous rendre par son abondance, ce que *M. de Lille* vous a ôté par son avarice poétique:

Cinq zônes, de l'olympe embrassent l'étendue:
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,

De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du
ciel,
Deux zônes, de frimats tristement couron-
nées,
A l'horreur des hyvers à jamais condamnées,
Et deux que la nature indulgente aux hu-
mains,
A sû de part & d'autre enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brulant que sa chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce Dieu du jour va, dans un cercle
oblique,
Visiter tour à tour l'un & l'autre tropique.
L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève & s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, & les murs d'Alexandre
La *voient* vers le midi s'abaisser & descendre.
L'un des pôles du monde où soufle l'aquilon
Toujours par sa hauteur domine l'horison;
Toujours l'autre se montre à ces rivages som-
bres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.

Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le dragon tient toujours les deux ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées,
Les ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, & sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse des ténèbres ;
Ou peut-être l'aurore à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour,
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière,
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil.

Vous trouverez dans ce morceau, quelques incorrections que l'Auteur auroit fait disparoître, s'il eût vécu ; mais parmi plusieurs beaux vers, vous distinguerez le dernier qui n'est guère inférieur à celui de *Virgile* :

Illic sera rubens accendit lumina vesper.

Le *rubens* est d'une beauté admirable. L'*occident vermeil*, rend assez bien cette peinture si vraie & si frappante. Remarquez que M. l'Abbé *de Lille* a rayé tout cela d'un trait de plume. Je ne puis me refuser au plaisir de vous citer ces beaux vers du Poëte Latin ; & vous verrez comme M. l'Abbé *De Lille* les a estropiés.

Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge : pallidus orcus
Eumenidesque satæ : tum partu terra nefando
Cæumque, Iapetumque creat, sævumque Thyphœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam,
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum :
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.

Cherchez cette richesse de Poësie & d'harmonie dans cette version séche & mesquine :

La lune apprend aussi dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.

Le cinquième est funeste; en ce jour de colère,
Naquirent Erynnis, Tisiphone, Mégère;
Et vous, fameux Titans, géans audacieux,
Que la terre enfanta pour attaquer les cieux,
Trois fois roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion; Olympe sur Ossa;
Trois fois le Roi des Dieux d'un trait les renversa.

Que dites-vous *de ces monts* qui sont *arrachés des campagnes*, & des *Géans* qui *roulant des monts entassent des montagnes;* & de ces chûtes mal sonnantes, *leur audace entassa Olympe sur Ossa, d'un trait les renversa?* De bonne foi peut-on opposer de pareilles misères aux beautés de *Virgile?* Vous verrez que M. *Malfilâtre* s'est tiré d'un pas si difficile avec bien plus de succès.

Il vit naître jadis Pluton & les furies,
Il vit naître Japet, & ces frères impies
Ligués pour assiéger le Monarque du ciel,

Et le précipiter de son trône éternel.
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles,
Et sur l'Ossa, l'Olympe entassé par trois fois,
Porta ces fiers Titans,& gémit sous le poids;
Mais la foudre atteignant & géans & montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes.

Vous sentirez encore mieux l'éminente supériorité de M. *Malfilâtre* sur M. l'Abbé *de Lille*, dans la comparaison des morceaux suivans qui sont d'une certaine étendue, & dans lesquels sont accumulées toutes sortes de richesses poétiques.

Soudain l'onde en grondant s'enfle dans ses prisons :
Un bruit impétueux roule du haut des monts:
D'un mugissement sourd la rive au loin résonne,
Et des bois murmurans le feuillage frissonne.
Que je plains les nochers, quand je vois dans les airs

Les plongeons à grands cris quitter le sein
des mers,
Les sarcelles courir sur les sables arides,
Le héron s'élancer de ses marais humides!
Quelquefois, de l'orage avant-coureur brû-
lant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits qu'il rend encor
plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les om-
bres.
Tantôt on voit dans l'air des feuilles volti-
ger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord; de l'eure & du
zéphyre
Si la foudre en éclats ébranle au loin l'em-
pire,
Alors, ô laboureur! crains les torrens des
cieux;
Nochers, ployez la voile, & redoublez vos
vœux.
Que dis-je? Tout prédit l'approche des ora-
ges:
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs rava-
ges.

Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air,
Boit les feux du ſoleil & les eaux de la mer:
La grue avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;
Le taureau hume l'air par ſes larges naſeaux;
La grenouille ſe plaint au fond de ſes roſeaux;
L'hirondelle en volant effleure le rivage;
Tremblante pour ſes œufs la fourmi déménage;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit ſous leurs longs bataillons.
Vois les oiſeaux des mers, & ceux que les prairies
Nourriſſent près des eaux ſur des rives fleuries:
De leur ſéjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener ſur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger *dans leur ſein*, reparoître ſur l'onde,
S'y replonger encore, & par cent jeux divers

Annoncer les torrens ſuſpendus dans les airs.
Seule, errante à pas lents ſur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle auſſi l'orage.
Le ſoir, la jeune fille, en tournant ſon fuſeau
Tire encor de ſa lampe un préſage nouveau,
Lorſque la mèche en feu, dont la clarté s'é-
mouſſe,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de
mouſſe.

Je n'ai pas beſoin de vous avertir que c'eſt M. l'Abbé *De Lille* que vous venez de lire ; vous le reconnoiſſez aſſez à ſa marche ſymètrique & monotone, à ſon allure gênée, au ſang froid de ſon enthouſiaſme, à ſa petite élégance, à ſes vers enfilés un à un ou deux à deux, enfin à la ſécheſſe de ſon harmonie, & à la maîgreur de ſa Poéſie ; vous allez voir renaître l'embonpoint de *Virgile* dans la traduction de M. *Malfilâtre*, qui péche ſans doute par trop d'abondance, & par la crainte de ne pas aſſez déployer toutes les images de ſon modèle ; mais vous allez ſentir la verve & la chaleur du véritable Poëte :

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois & le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet, & des accens sauvages,
Annoncent la tempête & cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux,
Les poules de Thétis se rassembler entr'elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.
Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent;
Elles marquent de feu leur rapide carrière.
Et sillonnent les airs de longs traits de lumière;
La feuille des forêts, & la paille des champs
Sur vos pas quelquefois sont les jouets des vents;

La poussière voltige, & sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant & le char de l'aurore;
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs noyés par jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer.
Déjà le nautonnier tremblant à ce présage
A replié sa voile & prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce & jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit & l'attend.
Du creux de leurs vallons la nation des grues
S'enfuit à son approche & traverse les nues;
Pour respirer l'orage & le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts;
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride foiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor sur le bord des étangs

Insultent de leurs cris Latone & ses enfans;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterreine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer dont il est altéré :
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le caïstre, errant dans les prairies;
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries,
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie & s'approchent des bords,
Offrent leur tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent le cou dans l'onde, ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, & vont dans un instant

Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste ;
La vieille la prédit, en prenant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout de la mèche allumée.

Lisez, je vous prie, ce morceau dans l'original, & confrontez ensuite les deux Traducteurs : comparez sur-tout la coupe de leurs vers, périodique & nombreuse dans celui-ci ; aride & fastidieuse dans le premier ; rapprochez quelques-unes de leurs expressions, comme *des bois murmurans le feuillage frissonne*, dans l'un ; & dans l'autre, *le murmure des bois & le cri des montagnes. Les sarcelles courir sur les sables arides* ; ou bien ;

Les poules de Thétis se rassembler entr'elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs aîles.

Comparez aussi le morceau qui commence dans M. l'Abbé *de Lille* par ces mots *si l'éclair brille au Nord, &c.*

& dans M. *Malfilâtre*; *mais si la foudre au Nord fait entendre sa voix*, &c. & dites-moi quel est celui des deux qui vous paroît animé du feu de *Virgile* : ce vers Latin est charmant.

Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.

Croyez-vous qu'on vous en donne la moindre idée, en disant ?

La grenouille se plaint au fond de ses roseaux.

Vous trouverez l'intention de *Virgile* mieux saisie de cette manière :

Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone & ses enfans.

Un rapprochement suivi de tout le reste deviendroit trop long ; & vous pouvez le faire vous-même, si cela vous amuse. J'aime mieux passer à l'Episode qui termine le premier livre des Géorgiques. Ecoutez M. l'Abbé *de Lisle*.

Qui pourroit, ô soleil ! t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature

C'est toi qui nous prédis ces tragiques fu-
reurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des
cœurs.
Lorsque le Grand César eut terminé sa vie,
Tu partageas le deuil de ma triste patrie;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? Tout sentoit notre douleur pro-
fonde;
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre
& l'onde,
Les hurlemens des chiens & le cri des oi-
seaux.
Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlan-
tes;
Des bataillons armés dans les airs se heur-
toient;
Sous leurs glaçons tremblans les alpes s'agi-
toient;
On vit errer la nuit des spectres lamentables;
Des bois muets sortoient des voix épouvan-
tables,
L'airain même parut sensible à nos malheurs;

Sur le marbre amolli l'on vit couler des
pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent ;
Et pour comble d'effroi, les animaux parlè-
rent.
Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traine & roule à grand bruit, forêts, bergers,
troupeaux ;
Le prêtre environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçan-
tes ;
L'onde changée en sang roule des flots im-
purs ;
Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent
nos murs ;
Sans cesse l'éclair brille & le tonnerre
gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vû nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel voulut que ces fatales plai-
nes
S'engraissassent du sang des légions Romai-
nes.
Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,

Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de
rouille,
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.
O *père* des Romains, *fils* du Dieu des batail-
les!
Protectrice du Tibre, appui de nos murail-
les!
Vesta! Dieux paternels! ô Dieux, de mon
pays!
Ah! du moins que César rassemble nos dé-
bris!
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel jaloux du bonheur des hu-
mains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans loix, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos
guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, & là mugit l'Eu-
phrate;
Partout la guerre tonne & la discorde éclate;

Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent
lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois franchissant la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle & se roidit en vain;
Leur rébelle fureur ne connoit plus le frein.

Les réflexions naissent en foule en voyant cette copie décharnée & morte de la Poësie la plus majestueuse & la plus animée. Que pensez-vous de tous ces vers alignés au cordeau de la rime, & tombant l'un après l'autre d'une chûte uniforme & assoupissante? Que dites-vous de cet enthousiasme didactique qui suit toujours une marche compassée, & qui soumet toujours les élans de Virgile à une froide symétrie. Nul mouvement, nulle chaleur, nul sentiment, nulle harmonie. Vous allez retrouver tout cela dans la traduction un peu allongée de M. *Malfilâtre*; mais malgré sa paraphrase il conserve du moins l'ame & la vie au Poëte dont *M. de Lille* ne vous a montré que le cadavre.

Qui pourra d'imposture accuser le soleil ?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des troubles, des combats, des crimes prêts d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil dans son cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours;
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entrainoit la mort de ce grand homme;
Il partagea son deuil; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit, à cet aspect, une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps annonçoit nos revers;
Tout nous épouvantoit, & la terre & les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.

Combien de fois, ô Dieux! dans ces jours
de terreur,
Vîmes nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées;
Des foudres souterrains, des roches embrasées
De torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillon dans les champs d'alentour!
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées;
L'Apennin tressaillit, & sur leurs fondemens
Les alpes à grand bruit s'agitèrent longtemps.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des
nuits sombres,
Se traînoient, au milieu du silence & des
ombres,
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable & des cris sortis du fond des
bois;
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entrouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,

On vit les Dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le Roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
De son onde écumante épandue à grands flots
Entraîna les pasteurs, leurs toits & leurs troupeaux.
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes,
Ne voyoient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantoient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ses voiles paisibles,
Effrayoient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur, & dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.
Bientôt la Macédoine, azile de Brutus,

Revit par les Romains les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Émathie
S'enyvrassent encor du sang de ma patrie.
Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera sous le soc des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux,
Et de grands ossemens, & d'antiques tombeaux.
O Dieux ! Dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus & Numa ! toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars,
Ah ! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune Prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César ! à la terre coupable ;

(1) Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix & les loix & l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.
La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes;
La guerre détruit tout, & la faulx de Cérès
Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées;
Malgré le voisinage, & la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;

(1) Ici le texte est trop paraphrasé; c'est un commentaire en vers foibles & lâches.

Mars remplit l'univers de sa fureur impie ;
Rien ne peut dans son cœur arrêter sa furie :
Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout-à-coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissent la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière,
Et las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

Mon dessein étoit de vous citer encore en entier l'Episode d'Aristée, & d'opposer la traduction de M. l'Abbé *de Lille*, à celle que M. *le Brun* a faite de cet Episode ; mais je m'apperçois que je passerois de trop loin les bornes que ce Journal me prescrit ; je me contenterai de vous en rapporter le morceau le plus intéressant. C'est ici que M. *de Lille* n'a pas eu besoin pour être vaincu, d'un rival qui eût beaucoup de talent ; car on ne peut guère d'après un chef-d'œuvre de Poësie & de sentiment, faire quelque chose de plus médiocre que ce que vous allez lire :

Euridice fuyoit, hélas ! & ne vit pas
Un serpent que les fleurs receloient sous ses
pas ;

La mort ferma ses yeux ; les Nymphes ses
compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les
montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupi*ra* ;
Le Rhodope en gémit, & l'Ebre en murmu*ra* ;
Son époux s'enfo*nça* dans un désert sauvage ;
Là seul, touchant sa lyre, & charmant *son*
veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appelloit son
amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le
jour.
C'est peu : malgré l'horreur de *ces* profondes
voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables rou-
tes,
Et perçant ces forêts où règne un morne ef-
froi,
Il aborda des morts l'impitoyable Roi ;
A ses chants accouroient du fond des noirs
royaumes
Des spectres pâlissans, de livides fantômes,
Semblables aux essaims de ces oiseaux nom-
breux ;
Que chasse au fond des bois l'orage téné-
breux ;

Dès vierges, des époux, des héros & des mères,
Des enfans moissonnés dans les bras de leurs pères,
Victimes que le Stix bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux :
L'enfer même s'émut dans ses cavernes sombres ;
Le Cerbère oublia d'épouvanter les ombres ;
Sur sa roue immobile Ixion respira,
Et sensible une fois Alecton soupira.
Enfin il revenoit des gouffres du *Ténare*,
Possesseur d'Euridice, & vainqueur du *Tartare* ;
Sans voir sa tendre amante il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix l'arrachoit au trépas.
Tout secondoit leurs vœux, tout flattoit leur tendresse.
Soudain ce foible amant, dans un instant d'yvresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit ;
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit,
Presqu'aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,

Il s'arrête, il *se tourne*, il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait, un coup-d'œil a détruit son bonheur:
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Orphée, ah! cher époux! quel transport malheureux,
Dit-elle; ton amour nous a perdu tous deux.
Adieu! l'*enfer se r'ouvre*, & mes yeux s'obscurcissent,
Mes bras tendus vers toi déjà s'appésantissent;
Et la mort déployant son ombre autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! & loin de toi.
Elle dit, & soudain dans les airs *s'évapore*;
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre & l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher,

Alors deux fois privé d'une épouse si chère ;
Où porter sa douleur, où traîner sa misère ?
Par quels sons, *par quels pleurs* fléchir le
Dieu des morts ?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strymon glacé, dans les antres de
thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace ;
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus *s'inclinoient* dans les airs.
Telle sur un rameau, durant la nuit *obscure*,
Philomèle plaintive attendrit *la nature*,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit
éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen,
plus d'amour.
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,

Il pleuroit Eurydice, & *plein de ses attraits*
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain *mille beautés* s'efforçoient de lui
plaire,
Il dédaigna leurs feux; & leur main san-
guinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés;
Dispersa dans les champs ses membres dé-
chirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante:
Là sa langue glacée & sa voix expirante
Jusqu'au dernier soupir formant un *foible*
son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux
nom,
Eurydice, ô douleur! touchés de *son sup-*
plice
Les échos répétoient Eurydice, Eurydice.

Sans faire aucune remarque sur cette version sèche, triste & froide, je passe tout de suite à celle de M. *le Brun*; vous ne trouverez pas dans cet Auteur la verve abondante, ni l'élan naturel de M. *Malfilatre*; mais il évite le défaut de la paraphrase: & quoique son expression soit un peu trop recher-

chée & quelquefois outrée & précieuse, du moins il n'a pas l'aridité de M. l'Abbé *de Lille*, & conserve mieux le mouvement & les tours poëtiques de l'original.

Nymphe! que ta belle ombre emporta de regrets!
Les Dryades en pleurs font gémir leurs forêts,
Du Rhodope attendri les rochers soupirèrent,
Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.
Mais *lui*, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul, & sa Lyre en main, plaint ses feux désolés;
C'est toi, quand le jour *naît*, toi quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs, toi que chante sa lyre.
Mais que ne peut l'amour! Orphée, aux sombres bords,
Osa tenter vivant la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, & ces Dieux effroyables

Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante, tout s'émeut, & du fond des enfers,
Les mânes accouroient au bruit de ses concerts.
Tels, quand un soir obscur fait gronder les orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages.
Telles autour d'Orphée, erroient de toutes parts,
Les ombres des héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils, qu'au bucher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amans si chères;
Peuple sombre & léger que, de ses bras hideux,
Presse neuf fois le Strix, qui mugit autour d'eux.
Du tartare à sa voix les gouffres tressaillirent;
Sur leur trône de fer, les Parques s'attendrirent;

L'Euménide cessa d'irriter ses serpens,
Et Cerbère retint ses abois menaçans.
Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du *Ténare* ;
Il ramène Eurydice échappée au *Tartare* ;
Eurydice le suit ; car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son époux ;
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence !
Si l'enfer pardonnoit, ô pardonnable offense !
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, & la perd sans retour.
Plus de trêve ! Pluton redemande sa proie.
Trois fois le Stix avare en murmure de joie.
Mais elle : ah cher amant ! quel aveugle transport
Et nous trahit tous deux, & me rend à la mort !
Déja le noir sommeil flotte sur ma paupière,
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière ;
Orphée, un Dieu jaloux m'entraîne malgré moi ;
Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi.

Adieu. L'ombre à ces mots fuit, comme un vain nuage,
Son amant veut encor la ſuivre au noir rivage ;
Mais comment repaſſer le brulant Phlégeton !
Comment fléchir deux fois l'infléxible Pluton ?
Quels pleurs, ou quels accens lui rendroient ſon amante ?
L'ombre pâle eſt déjà dans la barque *ſanglante*.
Sur les bords du Strymon déplorant ſes revers,
Orphée erra ſept mois, ſous des rochers déſerts.
Aux tigres, aux forêts *raçontant* ſes diſgraces,
Les tigres, les forêts gèmirent ſur ſes traces.
Ainſi le roſſignol, pleurant ſes tendres fils,
Hélas ! ſans plume encor dans leur berceau ravis,
Et *racontant* ſa perte aux forêts attentives,
Traine ſes longs regrets en cadences plaintives, (1)

(1) Dans cette comparaiſon, au dernier vers près, M. le Brun n'eſt guères plus heureux que M. l'Abbé de Lille qui n'a pas même ſenti l'intention du Poëte Latin.

Ah ! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen *ne flatte plus ses vœux.*
A travers les frimats des monts hyperborées,
Il promène au hasard *ses flammes éplorées*,
Solitaire, il couroit les bords du Tanaïs,
Quand tout-à-coup, ô rage ! ô forfaits inouis !
Les Bacchantes en foule assiégeant le Riphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglans,
Et semèrent au loin ses membres palpitans.
Dans l'Hèbre impétueux sa tête fut jettée;
Mais tandis qu'elle erroit sur la vague agitée
Ses lévres, qu'Eurydice animoit autrefois,
Et sa langue glacée, & sa mourante voix,
Sa voix disoit encore, ô ma chère Eurydice !
Et tout le fleuve en pleurs répondoit, Eurydice.

Par les différens morceaux que je

vous ai cités de M. l'Abbé *de Lille*, & qui ſont tous d'une certaine étendue, vous jugerez ſi ſa traduction peut faire beaucoup d'honneur à Virgile & à la Langue françoiſe ; puiſque dans les endroits les plus importans, & qui devoient donner le plus de reſſort à ſon talent, il ſe trouve obſcurci par deux traducteurs, qui eux-mêmes ſoutiendroient rarement la comparaiſon avec l'original. Quand on eſt au-deſſous de M. *le Brun*, on ne doit pas être tenté de vouloir s'égaler à Virgile. Cependant vous avez entendu les éloges emphatiques dont on a exalté pendant un certain tems l'ouvrage de M. *de Lille*, & vous me demanderez ce qui a pu lui donner cette eſpèce de réputation. Pour répondre à cela d'une manière ſatisfaiſante, il eſt bon de vous raconter une petite anecdote, que je tiens de ſource & dont je vous garantis la vérité.

Vous vous reſſouvenez du tems où M. *de Pompignan*, reçu à l'Académie françoiſe, lut quelques fragmens de ſon imitation en vers des Géorgiques, qui furent extrêmement goutés de

l'assemblée, après avoir prononcé un discours qui déplut beaucoup à plusieurs Académiciens, & qui lui attira tous les pamphlets satiriques, dont *Voltaire* l'accabla pendant plusieurs années. La vengeance philosophique ne se borna point à la satire : tous ces Messieurs n'ont pas le talent de la raillerie ; mais tous ont perfectionné l'art de nuire, & en connoissent tous les rafinemens. On résolut de donner assez de dégoûts à M. *de Pompignan*, pour l'obliger à se retirer de l'Académie, & à cacher dans la retraite la célébrité qui marquoit ses premiers pas dans la carrière des lettres. On sçut que M. l'Abbé *de Lille* avoit essayé de traduire quelques morceaux des Géorgiques ; on l'attira par des cajoleries, on l'excita par des louanges ; on lui prodigua les conseils ; on lui promit la plus grande réputation, & le fauteuil académique pour prix de sa traduction : on lui fit changer & corriger ce qu'il avoit déjà fait ; on l'aiguillonna, on le pressa, afin qu'il pût prévenir la publication de l'ouvrage que perfectionnoit lentement M. *de Pompignan* ;

on

on prôna d'avance celui de M. *de Lille*; on lui procura des lectures brillantes ; enfin cette traduction fut imprimée & célébrée avec grand bruit par toutes les trompettes de l'Encyclopédie ; on voulut enfin qu'elle parut avec assez d'éclat, pour détourner M. *de Pompignan* de publier la sienne; & on en est venu à bout, puisqu'il la garde encore dans son porte-feuille ; mais le moment est arrivé où il ne doit plus rien craindre d'une prévention que les connoisseurs ont fait taire ; où le Public sçait à quoi s'en tenir sur un ouvrage dont la médiocrité générale ne sçauroit être palliée ni excusée par quelques beautés particulières ; & la victoire anticipée de M. l'Abbé *de Lille* ne peut plus aujourd'hui que relever le succès qui attend M. *de Pompignan*.

Je suis, &c.



LETTRE VI.

Lettre à M. D'ALEMBERT.

SOUFFREZ, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous adresser quelques observations sur la lettre qui se trouve dans le Mercure du 14 Octobre, pag. 85. Quoiqu'il fût peu vraisemblable qu'on eût osé abuser d'un nom tel que le vôtre, comme il ne l'étoit guères plus que vous eussiez écrit cette étonnante lettre, j'ai cru devoir les renfermer, jusqu'à ce qu'un long silence de votre part l'eût avouée. Vous vous y plaignez, Monsieur, avec une modération exemplaire, d'une note placée à la page 27 de la brochure intitulée *Rousseau juge de Jean Jacques* : à cela je vous reconnois bien ; mais je ne vous reconnois plus quand vous dites : l'*Auteur quel qu'il soit, (car peut-être est-ce un ennemi de feu M. Rousseau) paroît avoir la tête fort dérangée*. Cette assertion est d'une du-

reté tout-à-fait opposée à l'urbanité de votre caractère; elle outrage le cœur ou l'esprit de l'Editeur de cette brochure, puisqu'il s'est nommé; & il répugne à croire que M. *Brooke Boothby*, qui n'est connu dans ce pays-ci qu'à titre d'ami de M. *Rousseau*, ait mérité de vous tant de rigueur. De plus, quand il seroit vrai que le dialogue entre *Rousseau* & un François, annonce le dérangement de la tête de son Auteur, (ce que je nie, & ce que vous ne pouvez affirmer, puisque vous ne l'avez que parcouru.) la vertu & le génie ne mettant point à l'abri de l'altération des organes, comment pourroit-on n'y pas reconnoître M. *Rousseau*? Quel est l'Ecrivain, (excepté vous, Monsieur, qui certainement n'en êtes pas l'Auteur) qui, jouissant de toutes ses facultés, pût mettre dans ses ouvrages la profondeur de raisonnement, la chaleur d'expressions, l'élévation d'idées, & les graces de style qui éclatent dans celui-là? En vérité, la folie qui écriroit ainsi, décréditeroit à jamais l'éloquence de la raison. Ce n'est pas

tout ; à titre d'éclairciſſement, vous ajoutez, Monſieur :

1°. *L'Auteur de la brochure convient que les articles de Muſique fournis à l'Encyclopédie par M.* Rouſſeau, *ne m'ont été remis qu'en 1750. Or, en 1749 j'avois donné à l'Académie des Sciences un traité fort détaillé (& imprimé la même année) de la Théorie de M.* Rameau. C'eſt, Monſieur, ce que perſonne ne vous conteſte, & ce qui eſt fort indifférent à l'objet dont il s'agit. Il en eſt d'autant plus ſurprenant que vous cherchiez à tirer avantage de l'aveu d'un homme que vous regardez comme un fou.

2°. *M.* Rouſſeau *n'a guère fait mention de ces principes* (de ceux de M. *Rameau*) *que pour les combattre ; il les avoit d'abord approuvés ; mais il changea d'avis depuis une querelle qu'il eut avec ce ſçavant Muſicien.* Eh, Monſieur ! eſt-il digne de vous de ſuppoſer des motifs vicieux à la révolution qui s'eſt opérée en fait de Muſique dans les opinions de M. *Rouſſeau*, quand elle peut en avoir eu d'innocens ? A meſure qu'on acquiert de l'expérience,

& que le goût se perfectionne, on en vient à faire peu de cas de ce qu'on avoit le plus estimé. Pouvez-vous l'ignorer, vous, qui dans une réponse à la critique que M. *Rameau* avoit faite de vos articles *fondamental & gamme*, défendiez M. *Rousseau* contre M. *Rameau* lui-même; & disiez à ce dernier: « Avant que d'avoir entendu vos Opé- » ras, je ne croyois pas qu'on pût al- » ler au-delà de *Lully* & de *Campra*; » avant que d'avoir entendu la musi- » que des Italiens, je n'imaginois rien » au-dessus de la nôtre »; & voudriez-vous qu'on cherchât dans les petites dissentions qui se sont élevées entre vous & *le sçavant Musicien*, le principe de la préférence que vous avez enfin donnée à la Musique Italienne sur la nôtre, c'est à dire sur la sienne?

3°. *On ajoute dans cette même note dont je me plains, que la seconde édition de mes élémens à laquelle j'avois fait quelques additions, a paru en 1768, immédiatement après le Dictionnaire de Musique de M. Rousseau. Or, cette seconde édition où je n'ai pas changé un mot depuis, est de 1762, six ans avant*

l'impression du Dictionnaire de Musique; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans ce Dictionnaire à l'article Mode, pag. 288, *M.* Rousseau *cite un long passage de mes élémens, qui ne se trouve que dans la seconde édition; preuve incontestable*, si je ne me trompe, *que cette édition a précédé le Dictionnaire, & que si M.* Rousseau *est l'Auteur de la note, sa mémoire l'a bien mal servi. Il me paroit difficile de répondre à ces faits & à ces dates.* Sans la réputation de candeur que vous vous êtes acquise, Monsieur, sans l'espèce de défi qui termine cette période, elle me paroîtroit bien *insidieuse*; mais cette phrase: *il me paroît difficile de répondre à ces faits & à ces dates*, prouve que vous êtes de bonne foi, & me fait espérer que vous ne me saurez pas mauvais gré de relever les petites inadvertances qui vous sont échappées.

Vous vous êtes fort éloigné de vôtre exactitude ordinaire, en citant une partie de la note dont vous vous plaignez, Monsieur; en la relisant vous en serez étonné vous-même. Pour vous épargner la peine de reporter vos yeux sur un Ouvrage que

vous n'avez pas goûté, je veux vous la transcrire d'un bout à l'autre. La voici:

» Tous les articles de musique que » j'avois promis pour l'Encyclopédie, » furent faits dès l'année 1749, & re» mis par M. *Diderot*, l'année sui» vante, à M. *d'Alembert*, comme » entrant dans la partie Mathématique » dont il s'étoit chargé : quelque temps » après, parurent ses Elémens de Mu» sique. En 1768 parut mon Diction» naire, *& quelque temps après*, une » *nouvelle* édition de ses Elémens, » avec des augmentations. Dans l'in» tervalle avoit aussi paru un Dic» tionnaire des Beaux-Arts, où je » reconnus plusieurs petits articles de » ceux que j'avois faits pour l'Ency» clopédie. M. *d'Alembert* avoit des » bontés si tendres pour mon Diction» naire de Musique, qu'il offrit au » sieur *Gui* d'en revoir obligeamment » les épreuves ; faveur que, sur l'avis » que celui-ci m'en donna, je le priai » de ne pas accepter. »

Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que M. *Rousseau* dit : » En » 1768 parut mon Dictionnaire, &

» *quelque temps après*, & non pas
» *immédiatement après*, une *nouvelle*,
» & non pas *la seconde* édition de ses
» Elémens avec des augmentations. »
Ce n'est pas avec vous qu'il faut appuyer sur l'énorme différence qu'il y a entre les expressions que vous prêtez à M. *Rousseau*, & celles qu'il a employées. Il est tout simple, Monsieur, que n'ayant donné à cette note, peu faite pour affecter votre tranquillité, qu'une attention très-superficielle, vous ayez, sans dessein, substitué quelques mots à quelques autres : mais cette substitution tire à de si grandes conséquences pour la mémoire de M. *Rousseau*, que toute personne honnête qui en sera frappée, désirera d'en prévenir l'effet. Voilà pourquoi, encouragée par vous-même, je vais tâcher de vous démontrer que cette note ne contient rien qui ne soit rigoureusement vrai ; & afin d'exposer mes preuves dans un ordre qui les rende plus sensibles, je vais séparer les articles qui la composent, & les discuter chacun en particulier.

» Tous les articles que j'avois pre-

» mis pour l'Encyclopédie, dit M.
» *Rousseau*, furent faits dès l'année
» 1749, & remis par M. *Diderot*,
» l'année suivante, à M. d'*Alembert*,
» comme entrant dans la partie Mathé-
» matique dont il s'étoit chargé : quel-
» que temps après parurent ses Elé-
» mens de Musique. » C'est, Mon-
sieur, ce que vous ne détruisez pas :
car, en disant, *or en 1749 j'avois donné à l'Académie des Sciences un Extrait fort détaillé (& imprimé la même année) de la Théorie de M. Rameau*, il est si vrai que vous ne prétendez pas parler de vos Elémens, que vous ajoutez, *Extrait dont mes Elémens de Musique ne sont que l'extension*. Eh bien, Monsieur, c'est précisément cette *extension* qui forme vos Elémens dont M. *Rousseau* parle. Or, ils ne parurent qu'en 1752 : on n'en sçauroit douter, puisqu'indépendamment de la notoriété publique, & de la date que porte l'édition, on en trouve la preuve dans une note de votre réponse à M. *Rameau*, que j'ai déjà citée. Vous y dites en propres termes, en parlant d'un sçavant Ita-

lien : » il est le premier qui m'ait fait » cette objection sur l'accord de *sixte* » *superflue*, dès l'année 1752, où pa» rut la première édition de ces Elé» mens de Musique, &c. » M. *Rousseau* est donc fondé à dire, malgré *l'Extrait fort détaillé imprimé en 1749*, que vos Elémens de Musique parurent *quelque temps après* que ses articles de Musique vous eurent été remis par M. *Diderot*, puisqu'ils vous le furent en 1750.

» En 1768 parut mon Dictionnaire, » & *quelque tems après*, une *nouvelle* » édition de ses Elémens avec des aug» mentations ».

Ici, Monsieur, toutes mes idées se confondent en voyant l'inconcevable distraction qui vous porte à dire : *On ajoute dans cette même note dont je me plains, que la seconde édition de mes Elémens à laquelle j'avois fait quelques additions, a paru en 1768*, immédiatement *après le Dictionnaire de Musique de M. Rousseau. Or cette* seconde *édition où je n'ai pas changé un mot depuis, est de 1762, six ans avant l'impression du Dictionnaire de*

Musique. Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter que M. Rousseau ne parle pas de la *seconde* édition de vos Elémens qu'il connoissoit avant de publier son Dictionnaire, puisqu'il y cite la page 21 de cette *seconde* édition ; mais d'une *nouvelle* édition dont vous ne parlez point, qui parut en 1772, & dont voici le frontispice. *Elémens de Musique théorique & pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés & simplifiés par M.* d'Alembert, *de l'Académie Françoise, des Académies Royales des Sciences de France, de Prusse & d'Angleterre, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, & de l'Institut de Bologne*, NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE, & CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE. *A Lyon, chez Jean-Marie Bruyset, Imprimeur-Libraire*, 1772, *avec Approbation & Privilege du Roi* (*). M. *Rousseau* ne mérite donc aucun reproche pour avoir dit : » En

(*) Cette édition se trouve à Paris chez Nyon, Libraire, rue du Jardinet, Fauxbourg Saint-Germain.

» 1768, parut mon Dictionnaire, & » *quelque temps* après, une *nouvelle* » édition de ses Elémens avec des » augmentations ». Car enfin cette *nouvelle* édition existe, puisqu'elle est entre mes mains; elle n'a pu être faite sans votre aveu; vous n'auriez pas souffert que les augmentations qu'elle contient fussent annoncées sous votre nom, si vous ne les aviez pas fournies; & elle a paru non pas *immédiatement*, comme vous supposez, Monsieur, que le dit M. *Rousseau*, mais comme il le dit réellement, *quelque temps* après le Dictionnaire de Musique. S'il falloit une autre preuve de l'existence de cette *nouvelle* édition donnée en 1772, que celles que je viens de produire, je la trouverois dans une note que vous avez consacrée à la reconnoissance, & qui termine le Discours préliminaire de cette *nouvelle* édition. Vous dites, Monsieur, dans cette note, en parlant de M. l'Abbé *Roussier*: » il a eu la bonté de me » communiquer un grand nombre de » remarques très-justes, qu'il a faites » sur la première édition de ces Elé-

» mens, & dont j'ai profité pour per» fectionner les SUIVANTES ». Vous ne vous feriez pas exprimé ainfi, s'il n'y avoit eu, à votre connoiffance, depuis la première édition de vos Elémens, que celle de 1762. Je fais bien qu'en 1759, vous cédâtes au fieur *Bruyfet* tous vos droits fur vos Elémens : mais cette ceffion n'empêche pas que vous n'ayez préfidé aux éditions poftérieures qui en ont été faites ; puifque c'eft, je le répète, à celle de 1772, dont parle M. *Rouffeau*, que fe trouve la note que je viens de citer. *Ce qu'il y a de plus fingulier*, Monfieur, c'eft que vous ayez oublié un fait de cette nature, au point d'entreprendre de convaincre de menfonge l'homme célèbre qui l'a avancé.

» Dans l'intervalle avoit auffi paru » un Dictionnaire des Beaux-Arts, » où je reconnus plufieurs petits arti» cles de ceux que j'avois faits pour » l'Encyclopédie ».

Le Dictionnaire des Beaux-Arts parut en effet en 1752, ainfi que la première édition de vos Elémens. Je ne le connois point : mais vous le

connoissez sans doute, Monsieur; vous connoissez aussi mieux que personne les articles que M. *Rousseau* avoit faits pour l'Encyclopédie : le plagiat dont il accuse l'Auteur du Dictionnaire des Beaux-Arts, est donc prouvé par votre silence ; car si cet Auteur étoit irréprochable à cet égard, l'honnêteté des vues qui vous animent ne vous auroit pas permis de négliger sa justification, puisque vous avez daigné travailler à la vôtre.

» M. d'*Alembert* avoit des bontés si » tendres pour mon Dictionnaire de » musique, qu'il offrit au sieur *Gui* » d'en revoir obligeamment les épreu» ves ; faveur que, sur l'avis que celui» ci m'en donna, je le priai de ne pas » accepter. »

Un fait que M. *Rousseau* affirme & que vous ne niez pas, Monsieur, doit passer pour constant. De plus, M. du *Peyrou*, habitant de Neufchâtel en Suisse, ami intime du célèbre Genevois & dépositaire de ses papiers, a entre les mains, & s'engage à faire voir à quiconque le désirera, une lettre datée *de Paris le 24 Décembre*

1764, dans laquelle le sieur *Gui* propose à M. *Rousseau* de vous *choisir* pour revoir les épreuves de son Dictionnaire, & ajoute pour l'y déterminer, qu'il est *sûr* que vous vous en ferez un *plaisir*. Cette lettre ne dit pas que vous ayez *offert au sieur Gui de revoir obligeamment les épreuves du Dictionnaire de Musique :* non, elle ne le dit pas, mais elle le prouve. 1°. Parce qu'il n'est pas vraisemblable que le sieur *Gui* ait pris sur lui de risquer cette proposition sans que vous l'y eussiez autorisé. 2°. Parce qu'il faut, pour qu'il ait été *sûr* de votre bonne volonté, que de votre propre mouvement, vous la lui ayez marquée. Votre éloignement pour M. *Rousseau*, étoit déjà trop connu, pour que le sieur *Gui* eût seulement eu l'idée d'obtenir de vous pour cet Auteur, un service d'ami ; tant de générosité ne se présume pas. 3°. Enfin, parce qu'il est tout simple que l'honnête Libraire ait fait cette proposition en son nom, plutôt qu'au vôtre, afin que le refus qu'il devoit prévoir ne tombât pas directement sur vous : ménagement

qui n'a plus dû avoir lieu dans les entretiens que le sieur *Gui* a eus avec M. *Rousseau*, lorsqu'en Décembre 1765 celui-ci passa par Paris, pour se rendre en Angleterre; entretiens qu'il n'est pas douteux que le voyageur n'ait mis à profit pour éclaircir ce point délicat.

Tout ce que vous opposez, Monsieur, au *fait* établi par M. *Rousseau*, c'est que *vous ne vous le rappellez nullement* : j'oserai vous représenter que votre oubli ne fournit aucune objection recevable contre la vérité de ce *fait*. Encore plus accoutumé, sans doute, à faire des actes de bienfaisance, que *de nouvelles* éditions, il est bien plus extraordinaire que les soins que vous avez donnés à celle de vos Elémens, qui parut en 1772, n'ayent laissé aucunes traces dans votre mémoire, qu'il ne l'est que vous ayez oublié que vous avez fait une *offre* obligeante qui n'a eu aucunes suites. Quant aux inductions qu'on pourroit tirer de cette *offre*, en la maintenant vraie, c'est un sujet que les égards qui vous sont dus ne me per-

mettent pas de traiter : mais ils ne me défendent pas de vous faire observer que le dernier article de la note de M. *Rousseau*, n'est pas plus destitué de fondement que les autres.

Vous dites encore, Monsieur : *ce même M. Rousseau, qui dans son Dictionnaire m'honore en plusieurs endroits de ses éloges, n'y fait entendre nulle part que mes Elémens ayent été faits d'après lui ; il sçavoit trop bien le contraire.*

Je vous demande bien pardon ; mais cela ne me paroît pas aussi évident qu'à vous. Ce n'est certainement pas dans le dernier paragraphe de la Préface de ce Dictionnaire, que vous puisez l'assurance de dire, *il sçavoit trop bien le contraire.* Le voici ce paragraphe.

» Si on a vu dans d'autres ouvra» ges, quelques articles peu impor» tans, qui sont aussi dans celui-ci ; » ceux qui pourront faire cette re» marque, voudront bien se rappeller » que dès l'année 1750, le manuscrit » est sorti de mes mains, sans que je » sache ce qu'il est devenu depuis ce

» tems-là. Je n'accuse personne d'a-
» voir pris mes articles, mais il n'est
» pas juste que d'autres m'accusent
» d'avoir pris les leurs. »

Il est apparent, Monsieur, que ce passage regarde le Dictionnaire des beaux Arts; il pourroit tout aussi bien regarder vos élémens, puisque ces deux ouvrages sont de la même date, que M. *Rousseau* parle de plusieurs, & qu'il n'en nomme aucun. Dans ce cas-là, il auroit *fait entendre* que vos élèmens étoient, du moins en partie, *faits d'après lui*. Ce que ce vertueux Philosophe *sçavoit* sur ce point, sera peut-être toujours un mystère pour le Public; mais ce n'en sçauroit être un pour vous, Monsieur : ce ne sont donc pas les *éloges* qu'il vous donne dans son Dictionnaire qui doivent vous rassurer; c'est votre conscience: car si vous ne l'avez pas pillé, il n'a pas pu le croire.

Je craindrois de vous offenser, Monsieur, si, connoissant votre empire sur tout ce qui tient à la Littérature, je m'adressois à tout autre qu'à vous pour obtenir que ma lettre trou-

ve place dans le Mercure. Je vous prie donc instamment de vouloir bien l'y faire insérer d'ici au 23 Décembre inclusivement. Si, contre toute apparence, vous vous refusiez à un soin si digne de vous, ou qu'elle parût dans le Mercure avec des fautes de Typographie, capables d'en altérer le sens, je serois obligé de prendre d'autres voies pour la répandre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très obéissante servante,

DU RIEZ-GENEST.

Le 28 Novembre 1780.



LETTRE VII.

Lettre à M. FRÉRON.

JE vous supplie, Monsieur, de vouloir bien le plutôt qu'il vous sera possible, donner place dans l'Année Littéraire, à la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous pouvez, Monsieur, me rendre ce service, sans risquer de désobliger M. d'*Alembert*: son consentement à la publication de cette lettre, est consigné en termes formels, page 179 du Mercure du 23 de ce mois, dans lequel j'avois souhaité qu'elle fût insérée; & les protestations de *sincérité* qui accompagnent ce consentement, ne permettent pas de douter que M. d'*Alembert* ne l'ait dicté lui même; car M. d'*Alembert* est l'homme du monde le plus *sincère*. Il est clair, Monsieur, que la préférence que je donnois au Mercure, sur votre Journal, ne m'étoit pas inspirée par le désir de me faire valoir; mais elle n'étoit pas non plus un effet du hasard; je croyois devoir

ſacrifier mon intérêt à la convenance, qui me ſembloit exiger que la défenſe eût le même théâtre & les mêmes ſpectateurs que l'attaque. M. d'*Alembert* en a jugé autrement ; il a trouvé fort égal que ma lettre parût dans le Mercure ou ailleurs ; même qu'elle parût ou ne parût pas, dès qu'il s'en eſt pleinement rapporté à MM. les Rédacteurs du chef-d'œuvre hebdomadaire, qui de leur propre mouvement, & ſans que M. d'*Alembert* ait mis un grain dans la balance, m'ont donné l'excluſion. Loin que la philoſophique indifférence de M. d'*Alembert* me gagne, Monſieur, je trouve plus que jamais néceſſaire que la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer, ſoit miſe ſous les yeux du Public, puiſque ce n'eſt qu'après avoir daigné la lire, qu'il pourra juger de la ſageſſe des motifs qui ont empêché ces MM. de l'inſérer, & de la ſolidité de l'eſpèce de réponſe qu'ils ont *eſſayé* d'y faire.

DU RIEZ-GENEST.

Le 25 Décembre 1780.

A V I S.

M. *Rouland*, Démonſtrateur de Phyſique Expérimentale en l'Univerſité, ſeul Elève de M. *Sigaud de la Fond*, ſon oncle, recommencera un Cours complet de Phyſique Expérimentale, le Mardi 15 Janvier, à midi précis, dans le Cabinet de Machines de M. *de la Fond*, maiſon de l'Univerſité, près Saint-Yves, rue Saint-Jacques. Il le continuera les Mardis, Jeudis & Samedis, à la même heure. Dans ce Cours il traitera très-amplement des différentes eſpèces d'air-fixe; de l'Electricité & des nouvelles découvertes en ce genre.

L'activité, le zèle & les connoiſſances de M. *Rouland*, qui marche à grands pas ſur les traces de M. *de la Fond*, ſont bien propres à juſtifier les ſuccès qu'il a déjà obtenus l'année dernière, & à lui mériter de nouveau la confiance du public

Livres Nouveaux.

Mémoires de Fanny Spingler; par Madame *Beccari.* A Paris, chez *Knapen & fils*, Libr.-Impr. de la Cour des-Aides, au bas du pont Saint-Michel; 1781, 2 vol. *in*-12, prix 5 liv.

Analyse sur l'Ame des Bêtes. Lettres Philosophiques, 1. vol. *in*-12. de 82 pag. A Paris chez M. *Aumeur*, Auteur de cet ouvrage, rue Fromenteau, à l'Hôtel Saint-Martin, & chez *Prault*, Libraire du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

Histoire & Paraboles du *P. Bonaventure.* A Paris, chez *Charles-Pierre Berton*, Libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas-du Chardonnet, au Soleil Levant.

Le Tuteur Trompé, Comédie en un acte, en vers libres. Par M. *de la R.**** ancien Capitaine d'Infanterie, au service de France; à Liège chez *Tutot*, & à Paris chez *Valade*, Impr. Libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Essai sur les Moyens de Réformer la Législation Françoise, à Genève

Principes de Géographie a la portée des Enfans, & à l'Usage des Elèves de l'Institution de la jeune Noblesse; à Paris, chez l'Auteur, à l'institution de la jeune Noblesse, au bout des champs Elisées, attenant la grille de Chaillot, & chez *Bélin*, Libraire, rue Saint-Jacques.

Loix Municipales & Economiques de Languedoc, où Recueil, Ordonnances, Déclarations, Lettres Patentes, Arrêts du Conseil, du Parlement de Toulouse & de la Cour des Aides de Montpellier; Actes, Titres & Mémoires concernant la Constitution politique de cette Province, son administration municipale & économique, ses privilèges & usages particuliers, relativement à ses impositions; ses ouvrages publics, son Agriculture, son Commerce, ses Manufactures, ses Loix civiles &c. A Paris, chez *Didot jeune*, Imprimeur des Etats de Languedoc, quai des Augustins. A Montpellier, chez *Rigaud* & *Pons*, rue de l'Aiguillerie.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Testament Politique de l'Angleterre. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés, brochure *in*-12.

CE Testament, Monsieur, nous montre l'Angleterre à l'agonie, se confessant avec la bonne foi d'un mourant. Ce n'est plus ce Colosse d'orgueil dont l'arrogance provoquoit la vengeance des Nations, c'est un humble pigmée qui convient de sa foiblesse, & qui fournit lui-même les titres de son infériorité. « Je ne veux » pas trépasser, s'écrie-t-elle, sans » avoir fait connoître à l'Univers mes » volontés dernières, sans avoir hum-

» blement confessé les fautes répan-
» dues dans tout le cours de ma vie ».
Le premier reproche qu'elle se fait, est son charlatanisme dans la généalogie qu'elle s'est fabriquée. S'il faut l'en croire, son origine ne fut rien moins que brillante. Des sauvages errans dans ses forêts, subjugués successivement par tous les aventuriers qui se présentèrent, voilà la noble tige de ces fiers Bretons, qui insultent aujourd'hui à tout l'Univers. Le destructeur de la République Romaine lui fit quelque temps porter ses fers : « c'étoit un brave homme,
» continue-t-elle, mais un peu Roma-
» nesque; il avoit une singulière ma-
» nie, celle d'exagérer ses calculs. D'un
» trait de plume il peupla cette Isle
» déserte, il transforma les miséra-
» bles pâtres, à la chasse desquels il
» alloit, en bataillons nombreux. Ses
» imbéciles Contemporains ont cru ce
» Roman, parce qu'ils étoient trop
» loin de moi; & la bonne postérité
» y croit encore, parce qu'elle est loin
» de lui: & voilà comme se perpé-
» tue le mensonge ».

Les succès de *Jules-César* ont fait voir à l'Univers, que ses projets les plus ambitieux n'étoient pas si chimériques; ils prouvent qu'il calculoit assez juste, & l'épithète de *Romanesque* ne me paroît pas convenir à ce grand homme. Quant à ses Contemporains, ils n'étoient pas imbécilles comme le suppose cette pauvre malade. En pleine santé, elle eût trouvé la cause de l'esclavage des Romains dans leur mollesse & leur corruption; mais cet instant de délire ne messied pas à une agonisante; d'ailleurs elle parle avec tant bon sens quelques lignes plus bas, qu'on doit lui pardonner cette légère absence. « Rome, ajoute-t-elle, dora si bien les » fers qu'elle me faisoit porter, que » je parvins à les aimer ».

En effet, Monsieur, lorsque cette Maîtresse de l'Univers, affaissée par son propre poids, & déchirée par des essaims d'Etrangers qui l'inondoient de tous côtés, retira ses troupes des Provinces, pour défendre son centre, les Bretons désolés pleurèrent les Romains, & leur écrivirent une belle

lettre (*) pour les rappeller. Désespérée d'avoir sa liberté, la Grande-Bretagne implora le secours des Saxons, elle s'offrit à leur joug; ils vinrent, & ce fut la seconde Nation Etrangère entée sur sa véritable tige. Une nuée de Danois affamés se jetta sur ses rivages, & renversant l'Heptarchie Saxonne, qui n'étoit au fond qu'une véritable Anarchie, ils enchaînèrent *Bretons*, *Pictes*, *Saxons*, *&c.* enfin, Monsieur, *Guillaume le Bâtard* lui donna des nouvelles Loix, & ses fers furent changés pour la quatrieme fois. Ce *Guillaume* aimoit beaucoup ses Sujets; pour leur épargner des veilles & des fatigues, il leur ôta leurs armes, & les faisoit, comme vous savez, coucher à l'entrée de la nuit. C'est ainsi que le berceau de l'Angleterre fut chargé de chaînes. « En bonne conscience, » s'écrie-t-elle encore, les Sénateurs » Rois de la Chambre-Haute, & les

(*) Cette Lettre étoit adressée à *Œtius* trois fois Consul, & commençoit par ces mots : *sanglots des Bretons*.

» nobles *Esquires*, & les Aldermans
» doivent-ils parler d'origine quand
» elle est si impure, de Noblesse
» quand on doit sa naissance à cinq
» ou six coquins d'avanturiers » ?

Mais on ne se crée pas son père, & cette manie des généalogies n'est que ridicule. Les atrocités qui ont signalé tout le cours de sa vie, absorbent tous les regrets de la moribonde Angleterre. Depuis le règne despotique de *Guillaume le Batard*, jusqu'à la guerre insensée de l'Amérique, elle ne voit que carnages, que folies, qu'absurdités, qu'horreurs entassées dans son sein. Il faut l'avouer, Monsieur, dans cette explosion de son répentir, elle s'accuse de bien des fautes, que les autres Nations de l'Europe ont partagées avec elle. Le premier abus qui se présente à sa mémoire, est ce servage féodal qui soumit les Bretons à l'affreuse condition des bêtes de somme. Un certain *Henri* leur donna la liberté; mais bientôt fatigués de la tranquillité qu'ils goûtoient, ils allèrent en foule, pour l'acquit de leur conscience, se faire

enterrer dans l'Asie. « *Richard*, cœur » de lion, le premier des Paladins » du temps, qui courut à leur tête » s'escrimer avec les Sarrasins, rap» porta de cette expédition bien com» binée, de la gloire & de la misère, » des indulgences & les deux affreuses » maladies qui, depuis le onzième siè» cle, rongent l'espèce Européenne ».

Les guerres des Croisades furent moins funestes à l'Angleterre qu'aux autres Nations, puisqu'elle n'eut qu'un accès de ce qu'elle appelle cette folie. Elle n'en fut pas plus tranquille; ses Barons aimoient mieux guerroyer dans leurs garennes désertes, que courir la Palestine. Ils luttèrent plusieurs siècles contre l'autorité Royale, qui luttoit pour les écraser. La guerre des Nobles fut interrompue par un intermède non moins tragique, la guerre des paysans. Celle des favoris offrit le spectacle d'un Prince détrôné par son Peuple & assassiné par sa femme, pour avoir eu des Mignons; son fils fait mourir lentement la nouvelle Clytemnestre & pendre l'Egiste *Mortimer*. Quels flots de sang n'ont

pas coulé dans la guerre pour la succession à la Couronne de France ? Aujourd'hui, l'Angleterre répentânte regarde comme autant d'actes de démence, toutes les conquêtes lointaines ou continentales. « Je ne puis » que verser des larmes, nous dit-elle, » sur ces débordemens multipliés des » Anglois dans la France, sur les » lauriers qu'ils cueillirent à Crecy » & à Azincourt, sur les atrocités » qui déshonorèrent cette guerre, sur » l'infâme condamnation de cette hé» roïne qui sauva sa Patrie, enfin sur la » perte rapide de toutes ces conquêtes » qui avoient coûté tant de sang & » de trésors aux Anglois, dont il » ne nous reste plus qu'un titre sté» rile, pantomime ridicule qui cou» ronne des pantomimes barbares ».

Une dispute de généalogie avoit mis la France à deux doigts de sa perte, une autre dispute de généalogie arma pendant deux siècles & demi la moitié de l'Angleterre contre l'autre moitié. Delà naquirent les querelles de la rose blanche & de la rose rouge. On livra vingt batail-

les, 300000 hommes furent égorgés pour savoir qui règneroit sur le Peuple libre & penseur, ou d'un jeune fou ou d'un vieux imbécille. Cette cinquième & sanglante folie se termine enfin au règne de *Henri VII*; mais la Grande-Bretagne respiroit à peine, lorsqu'une nouvelle frénésie d'autant plus terrible que le prétexte en paroissoit respectable, vint rallumer des buchers, & dresser des gibets. *Henri VIII* devenu persécuteur par systême, remit à la mode les tragédies de superstition. Ce tyran naturellement cruel, abjura une Religion qu'il avoit défendue par ses écrits, immola des Maîtresses qu'il aimoit, des Ministres qui estimoit, avilit le Parlement qui l'avoit trop bien servi, bouleversa, confondit, outragea toutes les Loix de l'Angleterre. Elle déplore en ces termes, sa condescendance pour les caprices atroces de cet odieux Monarque; « j'eus la » foiblesse d'adopter le nouveau plan » de réforme qu'avoient dicté les pas» sions violentes du despote; je re» connus la suprématie, j'encensai ses

» vices, & j'applaudis aux supplices » cruels qu'il infligea aux hommes » intrepides qui le contrarioient ».

Ces persécutions ne se rallentirent point sous le règne de *Marie*, il n'y eut rien de changé que dans le nom des martyrs. *Elisabeth* se servit contre les partisans de *Marie*, de l'argument commun à tous les partis, je veux dire, de la persécution. Cependant, à ce nom d'*Elisabeth*, l'Angleterre sent renaître son orgueil; en effet ce règne eut fait sa gloire, si le sang injustement versé de *Marie Stuart*, si le sang du Comte d'*Essex*, si le sang de tant d'autres victimes qu'*Elisabeth* sacrifia à son fanatisme ne l'eut pas terni.

Le supplice de *Charles* I, Roi plus imprudent que criminel, l'expulsion de *Jacques* II, les persécutions opiniâtres contre tous les Jacobites, l'adoption d'un Stathouder assez adroit pour cacher les fers qu'il destinoit à la Grande Bretagne, tous ces actes repétés de cruauté ou de folie, sont des excès que l'Angleterre marqua du sceau de sa justice. Dans le seizième siècle, elle s'étoit signalée par son fanatisme

elle lutta pendant le dix-septième siècle contre l'autorité royale, & le dix-huitième fut remarquable par sa fureur à se plonger dans les guerres du continent, à les exciter sans motif, à les prolonger sans espoir, à les terminer sans bonne foi.

La grandeur de *Louis* XIV tourmentoit l'ame jalouse du sombre *Guillaume*. Il voulut l'abaisser, & le sang & l'or furent prodigués pour la querelle de la Hollande La dette nationale lui doit son origine ; elle s'accrut sous la Reine *Anne*, malgré les prospérités des armes Angloises. Mais elle devint immense dans les guerres, qui depuis cette époque ont signalé l'ambition & l'avidité des Anglois. Celle de 1756 ne fut pas moins ruineuse que les autres ; l'Angleterre fait ici l'aveu de toutes les horreurs qu'elle se permit dans cette guerre de commerce & d'avarice. » Rappellerai-je ma légereté à violer les traités les plus sacrés, les atteintes que je donnai aux » droits des gens, en portant partout » le fer & la flamme, & sans avoir levé » l'étendard de la guerre ?... Côtes ra-

» vagées, vaisseaux brulés, commerce
» anéanti de toutes parts. C'est dans
» toutes mes guerres le même tableau
» d'horreurs : elles furent, pour la pre-
» mière fois peut-être, la source de
» cette puissance que m'enlève aujour-
» d'hui mon excessive ambition....Il est
» un terme à toutes les grandeurs ;
» j'en fais aujourd'hui la triste épreuve.
» Schisme fatal ! guerre insensée con-
» tre l'Amérique ! folie bien plus fu-
» neste dans ses suites que toutes les
» précédentes, puisque celles-ci n'a-
» voient fait que m'affoiblir, & que
» celle-là renverse mon empire ! je
» devois m'attendre à ce coup terri-
» ble ; c'est un juste châtiment de tou-
» tes mes fautes. Infidelle à mes Rois,
» &c. » Ici, Monsieur, elle reprend
la liste de ses crimes, & n'oublie pas
celui d'avoir prêté les mains à des re-
belles. Elle ajoute, que c'est à tort
qu'elle se plaint aujourd'hui des re-
présailles. Elle peint ensuite l'absurde
politique de ses ministres qui, pour
rétablir son crédit & ses finances que
leurs concussions avoient épuisées, se
flattèrent d'enlever impunément aux

frères d'un peuple libre des priviléges qu'ils avoient payés de leur sang versé pour la cause commune. Elle représente son Parlement autrefois si respectable & maintenant prostitué au ministère, décidant que les colons Américains doivent être esclaves ou périr ; elle remet sous nos yeux le tableau révoltant de cette presse barbare, où des citoyens sont forcés *le couteau sur la gorge*, de s'armer contre d'autres citoyens. Enfin, Monsieur, elle nous montre l'heureux climat de l'Amérique devenu le théâtre des massacres & des incendies, & de toutes les horreurs d'une guerre imprévue. Mais un noble désespoir rallume le courage des Américains, Boston leve la tête, & les ministres pâlissent. Le sang des vils mercénaires de la tyrannie ruisfele à son tour, & de nombreuses défaites font bientôt oublier les victoires des Royalistes.

Les négociations n'ont pas plus de succès que les armes. Vaincue, avilie, dégradée, ce n'est plus le pardon que l'Angleterre offre à des rébelles, c'est la branche de l'olivier qu'ils font

sent aux pieds ; les pacificateurs sont renvoyés avec mépris : prosternés humblement, ils n'obtiennent pas même la faveur de faire entendre leurs supplications.

Cependant l'œil des nations s'ouvre sur cette guerre ; toutes les puissances voyent avec plaisir la chûte prochaine de l'empire Britannique ; en vain ses orateurs cherchent à rappeller son espoir ; l'illusion est passée, & la souveraine des mers se voit retomber au rang inférieur où la placent naturellement sa population, ses productions & son commerce. Mais ce commerce une fois anéanti par la perte de l'Amérique, quel moyen reste-t-il à l'Angleterre pour acquitter ses dettes & sa conscience ? Comme on l'a dit, ces dettes sont énormes, & même en vendant cherement son terrein à la toise, elle n'auroit pas de quoi les payer. Elle nous apprend qu'elle n'en voit point d'autres que de partager ses dépouilles entre les nations ses créancières, & de consigner ici son bilan, une banqueroute générale lui paroît comme à nous un remède violent &

malhonnête; mais l'application de cette pierre infernale fut en pareil cas la ressource de plusieurs autres nations, & leur exemple calme un peu ses scrupules. Quant à l'honneur qui semble se refuser à cet expédient, elle avoue avec humilité, qu'elle n'a pas le droit de parler d'honneur, & selon toutes les apparences, ce ne sera point un obstacle à la banqueroute projettée. Les Hollandois, les Suisses & quelques autres peuples jetteront sans doute les hauts cris? » La Hollande » est une ingrate, ajoute ironiquement la banqueroutière, au nom » de son cher ministre le lord North... » Sans le secours d'*Elisabeth*, n'auroit-» elle pas succombé, à son berceau » même, sous les armes du sanguinaire » Duc d'*Albe*? N'est-ce pas pour sa » conservation, que *Guillaume* a com-» battu, que *Marlbourough* a vaincu, » que j'ai contracté cette dette natio-» nale?.... D'ailleurs quels deniers les » Hollandois m'ont-ils prêtés? Ceux » qu'ils me déroboient à la pêche du » hareng, de la morue, de la baleine, » qu'ils font, malgré le privilége ex-

» clusif que m'accordoit l'empire des » mers.... Au surplus, la banqueroute » honnête que je médite, peut-elle » appauvrir les Hollandois?...Qu'ont-» ils besoin du plus immense capital, » ces mangeurs de légumes & de fro-» mage, ces jeûneurs sempiternels, » qui auroient défié en sobriété, les » plus braves anachorettes de la Thé-» baïde? Du moins mes délicats voi-» sins de la Seine, boivent à grands » flots les vins les plus délicats du » midi, s'habillent des fourrures les » plus recherchées du nord, prodi-» guent l'or & les diamans dans leurs » ameublemens; ils jouissent en un » mot, à grands frais; & une banque-» route, en tarissant la source de leurs » richesses, tarit la source de leurs » plaisirs. Mais les Harpagons Hollan-» dois, en perdant leur chère cassette, » ne perdent que des plaisirs imagi-» naires... »

Quant aux Suisses, l'Angleterre les aime trop, pour leur rendre un argent funeste, qui ne serviroit qu'à les corrompre; elle débite à ce sujet un très-long sermon sur les avantages de la

pauvreté, cette conservatrice des mœurs chez les seuls républicains de l'Europe.

S'il faut l'en croire, les Francois & les Espagnols ont le plus grand intérêt à sa banqueroute. Par-là leur crédit s'accroit de la perte du sien. Ils seront désormais les seuls maîtres de tout l'or qui s'engloutissoit dans Londres. Les François sur-tout n'auront plus de concurrens à craindre dans tous les marchés de l'Univers.

Après avoir ainsi satisfait ses créanciers étrangers, vous comprenez bien Monsieur, que l'Angleterre ne sera pas embarrassée pour se libérer avec ses propres sujets; pour les dédommager de la perte des intérêts qu'ils cesseront de recueillir, cette bonne mère s'engage à les affranchir des subsides qui servent à les acquitter. Elle se promet les plus grands avantages de cette opération. Son crédit va refleurir avec son commerce, malgré l'échec qu'a pu lui causer sa faillite. L'espérance dont elle se flatte ici, n'est point en contradiction avec ses premiers aveux de son dé-

couragement. Il eſt une conſolation pour les mourans les plus déſeſpérés, & quoiqu'ils puiſſent dire, l'eſpoir de ne pas mourir encore eſt ce qui les ſoutient dans leurs derniers momens. La Grande Bretagne forme encore des projets, elle ne ſe croit donc pas tout-à-fait à l'agonie. Un des plus ſenſés, eſt d'aſſocier aux mêmes avantages l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Rétablir une parfaite égalité entre les trois nations, c'eſt prévenir un ſchiſme, qui tôt ou tard, comme celui des Américains, trouveroit ſon excuſe dans la force des armes & dans la loi du plus fort.

Un autre projet non moins ſage, eſt de renoncer à ſes maiſons de campagne en Amérique. » Je ſuis convaincue, dit-elle, que chaque poſ» ſeſſion nouvelle qu'une Puiſſance ac» quiert du côté du nouveau Monde, » eſt une priſe de plus qu'elle donne » au loin ſur elle, à la fortune; une » ſource d'affoibliſſement de plus » qu'elle ouvre dans ſon propre corps, » une dépendance univerſelle de plus » qu'elle contracte. Les ſombres habi-

» tans de mes bords, ajoute-t-elle
» ailleurs, dissiperont moins de sucre
» dans l'infusion amère qu'ils savourent
» avec tant de délectation. N'ayant
» plus de sucre, ils boiront moins
» de thé, mangeront moins, & se
» vouant à la sobriété, ils ne seront
» plus comme aujourd'hui des sépul-
» chres vivans de chair animale. »

Un autre abandon tout aussi bien raisonné, est celui des Forts en Afrique, & des Comptoirs de l'Inde. L'Angleterre s'y soumet, & on aura beau lui dire que cet abandon de toutes ses propriétés étrangères peut rendre la France souveraine des mers, elle persiste à croire qu'une souveraineté universelle sur terre ou sur mer, est une absurdité politique qui se conçoit rarement; dont l'exécution est impossible aujourd'hui, qui réussissant même ne pourroit long-temps subsister.

Tous ces projets d'amendement, & beaucoup d'autres, qu'il seroit trop long de parcourir ici, sont conformes aux loix de la morale & de la politique; mais dussent-ils s'exécuter

à la lettre, ils ne feront jamais remonter l'Angleterre à la place dont les derniers évènemens l'ont fait descendre. De son aveu, le moment est venu où elle doit reconnoître la supériorité de la France, & lui résigner sa grandeur. Elle l'institue de bonne grace, sa légataire universelle, lui abandonne son empire sur les mers, & lui cède le premier rang entre les Puissances Européennes. Elle fait plus, Monsieur, elle nous donne d'assez bons conseils : le plus sage est de ne point imiter son exemple, en cherchant à multiplier nos possessions étrangères. Elle observe avec raison, que toute colonie est une excrescence du Corps politique, qui finit par le ronger.

La Testatrice lègue Gibraltar à l'Espagne; c'est lui faire une restitution de conscience, car elle ne l'eut originairement qu'à titre de dépôt. Cette clef de la Mediterranée lui coûtoit prodigieusement, & lui étoit presqu'inutile, depuis que l'Empereur de Maroc, en dépit de l'Alcoran, commence à devenir traitable sur l'article du Christianisme. Elle conseille

aux Espagnols de songer sérieusement à repeupler leurs dix Royaumes. Elle n'y voit d'autre moyen que de renoncer, comme elle, à leur vaste *maison de campagne* de l'Amérique, maison dont l'entretien peut changer en déserts leurs plus belles Provinces, & dont les mines ne les enrichiront jamais.

Dans la foule des autres Nations empressées à profiter des fautes de l'Angleterre, elle distingue la Suède, qui long-temps malheureuse & brillante sous des Rois qui n'étoient que guerriers, fut sous leurs successeurs la victime d'un schisme national entre le Prince & les Sujets ; mais l'Anarchie n'a qu'un temps, le Monarque de la Suède triomphe, & la Nation devenue commerçante, doit pourtant son bonheur à l'absence du luxe & des superfluités.

Le Dannemarck profite adroitement des malheurs de l'Angleterre. A la faveur de sa législation, la meilleure de l'Europe, il se prépare la voie à un commerce immense. Heureux peuple, si la manie des colonies lointaines ne

le saisit point ! si son petit comptoir de Tranquebar ne devient jamais un Pondichery ou un Madras.

Si le génie de la liberté se développoit en Pologne, elle pourroit le disputer aux premières Nations de l'Europe ; mais sa constitution anéantit tous les moyens physiques dont la nature l'a favorisée. Il seroit à souhaiter pour son bonheur, que les Puissances qui l'ont démembrée, ne se fussent pas bornées à son démembrement.

Le colosse qui élève sa tête altière dans le nord de l'Europe, la Russie doit s'abstenir encore long-temps de jouer un rôle dans les guerres méridionales ; il faut auparavant qu'elle ait corrigé les défauts innombrables de son administration : la perfection de sa législation intérieure occupera la moitié de son attention ; elle donnera l'autre moitié aux mouvemens des Etats qui l'avoisinent.

La Turquie est de ce nombre. Malgré la mollesse de ses Sultans, & l'apathie de ses peuples, cette Nation

eſt en bute à d'éternelles agitations ; tant il eſt vrai que la deſtinée des grands Empires ſera toujours de ne jamais jouir d'une paix durable. Tout Etat craindra donc ſon accroiſſement ; & ſi la Ruſſie en croit l'Angleterre, ſon ancienne protégée, elle s'occupera du ſoin de peupler ſes Etats déſerts & non de les étendre.

On a ſouvent accuſé de cette ambition d'agrandiſſement les deux Empires qui tiennent aujourd'hui la balance en Allemagne, & l'Angleterre nous raſſure en ces termes ſur les tentatives de cette nation ſi long-tems regardée comme le centre des intérêts politiques de l'Europe » non, s'écrie-» t-elle, l'Allemagne ne ſera jamais » redoutable tant que, comme l'Em-» pire du grand Mogol, elle aura » cette multitude de Nababs ſouve-» rains ». Elle prend de là occaſion de tracer le portrait du Roi de Pruſſe & de préſager la deſtinée de ſon Empire » le grand politique qui règne à » Berlin voit ma chûte ſans s'émou-» voir ; ma grandeur lui fut jadis » utile, il en profita. Les rôles ſont

» aujourd'hui changés ; il n'étoit alors
» que guerrier, il veut devenir com-
» merçant, & ma puissance maritime
» avoit droit de l'effrayer ; quoiqu'il
» me renie, je ferai son éloge. Ce
» génie singulier étoit né pour faire
» des miracles. Sans hommes, il eut
» des soldats ; sans savans, il eût des
» académies ; sans matières premières,
» sans denrées, il veut être commer-
» çant. Il le sera, je lui prêterai même
» les mains pour achever de le ruiner ;
» car malgré son air d'embonpoint,
» il joue la santé. Avec deux ou trois
» ports sur l'océan, des établissemens
» dans les deux Indes, la Prusse aura
» encore quelques éclairs, & rentrera
» dans son premier état. Celui dont
» elle jouit est contre nature. Qui n'a
» qu'un million d'hommes, dit *Mon-*
» *tesquieu*, ne peut entretenir 100000
» hommes de guerre, & un peuple
» dont le terrein est ingrat, ne peut
» jamais s'élever à un dégré stable de
» gloire dans le commerce. »

Vous ne vous attendiez pas, Mon-
sieur, à voir appuyer la vérité de ce

principe sur l'exemple de la Hollande, c'est pourtant ce qu'ose entreprendre ici l'Angleterre. S'il faut en croire ses pressentimens, l'existence politique des Provinces unies tend vers son déclin; entourée de Puissances jalouses & surveillantes, la Hollande se voit arracher chaque jour un fleuron de sa Couronne. Elle n'existeroit déjà plus sans les miracles de son économie, & de sa sobriété.

L'Italie n'est pas mieux traitée que la Hollande. On nous la peint comme affaissée dans toutes ses parties sous le poids du Despotisme » les esprits y » sont énervés par les arts & l'esclavage. Les grands objets de politique sont interdits à leur examen, » ils se fixent entièrement sur les arts » de frivolité, & l'Italien semble n'avoir d'existence que quand il donne » un coup de ciseau ou frédonne une » ariette ».

Il existe cependant une puissance dont la prépondérance est sensible dans la balance politique de l'Europe. Tant que la Suisse aura des mœurs, & qu'elle conservera

conservera son esprit de neutralité, elle sera redoutée de ses voisins; mais qu'elle reste pauvre, si elle veut être libre. Sparte ne périt que pour avoir outrepassé cette limite. Cette fureur de franchir les bornes que leur prescrivit la nature, a perdu tous les États ambitieux. On cite à ce sujet, le Portugal, que l'esprit romanesque d'un de ses Rois lança quelque tems hors de sa sphère. Tous les corps politiques ont leurs phases comme les corps célestes. » Je ne dois donc pas, » ajoute l'Angleterre avec résignation, » me plaindre de ma ruine, elle étoit » inévitable... Les Colonies ne pouvoient que me devenir funestes... En » comparant la grandeur, la force de » la fille, à la petitesse, à l'infirmité » de la mere, il est clair que le coup » mortel de la scission devoit porter » sur moi... D'ailleurs l'ivresse causée » par des succès momentanés avoit » porté mon insolence au comble.... » Toutes les vertus s'éteignoient en » moi lorsqu'elles renaissoient en Amé» rique ».

Ce testament finit par des remerci-

mens ironiques aux généreux Anglois qui, dans cette guerre ont prêté leurs mains pour lier celles des Américains. Ils sont mêlés de quelques reproches assez plaisans ; l'Angleterre apostrophe ainsi le brave *Keppel* » je » t'estime avec toute l'Europe ; mais » pour te parler franchement, si tu te » bats, tu fais mal tes relations. On ne » sçauroit les éclaircir. Tu parles de » victoire, & tu viens en hâte cher» cher un abri dans mes ports ; tu prê» tes une fugue aux François, & tu » voles loin d'eux plus vîte que l'é» clipse à Newmarket ; ton canon tue » des milliers d'hommes, & ces hom» mes sont tout-à-coup ressuscités : » n'est-ce pas là un combat de bam» boches ? »

Les noms de *Burgoyne*, de *Byron*, de *Germaine*, de *Digby*, de *Macartney*, de *Palisser* &c, ne sont pas plus épargnés que celui de *Keppel* ; mais la testatrice s'égaie surtout aux dépens des Lords *North* & *Sandwich*. Elle légue à ce dernier un traité d'arithmétique, pour apprendre à calculer le nombre de ses vaisseaux, & si

elle ne légue rien à Lord *North*, c'eſt qu'elle eſt bien perſuadée que le bon homme par affection pour elle & pour ſes reliques, s'empreſſera d'en faire la plus nombreuſe collection poſſible.

Cette pièce vraiment originale, dont je termine ici l'analyſe, a, dit-on, été trouvée dans les papiers du feu lord *Littleton :* vous en croirez, Monſieur, ce qu'il vous plaira ; mais quelque ſoit l'auteur de cet excellent pamphlet, il n'y a qu'un homme de beaucoup d'eſprit, un écrivain exercé, un politique, un penſeur qui ait ſçu préſenter dans un cadre auſſi borné autant de vues lumineuſes, ſur l'état préſent de toutes les nations de l'Europe & de l'Angleterre en particulier. Ce n'eſt pas, il faut l'avouer, un flatteur des Anglois, mais c'eſt un ami de la vérité ; jamais il ne la ſacrifie à de puériles conſidérations. Il ne diſſimule rien ſur la ſituation actuelle de la Grande Bretagne, ſur l'abus de ſon autorité, ſur les mépriſes de ſon miniſtère, ſur l'injuſtice & la tirannie de ſon adminiſtration dans l'Amérique, il trace en un mot

ſans ménagemens, ſans exagération les malheurs & les fautes de cette puiſſance terraſſée. La gaité & la plaiſanterie dirigent preſque toujours ſon pinceau, & l'on ſçait que la partialité n'eſt pas gaie, & que le menſonge n'eſt pas plaiſant.

Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

Œuvres diverses de M. le Comte de Tressan, *Lieutenant Général des Armées du Roi ; des Académies des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin*, &c. 1 v. *in-8°. A* Amsterd. *& se trouve à* Paris, *chez* Cellot, *Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.*

Vous avez sans doute applaudi, Monsieur, aux éloges que nous avons donnés, dans notre N°. 35; à l'estimable traduction de *Roland le Furieux*, par M. le Comte *de Tressan*. Il n'appartenoit qu'à un homme du monde, à un Littérateur doué d'un esprit souple & facile, d'entreprendre une version Françoise de l'*Arioste*, & de nous le faire connoître avec toutes ses graces, avec toutes les richesses & la fécondité de son imagination brillante. S'il est vrai, comme le disent les Italiens, que l'*Arioste* est le premier de leurs Poëtes, le plus agréable,

le plus varié, celui qui a ſçu manier ſa langue avec le plus d'art, répandre le plus de fineſſe & de couleur ſur ſes images, il étoit juſte d'aſſocier, en quelque ſorte, à ſa gloire l'ingénieux Traducteur de ſon Poëme, & de récompenſer le mérite de ſon travail par le tribut de nos hommages. On ne nous ſoupçonnera point d'une baſſe adulation; fidèles à la vérité, nous avons mis la louange & la critique dans une balance exacte. C'eſt avec la même impartialité que nous allons jetter un coup-d'œil ſur les *Œuvres diverſes* du même Auteur.

M. le Comte *de Treſſan*, jaloux d'apprendre à ſes enfans l'art de penſer, & de porter dans le monde une raiſon éclairée, a cru que le moyen le plus efficace de remplir ſes vues paternelles, ſeroit de leur communiquer le réſultat de ſes méditations ſur toutes les qualités conſtitutives de l'*Eſprit*, envisagé ſous ſes différens rapports. L'ouvrage eſt diviſé par chapitres. On y trouve des obſervations générales d'une profonde ſagacité; mais M. le Comte *de Treſſan* ne s'eſt pas

apperçu qu'en voulant proscrire les termes métaphysiques, qui n'offrent pas une idée positive des choses, il a lui-même enveloppé ses définitions des nuages obscurs de la Métaphysique. Quelquefois des pensées neuves, présentées d'une manière lumineuse, & souvent les pensées d'autrui retournées avec adresse.

« L'*Esprit*, dit l'Auteur, dès le com-
» mencement de son livre, peut avoir
» infinité de dégrés & de caractères
» différens, selon les facultés naturel-
» les de chaque individu, selon la cul-
» ture que cet esprit a reçue, selon les
» objets & les faits qui se sont gravés
» dans sa mémoire, selon l'espèce des
» autres esprits avec lesquels il est en-
» tré en commerce, soit par la société,
» soit par la lecture de leurs ouvra-
» ges ».

Cette assertion est vraie dans tous ses points. Une sage éducation, le commerce des hommes instruits, & la lecture des bons ouvrages ajoutent infiniment aux dispositions naturelles de notre esprit. Il faut donc s'empresser de bonne heure à lui donner des no-

tions justes, & prendre garde sur-tout de l'égarer par ces conversations vuides & frivoles, dont la plupart des parens ont aujourdhui l'habitude pernicieuse de bercer la jeunesse. Qu'arrive-t-il de cette manie de renfermer les enfans dans une sphère d'erreurs & d'illusions ? Ils avancent en âge avec le ridicule de balbutier des niaiseries, avec la honte de n'apporter dans la société qu'un grand fonds d'ignorance.

« Tel homme, continue M. le » Comte *de Tressan*, qui passe pour » avoir de l'esprit dans les sociétés mé» diocres qui n'ont que du jargon, se » fait *facilement* connoître pour un » imbécille, ou pour un homme sans » acquit, par les sociétés éclairées. » Vous reconnoîtrez *facilement* l'hom» me d'esprit à l'abondance des choses » instructives ou agréables qu'il répan» dra avec modestie dans ses propos. » Vous reconnoîtrez aussi *facilement* » l'esprit médiocre à la futilité de sa » conversation, au remplissage plat » & diffus dont il la nourrira, aux » inutilités, aux riens qu'il tournera,

» croyant la rendre plaisante ou agréa-
» ble ».

Nous avons tous les jours sous les yeux la preuve de cette vérité. Combien de petits *suffisans*, qui brillent d'un vain éclat, & donnent le ton dans certaines coteries, sont venus échouer, avec leurs hautes prétentions, dans les cercles raisonnables! rien de plus aisé que d'avoir la réputation d'homme d'esprit, rien de plus difficile que de l'être en effet. Avec du babil & de l'audace, vous subjuguerez les gens qui ne s'attachent qu'à la superficie; mais pour forcer les suffrages des esprits droits & solides, il faut plus que de l'apparence & du caquet.

Le chapitre troisième est consacré au *génie*. Je doute fort, Monsieur, si vous le lisez, que votre curiosité soit satisfaite agréablement; en voici le début.

« O génie, flamme *presque* divine,
» tes attributs sont immenses! qui
» pourra connoître ta source, ton
» pouvoir & tes *effets*, si tu ne l'é-
» claires? Qui pourra connoître
» quelle est ta chaleur, ta force & ta

» rapidité, si tu ne l'embrases, *si tu ne* » *le sépares de tout ce qui t'est étran-* » *ger?*... Semblable à la flamme élec- » trique qui s'élance du globe, où » l'art a su l'*accumuler* & la *condenser*, » le plus léger conducteur, *tel imper-* » *ceptible qu'il puisse être, te suffit*; » mais ce *conducteur* t'est nécessaire; » sans lui, ton feu s'éteint ou se dis- » sipe dans l'immensité, & *du point* » *où les idées connues te manquent*, ce » n'est qu'*en en* acquérant de nouvel- » les, que tu peux porter plus loin & » ta chaleur & ta lumière ».

J'en demande pardon à M. le Comte *de Tressan*; mais il me semble que cette froide apostrophe, que l'enflure de cette métaphore n'annonce qu'une prétention impuissante à la sublimité. On ne peut pas donner une idée du *génie* plus incomplette & plus embarrassée. Le génie ne se mesure point avec le compas du Géométre, ni avec les instrumens de la Physique. Pour en parler d'un ton convenable, il faut le sentir, il faut en être rempli.

Vous ne sçavez peut-être pas, Monsieur, où toutes nos idées vont se ni-

cher ; où les connoiſſances univerſelles du Chantre de la *Henriade*, & la ſublime philoſophie de *Newton* ſe ſont logées ? Dans le coin d'une petite maſſe du cerveau, qui n'a tout au plus que ſix pouces de long, cinq de large, & trois & demi de hauteur : D'après les calculs de nos plus fameux Anatomiſtes, il eſt impoſſible que cela ſoit autrement ; c'eſt un ſecret que leurs ſavantes recherches ont dérobé à la divinité. M. le Comte *de Treſſan* vous démontre la certitude de ce phénomène à la page 37 de ſon livre.

Dans le chapitre quatrième, l'Auteur traite les moyens d'étudier l'hiſtoire avec fruit. Ce morceau eſt très-bien écrit d'un bout à l'autre ; les détails en ſont piquans, rapides & d'une fraîcheur de coloris qui laiſſe peu de choſe à deſirer. Je voudrois vous en citer pluſieurs paſſages ; mais circonſcrit dans les limites d'un extrait, je ne puis vous donner qu'une légère eſquiſſe de ce chapitre intéreſſant.

« Il n'eſt aucune hiſtoire de nations

» considérables, dont le commence-
» ment ne soit obscur, fabuleux, & voilé
» par les ténèbres que l'orgueil natio-
» nal & la superstition ont répandues
» sur son origine..... On ne voit,
» dans la fondation des premiers Em-
» pires, que les mêmes calamités qui
» parcourent la surface de la terre;
» des émigrations de peuples malheu-
» reux & féroces qui font des incur-
» sions; des massacres, des prodiges,
» des oracles, des mystères & presque
» toujours des sacrifices barbares, où
» le sang humain a baigné l'autel du
» père commun de tous les hommes.
» Plus vous examinerez le commence-
» ment des Nations les plus policées,
» & les plus célèbres, plus vous serez
» indignés de la barbarie, de l'igno-
» rance & de l'aveuglement des pre-
» miers fondateurs des Empires. Ju-
» gez de l'aveuglement de ce peuple
» devenu depuis si fameux, puisque
» le sage *Numa* crut ne pouvoir *les*
» éclairer, & *les* assujétir à des loix
» nécessaires, sans se servir du pres-
» tige de la Nymphe *Egérie*; & sans

» *leur* faire croire qu'il parloit au nom
» des Dieux.

» Parler au nom de la Divinité,
» c'est presque l'unique ressource de
» l'esprit vaste & courageux, qui veut
» se soumettre celui de la multitude,
» & lui imposer un nouveau culte avec
» de nouvelles mœurs. C'est ainsi que
» *Numa Pompilius* réussit à former un
» peuple policé d'un peuple de bri-
» gands. *Mahomet* fit plus encore : il
» détruisit un ancien culte, il en éta-
» blit un nouveau. Le fer & l'Alcoran
» à la main, il séduisit, il subjugua ;
» on le crut, on lui obéit : mais ce
» même *Mahomet*, en des circons-
» tances moins heureuses, eût été
» peut-être empalé. »

Je vous invite, Monsieur, à donner votre attention au Chapitre neuvième, qui contient les opinions de M. le Comte *de Tressan* sur *l'esprit de société*. Tout y est apperçu, tout y est discuté avec profondeur. On y reconnoît un Ecrivain poli, aimable, sensible, & livré entièrement au plaisir de prêcher les leçons d'une douce philosophie. La maxime qu'il s'efforce

d'inculquer à ses enfans, devroit être la règle de tous les pères de famille.

» Accoutumez-vous à vous con-
» sulter souvent vous-mêmes. Que les
» premiers succès vous encouragent !
» que le premier remords vous fasse
» frémir, & vous arrête ! Non, le
» chemin du vice n'est semé de fleurs
» que pour l'ame foible, qui déjà ne
» craint plus sa défaite. Il faut porter
» son juge dans son cœur : ce juge est
» plus sévère qu'on ne pense, quand
» on le consulte de bonne foi ; mais
» c'est notre meilleur ami. Il ne faut
» pas chercher à le séduire, à compo-
» ser, à temporiser avec lui. Le repos
» de l'ame du sage est le premier de
» tous les biens.

» On trouve beaucoup de gens à
» travers dans la société, il faut les
» supporter ; ils forment un contraste
» dans le tableau général, & tant qu'ils
» ne nuisent point, il ne faut ni les
» contrarier, ni les fuir. Les gens lé-
» gers & à la mode, ne font que tra-
» casser & tourmenter : ce sont de
» vieux enfans qu'il faut laisser jouer,
» en attendant qu'ils soient hommes.

» Cette espèce futile n'aime que le
» bruit, elle sacrifie tout pour en
» faire. Tel petit-maître, ou telle
» petite-maîtresse seroit peut-être bien
» aise en secret d'avoir été joué publi-
» quement sur un théâtre. Ils s'en
» plaindroient avec éclat; mais cet
» éclat même leur plairoit. Ils au-
» roient fixé quelque temps l'atten-
» tion publique, ils auroient fait du
» bruit. »

Ce langage est d'un homme qui connoît parfaitement le monde, qui en a saisi les nuances, qui est fait pour inspirer de la confiance à ses conseils, & pour diriger habilement les premiers pas de la jeunesse dans la société. En général, les *Observations sommaires* de M. le Comte *de Tressan* sont fortement pensées : c'est l'assemblage des combinaisons d'un esprit délicat & très-délié. Vous trouverez souvent matière à la critique, j'en conviens; mais plus souvent aussi vous jouirez du charme de trouver matière aux éloges.

Ne vous arrêtez point aux différens Discours prononcés dans quel-

ques séances de la Société Royale des Sciences & Belles - Lettres de *Nancy* ; ils sont presque tous d'une sécheresse fatiguante. Je ne dirai point avec *Ovide*, *pauca fuisse queror* : quoique courts, ils m'ont paru très-longs. Vous avez, comme moi, trop bonne opinion des talens de M. le Comte *de Tréssan*, pour n'être pas persuadé d'avance que son discours de réception à l'Académie Françoise ne sera point dans le cas d'essuyer le même reproche. L'éloge de *Maupertuis* est froid & sans couleur. Le portrait historique de *Stanislas* n'a rien de saillant ; la teinte en est assez douce, mais la totalité du cadre se ressent d'une manière petite & gênée.

Jusqu'ici, Monsieur, je ne vous ai parlé que de la prose de M. le Comte *de Tressan*, il me reste à vous dire un mot de ses poésies ; c'est par elles qu'il achève son Livre, & je pense qu'à l'exception de huit ou dix petites pièces très-agréables, il auroit pu se dispenser de rendre publiques les autres productions de sa muse. Certainement sa gloire n'y gagnera rien. Dans la so-

ciété, on se pâme à des vers dont la seule impression devient la censure la plus sanglante. L'étiquette, il est vrai, exige qu'on ait de l'indulgence pour ces bagatelles du moment : on est convenu que toutes les chansons, les épîtres qu'on feroit pour ses amis, seroient accueillies avec les transports de l'admiration; mais on n'est pas convenu que tout le monde seroit obligé de se ranger docilement du parti des enthousiastes.

Tel écrit récité se soutient à l'oreille,
Qui, par l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.

M. le Comte *de Tressan* nous prévient, par un quatrain qui sert d'épigraphe à son recueil, que ses vers sont le fruit des amusemens de sa jeunesse. A ce titre, il ne faut donc pas les juger à la rigueur. Dans la supposition, Monsieur, que vous les lisiez, attendez-vous à y trouver des choses médiocres, couvertes assez commu-

nément d'un vernis d'esprit. Vous y remarquerez ce ton léger, cette négligente facilité, ce persifflage badin, qui sont toujours le cachet des vers d'un homme de qualité. N'en exigez pas davantage. Ce qui s'appelle *Poésie*, dans la véritable acception du mot, est absolument sacrifié à des gentillesses, à des riens plus ou moins brillantés.

Il est permis à M. le Comte *de Tressan* de se prosterner sans cesse aux genoux de *Voltaire*; mais nous osons lui témoigner notre étonnement de cette sortie contre *J. B. Rousseau.*

Rousseau, de lyrique mémoire,
Envain, selon son humeur noire,
Heurlera sur les bords du Rhin
Des vers aussi *froids* que le vin,
Que *Saurin* l'a forcé d'y boire.
L'ami *Marot* (d'Alix & de Martin
Peintre charmant) s'il lisoit son épitre,
Sur le *Vilain* briseroit le pupitre,
Qui lui servit pour écrire à *Rollin*.

Rousseau, *froid* rimeur! Il est in-

croyable que le plus chaud, le plus énergique des Poëtes dont la France s'honore, soit traité avec cette espèce de mépris. Une autre réflexion se présente encore naturellement : il n'est ni noble ni généreux de prodiguer l'injure à des proscrits infortunés, & de faire sa cour à leurs dépens. *Rousseau* malheureux, privé de l'espoir consolant de rentrer dans sa patrie, auroit dû éteindre à jamais la haine de ses ennemis. Son bannissement a trop expié une faute, dont il n'étoit pas coupable. On sçait que les dernières paroles de cette victime immolée à la cruelle jalousie de ses rivaux, furent un serment solemnel de son entière innocence. J'aime à croire que M. le Comte *de Tressan* désavoue, au fond du cœur, ce tort de sa jeunesse envers un de nos plus grands Ecrivains. Il est en état, mieux que personne, d'apprécier le chantre sublime de l'Ode à la Fortune, & sans doute il seroit au désespoir qu'on prît à la lettre aujourd'hui une méchanceté écrite, il y a plusieurs années, à M. *de Voltaire*,

qui, comme on le sçait très-bien, avoit de fortes raisons pour détester la supériorité de *Rousseau*.

Je suis, &c.

LETTRE X.

Les Hommes illustres de Pline le jeune, *Traduction nouvelle*; 1 vol. *in*-12. *par M.* Savin. *A Paris*, *chez* Brocas, *Libraire*, *rue Saint-Jacques*, *au Chef S. Jean.*

CES notices de plusieurs hommes Illustres de l'antiquité sont-elles réellement *d'Aurelius Victor*, comme l'ont cru jusqu'ici nos meilleurs critiques? Sont-elles *de Pline* le jeune, comme le présume aujourd'hui M. *Savin*? Cette question, Monsieur, me paroît facile à résoudre, pour peu que l'on soit familiarisé avec le style de ces deux Ecrivains. On reconnoît à chaque ligne de ces notices,

la manière sèche & décharnée *d'Aurélius*, & l'on n'y retrouve jamais l'esprit, la grace & la pensée de l'ingénieux panégyriste *de Trajan*. C'est une assez forte présomption contre l'avis du Traducteur, qui d'ailleurs ne l'appuye que sur l'autorité d'une édition de 1552, d'après laquelle il a travaillé; & tout le monde sait que ces sortes de méprises étoient fort ordinaires dans les premiers temps de l'Imprimerie; rien n'étoit plus commun alors que ces fausses attributions. Il n'est donc pas étonnant que dans cette vieille édition, le nom *de Pline* se lise à la tête des hommes Illustres *d'Aurelius*: sur la foi de l'Imprimeur, M. *Savin* a mis l'ouvrage sur le compte du premier; & comme il y a plus de gloire à traduire un bon Auteur qu'un médiocre, il a cru ne devoir pas y regarder de plus près. Cependant il ne s'est pas dissimulé que le nom & la vie *de Pline* seroient remarqués à la tête de cette traduction, & pour éviter toute discussion, il déclare que c'est sans tirer à conséquence: » je ne

» prends aucun parti, nous dit-il
» dans son avertissement, & content
» d'avoir donné tous les soins dont
» j'étois capable à la copie, je laisse
» aux critiques à s'accorder entr'eux,
» s'ils le peuvent, sur l'original ».

Je n'examinerai point en détail jusqu'où les soins de M. *Savin* ont porté mérite de sa traduction, & je bornerai ma critique à un petit nombre de citations, où vous remarquerez, Monsieur, au travers d'une paraphrase languissante, de fréquentes infidélités au texte *d'Aurelius*. La précision & le laconisme sont quelquefois un mérite & plus souvent un défaut dans cet historien, chez qui l'abus des ellipses est fréquemment poussé jusqu'à l'obscurité la plus inpénétrable. Le devoir de son Traducteur étoit d'être clair, sans renoncer à la briéveté de l'original; M. *Savin* est toujours prolixe sans en être moins obscur. La rédondance n'a-t-elle pas l'air d'une affectation dans le passage que je vais mettre sous vos yeux? *Aurelius* après avoir dit que *Ciceron* vint étudier l'Elo-

quence à Rhodes sous le Rhéteur *Molon*, ajoute en deux lignes : *Qui flesse dicitur quòd per hunc Græcia eloquentiæ Laude privaretur.*

Le Traducteur délaye ainsi cette pensée, dans une abondance de mots, la plupart étrangers au texte latin. « *En voyant* Cicéron *retourner à Rome,* » Molon ne pût, dit-on, retenir ses » larmes : *quel homme!* s'écrioit-il, il » va ravir à la Grece la gloire *dont elle* » *a joui jusqu'ici d'avoir donné le jour* » aux plus grands Orateurs du monde ».

La vie de *Jules César* est d'un bout à l'autre surchargée dans la traduction de ces superfluités qui la rendent si vuide, si lâche & si traînante. Je ne rapporterai que le commencement de cette vie ; j'aurai soin de souligner les additions de M. *Savin*. Elles vous prouveront à quel excès il a porté l'abus de la paraphrase.

Caius-Julius Cæsar, *veneratione rerum gestarum, Divus dictus : Contubernalis Thermo in Asiam Profectus ; cum sæpe ad Nicomedem, regem Bithiniæ,*

commearet, impudicitiæ infamatus est: Mox Dolabellam judicio oppressit. Dum studiorum causâ Rhodum petit, à piratis captus, & redemptus, eosdem & posteà captos punivit. Prætor, Lusitaniam, & post Galliam, Oceanum bis classe transgressus, Britanniam subejit. Cùm ei triumphus à Pompeio negaretur, armis eum urbe pulsum in Pharsaliâ vicit, Capite ejus ablato flevit; & honorificè sepiliri fecit.

Il n'y a que le besoin de completter un volume de 400 pages, qui ait pu suggérer au Traducteur l'idée de s'abîmer ainsi dans cet océan de paroles oiseuses & superflues.

» *Caius-Julius César* dut aux actions » qui illustrèrent sa vie, *d'être mis par* » *ses Concitoyens au nombre des Dieux.* » On le surnomma *Divus*, c'est-à-dire » *divin. Dans sa jeunesse*, il fit un » voyage en Asie; il étoit accompa- » gné de *Thermus*, *l'un de ses plus* » *intimes amis. Son séjour auprès de* » *Nicomède*, Roi de Bithynie, & la fa- » miliarité qui régnoit entre ce Prince » & lui, firent naître *quelques* soup- » çons sur la pureté des ses mœurs.

» De

» *De retour à Rome*, *il parut au Bar-*
» *reau pour accuser Dolabella* ; &, sur
» son plaidoyer, *Dolabella* fut con-
» damné. L'amour de l'étude l'entraî-
» noit à Rhodes ; il fut pris *en chemin*
» par des pirates. *Ses parens* le rache-
» tèrent : mais depuis il prit les pirates
» eux-mêmes, & les fit *tous* punir. Il
» subjugua la Lusitanie pendant sa
» prêture. *De-là*, *il entra dans les*
» *Gaules*, & les soumit. Les Flottes
» *qu'il commandoit*, traversèrent deux
» fois l'Océan, & *il étendit les con-*
» *quêtes de Rome jusqu'aux extrémités*
» de l'Angleterre. *Après tant de vic-*
» *toires*, *il demanda les honneurs du*
» triomphe. *Pompée* les lui fit refuser.
» *Piqué de ce refus*, *il marcha contre*
» *son rival à la tête de son armée* ;
» celui-ci prit la fuite, *il le poursuivit*
» *jusques dans les plaines* de Pharsale
» où il le vainquit. *En Egypte*, on
» lui présenta la tête de *Pompée*. *A*
» *ce spectacle*, il ne put retenir ses
» larmes. Il le fit ensevelir avec *la der-*
» *nière* magnificence. »

Il y a dans ce morceau de traduction si prolixe d'autres défauts que je

ne releverai pas ici ; je vous laisse, Monsieur, le soin d'apprécier le talent de l'interprête dans sa version du *veneratione rerum gestarum* : de *l'impudicitiæ infamatus est* ; du *redemptus eosdem punivit*. Assurément M. *Savin* ne vous y paroitra pas fort heureux en équivalens ; mais vous trouverez ailleurs des contre-sens qui vous feront passer légèrement sur ceux que je viens d'indiquer. Je n'en citerai que deux ou trois que je prends au hazard dans la vie de *Manlius Capitolinus*. On lit dans le texte, au sujet de ce Romain qui avoit repoussé les Gaulois prêts à escalader le Capitole : *patronus à civibus appellatus, & farre donatus est. Donum etiam in Capitolio publicè accepit. Quâ superbia elatus, cùm à Senatu suppressisse Gallicos thesauros argueretur, & addictos propriâ manu liberaret, regni affectati suspicione in carcerem conjectus, populi consensu liberatus est.* M. *Savin* traduit : « Ses concitoyens, l'appellant » leur sauveur, *prenoient sur leur né-* » *cessaire pour augmenter ses vivres* ; » ils lui firent même *publiquement* un » don dans le Capitole. Enflé, par la

» suite, de tant de marques d'hon-
» neur, il fut accusé d'*avoir soustrait*
» *du Sénat les trésors des Gaulois*; &
» comme de son autorité privée, il
» délivroit les débiteurs, on le soup-
» çonna de prétendre à la royauté. On
» le mit en prison; mis il en fut tiré
» par le peuple »

Donum publicè accepit, ne signifie pas qu'on fit *publiquement* un don à *Manlius Capitolinus*; mais que ce don lui fut fait aux dépens du public. M. *Savin* se méprend ordinairement sur la vraie acception de cet adverbe *publicè*; je pourrois en citer plusieurs autres exemples. Il n'a pas mieux saisi le véritable sens de ces mots, *cùm à Senatu suppressisse gallicos thesauros argueretur*. L'historien a voulu dire, que *Manlius* fut accusé par le Sénat de s'être appliqués une partie des trésors enlevés aux Gaulois, & la traduction présente ce sens ridicule, que ces trésors appartenoient toujours aux Gaulois, que le Sénat les avoit en dépot, & que *Manlius* fut accusé de les lui avoir soustrait adroitement. Vous voyez

que les infidélités & les allongemens du Traducteur, se concilient à merveille avec l'obscurité que je lui reproche au commencement de cet extrait.

Encore une citation, Monsieur; & c'en sera bien assez pour décider le jugement que vous devez porter de cette traduction peu fidele, trop prolixe, souvent obscure, & qui decele partout un apprenti dans l'art d'écrire sa propre langue & d'interprêter celle des anciens. Mais finissons de prouver que cette version des hommes illustres *d'Aurelius* ou *de Pline*, si M. *Savin* l'aime mieux, offre plus d'un sujet à la critique. L'historien, quel qu'il soit, termine ainsi la vie de *Régulus* : *Rejectisque à se conjuge & liberis, Carthaginem regressus, ubi in arcam ligneam conjectus, clavis introrsùm adactis; vigiliis ac dolore punitus est.* Et voici la paraphase françoise.

» Sa femme & ses enfans voulurer
» l'embrasser, il les repoussa; &, r
» tournant à Carthage, il fut enferm.
» dans un tonneau garni de clous do
» la pointe étoit en dedans; suppli.a

» inoui que les veilles & la douleur
» contribuoient à rendre encore plus
» affreux » !

Un ſupplice que la douleur rend plus affreux, n'eſt-il pas trop du ſtyle qu'on appelle *niais*? Que M. *Savin* évite ces inattentions *niaiſes*, qu'il donne plus de nerf & de préciſion à ſon ſtyle, qu'il écarte de ſa traduction les contre-ſens, qu'il abrège ſur-tout ſon ouvrage de cent pages au moins, & nous lui promettons quelques Lecteurs à une ſeconde édition.

Je ſuis, &c.



LETTRE X.

Le Café Politique de Londres, ou Pasquin *dans la Loge des* Anti-Gallicans, *à Londres :*

Non semper ea sunt quæ videntur.

Phèdre.

A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

Ce nouveau Pamphlet, Monsieur, est un persifflage de la *Politicomanie* des Anglois, une parodie de leurs discours Parlementaires, & la satire du *Morning-Post*, & de son Rédacteur M. Bate, cet honnête Gazetier, qui pour faire sa cour aux Ministres, & flatter la canaille de Londres, nous traite de lâches, tandis que nous battons ses compatriotes; rassure l'Angleterre lorsque sa ruine est démontrée, lui parle de ses forces, lorsque ses magasins sont vuides, ses vaisseaux déserts, toutes ses bourses épuisées.

Le *révérend* M. Bate méritoit bien de prêter à rire aux François qu'il injurie si mal-adroitement, & même aux Anglois, qui ont grand besoin d'être égayés dans la circonstance présente. L'Auteur de cette caricature ne demandoit pas mieux, mais ses plaisanteries ne répondent pas toujours à ses bonnes intentions. En général, ses charges sont trop appuyées, & sa manière de les encadrer n'en favorise point la saillie. Vous en jugerez, Monsieur, sur l'exposé bien succint que je vais mettre sous vos yeux.

Le café de *Rainbow* est le digne théâtre de l'ennuyeuse farce dont l'impudent Gazetier est le principal acteur. Il débute par un monologue farci de lieux communs, dont le résultat est qu'il en coûte bien des sueurs pour être un fripon, & que ce n'est pas sans peine qu'il parvient à faire des dupes. » Quel pénible soin, s'écrie-» t-il, que celui de blanchir ces nobles » Pairs! » Il ne faut pas moins que toutes leurs guinées pour le soutenir dans ce travail accablant.

Arrive un lourd Négociant, qui

sembloit porter la Grande-Bretagne sur ses larges épaules ; vingt banqueroutes l'ont écrasé, & il s'en prend au Gazetier de sa ruine. Il l'apostrophe en ces termes : » Mons Bate, nous » bercerez-vous donc toujours de » fausses nouvelles, de fausses espé» rances, de contes bleus, de bali» vernes ministérielles ? Vous nous » aviez prédit que nous battrions les » *Monsieurs* & les *Dons* (*), & ils » nous battent : vous nous aviez pré» dit que nous subjuguerions l'Amé» rique, & elle est perdue pour nous. » A vous entendre, toutes les Puis» sances du Nord alloient embrasser » notre cause, & pas une ne se dé» clare. Vous peignez avec de belles » couleurs nos richesses & notre gloire, » & je suis ruiné par vingt banque» routes, sans celles qui se couvent. »

Le Négociant fait bien d'autres lamentations auxquelles Mons Gazetier répond toujours comme Milord

---

(*) Manière de caractériser les François & les Espagnols, très-ordinaire à l'Auteur du *Morning-Post*.

Shaftsbury, *tout est bien*; *tout est au mieux*. Il croit toujours à la puissance, au commerce, à la majesté du peuple Anglois; une de ses maximes est que l'énormité des impôts dans une Nation, est le signe de sa grandeur, & l'énormité de la dette prouve ses ressources; en effet, ajoute le politique Bate, lorsqu'une nation paye beaucoup d'impôts, c'est qu'elle a beaucoup; lorsqu'on lui prête beaucoup, c'est que son crédit est grand: quant à la langueur du commerce, elle est très-favorable à l'Angleterre. Par cette interruption les fonds des particuliers restent oisifs; les propriétaires se hâtent de les verser dans le trésor public, lorsque les emprunts sont ouverts; l'état s'enrichit, se soutient par la perte accidentelle de ses membres.

Ces grands principes sur l'impôt & sur l'emprunt convertissent le partenaire de M. Bate; il se promet bien de faire usage pour ses propres affaires, de la dette qui soutient le commerce, & de l'emprunt qui paye la dette. La foule des autres anti-Gallicans qui bientôt remplirent le Café *de Rainbow*

ne se montra pas si docile aux leçons de l'Orateur. Les esprits étoient apparemment disposés ce jour là à l'incrédulité ; car on éclata de rire en l'entendant assurer que l'Impératrice de Russie alloit détacher de sa flotte redoutable 50 vaisseaux de ligne, & trente mille hommes de son armée ; & qu'il falloit ajouter à ces forces nombreuses les secours que le fidéle allié, le Roi de Prusse, étoit sur le point de leur envoyer : il orna ces prédictions de jolies invectives contre la France, & n'en fut pas moins bafoué de toute l'assemblée. Un des membres osa dire que l'Angleterre étoit aux abois, que le Ministere s'endormoit dans une pernicieuse sécurité, & qu'il falloit remédier à ce malheur. Un petit homme octogénaire, le doyen du Café, se leva pour en indiquer les moyens. Après avoir toussé, craché, roulé ses petits yeux, mis ses mains dans ses poches, il alloit commencer sa harangue, lorsqu'on entendit frapper à la porte : on vit entrer aussitôt un des membres accompagné d'un étranger qu'il présenta aux véné-

tables du Café. » Quoi, ce n'est qu'un Etranger, s'écria *Bate* ! & tous répétèrent en chorus, *ce n'est qu'un Etranger.*

Vous vous rappellez, Monsieur, une brochure, qui parut il y a deux ans, où *Pasquin* est supposé admis à la société Royale de Médecine à Paris. L'Auteur du Pamphlet réveille ici cette mauvaise plaisanterie en faisant initier ce même *Pasquin* aux mistères de la politique Angloise. Reçu dans la coterie des profonds *méditateurs* du Café, il répond à ces trois questions, qui êtes vous ? D'où êtes-vous ? Que faites-vous ? *Je suis Pasquin, cosmopolite, & membre de la société des Epizooties.* Comme le récipiendaire tenoit toujours son chapeau à la main » commencez, lui dit l'Orateur *Bate*, par renoncer à l'infame » coutume de saluer en ôtant votre » chapeau, ... quel rapport y a-t-il » entre l'honnêteté & un chapeau ? Et » quand il y en auroit, vous n'avez » que des égaux & point de supérieurs : » on lut ensuite les statuts

que tout récipiendaire devoit signer : en voici quelques-uns.

» Arrêté que tout Anglois doit » croire sa nation, la nation par ex» cellence, & qu'elle ne doit accor» der aux autres qu'un souverain mé» pris ».

» Arrêté qu'on ne doit être, ni » poli, ni galant, ni honnête, & que ces » mots doivent être rayés du diction» naire : arrêté qu'on ne rira jamais. »

» Arrêté que tout Anglois qui sera » accusé de liaisons avec une Françoi» se, sera déclaré impur ; que toute » Angloise qui aura communication » secrète avec un François, doit être » exterminée, elle & son fruit, comme » voulant enter un sauvageon sur l'ar» bre par excellence, & abâtardir sa » race ».

Dans le nombre des interrogations adressées au nouveau Frère, il en est, Monsieur, qui amènent des réponses assez ingénues, & moins affadissantes que le reste de l'ouvrage. *Bate* lui demande si l'on connoit à Rome son *Morning-Post* ? Qu'est-ce que cette poste là, lui répond *Pasquin* ? Le Ga-

zetier s'emporte, & l'Italien s'excuse en disant : « Je ne vous connois que » d'aujourd'hui ; mes compatriotes ont » le même malheur, ils n'ont entendu » parler de cette Isle, que par quel» ques gros Milords, qui viennent » s'ébahir avec un air de connoisseurs » devant nos monumens, & prodiguer » des guinées pour des antiquités mo» dernes. Ils sont bien généreux, il » faut l'avouer, car ils n'épargnent » point l'or pour nous débarrasser de » quelques morceaux de plâtre, de » vases étrusques fabriqués tout ré» cemment ».

Bien entendu que les demandes & les réponses sont fréquemment arrosées de cette liqueur échauffante, dont l'invention est due à la sobre Albion. L'Auteur l'appelle une liqueur sacrée, & la représente comme telle dans ce morceau, qui offre une image assez plaisante..... « On s'échauffoit, dit-il, » lorsqu'un objet respectable attira les » yeux de l'assemblée ; c'étoit un vaste » bowl de punch que convoitoient » tous les regards, dont les friands » savouroient la fumée : un silence

» universel succéde, ou se presse au-
» tour de la table ronde de bois d'aca-
» jou, les verres s'emplissent, & le
» nouveau frère élevant le sien à sa
» bouche *terque quaterque*, s'écrie,
» en grimaçant & en roulant les yeux
» comme un énergumène ; que ce di-
» vin punch se tourne en vin de Fran-
» ce, ou en limonade, si jamais je
» viole mon serment d'Anti-Gallican !
» & tous les frères applaudirent en
» chœur à ce noble courroux ».

La réception de *Pasquin* avoit suspendu l'examen des moyens les plus efficaces de remédier aux maux de l'Angleterre. L'assemblée chargea six représentants du soin de discuter ces grands intérêts. Le profond *Gazetier* fut nommé Juge du combat, & le choix tomba sur Sir *Grosbonsens*, Sir *Dialectique*, Sir *Réfléchi*, Sir *Mordant*, Sir *Grondeur*, Sir *Foudroyant*, Sir *Période*. Il est aisé de voir que ces noms sont imaginaires ; mais les personnages ne le sont pas. Quoi qu'il en soit, Sir *Grosbonsens* prend la parole, & débite des lieux communs assez raisonnables sur la mau-

vaise foi des offres de pacifications faites aux Américains avant l'intervention des François ; sur la nécessité de retirer de l'Amérique les Troupes Royales, & sur les avantages qui peuvent résulter de cette opération.

Sir *Grosbonsens* avoit à peine fini, que Sir *Dialectique* se leva, & dans un exorde longuement raisonné, *il traça l'arbre généalogique de son discours, en marquant ses différentes ramifications*. « Je diviserai mon dis» cours, ajoute-t il, en douze divi» sions majeures, chacune desquelles » contiendra vingt-quatre sou-divi» sions, lesquelles sou-divisions con» tiendront chacune trente-six para» graphes ; par la vertu de ces trente» six paragraphes multipliés par vingt» quatre sou-divisions multipliées par » douze divisions majeures, le nom» bre de mes propositions montera à » la vérité à quelques milliers ; mais » les rayons lumineux qui sortiront » de cette classification numerico-lo» gico-arithmétique, éclaireront sans » doute les esprits, en soulageant » prodigieusement la mémoire ».

Un froid mortel s'empare de toute l'assemblée ; chacun des Auditeurs a besoin qu'une rasade de punch lui donne un certificat de son existence. L'Orateur s'indigne , & sa fureur s'exhale en reproches patriotiques. Sir *Réfléchi* lui coupe la parole , en s'écriant : « Messieurs , je vais au fait ; » nous fuyons dans la Manche , nous » sommes rossés en Amérique , on » nous conduit en Afrique ; nous » sommes maîtres de Bengale : quit» tons donc l'Amérique & l'Afrique , » délogeons sans trompette de Lon» dres , & allons-nous établir au Ben» gale. Je parle , j'ai parlé ».

Sir *Mordant* eut son tour ; mais sans indiquer de nouveaux moyens , il persiffla ceux de *Réfléchi* , fit des allusions malignes à la banqueroute de cet Orateur laconique , & s'acquit la réputation d'un très-bon plaisant. Tout le monde se mit à rire au grand scandale de Sir *Grondeur* qui , fronçant les sourcils , s'écria :

Pleurez , pleurez mes yeux , & fondez-vous en eau ,

L'Angleterre à grands pas marche vers son tombeau.

« Nos malheurs sont énormes, con-
» tinua-t-il, & c'est un châtiment que
» le Ciel réservoit à nos péchés ».
Pasquin ne put s'empêcher d'observer au nouvel Héraclite, que le Ciel n'étoit pas si ennemi de la gaité, puisque la fortune étoit cette fois-ci du côté des rieurs. Sir *Grondeur* finit par indiquer trois moyens de sauver l'Angleterre. Le premier étoit de réformer les mœurs, le second de refondre les Ministres & les Généraux; le troisième enfin, de battre à la fois les Insurgens, les François & les Espagnols.

Voici un échantillon de l'impétueuse éloquence de Sir *Foudroyant* :
« Sang, guerre envers & contre tous....
» Information contre les Généraux....
» Exemple dans les Ministres.... Point
» de quartier avec les Insurgens.... Ne
» point payer les petits Landgraves....
» Mauvaises humeurs dans l'Etat....
» Evacuations nécessaires.... Se bat-
» tre, se battre, se battre.... Sang,
» guerre envers & contre tous ».

Les phrases les mieux arrondies distinguoient, comme de raison, la harangue de Sir *Période*; il y développa son opinion dans les meilleurs termes. Il convint qu'il n'y avoit rien à faire pour la Grande-Bretagne, tant qu'elle feroit le moindre ombrage aux Puissances du Nord, & il en conclut qu'il falloit couper les dernières griffes du léopard, se laisser battre par les François, & à force d'humiliations & de défaites, mériter la pitié & la protection de ces redoutables Puissances.

Le Docteur *Pasquin* n'avoit rien compris à tous ces discours, sinon que les Anglois étoient complettement ruinés. Pour les consoler, il leur prouva que la guerre & le commerce étoient incompatibles avec les Beaux Arts; il leur prédit que l'inaction & la paix alloient rappeller le goût & le génie au sein de l'Angleterre. Il leur assura qu'elle gagneroit infiniment à cette révolution.

On croyoit la discussion finie lorsque le Docteur *Fixe-Air* (Priestley) qui connoît si bien la nature de l'ame,

s'offrit de refondre avec le secours de sa chymie, l'ame des Ministres & des Généraux; ce moyen que Sir *Grondeur* avoit déjà proposé, fut d'abord adopté par toute l'assemblée; mais un des Membres représenta qu'avec des ames patriotiques dans le Ministère, il n'y auroit plus de voix à vendre, & que ce trafic une fois anéanti, beaucoup de représentans se trouveroient exposés à mourir de faim. Cet invention fit rejetter l'avis du Docteur comme une barbarie. On essaya de récapituler les autres avis; mais il ne fut pas possible de se rappeller la substance d'un seul, & la séance anti-Gallicane alloit se terminer comme toutes les séances Parlementaires, lorsqu'un des colporteurs du Café, vint dénoncer à l'assemblée un infâme libelle publié contre la Patrie; c'étoit le *Testament Politique de l'Angleterre*, dont je vous entretiens, Monsieur, au commencement de ce numéro. L'objet de cette brochure est à-peu-près le même que celui du Café de Londres; mais quelle

différence de ton, de vues & de ſtyle! Le premier pamphlet amuſe, inſtruit, attache le Lecteur; celui-ci l'ennuie ſans lui rien apprendre, & ne ſe fait lire juſqu'à la fin, que parce que le moindre calembour ſur les Anglois & les Américains, a le droit d'intéreſſer tout bon François dans ce moment de révolution.

Je ſuis, &c.



AVIS.

M. *de Félice*, Professeur à Yverdun, annonce dans un Prospectus, qu'il va faire imprimer un *choix des Œuvres de M. de Voltaire, avec des remarques.*

» Personne n'ignore, dit ce Professeur, que, si M. *de Voltaire* est, » parmi les Ecrivains François, le » plus capable de plaire à toutes les » classes de lecteurs, dans une partie » de ses Ouvrages, il est aussi le plus » dangereux à tous égards, dans un » certain nombre de productions où il » s'est abandonné à une licence effrénée.

» L'intérêt de la Religion, & des » mœurs, le respect dû au Public, » l'honneur même de M. *de Voltaire* » & des lettres demandoient qu'on » remplît enfin le vœu de tous les » honnêtes gens, en rejettant ces » œuvres licencieuses, que l'Auteur » lui-même n'avoit pas osé avouer, » pour s'occuper uniquement de celles, dont la sagesse peut faire usage

» sans inquiétude & sans danger : » mais comme la partie même raison» nable de ses écrits n'est pas exempte » de fautes contre le goût, d'erreurs » littéraires & historiques, & de prin» cipes contraires à la saine morale, » il m'a paru nécessaire de joindre aux » œuvres qui mériteront d'être choi» sies, des notes précises au bas des » pages, destinées à ces fautes, & à » corriger ces erreurs ; & de courtes » préfaces historiques & critiques à la » tête de chaque Ouvrage, pour en » rendre la lecture plus instructive ».

» La variété des sujets que M. *de* » *Voltaire* a traités dans ses Ouvrages, » même dans ceux qui formeront notre » collection, demandoit plusieurs sa» vans remplis de lumières & de goût, » pour les faire reparoître d'une ma» niere digne de l'Auteur. Aussi, » continue M. *de Félice*, ai-je choisi » des personnes propres à donner la » plus grande perfection à cette entre» prise. M. *Clément*, qui a exercé » ses talens, dans le genre de la criti» que, avec autant de goût que de » sagesse, a bien voulu seconder notre

» projet, & contribuer par ses lumie-
» res à remplir dignement des vues si
» raisonnables, & les vœux que la
» plus saine partie du public fait de-
» puis fort long-tems ».

» Cette Edition d'environ 40 Vo-
» lumes, petit in-12, pourra faire
» suite aux éditions des Elzévirs, par
» la beauté de l'exécution Typogra-
» phique, & par la grande exactitude
» de la correction. Le prix de chaque
» volume sera de 36 s. de France. On
» la publiera par livraisons de 4, 5
» ou 6 volumes chacune; suivant
» l'étendue des Ouvrages. Je prie
» ceux qui souhaiteront d'acheter
» cette Edition, de donner leurs
» noms & leurs titres distinctement
» écrits aux Libraires à qui ils s'adres-
» seront; ou de l'écrire à moi-même
» à Yverdun par Geneve; ce qui
» évitera l'inconvénient de l'oubli
» des Libraires ».

Nous avons annoncé dans le N°. 34, page 238, un Ouvrage intitulé: *Abrégé de la Révolution de l'Amérique Angloise, depuis le commencement*

de l'année 1774, jusqu'au premier Janvier 1778 ; par M. D. B. Américain, sous l'adresse de *Cellot & Jombert fils, jeune*, la seconde porte cochère à droite par le Pont neuf, au fond de la cour. On vient de nous informer que la raison de cette maison de Librairie est changée depuis quelques mois. M. *Cellot* est resté seul à l'adresse indiquée ci-dessus, & *Alexandre Jombert jeune*, a établi son Magazin dans la même rue Dauphine, la quatrième maison à droite près du Pont neuf. L'article annoncé se trouve à l'une & l'autre de ces deux adresses.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE

LETTRE XII.

Observations sur la Littérature en France, sur le Barreau, les Journaux, &c. ou Lettres d'un Parisien à son ami, en Province.

Nullius addictus, jurare in verba Magistri.

Horace.

A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

CETTE Epigraphe, Monsieur, promet de l'impartialité dans ces observations, & si pour être impartial il suffit de n'adopter aucune enseigne littéraire, de frapper indistinctement l'erreur & la vérité, la médiocrité & le

génie, le charlatanifme & la vraie philofophie, perfonne n'eût plus de droits à ce titre que l'Auteur anonyme des huit petites lettres que je vous annonce. Il n'excepte de la profcription générale que *Voltaire*, *Helvétius*, *Rouffeau de Genève* & M. *Linguet*. s'il faut l'en croire, & on l'en croira, *Voltaire* n'a point laiffé de fucceffeurs dans la tragédie; un intervalle immenfe le fépare de ceux qui ont ofé courir après lui cette carrière. Il n'eft pas auffi vrai que la philofophie ait reffufcité *Socrate* & *Platon* dans la perfonne d'*Helvétius*; encore, ajoute ailleurs l'Anonyme, *Platon* n'avoit-il fait que le *Roman de l'Ame*, & *Helvétius* plus profond, en a fait l'hiftoire. Trouver l'hiftoire de l'Ame dans le Matérialifme du livre de l'Efprit! quel aveu! quelle fcandaleufe inconféquence de la part d'un Ecrivain qui fait profeffion de démafquer les faux Sages du dix-huitième fiècle! Ecoutez-le, Monfieur; voici comme il les peint dans fon éloge du célèbre *Jean Jacques*.

» Si l'ami de la vertu, dont les cen-» dres repofent dans l'Ifle d'Ermenon-

» vité, essuya des persécutions, les
» coups les plus cruels lui furent portés
» par des êtres qui se disoient Philoso-
» phes : car Paris, comme autrefois Athè-
» nes, regorge de ces prétendus Sages.
» Défiez-vous de ces sycophantes ; le
» ciel est sur leurs lèvres, & l'enfer
» dans leur ame. Leur main téméraire
» a même osé fouiller dans le tombeau
» de ce grand homme, & insulter à ses
» mânes. Il est vengé ; le cri de tous
» les honnêtes gens s'est élevé en sa
» faveur, & le calomniateur s'est tû.
» Mais quels regrets ne doit-on pas
» former, quand on voit que la vé-
» ritable philosophie est descendue
» avec lui au tombeau ; quand on voit
» que les Sophistes pullulent, & que
» nous n'avons pas un seul Sage ; quand
» on voit que nous avons tant de Lit-
» térateurs & si peu de Génies ».

Il représente ailleurs ces mêmes hommes, comme des charlatans, qui masquent leur ambition sous le voile de la philosophie, affichent ses maximes, pour mieux séduire le vulgaire, & bâtir leur fortune aux dépens de sa crédulité. ». Vous les reconnoîtrez,

» continue-t-il, à leur morale relâchée, » à leur jargon de tolérance, d'humanité, de bien public, qu'ils ont sans » cesse à la bouche, tandis que dans » le cœur ils ne sacrifient qu'à leur intérêt personnel. Vous les verrez se » presser en foule à la table des grands, » courtiser leur faveur, mendier leur » protection, applaudir à leurs sottises... Vous les reconnoîtrez encore, » ces hommes tolérans, à l'âpreté dure » avec laquelle ils censurent tout ce » qui n'a pas le signe de leur parti, » au fanatisme intolérant avec lequel » ils persécutent, ils décrient les vrais » Sages, qui, dans une heureuse obscurité, dédaignent la faveur, & ne » sçavent point acheter par des bassesses une réputation équivoque... Les » grands, le peuple, investis de ces parasites, jugent l'or sur ces scories, » & la science est à jamais flétrie de » ridicule ».

Cependant l'Anonyme fait un crime à M. *Linguet* d'avoir traité sans ménagement, ces mêmes hommes qu'il peint lui-même avec de si noires couleurs; il lui reproche dans la même

phrase & *son acharnement contre le philosophisme, & son affectation à justifier les Prêtres qu'il n'aime pas, à contredire les vérités qu'il croit* ; « Voilà, dit-il, le mauvais côté de cet Ecrivain, qui lui paroît d'ailleurs *éloquent*, *illustre*, vraiment *philosophe*. Aux yeux du goût, de pareilles contradictions sont absurdes ; ce n'est point à nous à les envisager sous un aspect plus odieux. La bile que l'Anonyme exhale tour-à-tour, & contre les Prêtres qui démasquent les sophistes, & contre les sophistes qui calomnient les Prêtres, échauffe constamment sa critique. Je vous laisse à décider, Monsieur, contre qui cette humeur s'évapore dans ses déclamations sur les prix Académiques. S'il faut en croire l'Observateur, l'intrigue qui présida souvent à leur distribution, l'obscurité qui couvre presque toutes les têtes à lauriers Académiques, la médiocrité reconnue des ouvrages couronnés, tout contribue à jetter du ridicule, & sur les Académies qui prostituent les récompenses, & sur les gens de lettres qui les reçoivent. . . . .

Au travers de ces exagérations passionnées, on découvre quelque vérité dans les jugemens de l'Anonyme; & à peu de choses près, vous serez de son avis, & sur le dityrambe de M. *de la H....* & sur l'éloge de *Suger*, par M. *Garat* : » Vous verrez dans » l'un, écrit-il à son ami, des écarts » mesurés au compas, un délire rai» sonné, toutes les glaces de la Rus» sie masquées sous un style épuré, » de la correction enfin, mais pas une » étincelle de génie; vous verrez dans » l'autre le panégyriste s'envelopper » d'un voile impénétrable, affecter de » ne parler que par énigmes, donner » un air de profondeur à des idées tri» viales, cacher enfin sa médiocrité » sous une obscurité recherchée ».

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'à la correction près, que vous n'accordez pas si gratuitement au Poëte dityrambique, vous adoptez, sans autre restriction, la critique de l'Anonyme. Mais ne trouvez-vous comme lui, dans les éloges de M. *Thomas* que de l'enflure, des idées gigantesques & un *pathos* ridicule? Au reste, cette ma-

nie des éloges déplaît beaucoup à notre Observateur. Il prétend qu'elle fait rire les étrangers à nos dépens; mais de son aveu, leurs Académies ne sont pas plus heureuses que les nôtres dans le choix de leurs sujets. Il nous apprend que celle de Madrid vient de proposer pour sujet d'un prix, la question de sçavoir si les rats sont utiles ou nuisibles.

La littérature n'est pas l'unique champ où l'Auteur donne carrière à ses caustiques observations. Sa mauvaise humeur s'exhale aussi dans la deuxième lettre qui roule toute entière sur la Musique. Il suppose que cet art charmant a ses fanatiques, comme la Philosophie; pour le prouver, il ne remonte point aux anciennes querelles dont elle fut l'objet ou l'occasion; il ne date que de l'apparition du célèbre Chevalier *Gluck* à Paris. Depuis la mort de *Rameau*, la scène lyrique étoit dans un état de langueur que personne en France ne pouvoit dissiper; cette gloire étoit réservée au Musicien Allemand. Il tenta d'introduire un nouveau genre, &

de ſubſtituer au papillotage des Italiens, le ton ignoré juſqu'alors de l'expreſſion muſicale. Ce projet étoit magnifique; il l'exécuta en homme de génie. Cette heureuſe nouveauté cauſa parmi nous une fermentation dont l'hiſtoire traitée par une main habile, ſerviroit de pendant au *Lutrin*. » Que » d'excellens tableaux, s'écrie l'Anonyme! que de portraits groteſques! » on y verroit figurer un Abbé...., » qui n'aime que les Grecs, ne jure » que par les Grecs, & qui n'admire » *Gluck* que parce qu'il croit voir en » lui le réſurrecteur de la tragédie Grec» que, qu'on ne connoît pas. On y » verroit cet Abbé ſoudoyer des Ma» nœuvres littéraires pour répandre » ſes étranges paradoxes, *dévorer cent* » *in-folio* pour prouver que les Poiſ» ſardes à Athènes ne vendoient leurs » marchandiſes qu'en chantant, qu'on » plaidoit, qu'on philoſophoit, qu'on » diſoit tout en chantant; on le ver» roit benir la Grèce, parce qu'elle n'é» toit peuplée que de virtuoſes, pouſ» ſer de longs vœux pour la réſurrec» tion de la Cantomanie; deſirer que

» les Arrêts & les Edits fussent rendus » en musique ».

Vous sçavez, Monsieur, de quel Abbé Grec il s'agit, & vous ne le croyez pas homme à dévorer tant d'*in-folio*. J'ignore s'il a déjà fait son épitaphe en musique sans paroles, comme le prétend l'Auteur des lettres; mais je sais bien que son érudition se déride quelquefois par d'assez bonnes épigrammes contre les manœuvres de *Piccini*, l'antagoniste du Chevalier *Gluck*. En voici une assez harmonieuse, dont les paroles n'amuseront pas M. *Marmontel* :

Quinaut, par la douceur de ses aimables
vers,
Suspendoit le tourment des ombres malheu-
reuses :
Cherchons, pour l'en punir, des peines ri-
goureuses,
S'écria le Dieu des Enfers.
Il invente aussi-tôt le mal le plus horrible,
Dont au tartare même on se fût avisé;
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible;
J'ordonne que Quinaut soit *Marmontelisé*.

Malgré ses protestations d'impartialité, on soupçonne l'Observateur d'être un tant soit peu *Gluckiste*. On le devine aux apostrophes à M. *Marmontel*, qu'il appelle un Académicien ignoré, le père malheureux de cinquante tragédies avortées, qui mutile d'excellentes tragédies lyriques, pour se venger du public qui n'a pas voulu s'ennuyer aux siennes ; les plaisanteries contre l'Abbé son rival sont bien autrement innocentes. Une autre preuve que le Critique n'est pas de la secte *Picciniste*, c'est que par fois il raisonne assez juste en faveur de la secte opposée. « Quoi qu'il en soit, dit-il, » il paroît que *Gluck* a découvert le » secret de la musique analogue aux » oreilles françoises, puisqu'on suit » avec constance tous ses opéra ; & » qu'ils paroissent même gagner à être » vus souvent. *Piccini*, à la quatrième » représentation de Roland, chantoit » déjà dans le désert ; je sors de la vingtième représentation d'Iphigénie en » Tauride ; toujours la même foule, le » même empressement, le même en- » thousiasme. Je sais que les ennemis

» de *Gluck* opposent à ce fait les fré-
» quentes représentations de la Phè-
» dre de *Pradon*, les cent-vingt re-
» présentations des *Battus payent l'a-*
» *mende*. *Cotin* auroit pu de son temps
» emprunter cet argument, pour se
» mettre à l'égal de *Bossuet* : cela prou-
» ve que la raison est une clef à toute
» serrure ; les sots seuls l'employent
» avec sécurité. Cependant en dépit
» de la géométrie Raisonnante, caba-
» lante & dinante, je demanderai
» toujours comment un Opéra, s'il
» n'est pas réellement beau, peut plaire
» constamment sans divertissemens,
» sans mélange de merveilleux ou de
» féerie, sans aucun épisode, sans
» amour, avec le seul secours de la
» musique, étonner, attendrir, exci-
» ter la terreur, & faire couler des lar-
» mes. C'est un fait dont tout Paris a
» été le complice & le témoin ».

Ces raisons sont au moins spécieuses ; & il seroit à souhaiter que l'Auteur n'eût jamais employé d'autres armes contre ses adversaires. Car il a beau dire, il prend parti dans la querelle sur la musique. Nous convien-

drons avec lui que cette querelle est fort ridicule, & que le Public judicieux fait bien d'en rire. On en peut tirer une autre conclusion, c'est que le beau musical est arbitraire, qu'il varie en raison des climats, de l'organisation, &c. qu'il ne peut y avoir de musique universelle, & que malgré toutes les variations de la nôtre, il y l'a tout à parier qu'elle en essuyera beaucoup d'autres.

Le génie dénigrant de l'Observateur ne se fait pas moins remarquer dans la troisième lettre que dans les précédentes. Il y trace en deux mots l'origine des Gazettes en France, qui, s'il faut l'en croire, ne furent pas moins décriées à leur naissance qu'elles méritent de l'être aujourd'hui. Il tranche avec sa confiance, pour ne pas dire son audace ordinaire, sur le mérite de toutes ces feuilles périodiques, & s'il fait graces à quelques-unes, c'est pour se ménager le droit de déchirer les autres impitoyablement. Ce qui frappe sur-tout dans les jugemens de ce critique chagrin & passionné, ce sont les peines qu'il se donne pour

n'être pas toujours injuste. On ne peut disconvenir qu'il apprécie à sa juste valeur cette Gazette, si répandue sous le titre *de Courier de l'Europe* : comme il l'observe, c'est de tous les papiers publics, le plus sûr pour les nouvelles de l'Angleterre & de l'Amérique, & à cet égard son titre n'est pas exact. » On a goûté, continue-t-il, la » manière de l'Auteur de présenter, » d'analyser les débats intéressans du » Parlement, de saisir les ridicules, de » peindre les personnages qui jouoient » sur ce vaste théâtre. Cette feuille » devenue universelle a trahi la foiblesse de l'Angleterre aux yeux de » toute l'Europe. Jusqu'alors ses loix, » sa politique, ses mœurs n'étoient » connues que de quelques sçavans ou » des ministres. On désireroit que les » autres parties de ce Courier fussent » dignes de l'article d'Angleterre. » Il fait ailleurs une remarque assez minutieuse, & qui pourtant mérite d'être répétée. L'Auteur du Courier a pris pour devise ce vers de Virgile, qu'il a tronqué, comme vous sçavez.

Tros *Tyriusve mihi*, nullo discrimine *agetur*.

Il est vrai que les Tyriens n'ont jamais été ennemis des Troyens; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. L'anonyme fait à ce sujet une réflexion plus mortifiante pour l'Auteur, c'est qu'avec beaucoup de talens, il n'a pas toujours rempli sa devise.

A tout prendre, le Courier de l'Europe est assez apprécié dans cet article, son critique s'humanise jusqu'aux éloges: mais avancez, Monsieur, à six pages de-là, vous verrez comme il se dédommage de la violence qu'il s'est faite, & sur qui verse-t-il le fiel de son absurde satyre? Sur l'estimable Auteur des affiches de Province. Le suffrage général des gens de lettres impartiaux n'a pu garantir M. l'Abbé de F** de la mauvaise humeur du frondeur épistolaire. Et si je ne me trompe, en voici la raison. L'anonyme qui fait bien de l'être, & qui probablement l'a toujours été, n'en est point à son coup d'essai d'invectives & de mauvais lazzis à la faveur de l'*incognito*, il se sera permis ailleurs ces apostrophes plus indécentes que désavouent le bon goût & l'honnêteté. M. l'Abbé de F... qui

ne tolére ni le mauvais goût ni les injures, aura tancé le déclamateur, & il n'en falloit pas davantage pour lui faire oublier que l'Auteur des affiches est un littérateur distingué, un critique impartial, un homme de lettres considéré à tous les titres, qui paroissent manquer absolument à l'Auteur de cette diatribe. Mais on se console de ses petits sarcasmes avec tout l'ordre des Avocats qui est indécemment injurié dans la quatrième lettre.

Au jugement de l'Observateur Parisien, *le barreau francois est un repaire où le glaive de la justice s'ensanglante dans l'obscurité.* Ce n'est pas trop l'affaire des avocats d'ensanglanter la justice, & il seroit possible que l'anonyme ne se fût pas entendu dans cette phrase. Sa manière de motiver ce reproche n'est guère moins plaisante que le reproche même. Il se plaint amérement de ce qu'il n'y a point d'écoles de déclamation pour les candidats. S'il y en avoit, sans doute que la justice seroit bien moins ensanglantée. Il a la bonne foi de convenir que des

écoles de droit ne feroient pas moins nécessaires. » Mais au lieu d'écoles nous » avons un marché public, où, à la honte » d'une nation qui se dit éclairée, on » vend au poids de l'argent le titre de » Jurisconsulte, & le droit de tromper » ses concitoyens. Ce n'est point, » ajoute-t-il, à de pareilles écoles que » peut se former le vrai Jurisconsulte. L'ignorance y enseigne mille » erreurs, l'autorité les consacre. Des » loix étrangères dominent impérieusement ; malheur à qui fléchit le genou devant ces vieilles idoles ! Il ne » sera jamais un grand homme : non, » ce n'est point en esclave qu'il faut » étudier les loix. Il faut en envisager » l'ensemble d'un œil philosophique, » en parcourir tous les rapports, descendre dans les détails, saisir les » abus, les publier hardiment, & *jamais, jamais ne sacrifier à l'autorité.* »

Avec les principes de l'auteur, ne convenez-vous pas, Monsieur, qu'on feroit d'excellens magistrats ; mais voilà ce qu'enseigne la philosophie du jour, & malgré les déclamations des premières lettres, je commence à la

croire entiché des opinions à la mode.

Ce mépris si bien prononcé pour l'autorité des loix n'est pas l'unique trait qui le décéle. Il se démasque plus ouvertement encore dans la lettre suivante, dont l'objet est de calomnier plusieurs Journalistes, d'en louer quelques-uns & de s'égayer aux dépens des autres. L'intention de l'Observateur étoit de n'y point nommer le Journal Ecclésiastique, mais il eût fallu renoncer à cette jolie phrase : *Journal dans lequel un Théologien obscur s'amuse à déchirer quelques autres sectaires obscurs.* Traiter nos Théologiens de sectaires ! L'auteur tient parole, il ne sacrifie pas à l'autorité. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait l'ingratitude de se plaindre des Censeurs. Lisez, Monsieur, la septième lettre, vous y verrez leur histoire esquissée, tant bien que mal, depuis l'époque de leur institution jusqu'à nos jours. Il s'y déchaîné contre cette classe d'hommes instruits qu'il accuse de mauvaise foi, d'ignorance & de pusillanimité. Il finit par supplier l'administration de vouloir bien supprimer la censure. » Les intri-

» gans, dit-il, y perdroient quelques » places; mais le génie pourroit enfin » développer librement son essor.» Vous devinez bien ce qu'on entend ici par L'ESSOR DU GÉNIE: de pareilles expressions ne sont pas équivoques sous la plume d'un apprenti philosophe; car il faut être juste, l'anonyme n'est encore qu'un apprenti.

Je voulois, Monsieur, vous faire grace de la sixième lettre qui n'est qu'une répétition fastidieuse de tout ce qu'on a dit cent fois sur les querelles littéraires. L'auteur y revient souvent aux imputations calomnieuses de plagiat, comme s'il vouloit prévenir un procès à ce sujet; mon dessein n'est pas de l'intenter: cette lettre, ainsi que plusieurs autres du même auteur, me donneroient trop beau jeu; mais puisqu'il met tout le monde à contribution, il me sera bien permis de lui piller une anecdote, qui peut vous amuser un moment. » Tandis » qu'en France on multiplie, dit-il, » les accusations de plagiat, quelques » gens de lettres Anglois jouent à » Londres une Comédie bien diffé-

» rente. Un jeune homme nommé
» *Chatterton*, n'ayant ni sou ni maille,
» s'avise de devenir auteur pour ne
» pas mourir de faim, & vole le nom
» d'un mort, pour ne pas laisser ses ou-
» vrages ensevelis dans la poussière.
» Quelques auteurs anciens avoient
» parlé d'un Poëte fameux nommé
» *Rowley*, dont les ouvrages avoient
» péri. La muse affamée du dix-hui-
» tième siècle prend le ton & l'allure
» des muses du quinzième siècle, dé-
» core hardiment ses poësies du nom
» de *Rowley*. Il arriva aux littérateurs
» Anglois, ce qui étoit arrivé à *Scaliger*,
» à l'occasion de *Muret*, ils furent du-
» pes de cette supercherie. On encensa
» dans le faux *Rowley* les vers qu'on
» auroit déchirés dans le contempo-
» rain *Chatterton*. Cette fourberie lit-
» téraire lui procura de l'aisance pen-
» dant quelque tems, mais on la décou-
» vrit; il mourut dans le tems où cette
» querelle de supposition divisoit les
» sçavans; en sorte que ce singulier
» procès ne sera jamais jugé ».

Enfin, Monsieur, me voici à la
huitième Lettre : Lettre sans titre

comme sans sujet, où l'Auteur semble n'avoir eu d'autre intention que de médire, n'importe de qui. Il en veut sur-tout aux Poëtes du théâtre, dont il rappelle avec plaisir les disgraces méritées. *La chute complette des Arsacides; l'oubli légitime auquel sont condamnés les Barmecides*, lui servent de transition pour arriver *aux succès équivoques du malheureux Imaginaire, du Célibataire, &c.* Il nous apprend à ce sujet, que feu M. *Dorat* fut un peintre délicieux pour les miniatures, mais qu'il se tiroit assez mal des grands traits d'Histoire. De la Comédie Françoise, l'Observateur passe aux Italiens, pour transmettre à la postérité que *l'infatigable Auteur de l'éternel Babillard a voulu s'illustrer par la Comédie* des Bourgeois du jour, & qu'il n'est pas fort glorieux d'avoir enfanté *le Déserteur ou la Bataille d'Ivry*. » Mais ce n'est point assez, » s'écrie-t-il, que la scène soit en proie » aux Auteurs médiocres, il faut en- » core que les acteurs se liguent pour » exclure de leurs tripots les talens » rares qui auroient pu arrêter la dé-

» cadence du théâtre ». A ce propos, il cite un exemple terrible des schismes qui divisent nos foyers mimiques. Qu'est-il donc arrivé, Monsieur ? » Le Public est privé du plaisir enchanteur que lui procuroit Mademoiselle *Sainval*. La scène est abandonnée à des actrices à boudoir, à » de misérables intrus. » Cette histoire se répète tous les jours dans la Littérature, où les prôneurs ont tout gâté. » Ce sont eux, continue l'anonyme, » qui font ici les réputations, & il » suffit d'être un peu charlatan pour » avoir à sa solde grand nombre de » ces êtres superficiels, qui, pour se » donner des airs d'importance, peignent toujours sous les plus brillantes couleurs l'Ecrivain qu'ils fréquentent ; témoin l'Abbé *de Voisenon*, que les femmes adoroient, » que les Auteurs prônoient, que les » versificateurs appelloient leur *Anacréon*. Il mourut, & sa réputation ne » lui survécut pas. On ne se souviendra de lui, que parce qu'il tenta » d'énerver le bon goût & de corrompre la langue, en y introduisant un

» néologisme précieux & ridicule. »

Tout cela est bien neuf assurément, bien plaisant, bien épigrammatique. L'on doit pardonner à l'Auteur ses petites égratignures en faveur de l'adresse qu'il met à ses coups de patte. Il nous en promet beaucoup d'autres, si nous recevons bien celles-ci. C'est au Public à lui répondre, en expédiant son édition; mais je crains bien qu'il ne fasse attendre sa réponse. Ce n'est pas qu'il dédaigne la satyre, & qu'il soit dégouté des méchancetés; mais il la veut légère, originale & piquante. A parler sérieusement, l'Observateur a trop négligé ces qualités dans sa diatribe; les injures même ont une sorte d'éloquence qu'il ne connoît pas encore.

Je suis, &c.



LETTRE XIII.

Mort de M. GILBERT.

REGNIER est le premier parmi nous qui composa des satires en vers françois. Semblable à *Pétrone*, il souilla le naturel & les graces naïves de ses écrits par une licence effrénée. *Boileau* parut. Ami des vertus & de la pudeur, il ne fit servir l'arme de la satire qu'à venger les lettres des usurpations de la médiocrité. Depuis la mort de ce redoutable adversaire du mauvais goût, mille Auteurs ligués ont épuisé tous les manèges, pour décrier un genre que son génie sut porter au plus haut point de perfection; mais quel homme sensé n'a point pénétré les motifs de cette confédération aveugle? Ces Messieurs, a-t-on dit, tremblent de voir tomber sur eux les traits du ridicule, parce qu'ils se rendent justice. Convaincus du charlatanisme de leur renommée, flétris d'avance par les ar-

rêts du Législateur de notre Parnasse, ils pâlissent au seul mot de satire, & voudroient même, s'il étoit possible, que le Gouvernement rendît une loi contre tout Poëte, dont les rimes mordantes osent livrer à la raillerie publique les noms des méchans Ecrivains.

Quelques Auteurs de nos jours ont essayé témérairement de marcher sur les traces de *Boileau*, mais tous sont restés à une distance énorme de ce modèle inimitable. Les seuls qui soient dignes d'être séparés de la foule sont sans contredit MM. *Clément* & *Gilbert*. Le premier a mis en évidence la solidité de son goût & de ses lumières. La mort vient d'enlever le dernier à la fleur de son âge; parcourons rapidement ses œuvres, qui sont en très-petit nombre, & mettons dans notre examen cette franchise ouverte, qui ne souffre ni les ménagemens de la faveur, ni les injustices de l'animosité.

Les talens de M. *Gilbert* pour la Poésie se sont annoncés par des *Héroïdes*. Tout ce qui peint les angoisses d'un être souffrant & malheureux intéresse

téresse d'autant plus vivement la jeunesse, que, naturellement sensible, elle est disposée à ouvrir son ame aux douces impressions de la pitié. D'ailleurs, il semble, quand nous gémissons nous-mêmes sous le poids de l'infortune, qu'un penchant invincible nous entraîne vers les objets tristes, vers les tableaux sombres, dont les détails douloureux ont de l'analogie avec notre état. Sans ressource, sans amis, placé, pour ainsi dire, entre la misère & le désespoir, M. *Gilbert* avoit besoin de dessiner des images lugubres, pour soulager, en quelque sorte, l'agitation & le tourment de son cœur.

Didon à *Enée* est son premier ouvrage. En général, ce morceau se ressent de la foiblesse attachée ordinairement aux productions d'un jeune homme, qui marche sans guide & sans conseils. Quelques beaux vers par intervalle, & souvent les écarts d'une imagination incapable de s'arrêter.

Chère Elise, ô ma sœur, c'est toi qui m'as
perdue !

Tu versas dans mon sein le poison qui me
tue :
Ton amitié, sans cesse irritant mon ardeur,
Me vantoit ses yeux & sa noble valeur.
Carthage, disois-tu, sous ses loix florissantes
Devoit porter aux cieux sa tête triomphante.

. . . .

O mensonges flateurs qui m'avez trop séduite!
J'ai dédaigné vingt Rois, *& ce Troyen me
quitte ?*
Faut-il qu'à tes conseils mon cœur se soit
prêté ?
Ne pouvois-je à l'amour opposer la fierté ?
Irai-je, avec mon peuple, & loin de cette terre,
Mandier dans Sidon les secours de mon
frère ?

. . . .

Irai-je à ces tirans, armés contre ma vie,
Offrir, pour les calmer, une main avilie;
Moi, qui les ai *tous* vus, amans humiliés,
Déposer vainement leurs sceptres à mes
piés ?
Rois, animez plutôt vos soldats au carnage!
Palais, embrâsez-vous, tombez murs de Carthage!

Ce ne sont pas là des vers flasques & traînans comme la plupart de ceux qu'on fait aujourd'hui. On y remarque de l'aisance, une oreille déjà formée pour l'harmonie. Nous avouerons que l'Héroïde entière est loin d'offrir continuement cette même fermeté de pinceau ; mais quelles espérances ne donnoit pas un jeune homme de vingt ans, qui pouvoit versifier de pareilles tirades ? Le *Criminel*, & sur-tout la *Lettre de la Marquise de Gange à sa mère*, ne soutiennent pas le parallèle avec l'Héroïde de *Didon* à *Enée*. Les vers suivans, tirés d'une petite pièce intitulée, *Quarts-d'heure de Misantropie*, ont une expression attendrissante. L'Auteur est supposé les écrire dans l'enfoncement d'un bois solitaire.

L'univers est un temple où l'on voit l'injustice

Se targuer sur l'autel un sceptre dans la main.

La modeste vertu, victime du dédain,

Y marche l'œil baissé devant l'éclat du vice,

Et les pâles talens, gênés dans leur essor,

Tombent découragés, & meurent d'indigence
Sous l'ombre d'un laurier qu'on leur dispute encor ;
Tandis que sous le dais l'opulente ignorance,
Loin de les soulager, insulte à leurs soupirs,
Et tranquille, s'endort au milieu des plaisirs.

. . . .
. . . .

Cette nuit, dont l'horreur attriste au loin les bois ;
L'écho qui multiplie & prolonge ma voix ;
Ces rochers entassés, & pendans sur une onde
Qui tombe de leur cime, écume & vagabonde,
Imite, *en se plaignant*, la voix du malheureux,
Oui, tous ces noirs objets *pour moi n'ont rien d'affreux.*
Quand tout devant mes yeux respire la tristesse,
Je ne sais quel plaisir pénétre dans mon cœur ;
Mais mon front s'éclaircit, je sens moins mon malheur,
Je crois que la nature à mon sort s'intéresse

Les inquiétudes de l'Amour, *la mort d'Abel*, *Orphée*, *ou le Pouvoir de l'harmonie*, ſont écrits d'une manière diffuſe & négligée. Toujours les jets d'un jeune homme deſtiné à tenir un rang parmi nos Poëtes ; mais les beautés qu'on trouve ſemées çà & là dans ces trois ſujets, ne ſont pas un dédommagement ſuffiſant des inégalités fréquentes, des défauts réels qui les déparent.

L'apparition du *Poëte malheureux* eſt la véritable époque où le Public crut appercevoir en effet tout ce qu'il avoit preſſenti des talens de M. *Gilbert.* Cette pièce fut envoyée en 1772 au tribunal des *Quarante.* Il paroîtra incroyable qu'on ait couronné, à ſon préjudice, une amplification de Collège, dont nous nous diſpenſons, par reſpect pour l'Académie, de vous nommer même le titre. S'il reſte encore quelque ſouvenir du Poëme favoriſé de la médaille, qu'on le compare avec les fragmens que nous allons rapporter, & que l'on juge lequel des deux concurrens devoit jouir des honneurs du triomphe.

Vous que l'on vit toujours chéris de la fortune,
De succès en succès *promener vos desirs*,
Un moment, vains mortels, suspendez vos plaisirs :
Malheureux... ce mot seul déjà vous importune ?
On craint d'être forcé d'adoucir mes destins;
Rassurez-vous, cruels : environné d'alarmes,
J'appris à dédaigner vos bienfaits incertains,
Et je ne viens ici demander que des larmes.

. . . .

. . . .

Dieu plaça mon berceau dans la poudre des champs,
Je n'en ai point rougi. Maître du diadême,
De mon dernier sujet j'eusse envié le rang,
Et honteux de devoir *quelque chose* à mon rang,
Voulus renaître obscur pour m'élever moi-même.
A l'âge où la raison sommeille oisive encor,
La mienne impatiente ose prendre l'essor.

Qu'à son gré l'opulence, injuste & vile
amante,
Berce sur le damas ce parvenu grossier,
Et laisse le Poëte, à l'ombre d'un laurier,
Charmer par ses concerts le sort qui le tourmente;
Il n'est qu'un vrai malheur, c'est de vivre
ignoré.

. . . .

Ainsi je m'abusois. Sans guide, sans secours,
J'abandonne insensé mon paisible village,
Et les champs où mon père *avoit fini ses jours*.
Cieux, tonnez contre moi, Vents, armez votre rage;
Que battu par les flots, mon vaisseau *mutilé*
Vole au port sur la foi d'une étoile incertaine,
Ou loin du port demeure à jamais exilé!
Mon asile est par-tout où l'orage m'entraîne;
Qu'importe que les flots s'abyment sous mes
piés?
Que la mort, en grondant s'étende sur ma
tête?
Sa présence m'entoure, & loin d'être effrayés,
Mes yeux avec plaisir regardent la tempête,

Du sommet de la poupe, *armé* de mon pinceau,
Tranquille, en l'admirant, j'en trace le tableau.

. . . .
. . . .

Oui, tremblez, fiers rivaux, détournez vos mépris.
L'intrépide lion, dans le piège surpris,
S'irrite du danger, & de sa dent *tenace*
Ronge, en grondant, la toile où lui-même s'enlace,
Se roule, & peut enfin par un dernier effort,
La briser, s'échapper, & prodiguant la mort,
Marcher, Roi des forêts qui le virent esclave.

Si quelqu'un paroissoit né pour s'élever à la hauteur de l'Ode, c'étoit, il faut en convenir, M. *Gilbert*. Il avoit toutes les qualités qu'exige ce genre difficile : de la chaleur, une verve féconde en images ; de l'énergie, un enthousiasme soutenu. Cependant on peut dire qu'il n'a pas complettement réussi dans les essais que

nous avons de lui. Presque toutes ses *Odes*, quoique remarquables en plusieurs endroits par des traits de génie, ne sçauroient échapper au reproche d'une espèce de médiocrité ; mais nous n'avons garde d'envelopper *le Jugement dernier* dans cette proscription. Combien de strophes superbes que le célèbre *Rousseau* n'eût pas désavouées !

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Eternel, trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde,
Où loin des yeux de l'homme il s'étoit reposé.
Il a paru ; c'est lui, son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, ames des morts,
Et reprenant vos mêmes corps
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.

Arrachés de leur froid repos,
Les morts du ſein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en déſordre s'avancent,
Pâles, & ſecouant la cendre des tombeaux.

Le juſte enfin remporte la victoire,
Et de ſes longs combats, au ſein de l'Eternel
Il ſe repoſe environné de gloire.
Ses plaiſirs ſont au comble, & n'ont rien de mortel.
Il voit, il ſent, il connoît, il reſpire
Le Dieu qu'il a ſervi, *dont il aime l'empire.*
Il en eſt plein, il chante ſes bienfaits.
L'Eternel a briſé ſon tonnerre inutile,
Et d'aîles & de faulx dépouillé déſormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Cette pièce éprouva le même ſort que le *Poëte malheureux*. Elle concourut inutilement pour le prix de l'Académie. On ne daigna pas même en faire une mention honorable. Si l'on n'étoit pas accoutumé depuis long-temps aux ſuccès de la médiocrité, de quel étonnement ne ſeroit-on pas ſaiſi, en

jettant les yeux sur l'Ouvrage qui obtint alors le rameau d'or ?

L'Eloge de Léopold I, Duc de Lorraine, décèle l'inexpérience d'un Auteur de vingt-quatre ans, qui n'avoit pas encore acquis les qualités nécessaires à l'Orateur.

Le *dix-huitième siècle*, & *mon apologie*, sont trop connus, pour que nous nous arrêtions à discuter leur mérite. Ces deux satires ont réuni les suffrages de tout le monde ; c'est par elles que M. *Gilbert* a mis le sceau à sa réputation. De combien de beautés ne sont-elles pas étincelantes ? Que de vers, devenus proverbes, ne pourrions-nous pas rappeller ? Quelles sont les Poésies de nos sémillans rimeurs, que l'on puisse opposer à ces morceaux pris au hasard dans l'une & l'autre satire ?

Assise dans ce cirque où viennent tous les
 rangs
Bâiller souvent en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, & *Cloris* se croit belle

En vêtement légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles ;
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.

. . . . . .

. . . . . .

Parlerai-je d'*Iris*? Chacun la prône & l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur !.. C'est l'humanité même.
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté ;
La voilà qui se meurt de tendresse & d'allarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes ;
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit, en spectacle, à l'échaffaud traîné,

Elle ira la première, à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

. . . .

Si j'évoque jamais du fond de son Journal
Des sophistes du temps l'adulateur bannal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la *Harpe*, obscurément écrire?
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône Académique.

Observons que toutes ces pièces ont été faites depuis vingt jusqu'à vingt-huit ans. A ce titre seul, elles auroient droit à l'indulgence; mais dédaigneux de n'inspirer qu'un pareil sentiment, M. *Gilbert* a voulu que les fruits de sa jeunesse méritassent les éloges unanimes de ses contemporains. Sa touche est mâle, bien prononcée; ses couleurs sont fortes, le ton & la coupe de ses vers lui appartiennent, & n'ont rien qui sente l'imitation. Nous som-

mes équitables : le talent de cet Auteur n'est pas exempt de défauts ; il n'étoit pas encore parvenu à ce point de maturité que demande la perfection de l'art.

On accuse M. *Gilbert* de n'avoir pas fait preuve exactement d'une saine logique, d'être tombé dans la déclamation, ou d'avoir quelquefois manqué de goût, & l'on n'a pas eu tort. Entr'autres choses, il sacrifie souvent la pureté du style à l'envie de briller, & se livre trop à sa passion pour les tournures nouvelles ; mais de combien de hardiesses heureuses n'est-il pas redevable à cet abus même ? Son audace lui a fait rencontrer des traits sublimes, que jamais la timidité n'eût apperçus ; & comme le dit *Quintilien*, *evenit nonnunquam ut aliquid grande inveniat qui semper quærit quod nimium est.*

Il est malheureux qu'avant de mourir, M. *Gilbert* aît brûlé ses papiers. Des hommes éclairés, qui ont entendu son *Eloge du Dauphin*, & quelques vers de sa satire sur les *Courtisannes*, protestent qu'il se feroit surpassé dans ces deux productions. Nous

ne pouvons qu'être désolés de cette perte, & principalement de ce qu'il n'a pas eu le loisir, comme il se le promettoit, de mettre la dernière main à ses Ouvrages. On lui rendra la justice, que jamais il ne s'est permis un hémistiche qui pût alarmer la modestie. Tout ce qu'il a fait respire l'amour des mœurs & de la Religion; c'est particulièrement à leur défense qu'il s'étoit voué.

Dans un siècle où les plus méchans Auteurs ont chacun leur coterie qui se tue à les préconiser, la satire est mise au nombre des crimes qu'on ne sçauroit pardonner. Aussi M. *Gilbert* a-t-il été dénoncé sous les dénominations les plus odieuses. La tourbe de ses ennemis s'accroissoit avec sa célébrité; mais pendant que leur haine le déchiroit mal-adroitement, il eut la consolation de voir des personnes puissantes se déclarer ses protecteurs, & la gloire d'attirer sur lui les bontés de son Roi. Il a peu joui du bonheur qui commençoit à lui sourire. Son ame inquiette, fatiguée encore du poids de ses anciens chagrins, ne cessoit de s'exhaler en plaintes déchirantes. Tous

ceux qui l'approchoient, ses meilleurs amis même, dans les derniers mois de sa vie, lui sembloient des gens intentionnés à lui nuire. Rien ne pouvoit vaincre une idée qui menaçoit ses esprits d'un prochain égarement. Agité de terreurs paniques, toujours poursuivi par des simulacres, épuisé de douleurs, il est mort à Paris, le 12 Novembre 1780, âgé de vingt-neuf ans & demi (*). Il sera long-temps regretté par ceux qui, sans égard aux factions, aux cabales dont gémit la Littérature, se font un devoir d'estimer le mérite par-tout où il se rencontre. Peu d'Hommes de Lettres sont entrés dans la carrière avec autant de sujets d'amertume. Tout concouroit à le rebuter, dès les premiers pas, s'il n'avoit été soutenu par l'énergie du courage. Qu'on se le représente abandonné à lui-même, luttant sans cesse contre l'adversité, aigri par la constante opiniâtreté de ses malheurs, & qu'on dise ensuite s'il n'a pas fallu un vrai talent

(*) Il étoit né en 1750, au village de Fontenoy-le-Château, près Nancy.

pour se faire un nom à travers cette multitude d'obstacles.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Toutes les questions qui ont pour objet de maintenir la correction & la pureté de la Langue Françoise, sont du ressort d'un Journal consacré uniquement à la Littérature, & c'est là leur véritable place. Au premier coup-d'œil, les détails de la Grammaire paroissent minutieux & puérils; mais plus on les médite, & plus on voit qu'ils ont pour base la raison & l'usage que tout Ecrivain doit respecter. Il m'arrive rarement, Monsieur, de vous entretenir de ces matières intéressantes pour tout amateur des Lettres, & pour tout François qui veut bien écrire & bien parler sa langue; c'est un tort que je répare aujourd'hui, & je me flatte que vous me sçaurez gré de vous communiquer une Lettre pleine de vues lumineuses, qu'un célèbre Grammairien m'a fait l'honneur de m'écrire. Vous avez déjà lu avec le plus grand plaisir différens morceaux du même Auteur, dont j'ai enrichi ces Feuilles. C'est un motif de plus pour m'empresser d'admettre celui-ci, persuadé que vous y retrouverez la même clarté, la même érudition, & le même agrément que dans tout ce qui sort de sa plume.

Lettre de M. Harduin, *Secrétaire de l'Académie d'Arras, à M.* FRÉRON, *sur l'Orthographe & la prononciation de plusieurs mots.*

ON imprima, Monsieur, dans le Journal de Paris du 2 Octobre dernier, une Lettre de M. *de la Harpe*, en réponse à une question grammaticale, qui lui avoit été adressée. Il s'agissoit de sçavoir si l'on devoit écrire *soyons*, *soyez*, *ayons*, *ayez*, au subjonctif, ou, en ajoutant un *i* après l'*y*, *soyions*, *soyiez*, *ayions*, *ayiez*; & M. *de la Harpe* se déclara en faveur de la première de ces pratiques. M. *le*.... prétendit au contraire, dans le Journal du 14 Octobre, qu'il falloit écrire *soyions*, *ayions*, &c. pour distinguer ces subjonctifs des impératifs *soyons*, *ayons*, d'autant plus que, selon lui, on y prononce réellement un *i*, outre les deux que l'*y* représente; mais M. *de la Harpe*, par une seconde Lettre, insérée dans la Feuille du 23 Octobre, s'en tint à son premier sentiment, qu'il appuya, si je ne me trompe, sur de fort bonnes raisons. Avant que cette dernière

pièce fût publiée, j'avois écrit moi-même aux Editeurs une Lettre assez étendue, contenant des observations sur le même sujet, & dans laquelle je traitois, par occasion, quelques autres points d'orthographe; mais, soit que ces Messieurs ayent regardé ce que je disois touchant les *i* de *soyons*, *ayons*, &c., comme inutile, après la réplique de M. *de la Harpe*; & que, pour le reste, ils ayent craint d'entretenir trop souvent & trop longuement le Public sur une matière semblable, soit qu'un autre motif les ait arrêtés, ils ont cru ne dévoir faire aucun usage de mes observations, que j'ai l'honneur de vous envoyer, après y avoir fait quelques additions, & auxquelles je vous prie d'accorder une place dans l'Année Littéraire, si vous jugez qu'elles le méritent.

J'ai été fort étonné que M. *de la Harpe*, en annonçant la question qu'il avoit à discuter, eût écrit *soyés*, *ayés*, avec une *s* finale; ce qu'il a encore fait dans sa deuxième Lettre. Il me semble, à la vérité, que j'ai vu les secondes personnes plurielles des verbes ainsi terminées dans certains

Livres, où, d'un autre côté, l'on finissoit par *ez* les pluriels des noms & des participes; mais cette orthographe n'a jamais été, je crois, fort accréditée. C'est précisément le contraire de ce qui fut proposé, sur la fin du siècle dernier, dans un comité de l'Académie Françoise, suivant un Journal de l'Abbé de Choisy, qui fait partie des *Opuscules sur la Langue Françoise*, recueillis en 1754 par l'Abbé d'Olivet. Un Membre de l'Assemblée vouloit que l'Académie, qui écrivoit uniformément, par exemple, *vous aimez* & *vous êtes aimez*, changeât son orthographe ordinaire, & écrivît par une *s*, *vous êtes aimés*, afin de mieux distinguer le sens & la qualité de ces mots, ainsi qu'on l'avoit déjà imaginé dans le siècle précédent. Un autre Académicien répondit que cette distinction n'étoit point le but de l'orthographe, & que, comme les deux sortes de mots en question se prononçoient absolument de même, il falloit continuer de les orthographier les uns comme les autres. L'Académie, adoptant ce parti, a toujours écrit également avec le *z*, *vous*

aimez, & *vous êtes aimez*, jusqu'à la dernière édition de son Dictionnire, publiée en 1762, où elle s'est enfin déterminée à distinguer ces deux espèces de mots, en écrivant *vous aimez*, & *vous êtes aimés*; différence très-raisonnable, quand même il n'y en auroit aucune dans la prononciation; ce qui n'est pas avoué généralement (*).

Feu M. *Douchet*, Professeur de l'Ecole Militaire, auteur d'un fort bon Traité d'Orthographe, qui parut en 1762, a distingué, page 18, l'*e* d'*aimé* ou d'*aimés*, qu'il nomme *e* fermé clair, de celui d'*aimez* ou d'*aimer*, qu'il appelle *e* fermé sombre. Il est vrai que ce Grammairien étoit né en Artois, où l'on est bien loin de confondre la prononciation de ces mots; en sorte qu'un Artésien se prête difficilement à voir rimer ensemble deux vers tels que ceux-ci:

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous
versez?
Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés?

(*) La raison qui a peut-être le plus contribué à empêcher l'Académie d'écrire plu-

Je me souviens que, quand *Helvétius* donna son Livre intitulé *de l'Esprit*, un Parisien, qui se trouvoit à Arras, dit, avec ou sans fondement, que cet Ecrivain avoit été *bouché* dans sa jeunesse; sur quoi une personne du pays demanda comment de *boucher* il étoit devenu Fermier général.

Mais ayant moi-même consulté à Paris un certain nombre d'Hommes de Lettres, j'ai fait convenir M. l'Abbé *Aubert*, M. *de Querlon* & quelques autres, qu'ils ne sentoient pas en effet

---

tôt *vous êtes aimés*, est qu'on se servoit autrefois de l'accent aigu, pour désigner l'*e* ouvert dans *succès*, *après*, &c.; quoique cet *e* exigeât une toute autre marque. L'accent que nous appellons grave n'étoit point alors prosodique, c'est-à-dire indicatif de la prononciation : il ne s'employoit que pour distinguer *où* adverbe & pronom, d'avec *ou* conjonction, *à* préposition, d'avec *a* verbe, *là* adverbe d'avec *la* article & pronom. Cet usage de l'accent grave s'est étendu, depuis un certain temps, sur tous les mots dont *là* fait partie, *delà*, *holà*, *voilà*, sur *çà*, *deçà*, & sur *déjà*. On le met aussi, au lieu de l'accent aigu, sur *dès*, préposition, où il sert, tant à marquer le son très-ouvert de ce mot, qu'à le distinguer de l'article *des*, qu'on écrit sans accent.

une parité absolue entre *aimer* ou *aimez*, & *aimé* ou *aimés*. Quoi qu'il en soit, il seroit du moins à souhaiter que l'usage y mît une petite différence ; ne fût-ce que pour éviter des équivoques pareilles à celle de *bouché* & *boucher*. Si quelqu'un vient à prononcer tout-à-fait de même, *je l'ai vu tuer*, & *je l'ai vu tué*, comment sçavoir le sens de la phrase, à moins qu'on n'en soit déjà prévenu (*) ?

Pour ce qui est de l'*i* ajouté à l'*y* dans *soyions*, *soyiez*, *ayions*, *ayiez*, je conviens avec M. *Le* .... & avec M. *Féraud*, auteur du *Dictionnaire Grammatical*, dont il invoque l'autorité, que l'analogie conduit à cette manière d'orthographier.

Restaut, en composant sa Grammaire, observa que dans la plupart des verbes, les premières & les secondes personnes plurielles du subjonctif présent pouvoient se tirer du

(*) Je viens de remarquer que M. *de Wailly*, pag. 441 de sa Grammaire, édition de 1777, distingue aussi l'*e* fermé sombre des mots *nez*, *pied*, *sauter*, *châtier*, d'avec l'*e* fermé clair des mots *né*, *épié*, *sauté*, *châtié*.

participe actif, en changeant la terminaison *ant* en *ions* & *iez*. Exemples : *aimer*, *aimant*, *aimions*, *aimiez* : *envoyer*, *envoyant*, *envoyions*, *envoyiez* ; *croire*, *croyant*, *croyions*, *croyiez*. Il fit en conséquence une règle de cette conversion de temps ; d'où il conclut que, comme le verbe *avoir* faisoit *ayant* au participe, on devoit dire aussi *ayions*, *ayiez* au subjonctif. Mais parce que son principe ne pouvoit s'appliquer au verbe *être*, qui a pour participe *étant*, & non *soyant*, il crut qu'on devoit écrire au subjonctif *soyons*, *soyez*, sans l'addition d'un *i*. Je présume que, si ce Grammmairien avoit songé à comparer les impératifs avec les subjonctifs, au lieu de prendre pour seule base du subjonctif le participe en *ant*, il auroit écrit *soyions*, *soyiez*, ainsi que le font, M. *Féraud* & M. *Le* .... (*).

(*) On voit *soyions*, *soyiez* dans l'édition de *Restaut* donnée en 1767, pages 230 & 255 ; mais pour lui, il a toujours écrit au subjonctif *soyons*, *soyez* sans *i*, comme on l'a fait dans cette même édition, en détaillant la conjugaison du verbe *être*.

Puisqu'on

Puisqu'on dit à l'impératif *aimez*, *envoyez*, *croyez*, & au subjonctif *aimiez*, *envoyiez*, *croyiez*, il est, je l'avoue, tout naturel de mettre une semblable différence entre ces modes dans les verbes *être* & *avoir*. Cependant l'Abbé *Regnier-Desmarais*, dont l'Ouvrage fut imprimé en 1706, est, je pense, l'unique Grammairien antérieur à M. *Féraud*, qui ait écrit *soyions*, *soyiez*. Outre *Restaut* que je viens de citer, *Chifflet*, *la Touche*, *Dangeau*, *Buffier*, *le Roy*, Prote de Poitiers, *Vallart*, *Girard*, *Antonini*, *de Wailly*, *d'Açarq*, *Douchet*; enfin Messieurs de l'Académie Françoise, dans leur Dictionnaire, disent tous au subjonctif, *soyons*, *soyez*; & il n'y a dans cette foule d'auteurs, que MM. *Restaut* & *d'Açarq* qui écrivent *ayions*, *ayiez* [*].

Outre qu'il est, je crois, bien peu de Littérateurs & d'autres personnes

(*) Suivant *le Roy*, dont *Restaut* a revu & corrigé le Dictionnaire, on peut écrire *ayons*, *ayez*, ou *ayions*, *ayiez*. Il ne s'exprime pas en cet endroit avec sa clarté ordinaire.

qui ne soient dans l'usage d'écrire au subjonctif *soyons*, *soyez*, *ayons*, *ayez*, je doute fort que M. *Le....* ait justement apprécié la prononciation de ces subjonctifs. On prononce un troisième *i* dans *employions*, *envoyions*, quoique foiblement, comme le dit M. *de la Harpe*; mais il me paroît qu'on n'en fait rien sentir dans les mots dont il s'agit ici; & M. *Féraud* lui-même, qui veut qu'on écrive *soyons*, *soyez* à l'impératif, & *soyions*, *soyiez* au subjonctif, enseigne qu'on prononce également dans les deux modes *sé-ions*, *sé-iez* [*].

Le meilleur parti est donc, ce me semble, de conclure qu'il y a dans les verbes *être* & *avoir* une exception à la règle qui différencie ordinairement l'impératif & le subjonctif; & je serois fort surpris que l'Académie, cédant aux réflexions de M. *Le....* se décidât à mettre *soyions*, *soyiez*, *ayions*,

(*) Oui, en conversation, selon beaucoup de gens; mais dans le discours soutenu, tout le monde dit *soué-ions*; *soué-iez*, car l'*o* se prononce nécessairement en *ou* dans une diphthongue; mais ce n'est point de cela qu'il est ici question.

ayiez, dans la prochaine édition de son Dictionnaire [*].

Une chose qui me paroît assez extraordinaire au sujet du verbe *avoir*, est que les Auteurs de la Grammaire générale & raisonnée de Port-Royal, & la plupart des Grammairiens qui sont venus après eux, écrivent *que j'aie*, *que tu aies*, *qu'ils aient*. Je me trompe fort, si ceux qui ont la réputation de bien parler ne prononcent pas ces subjonctifs avec le double *i* représenté par l'*y*, sur-tout à la pre-

(*) Au reste, il y a d'autres verbes où l'on ne trouve pas entre l'impératif & le subjonctif, le rapport dont M. Le... se prévaut. Tels sont *dire* & *redire*, qui font à l'impératif *dites*, *redites*, & au subjonctif *disiez*, *redisiez*. Tels sont encore le verbe *faire*, & ses composés *refaire*, *défaire*, *satisfaire*, &c. qui s'écartent pareillement du principe de *Restaut*, puisqu'ils font au participe actif *fasant*, à l'impératif *faites*, & au subjonctif *fassiez*. Le rapport sur lequel se fonde M. Le... paroît manquer aussi entre l'impératif *veuillez*, & le subjonctif *vouliez*; mais on disoit autrefois *que vous veuilliez*; & c'est par corruption que, confondant le présent du subjonctif avec l'imparfait de l'indicatif, on dit maintenant *je souhaite que vous vouliez*.

mière personne, quand elle est suivie d'une voyelle, comme dans *que j'aye eu, que j'aye été*. Pourquoi, en effet, *j'aye* se prononceroit-il autrement que *je paye, j'essaye*? Néanmoins il n'y a, suivant mes connoissances, parmi les Grammairiens particuliers, que *Vaugelas*, *Chifflet*, *Bouhours*, *Thomasini* (*), *Regnier*, M. *de Wailly* & M. *Beauzée*, qui écrivent *j'aye*, *tu ayes*, *ils ayent*; mais leur pratique est justifiée par le Corps de l'Académie Françoise, qui a employé la même orthographe dans toutes les éditions de son Dictionnaire, conforme sur cet article à celui de Trévoux.

M. de *la Harpe*, à qui l'on avoit aussi demandé si c'étoit une faute de mettre un *t* avant l'*s* dans le pluriel des noms qui finissent en *ent*, comme dans *présens*, *sentimens*, &c; a répondu que l'usage avoit prévalu de

(*) Auteur d'un ouvrage imprimé en 1680, qui a pour titre : *Triple Grammaire contenant la théorie & la pratique de trois langues, à sçavoir, de la Françoise, de l'Allemande & de l'Italienne.*

retrancher le *t*, comme lettre inutile ; mais que ce ne pouvoit être une faute de le conſerver. Je ſuis bien de ſon avis, & ne crois pas même devoir me borner-là. C'eſt une règle générale, pour les noms qui finiſſent par un *t* au ſingulier, d'y ajouter une *s* au pluriel, ſans ſupprimer le *t*. Tout le monde écrit *ducats*, *bienfaits*, *défauts*, *projets*, *habits*, *falots*, *exploits*, *degoûts*, *tributs*, *enduits*, *écarts*, *concerts*, *heurts*, *efforts*, *courts*, *exacts*, *reſpects*, *diſtricts*, *concepts*, *prompts*, *exempts*, *contraints*, *dépeints*, *ſuccints*, *affronts*, *pourpoints*, *défunts*. Pourquoi donc écrire ſans *t*, *amans*, *méchans*, *préſens*, *ſentimens* ; & en uſer ainſi dans tous les mots de la même eſpèce, ſi ce n'eſt dans *chants*, *gants*, *plants*, *cents*, *dents*, *lents* & *vents*, qu'on n'a ſans doute exceptés qu'à cauſe de leur brieveté, & pour leur donner en quelque ſorte plus de conſiſtance ; (*) tandis que par une inconſéquence

(*) On peut alléguer, pour le mot *plants*, un autre motif, qui eſt de ne pas aſſimiler les pluriels de *plan* & *plant*.

trop ordinaire, on écrit sans *t*, le monosyllabe *gens* ?

Je sçais que toutes les raisons d'analogie doivent céder, en fait de Langues, à un usage généralement établi, qui devient la seule règle à laquelle on doit s'attacher; mais quoique la coutume d'écrire *amans*, *présens*, &c. soit fort ancienne, & que le plus grand nombre des Auteurs s'y soit conformé, il en est beaucoup néanmoins qui ont préféré l'autre méthode, entre lesquels je me contenterai de citer le père *Chifflet*, le père *Berthier*, Jésuite, MM. *Restaut*, *de Wailly*, d'*Açarq*, *Douchet*, *Beauzée*, *Lallemant*, *Raynal*, d'*Arnaud*, *de Castilhon*, *Grosier*, *le Noir du Parc*, & l'Auteur d'un *Dictionnaire portatif des régles de la Langue Françoise*, publié en 1770. Or, quand les écrivains sont partagés, quoiqu'inégalement entre deux usages, n'est-il pas judicieux de choisir celui qui est au fonds le plus exact ? *Restaut* fait d'ailleurs sur cela une réflexion qui n'est pas à dédaigner. Si, dit-il, on admet pour règle de former le plu-

riel des noms en *ant*, par la simple addition d'une *s*, il s'ensuit nécessairement qu'il suffit de retrancher cette *s*, pour avoir le singulier ; & par-là un étranger reconnoîtra aisément que les pluriels *romans* & *diamants* viennent des singuliers *roman* & *diamant* ; mais si l'on écrit sans distinction *romans* & *diamans*, comment pourra-t-il deviner ces singuliers ?

Il paroît au reste, qu'en écrivant *diamants*, *accents*, *gants*, &c. On devoit pareillement écrire *touts*, au lieu de *tous*, qui, parmi les autres noms que ceux en *ant* ou *ent*, est, je crois, le seul pluriel où l'on supprime le *t* final du singulier.

Permettez, Monsieur, que je profite de cette occasion, pour faire paroître un supplément à ma lettre imprimée dans l'Année Littéraire 1779, tome VI, page 196, où j'ai osé m'élever contre l'opinion d'un Grammairien du premier ordre, M. *Beauzée* (1) qui a voulu persuader que nos deux articulations mouillées, rendues par

(*) Grammaire générale, *Tom. I*, p. 85.

les caractères *ll* & *gn* ne sont autre chose que *li* & *ni* liés très-promptement à la voyelle suivante ; de sorte que, selon cet Académicien, *souiller* & *daigna* se prononcent comme *soulier* & *dénia* dissyllabe, à l'exception d'une plus grande rapidité dans la prononciation. Il prétend en conséquence que dans *souiller*, *feuillage*, *merveilleux*, &c. le son de l'*i* suit les *ll*, au lieu de les précéder ; qu'ainsi l'orthographe auroit dû transporter cet *i*, & ne jamais l'employer avant les *ll* mouillées, si ce n'est quand il s'y prononce purement, en tant que modifié par une consonne précédente, comme dans *gentillesse*, *carillon* ; d'après quoi l'on auroit bien fait d'écrire *soullier*, *feulliage*, *mervellieux*, *gentilliesse*, *carillion*.

Cette façon d'orthographier seroit inexacte, même dans le systême de M. *Beauzée*. En effet quand nos *ll* mouillées, que je crois essentiellement différentes de *li*, n'en différeroient que par une prononciation plus rapide, il faudroit toujours une manière d'annoncer cette différence. Or

l'orthographe dont il s'agit ne le feroit pas, & ne serviroit qu'à indiquer de fausses prononciations, inconvénient que n'a point l'orthographe usitée, qui néanmoins pourroit être, j'en conviens, sur cet objet, infiniment meilleure qu'elle ne l'est. 1°. La voyelle *i* qui est muette dans *merveilleux*, *feuillage*, *fouiller*, & autres mots semblables, où elle se trouve après *a*, *e*, *eu*, *o*, (1) *ou*, y sert du moins à avertir qu'on doit mouiller les *ll* suivantes. 2°. Il est de règle que ces lettres ne se mouillent pas, lorsqu'elles sont suivies d'un *i* & d'une autre voyelle, comme dans *alliage*, *alliance*, *milliard*, *million*, *millier*, *marguillier*, *hallier*, *sellier*, *collier*, ou les personnes qui me semblent parler le mieux, ne prononcent qu'une *ll* simple, suivie des diphthongues *ia*, *ion*, *ier*, que l'on peut diviser en deux syllabes, (2) ce qui se fait en poésie; sur-tout pour *ia* & *ion*, comme on le voit dans ces vers :

(1) Dans le mot *oille*.

(2) Il feroit juste d'écrire aussi ces mots avec une seule *l*; mais nous en avons mille

De Jacob avec Dieu confirmer l'*alliance*.

Racine.

Gagne-t-on en cinq ans un *million* sans crime?

Regnard.

Si dans les noms en *llier*, tels que *hallier*, *millier*, on laisse, même en vers, subsister la diphthongue, c'est que l'usage le veut ainsi; car rien de plus aisé que d'en former deux syllabes, sans altérer les sons; & c'est ce qui se pratique à l'égard des verbes, où les poètes font trois syllabes de *pallier*, *allier*, *rallier*; au lieu qu'on ne pourroit jamais donner plus de deux syllabes à *railler*, *briller*, *piller*, &c. Si l'orthographe pour laquelle incline M. *Beauzée* pouvoit être admise, comment distingueroit-on les mots *rallier* & *railler*, dont la signification est si différente?

Cette règle, de ne pas mouiller

---

autres, où les consonnes doublées ne valent qu'une simple consonne; & plusieurs Grammairiens, qui ont voulu rapprocher sur ce point l'ortographe de la prononciation, n'ont pas eu jusqu'à présent beaucoup de sectateurs.

les *ll* suivies d'un *i* & d'une autre voyelle, n'admet, je pense, de véritable exception que dans *Bailliage*, où l'usage a conservé, après les *ll* mouillées, l'*i* final de *bailli*, dont ce mot *bailliage* est dérivé. Je sais pourtant que l'Académie Françoise a écrit dans son Dictionnaire *joaillier*, *quincaillier*, *groseillier*, *pouillier*, où les *ll* se mouillent : mais il est à présumer qu'elle l'a fait par inattention, d'autant plus qu'elle a écrit, sans un second *i*, les substantifs *écailler*, *pailler*, *poulailler*, *oreiller*, *conseiller*, *cornouiller*.

On sent que la regle dont je viens de parler ne peut tomber sur les mots dans lesquels l'*i* est modifié lui-même par les *ll* mouillées, comme *bailli*, *bouillir*, *treillis*, *jaillissant*, qu'on auroit dû, selon M. *Beauzée*, écrire de cette façon : *balliï*, *bouliïr*, *treliïs*, *jalliïsant*.

Pour faire voir que les articulations mouillées different de *li* & *ni* plus que ne le pense M. *Beauzée*, je pourrois encore observer qu'on fait rimer sans scrupule *parler* avec *briller*, *mener* avec *daigner*, & que personne ne s'est

encore avisé de les faire rimer avec *pilier* & *panier*, non plus que de faire rimer ensemble *briller* & *pilier*, *daigner* & *panier*; mais ce n'est point-là, je l'avoue, la plus forte de mes preuves; car, quoique les dernières syllabes de *briller*, *daigner*, doivent se prononcer autrement que celles de *pilier*, *panier*, il s'en faut bien aussi qu'on les prononce comme les finales de *parler*, *mener*; & l'ouie, qui devroit seule être juge de la rime, cède ici une partie de ses droits à la vue. Il y a bien d'autres cas où la même cause fait admettre de mauvaises rimes, & en proscrit de meilleures.

Mais voici une objection de plus grand poids. Quoique j'aye lû une bonne partie de nos Grammaires & de nos Dictionnaires, je n'en ai point vu dont les Auteurs, en traitant de nos deux articulations mouillées, dont la formation & le méchanisme sont extrêmement difficiles à expliquer, ayent cru devoir enseigner qu'elles répondent aux lettres *li* & *ni*, suivies d'une voyelle. Du moins, ne connois-je qu'un ouvrage latin, intitulé, *com-*

pendium gallicæ Grammatices, où l'on ait ainsi désigné, faute de mieux, ces articulations, mais avec une restriction importante. Voici ce qu'on lit dans cet ouvrage, qui se trouve à la tête du Dictionnaire François-Latin *de Robert Etienne*, augmenté par *Nicod* & autres, édition de 1628.

G *inter vocalem & consonantem* N, *vel inter duplex* N *profertur madido sono*, COMPAGNON, BESONGNER, *q. d.* COMPAGNION, BESONNIER, *ità tamen ut* NION & NIER *fit unica syllaba madidè pronuntiata. Excipe verbum* COGNOISTRE, *& quæ ab eo derivantur, ubi* G *non effertur.*

L *geminatum pronuntiatur ut simplex*, ALLEZ, BELLEMENT, *q. d.* ALEZ, BELEMENT. *Quum i præcedit* LL, *tum fit madida pronuntiatio*, PAILLE, FILLE, *q. d.* PALIE, FILIE, *ità ut* LIE, *fit unica syllaba. Excipe quæ à latino deducta, retinent scripturam latinam*, VILLE, *q. d.* VILE, *à latino villa.*

On voit que l'Auteur n'a pu imaginer de meilleurs signes que les caractères *ni* & *li*, pour représenter les

articulations mouillées; mais les expressions *madido sono*, *madida pronunciatio*, font assez connoître qu'il ne regardoit pas ces caractères comme suffisans, pour rendre exactement son objet.

Enfin, quoiqu'on en puisse dire, mon oreille est tout autrement affectée par les mots *daigner*, *souiller*, que par les mots, *denier*, *soulier*; & je puis avancer de très bonne foi que je sens entre les uns & les autres, non le même genre, mais tout au moins le même degré de différence, qu'il y a, pour la dernière syllabe, entre *barbier* & *papier*, *cordier* & *portier*, *clavier* & *estafier*.

P. S. J'aurois dû ajouter que, lorsqu'on prononce *gner* ou *ller* mouillé, la gorge fait, à ce qu'il me semble, un petit mouvement, qui n'a point lieu dans la prononciation régulière de *nier* & *lier*, monosyllabes.

Il est certainement plus commun de voir des gens, qui au lieu de *nier* & *lier*, prononcent *gner* & *ller*, que d'en voir, qui, au lieu de *gner* & *ller*, pro-

noncent *nier* & *lier*. Je viens pourtant de lire par hazard une observation contraire dans le septième tome des *nouveaux Amusemens du cœur & de l'esprit*, imprimé en 1740, où l'on a inséré plusieurs lettres écrites de Bretagne par Desforges-Maillard, à une Dame de Paris. « La première fois, y » dit-il, que j'allai dans la capitale, on » trouvoit à redire sur beaucoup de » mes termes, & sur la manière de » les prononcer. On rioit de moi, & » je riois aussi, quand j'entendois ces » Aristarques prononcer *alieurs*, *mé-* » *lieurs*; ce qui est absolument op- » posé à l'orthographe. Pourquoi ne » pas dire simplement *ailleurs* & *meil-* » *leurs*, comme l'usage veut qu'on les » écrive? »

Je ne puis résister à la tentation de citer ici un autre passage de la même lettre, fort étranger à la matière que je viens de traiter, mais qui m'a paru très-plaisant, & auroit bien pu faire naître à *Gresset* l'idée de ce vers célèbre du *Méchant* :

Elle a d'assez beaux yeux, pour des yeux de province.

Desforges-Maillard conte qu'un Parisien se promenant près de Nantes, sur les bords de la Loire, dont il admiroit la largeur, s'écria sérieusement : *voilà cependant une belle rivière, pour une rivière de province.*

Je suis, &c.



LETTRE XV.

Histoire naturelle de la France Méridionale, ou *recherches sur la Minéralogie du Vivarais, du Viennois, du Valentinois, du Forez, de l'Auvergne, du Velay, de l'Usegeois, du Comtat Venaissin, de la Provence, de Nisme, Agde, &c. sur la Physique de la Mer Méditérannée, sur les Météores, les Arbres, les Animaux, l'Homme & la Femme de ces contrées, avec des planches & des cartes; ouvrage dédié au Roi, imprimé sous l'approbation de l'Académie des Sciences. Par M. l'Abbé* Giraud-Soulavie; Tome I. *A Paris, chez* Quillau, *rue Christine*, Mérigot, *quai des Augustins*, Belin, *rue S. Jacques.*

A Mesure que la Littérature Françoise s'éloigne de son ancien état de splendeur, les Sciences exactes font d'un autre côté quelques progrès sen-

sibles. L'Astronomie donne tous les jours des nouvelles théories. La Chirurgie a fait depuis peu une découverte importante; la Chymie s'enrichit par de nouvelles expériences; la Physique se soutient; la Géographie Françoise possède des cartes, où la forme du sol de la terre est représentée avec ses reliefs; les Alpes & les Pyrénées ont leurs écrivains, & cet amour des François pour les sciences exactes, semble nous donner le doux espoir que la chute totale des lettres est encore éloignée.

Nous avons vu disparoître à la vérité le siécle des *Huygens*, des *Galilée*, des *Pascal*, des *Cassinis*, des *Newtons*, &c. On ne fait plus ces découvertes majeures dans les sciences, qui semblent n'appartenir qu'au siècle de Louis XIV. Quelle découverte pourra opposer le dix-huitième siecle à celle, par exemple, de la pesanteur de l'air? Tout se ressent de la dégénération de cet âge, & si l'on considère l'état de foiblesse où se trouve aujourd'hui la Littérature Françoise, si l'on observe d'ailleurs qu'elle est le

seul soutien des connoissances physiques, qu'elle en inspire le premier goût, & que sans littérature les sciences ne peuvent se soutenir isolées dans une Nation, on trouvera la cause évidente de la décadence de toutes les parties de notre sçavoir & du goût François.

M. l'Abbé *Giraud Soulavie* est le premier qui ait écrit l'histoire des trois règnes de la nature en France : sorti du sein des montagnes Vivaraises, inconnu dans la République des Lettres, il débute par un ouvrage de six volumes qui comprendront la France Méridionale : deux volumes sont imprimés, & le reste de l'ouvrage est sous presse. Nous allons faire connoître en deux mots ce qu'il y a de plus important dans cet ouvrage.

L'Auteur divise d'abord le Royaume en quatre grandes pentes formées par l'excavation des eaux courantes, qui, en déblayant les matières, ont donné quatre vallées majeures, ou départemens enfoncés, au fond desquels coule un de nos fleuves : le Rhône, la Seine, la Loire & la Garonne, par-

courent ces vallées séparées entr'elles par des chaînes de montagnes qui divisent les eaux de chaque département : On voit par ce plan que les Diocèses, ni les Gouvernemens, ni les Provinces, divisées d'une manière arbitraire pour le gouvernement des peuples, n'entrent pour rien dans les divisions de l'Auteur.

M. *Soulavie* passe ensuite à la description des parties solides de ces montagnes, où il trouve d'autres départemens. Les uns formés par l'eau offrent des restes d'animaux marins pétrifiés; les autres montrent des traces d'anciens volcans éteins; d'autres enfin, & ce sont les plus hautes montagnes, se présentent sous un aspect de destruction. Des pics isolés & granitiques, accessibles aux oiseaux de proie, hérissés de pointes, forment la séparation des quatre départemens des quatre fleuves de la France, s'étendant dans le Royaume en forme de chaînes, telles que les chaînes des Pirénées qui bornent les eaux courantes de la Garonne, les chaînes du Vivarais, des Cévenes qui séparent les bassins de la Garonne du Rhône & de la Loire. Toutes ces

eaux courantes ont excavé les larges vallées & les lits des fleuves, elles ont déposé dans leur marche les atterrissemens fluviatiles, les amas de cailloux roulés qui forment les plaines, qui avoisinent les fleuves, & parmi lesquels on trouve des coquilles fluviatiles pétrifiées. Voilà le système minéralogique de l'Auteur, exposé dans son discours préliminaire.

L'histoire des Végétaux suit cette partie; l'Auteur expose ses principes sur la Physique des plantes dans le même discours préliminaire. Jusqu'à présent nous n'avions que des descriptions de cette espèce d'êtres organisés; leur géographie manquoit à la république des Naturalistes: on sçavoit, il est vrai, que l'Europe, l'Asie, l'Amérique, possédent plusieurs plantes, exclusivement; on sçavoit qu'en France les plantes du sommet des Pyrenées, des Alpes, &c. étoient différentes de celles des pays chauds & des pays de plaine; mais aucun Botaniste n'avoit donné les principes de cette distribution. M. l'Abbé *Soulavie* a déterminé, par le thermometre, les dégrès de chaleur moyenne, depuis les con-

trées les plus chaudes de la basse Provence, jusqu'aux contrées glacées des plus hautes montagnes Vivaraises, où la neige & les frimats règnent pendant huit mois de l'année; & il a trouvé que ces dégrés nuancés de chaleur sont la raison déterminante qui ordonne à chaque individu du règne végétal, de choisir le dégré de chaleur athmospherique nécessaire à sa conservation, & à la propagation de l'espèce.

Et comme cette chaleur varie du plus au moins, & du bas en haut, en la mesurant du bas des plaines vers les lieux les plus élevés des montagnes à glace; il suit que le systême des plantes est ordonné selon le plus grand ou le moindre dégré de chaleur athmospherique.

Cette variété de climat a offert à l'Auteur, relativement aux animaux & à l'espèce humiane, d'autres observations sur l'histoire Naturelle. La vie privée des Montagnards est encore ignorée. Ces hautes montagnes Françoises sont néammoins une petite Laponie qui offre des maladies singulières, une structure de corps

& un caractère particulier à ce peuple. M. l'Abbé *Soulavie* a vécu parmi eux pour les observer; il les a étudiés encore comme Médecin, & nous croyons que ses descriptions seront dans cette partie de son ouvrage un des articles intéressans de la Géographie de la France. L'esprit religieux, le cœur neuf, le caractère vrai, la santé robuste, les maladies particulières, les mœurs simples de ces peuples isolés, mis en contraste avec notre caractère, nos usages & nos mœurs, peuvent servir de matériaux à un ouvrage original qui manque à la nation qui ne se connoît point encore elle-même à fond, comme on le voit par ce simple exposé.

Tels sont le plan, les matériaux & la méthode de l'Auteur qui analise six volumes dans son discours préliminaire. Il parcourt ces contrées dans le premier volume, & il commence par les montagnes Vivaraises; il en donne la géographie physique, l'hydrostatique de ses eaux courantes, la division & la forme de ses montagnes,

les carrières calcaires, la distinction & la superposition de celles qui contiennent des coquilles fossiles pétrifiées d'avec celles qui n'en ont pas; les grottes, les stalactiles, les fontaines pétrifiantes, le ciment des Romains, la théorie de ces cimens, relativement aux matériaux, décrits par l'Auteur, dont ils se servoient; les poudingues, tufs, ardoises, mines, roches granitiques, &c.

Je suis, &c.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVI.

Œdipe chez Admète, Tragédie, par M. Ducis, *Secrétaire ordinaire de* Monsieur, *l'un des Quarante de l'Académie Françoise; représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le vendredi 4 Décembre 1778. A Paris, chez* Gueffier, *Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe.*

Vous connoissez, Monsieur, l'*Alceste* d'*Euripide*, & l'*Œdipe à Colonne* de *Sophocle*; vous admirez les grands traits d'éloquence de cette dernière pièce, par laquelle on croit que *Sophocle* termina sa carrière tragique :

vous n'avez pu lire sans répandre des larmes la tragédie d'*Alceste*, où la tendresse d'une épouse qui se dévoue à la mort pour sauver les jours de son époux, est peinte d'une manière si touchante ; où la nature semble avoir dicté elle-même les regrets de cette femme chérie, & les plaintes douloureuses du malheureux *Admète* ; mais vous ne vous seriez jamais douté qu'on s'avisât de mêler ensemble ces deux sujets si étrangers l'un à l'autre, & qu'on pût faire une Tragédie de deux Tragédies si différentes. C'est pourtant ce que M. *Ducis* a exécuté, & ce que nous avons vu jouer *avec le plus grand succès, sur le théâtre de la Nation.*

Œdipe étoit-il contemporain d'*Admète* ? Non ; mais il n'y avoit pas là de quoi arrêter M. *Ducis*. Pouvoit-il y avoir unité d'action & d'intérêt dans la complication des infortunes d'*Œdipe* & de celles d'*Admète*, qui n'ont aucun rapport ensemble ? Non ; mais les génies originaux ne s'embarrassent guère des unités, ni de toutes les règles fondées sur le bon sens ; n'est-

ce pas donner une preuve de la force de ſon talent, que de plaire, en dépit de l'art & de la nature, à un Public auſſi éclairé que l'eſt aujourd'hui le parterre de la Comédie Françoiſe ? Ce qui a le plus embarraſſé l'Auteur, c'étoit de ſçavoir quel titre il donneroit à ſa pièce ; car enfin une Tragédie peut aujourd'hui ſe paſſer d'unités, de règles & de bon ſens ; mais elle ne peut encore ſe paſſer de titre. M. *Ducis* avoit d'abord choiſi celui d'*Alceſte* & d'*Admète*, qui ſembloit le plus naturel, puiſque c'eſt l'intérêt de ces perſonnages qui attire l'attention dans les deux premiers actes : cependant on lui fit obſerver qu'*Œdipe* paroiſſant au troiſième acte, efface bientôt *Admète* & *Alceſte* ; que ſon caractère domine entièrement, & qu'après l'avoir vu, on oublie les héros de la première pièce : M. *Ducis*, très-docile à la critique, effaça ſon premier titre, & le remplaça par celui d'*Œdipe*. On lui repréſenta de nouveau que ce titre pourroit faire prendre le change au Public, & qu'en voyant d'abord les infortunes d'*Admète*

& d'*Alceste*, on ne concevroit pas comment un pareil ſujet, bien digne par lui-même de remplir une Tragédie, pourroit annoncer le ſujet d'une Tragédie d'*Œdipe*; il ſentit la force de cette obſervation, & après y avoir bien réfléchi, après avoir conſulté tous ſes amis, il ſe tira d'embarras, en mettant : *Œdipe chez Admète.* C'étoit un coup de maître, d'avoir trouvé le moyen de lier enſemble deux Tragédies, par la particule *chez.* Cette heureuſe particule eſt une ſource de nouvelles richeſſes pour le théâtre François. Ainſi quand on voudra unir des ſujets incompatibles, pour la plus grande ſatisfaction du parterre, qui aura de quoi choiſir, on en ſera quitte déſormais pour mettre ſur l'affiche, *Philoctète chez Oreſte*, *Clytemneſtre chez Pénélope*, &c. Vous voyez combien cela peut mener loin, & comment une ſyllabe, qui paroît ſi peu de choſe par elle-même, devient une invention féconde en originalités dramatiques.

Il eſt bien juſte que nous ſuivions le plan de l'Auteur, & que nous com-

mencions par la Tragédie d'*Admète*. Ne vous attendez pas à rien voir ici de ce que vous avez vu dans l'*Alceste* d'*Euripide*. Dès l'ouverture de la pièce grecque, on apprend que cette vertueuse épouse va pétir victime de son dévouement volontaire, & cette peinture déjà si touchante, est bientôt suivie du tableau le plus pathétique; on voit *Alceste* mourante dans les bras de ses femmes, épuiser ses dernières caresses sur ses enfans & son époux gémissans auprès d'elle, & recevant ses adieux. Jamais rien de si attendrissant n'a été mis sur la scène; mais rien de tout cela n'entroit dans le plan de M. *Ducis*. *Admète* ouvre la pièce avec *Polynice*; ce Prince vient lui demander des secours contre *Etéocle* son frère, qui l'a chassé du trône; *Admète* le refuse, en lui disant que ses Etats sont épuisés par la guerre & par les exploits de son père *Phérès*. De-là, il prend occasion de lui raconter que les Euménides doivent dans ce jour même annoncer leurs décrets; qu'elles ont un *temple terrible*, *non loin de ces remparts*, *dans un désert*

horrible; qu'elles ont condamné son père à une vieillesse malheureuse pour prix de ses exploits; que leur courroux n'est pas encore appaisé, & que *Phérès craint peut-être avec raison, qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison. Polynice* ainsi refusé, dit qu'il s'en ira *demain*. On pourroit lui demander pourquoi il ne s'en va pas tout de suite; mais il seroit honteux qu'il ne fût venu que pour entendre l'exposition de la pièce, & il faut bien qu'il trouve son père *Œdipe* à la Cour d'*Admète*, où il n'étoit pas venu le chercher. Il n'est pas plutôt sorti, qu'*Alceste* vient toute désolée d'un songe qu'elle a fait. Un songe n'est qu'un remplissage, quand il n'est pas nécessaire au nœud d'une Tragédie; mais ce remplissage est bien bisarre quand il n'a aucun rapport au sujet de cette Tragédie: & dites-moi quel rapport peut avoir au sujet d'*Œdipe chez Admète* le récit de la mort de *Pélias* égorgé par ses filles, que *Médée* excite à ce parricide, sous prétexte de rajeunir leur père? Ces morceaux de

déclamation sont entièrement dans le goût de *Senèque*, c'est-à-dire qu'ils sont du plus mauvais goût. *Euripide* voulant nous intéresser pour *Alceste*, se seroit bien gardé de rappeller le meurtre de *Pelias*, dont *Alceste* étoit la fille. Cette Princesse finit son récit, par dire qu'elle a vu *une invisible main* qui entraînoit son époux au Tartare, & qu'elle veut *sortir de l'horreur où elle est*, en *interrogeant l'Autel des Euménides*. Dans ce moment *Arcas* apporte pour nouvelle que le temple des Furies vient de s'ouvrir, & que l'Oracle va parler. *Alceste* qui vouloit aller elle-même au temple, n'y pense plus ; elle dit à son époux, *consulte seul l'Oracle* ; ce qui n'est guère naturel, *pour sortir de l'horreur où elle est* : elle devoit nécessairement dans la situation où l'Auteur l'a mise, accompagner son époux ; mais il falloit pour le besoin de la pièce, qu'elle ignorât la réponse de l'Oracle, jusqu'au milieu du quatrième acte.

Au second acte, *Admète* paroit avec *Arcas*, dont les gémissemens

nous apprennent que c'est *Admète* lui même que l'Oracle a demandé pour victime. Il n'est point dit de quel genre de mort ce Roi doit périr ; & l'on craint toujours, pendant qu'il s'entretient longuement sur le Théâtre avec son confident ou sa femme, & qu'il leur débite de beaux discours de morale, de le voir tomber au moment qu'il s'y attend le moins, frappé de la foudre, ou d'une apoplexie. *Euripide* avoit évité tout le ridicule de cette situation, en rejettant ces évènemens dans l'avant-scène, & en commençant l'action par le dévouement d'*Alceste*. Quoi qu'il en soit, le Roi a bien recommandé à tout le peuple de garder le silence sur ce qui s'est passé au Temple, afin que la Reine l'ignore entièrement. Ce silence général peut paroître assez difficile, & aussi peu naturel que la retraite de la Reine qui reste seule chez elle, tandis que tout le monde court entendre l'Oracle ; mais on ne doit pas chicaner les grands talens sur de pareilles invraisemblances. *Alceste*

accourt toute joyeuſe, croyant les jours de ſon époux en ſûreté ; l'Auteur a penſé que les épanchemens de joie de la tendre *Alceſte* feroient un contraſte intéreſſant avec la ſituation d'*Admète* menacé de la mort ; mais il falloit que la ſcène fût plus vive, qu'elle ſe terminât d'une manière tragique, & qu'elle ne fût point allongée par des lieux communs & de froides ſentences ; il ne falloit pas mettre dans la bouche d'*Alceſte* des expreſſions auſſi exagèrées que celles ci.

Moi qui n'entrevois pas, *même dans l'avenir*,
Qu'aucun moyen *jamais* puiſſe nous déſunir.

C'eſt dire en mauvais vers qu'elle ſeroit immortelle, ainſi que ſon époux, & l'amour conjugal n'inſpira jamais une telle abſurdité. Qu'*Admète* renferme ſa douleur, & affecte un viſage tranquille, pour laiſſer ſon épouſe dans une erreur conſolante, à la bonne heure ; mais qu'il ſe contraigne aſſez pour garder un ſang froid philoſophique, & pour arranger de belles phraſes, je ne conçois pas

cette manière de peindre la nature. Il me semble qu'il falloit choisir un autre moment pour lui faire dire ce madrigal :

Eh ! qui pourroit compter les bienfaits d'une mère !
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse & d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes,
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces loix nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

Nos Spectateurs & surtout nos Spectatrices ont pû applaudir à cette tirade du galant *Admète*; mais *Plutarque* lui auroit dit : *tu tiens sans propos un fort bon propos*. *Euripide* nous offre des beautés d'un autre genre. Voici comme il fait parler *Admète* :

» O Palais ! O appartement nuptial !
» Comment puis-je vous accepter
» pour retraite ! Ma fortune est chan-
» gée, & vous êtes changés pour moi.
» Quelle différence, grands Dieux,
» entre ma situation présente & ma
» félicité passée ! J'entrai, il m'en sou-
» vient, j'entrai dans cette aimable
» demeure, conduisant par la main
» mon épouse au bruit des instrumens
» & des acclamations, précédé par
» des flambeaux, & suivi d'une trou-
» pe de convives, qui chantoient à
» l'envi des hymnes. Dans ces char-
» mans concerts on n'entendoit que
» les noms de l'amant & de l'amante,
» on y relevoit le bonheur de celle
» que je pleure, & le mien. Illustre
» & heureux couple, s'écrioient-ils.
» Hélas ! A ces chants d'allégresse suc-
» cèdent de lugubres lamentations.
» De longs voiles noirs ont pris la
» place des vêtemens blancs dont le
» Dieu d'hymen m'avoit paré ; & au
» lieu d'une pompe d'hyménée, c'est le
» deuil qui me ramène dans la triste
» demeure où *Alceste* n'est plus... Hé

» comment soutiendrai-je la vue de ces
» murs ! *Alceste* n'y est plus pour m'en
» rendre l'entrée agréable & char-
» mante. Je ne pourrai ni lui parler,
» ni l'entendre. De quel côté mon
» amour inquiet tournera-t-il ses re-
» gards ? Hélas ! Il ne trouvera par-
» tout qu'une solitude qui me fera sé-
» cher de douleur. Quel supplice pour
» un amant de voir autour de moi ces
» lits, ces sièges où je la vis autrefois,
» & où je ne la verrai plus ! Cet ap-
» pareil lugubre, cet appartement
» obscur, cet air funèbre & négligé
» de mon Palais, tout me rappellera
» sans cesse une idée si chère. Que
» sera-ce quand mes tristes enfans
» tout baignés de leurs larmes embras-
» seront mes genoux & me redeman-
» deront leur mère ! Quand j'enten-
» drai les longs gémissemens, & les
» regrets éternels des esclaves ! Dieux,
» s'écrieront-ils, de quelle Souverai-
» ne nous avez-vous privés ! Voilà,
» voilà les horribles tourmens que
» me prépare ce Palais. »

C'étoit par ces sentimens du cœur

puisés dans la nature, & dévéloppés avec une simplicité touchante, qu'*Euripide* charmoit les Athéniens; il est à présumer que si *Racine* eût traité le sujet d'*Aceste*, comme il en eût longtems le dessein, il auroit préféré ce genre de beautés aux sentencieuses déclamations qu'a choisies M. *Ducis*: mais d'autres tems, d'autres goûts; il ne faut imiter aujourd'hui ni *Euripide*, ni *Racine*; il faut être original.

Phénix, Officier d'*Admète*, interrompt la conversation du Roi & de la Reine qui probablement ne savent plus que dire, pour leur apprendre qu'il a rencontré près du Temple des Euménides, un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. Le Roi se doute bien que ce vieillard, c'est *Œdipe*; mais comme on ne le nomme point, la Reine se met de mauvaise humeur, & se plaint de ce qu'on lui en fait un mystère. Tous les petits reproches que font les femmes à leurs maris, pour arracher leurs secrets, *Alceste* les emploie ici:

Ainsi sur vos secrets vous gardez le silence,
Ils ne sont plus communs! pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?
.... Me traitez-vous comme une ame commune
Qu'on doit peu consulter, *qu'un secret importune?*

Vous sentez combien ces petites tracasseries de ménage sont peu tragiques, & ont peu de rapport avec le sujet d'*Alceste*. Enfin *Admète* nomme *Œdipe*, & la Reine se met sérieusement en colère; elle dit que *son présage ne l'a point trompé*; mais qu'y-a-t-il de commun entre l'arrivée d'*Œdipe*, & le songe où elle a vû *Médée* faisant égorger *Pélias* par ses filles? Elle ajoute que les crimes d'*Œdipe vont susciter les Dieux* contr'elle & contre son époux.

Nous vivions trop heureux; c'est *lui seul qui nous nuit*,
Il va verser sur toi le malheur qui le suit.

Pourquoi donc les Dieux puni-

roient-ils *Alceste* & *Admète* des crimes involontaires d'*Œdipe?* D'ailleurs l'Oracle des furies s'est expliqué. C'est la punition des exploits de *Pherés* que demande leur vengeance. Toutes ces contradictions répandent beaucoup d'obscurité & d'ennui sur cette scène qui termine le second acte.

Il faut convenir, malgré l'admiration singulière que j'ai pour le talent de M. *Ducis*, que ces deux premiers actes sont extrêmement vuides, & dénués de toute espèce d'intérêt : mais ce défaut même entroit dans les vues de l'Auteur : car si le Spectateur se fût intéressé aux malheurs d'*Admète* & d'*Alceste*, il n'eût pû souffrir qu'on laissât ces personnages pour l'occuper d'un autre qui remplit à peu près le reste de la pièce. Il étoit donc nécessaire que l'intérêt de la première tragédie fût nul, afin que les esprits exempts de toute émotion, & presque glacés de ce qu'ils venoient de voir, sussent grè à l'Auteur d'interrompre une action qui les ennuyoit, pour leur en présenter une qui fût capable de les émouvoir. Telle est

évidemment la raiſon pour laquelle *Alceſte* & *Admète* ſont ſacrifiés à *Œdipe*. Il faut qu'un intérêt dominant entraîne le Spectateur; il ne pourroit partager ſon ame entre deux intérêts différens & également ſoutenus; cette émotion partagée n'eſt point dans la nature du cœur humain. Ainſi l'exemple de M. *Ducis* doit ſervir de règle & de loi à ceux qui voudront réunir comme lui deux actions dans un drame. On pourroit même en faire un principe qui ſeroit inconteſtable dans la nouvelle Poëtique de ces Meſſieurs : *Que la première action ſoit très-ennuyeuſe afin que la ſeconde ſoit tolérable.*

D'après ce principe, l'Auteur d'*Œdipe chez Admète* s'eſt bien gardé de rien prendre à *Euripide* pour traiter le ſujet d'*Alceſte*; car il auroit pû intéreſſer, émouvoir, attendrir; & c'eſt préciſement ce qu'il ne vouloit point; mais en traitant le ſujet d'*Œdipe* chaſſé de Thébes par ſes fils, & cherchant un azile pour y finir ſes jours, l'Auteur n'a pas manqué d'emprunter à *Sophocle* & même à *Sénèque*

tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de cette ſeconde tragédie, dont je vais vous parler.

Au troiſième acte, le théâtre change; il ne repréſente plus le Palais d'*Admète*, mais un déſert épouvantable. On apperçoit dans le fonds le Temple des Euménides, & ſur les côtés des Ifs, des Cyprès, & des Rochers. Vous ſavez que tous ces changemens s'opèrent au coup de ſifflet du machiniſte; autrefois la ſcène n'auroit pû changer ainſi, ſans éveiller les ſifflets du parterre.

Polynice, qui eſt reſté, on ne ſait pourquoi, dans la Cour d'*Admète*, après le refus qu'il en a eſſuyé, vient ſe promener auprès du Temple des Furies, & débiter plus de quarante vers qui ne ſignifient rien. On ne s'embarraſſe guère de ſa haine contre ſon frère, *de ſon trouble involontaire qui l'entraîne malgré lui dans un lieu ſolitaire* &c. Comment peut-on entendre déclamer ſeul & ſi long-temps un perſonnage en qui l'on ne peut prendre aucune ſorte d'intérêt? Mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'en

parlant de plusieurs choses différentes qui n'ont ni suite, ni liaison, il nous dit qu'*aucun vieillard ne se montre à ses yeux, qu'une voix ne lui crie, ingrat voilà ton père*, & aussitôt il ajoute :

Mais quel *vieillard* souffrant *appésanti par*
l'âge,
M'apparoissant de loin . . . . . .
Traine *un corps affoibli*, &c.

Ce vieillard est son père. Admirez la finesse de cette transition : mais *Polynice* qui brûle d'envie de parler à son père, & de lui demander pardon, s'enfuit comme un fou, dès qu'il l'apperçoit. Laissons-le aller ; l'Auteur saura bien le ramener quand il en aura besoin pour remplir son cinquième acte.

Œdipe paroît tenant le bras d'*Antigone*, & s'assied sur un débris de rocher. Vous allez reconnoître le goût antique, dans quelques endroits de cette scène imitée de *Sophocle*.

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue & les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
Suis-je bien *affermi ?* Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asyle.
Mais votre cœur encor se r'ouvre à vos ennuis.

ŒDIPE.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

O ciel! que dites-vous!

ŒDIPE.

O ma chère Antigone!
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.

As-tu vû quelquefois le débris des naufrages
Rejetté par les flots, chassé par les rivages.

ANTIGONE.

Eh bien?

ŒDIPE.

Voilà mon sort.

Tout le monde a été touché de la naïveté de ce tableau, & de la vérité de ce dialogue. Ainsi la nature conserve ses droits dans tous les tems & sur tous les cœurs; ainsi les beautés de *Sophocle* ont fait réussir une pièce mal tissue & presque monstrueuse; mais ce qui n'est point imité de *Sophocle*, ce sont les déclamations dont cette scène est chargée, ce sont ces réflexions triviales qui suivent ce que vous venez de lire :

D'être heureux en naissant, l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, croi moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, *en changeant de malheur*,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes ;
Mais qu'il connoit bientôt l'infortune & les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau;
Tout gémit sur la terre & tout marche au tombeau.

Ne voilà-t-il pas de grandes vérités, & des réflexions bien tragiques ? N'eſt-ce pas nous apprendre quelque choſe de bien nouveau, que de nous dire : *les enfans pleurent au berceau ; & il faut que tout le monde meure ?* Que ſignifie, *il meurt dès qu'il reſpire ?* Tout ce morceau ne ſeroit-il pas par haſard ce qu'on appelloit autrefois du gali*mathias*, & ce que *Voltaire* appelloit du gali *Thomas ?*

Voici une réponſe d'*Antigone* à ſon père, qui vaut mieux que des lieux communs de morale. *Œdipe* lui dit : *Ton ſort me fait frémir* :

ANTIGONE.

Mon ſort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas ! c'eſt à mon bras que le vôtre eût recours.
Si *mon ſexe* trop foible *a borné* mes ſecours,
Par ma tendreſſe au moins j'ai calmé vos alarmes ;
J'ai ſoutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.

Hélas ! *pour vous nourrir, j'ai souvent mandié*
Les refus insultans d'une avare pitié.
Il sembloit que le ciel, *adoucissant l'outrage*,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie ; ah ! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, & vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage ;
Vous suivre & vous aimer, voilà mon héritage.

Ce discours est imité de *Séneque* ; le Poëte *Garnier*, dans son vieux style incorrect, semble avoir rendu ce même morceau avec plus de vivacité.

Ne me commandez point que je vous abandonne;
Rien, rien ne nous pourra séparer que la mort;
Je vous serai compagne en bon & mauvais sort.
Que mes frères germains le royaume envahissent,
Et du bien paternel à leur aise jouissent. . . . .
Pour moi, j'aurai mon père; il sera mon partage;
Je ne retiens que lui, c'est mon seul héritage.

Il y a sans doute plus de chaleur, de force & de sensibilité, dans ces deux derniers vers de *Garnier*, que dans les derniers vers de M. *Ducis* : mais celui-ci a laissé bien loin derrière lui, & *Garnier* & *Séneque* dans la suite de cette longue scène qui devient très-pathétique. L'Auteur s'est servi de plusieurs endroits du Poëte Latin, dont on a vu la traduction dans une de nos Feuilles précédentes (N°. 24), & que par cette raison je ne rapporterai point ici; il a travaillé sur le

même fonds ; ce sont les mêmes images, & les mêmes traits auxquels il a donné plus de chaleur & de mouvement, en coupant le dialogue de la maniere la plus vive & la plus heureuse. Je me fais un plaisir de vous citer tout ce morceau qui est d'une grande beauté. *Œdipe* demande enfin à sa fille dans quel lieu ils sont arrivés. *Antigone* lui répond qu'elle apperçoit le temple des Euménides. *Œdipe* se trouble & s'écrie :

Les Euménides ! Ciel ! ah ! je crois les entendre ;
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égaremens le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous, mon père.

ŒDIPE.

O supplice ! ô tourmens !

ANTIGONE.

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas! dans ces déserts quels secours puis-je attendre?

ŒDIPE.

O Fille des enfers! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance & mon nom,
Vous qui m'avez jetté sur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière!

ANTIGONE.

Suspendez, justes Dieux, les transports de mon père.

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit!

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçoit.

ŒDIPE.

A mon *esprit tim*

N'offrez plus, Dieux vengeurs, les champs de la *Phocide*.
Cachez-moi, par pitié, ce ſentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père *malheureux*;
Cachez-moi cet autel, où des ſermens impies
Ont *joint* deux chaſtes cœurs *aux flambeaux* des Furies,
Cet autel exécrable, où leurs ſerpens hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînoient tous deux;
Où Mégère debout, avec *un ris funeſte*,
Sous les traits de l'hymen conſacra notre inceſte.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

O ma patrie ! & vous, Dieux outragés,
J'ai fait *ce que j'ai pû*, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vû ces mains, ſecondant ma colère,
Creuſer ces yeux ſanglans, en chaſſer la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde & d'horreur & d'effroi,

Les Peuples à mon nom s'arment tous contre
moi.

ANTIGONE.

Hé! Seigneur!

ŒDIPE.

O Jocaste! ô mère malheureuse!
Que tu prévoyois bien ma destinée affreuse!
Et toi, berceau sanglant, où j'aurois dû périr,
Rochers du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Es-tu content? J'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres;
Entens mes derniers vœux, entens mes cris funèbres.

ANTIGONE.

O ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer ;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur !

ŒDIPE.

Je ne veux, *lorsque ma mort s'apprête* ;
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

Tout *s'ébranle* à mon funeste nom ;

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi.

ŒDIPE.

Cythéron ! Cythéron !

Tout cela est vraiment tragique ; mais on demande si après cette vive émotion, le Spectateur se souvient encore d'*Alceste* & d'*Admète* qui ne l'ont point du tout ému ? Ne préfere-t-on pas la situation pathétique d'*Œdipe*, à la situation monotone & froide

des premiers personnages? C'est donc le sujet d'*Alceste* qui est épisodique, ou bien l'Episode d'*Œdipe* étouffe le sujet principal; ou bien ce sont deux Tragédies. On demande encore si le vieux *Œdipe*, tant d'années après son crime involontaire, doit conserver des remords si violens, & s'exprimer comme il auroit pu le faire au moment où il se reconnoît coupable malgré lui de parricide & d'inceste. Une douleur sur laquelle le temps a passé ne s'exprime-t-elle pas avec une sensibilité plus tranquille? Il est sûr que M. *Ducis* n'a pas imité en cela *Sophocle*, du moins dans l'*Œdipe à Colonne*, où ce vieillard infortuné conserve une tranquillité sombre, mais majestueuse, qui fait sentir que les remords n'ont pas dû s'enraciner dans un cœur vertueux, trop cruellement puni des crimes du destin. C'est au cinquième acte de l'*Œdipe Roi* que *Sophocle* a représenté ce malheureux Prince en proie aux remords & au désespoir, après s'être vu frappé coup sur coup, dans le même jour, de tous les fléaux de la

plus horrible destinée. Cette différence de ton & de style est une expression fidelle de la nature : mais nous ne sommes pas dans le cas d'être si difficiles ; nous en sommes réduits à ne plus demander à nos Auteurs que des beautés isolées ; trop heureux encore quand on nous en donne comme celles que vous venez de lire ; aussi les applaudissons-nous sans examiner comment elles sont amenées, & si elles sont bien conformes à la nature ; mais ce que nous ne saurions applaudir, ce sont les longueurs & les déclamations froides qui déparent cette scène ; la chaleur un peu outrée du vieux *Œdipe* n'est-elle pas trop tôt éteinte par ces réflexions communes & glaciales dont il devroit nous faire grace ?

Qui sait lorsque le sort nous frappe de ses
coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien
pour nous !
Hélas ! de l'avenir, vains juges que nous
sommes,
Ignorer & souffrir, voilà le sort des hommes.

Nous errons avec crainte & dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les con-
fondre.

Ce ton sententieux & philosophique ne fait-il pas une dissonnance trop forte avec le ton véhément qui a précédé ? La scène suivante est encore une imitation de *Sophocle*. Quelques habitants de la ville de Phère, attirés par les cris d'*Œdipe*, viennent s'informer de son sort ; le dialogue rapide & animé de cette scène est vraiment dans le goût antique. Ces habitans veulent chasser *Œdipe*, & attribuent à sa présence le courroux des Dieux qui ont proscrit les jours d'*Admète*. Cette supposition n'est pas raisonnable ; pourquoi les Dieux puniroient-ils *Admète* des crimes d'*Œdipe*, de ces crimes commis depuis si long-tems, de ces crimes déjà trop punis, puisqu'ils étoient involontaires ? On me dira que le peuple ne raisonne guère ; mais il y a des choses qui sont trop à la portée du sens commun pour n'être pas senties du peuple

même. Quoi qu'il en ſoit, *Admète* vient ſouſtraire *Œdipe* à l'aveugle colère de cette populace, & lui offrir un aſyle dans ſon Palais. Il prend les Dieux pour arbitres entre lui & ſon peuple. Alors on entend le bruit de pluſieurs tonnerres ſouterreins mêlés à des cris de douleur & à des accens lamentables, & ces tonnerres & ces cris montent au dernier degré. Le Grand-Prêtre du temple des Euménides paroît en ce moment, & annonce que ce n'eſt pas ſans deſſein que les Dieux ont conduit *Œdipe* dans ces climats, & qu'ils attachent à ſon cercueil les lauriers & la gloire. Il ne s'explique pas plus clairement, & *Admète* qui vit toujours, malgré l'Arrêt de mort prononcé contre lui par l'Oracle, *Admète* ſur le ſort duquel le Grand-Prêtre ne dit pas un mot, & qui ne devient plus qu'un perſonnage ſecondaire auquel on ne s'intéreſſe point, emmène avec lui *Œdipe* & *Antigone*.

Nouveau coup de ſiflet, & la ſcène change. On ſe retrouve au Palais d'*Admète*, pour entendre le quatrième

acte qui commence par une scène de *Polynice* & d'*Antigone*. Vous croiriez que *Polynice* va demander à sa sœur qu'elle lui ménage un entretien avec son père ; point du tout : l'Auteur a résolu que cette scène ne seroit placée qu'au cinquième acte, & *Polynice* s'enfuit encore, lorsqu'il voit venir *Œdipe* avec *Admète*. *Œdipe* qui vient d'apprendre le sort de ce Roi malheureux menacé du trépas, s'imagine, on ne sait pourquoi, que c'est lui qui en est la cause. *J'arrive*, dit-il, *je me montre & l'Oracle est rendu* : mais l'Oracle étoit rendu avant qu'il arrivât ; & le Roi devroit lui dire ce qu'il nous a dit au premier acte ; que les Euménides poursuivoient la vengeance des exploits de son père. Toutes ces équivoques sont indignes de la Tragédie ; elles jettent du louche, de l'embarras, de la froideur sur ce quatrième acte. On voit ici toute la peine de l'Auteur pour unir d'un même tissu deux sujets incompatibles. *Œdipe* s'écrie toujours qu'*il va mourir*, & sort à l'arrivée d'*Alceste*. Elle vient du temple où elle a appris tout le myst-

tère ; ce n'eſt point la douleur tendre & affectueuſe de l'*Alceſte d'Euripide*. ce ſont des éclats, des tranſports ; elle querelle même ſon époux ſur ſon malheureux ſort ; elle l'appelle *barbare*. Tout cela eſt outré, hors de la nature, & par conſéquent inſipide & froid. Mais remarquez que cette femme qui avoit montré tant de colère contre *Œdipe*, avant qu'il fût arrivé, & qu'elle ſçût le malheur qui menaçoit ſon époux, n'en dit pas un ſeul mot à préſent. Cette conduite eſt d'une déraiſon complette. Cependant un autre Oracle a été rendu ; *Phénix* en apporte la nouvelle ; l'Oracle a prononcé qu'*Admète* vivra ſi quelqu'un du ſang des Rois s'offre à mourir pour lui ; mais *Phénix* apprend en même tems qu'aucun Prince du ſang royal ne ſe diſpute la préférence. C'eſt alors qu'*Alceſte* fait un beau bruit pour obliger ſon époux de la laiſſer mourir à ſa place ; ce n'eſt point la tendreſſe qui l'anime ; c'eſt une eſpèce de fureur qui la poſſède au point qu'elle ſe ſaiſit du poignard d'*Admète* pour ſe tuer à ſes yeux, ſi on ne l'en empêchoit,

comme de raiſon. Vous direz ſans doute qu'une tendre & vertueuſe épouſe ne feroit pas tant de bruit, & n'avertiroit pas ainſi par ſes clameurs de veiller ſur ſes démarches ; elle auroit gardé le plus grand ſecret pour aller offrir ſes jours, à l'inſçu de tout le monde, & racheter la vie à ſon époux : mais cette manière de peindre la nature ne s'accorde pas avec la bruyante emphaſe de nos Auteurs, qui aiment beaucoup plus le fracas de la ſcène, qu'une vérité délicate dans l'expreſſion des ſentimens, & qui ſe croient diſpenſés de parler au cœur, quand ils ont étonné les oreilles. Enfin *Alceſte* fait un ſi grand tapage, que le vieux *Œdipe* ſe croit obligé de venir mettre le holà ; il dit beaucoup de belles choſes contre le ſuicide ; & apprend au Roi & à la Reine que ni l'un ni l'autre ne doit mourir, qu'ils n'ont qu'à ſe rendre avec leurs enfans au temple des Euménides ; qu'il s'y rendra lui-même, & que tous leurs maux finiront. Après qu'*Œdipe* a remis ainſi la paix entre ces deux époux qui ne répondent rien à de ſi

belles promesses, ils sortent tous fort contens ; & là finit le quatrième acte, le plus incompréhensible que je connoisse.

Autre coup de sifflet, pour le cinquième acte, & l'on est transporté de nouveau du Palais d'*Admète* au Temple des *Euménides*. On voit *Œdipe* & sa fille à la porte du Temple. *Œdipe* lui demande si *Alceste est admise aux pieds du Sanctuaire*. Antigone lui répond : *oui, Seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez. Tout est prêt ! l'encens fume ; sur l'autel redouté le feu sacré s'allume*. Le temps presse, comme vous voyez ; quelle raison *Œdipe* a-t-il pour ne pas entrer tout de suite dans le Temple ? Il est visible qu'il n'en a aucune, & que le danger pressant d'*Admète* & d'*Alceste* devroit l'y conduire à l'instant ; puisqu'il est résolu d'offrir sa vie pour conserver la leur : c'est là toutefois le moment que l'Auteur choisit pour faire deux Scènes de trois cens vers au moins, entre le vieillard & son fils & sa fille. *Antigone* prend un assez long détour pour demander à son père la permission de lui présenter

Polynice ; *Œdipe* la refuse, & reste toujours sur la scène ; ne devroit-il pas lui dire ? *nous perdons le temps en discours superflus, conduis-moi dans le temple.* *Polynice* vient enfin, & cette scène infiniment longue, quoiqu'imitée assez heureusement de *Sophocle* en quelques endroits, n'en est pas moins déplacée dans la crise présente. Ce n'est qu'après beaucoup de précautions que *Polynice* obtient la permission de parler à son père. Alors il lui fait le détail de ses projets pour punir l'usurpateur *Etéocle* & le chasser du trône ; il finit par prier son père de le suivre devant *Thèbes* où ses Soldats, dit-il, le feront entrer vainqueur & vont nommer *Œdipe* leur Roi. *Œdipe* ne reçoit la prière de son fils qu'avec la plus grande indignation ; & c'est-là que M. *Ducis* a imité ces imprécations si admirables dans *Sophocle*. Vous serez sans doute charmé de comparer le modèle avec la copie. Je vais vous rapporter le morceau du Poëte Grec, traduit assez foiblement par le Père *Brumoi*.

« Misérable, quand tu occupois ce » trône qu'*Etéocle* t'a ravi, n'as-tu pas

» toi-même exilé ton père ? ne l'as-tu » pas réduit à cet état dont la vue t'arrache à présent des pleurs intéressés ? » car c'est un détour secret qui te les » fait verser, bien moins sur moi que » sur tes propres maux. Vas, je ne » pleure point sur les miens, je sais les » supporter. Je vis, mais c'est pour détester un parricide tel que toi ; toi, » dis-je, qui m'as détrôné, toi qui » m'as mis dans l'état même où tu me » plains, toi qui m'as contraint de dépendre d'autrui, pour traîner une vie » infortunée ; trop heureux d'avoir mis » au monde des filles, ou plutôt des » héroïnes, que leur humanité & leur » courage ont rendues seules ma ressource & mon appui. Mais il n'a pas » tenu à toi que je ne fusse abandonné » & réduit à moi seul. Allez, barbares » frères, vous n'êtes plus mes fils ; & » toi, traître, apprens que si les Dieux ne » t'ont pas encore frappé, le supplice » n'est pas loin.. Tes alliés vont à Thèbes, » ne te flatte pas de t'emparer de cet » Etat. Couple ingrat, vous mourrez » dans la rage, vous périrez baignés » dans votre sang. Telles sont les im-

» précations dont je vous ai chargés &
» dont je vous charge encore aujourd'hui. Oui, Furies, j'implore votre
» bras vengeur, pour apprendre à des
» fils dénaturés quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds, à l'égard
» d'un père malheureux, dont les filles
» seules ont respecté la misère. Ce seront elles qui, en récompense de leur
» piété, monteront sur ce trône avidement disputé. La Déesse de la Justice, toujours assise auprès de Jupiter, leur est garant de mes prédictions. Vas, fils exécrable & couvert
» des malédictions d'un père, vas, porte
» de ce pas aux enfers les foudroyantes
» paroles que je lance sur toi. Puisse-tu
» voir bientôt l'issue funeste de la
» guerre que tu vas porter dans le sein
» de ta patrie! Puisses-tu ne revoir
» jamais Argos! Puissiez-vous l'un &
» l'autre tomber entrelassés & entregorgés de vos mains! Puisse le noir
» Tartare être votre partage! Voilà le
» comble de mes derniers vœux. Terribles *Euménides*, & vous *Mars*, qui
» avez empoisonné leurs cœurs de haines
» mutuelles, hâtez l'effet de mes desirs!

» Pars, encore une fois, fuis, dis-je, &
» dépositaire de ma dernière volonté,
» apprens aux *Thèbains* & à tes fidèles
» alliés, quel est l'héritage qu'*Œdipe*
» outragé laisse à des fils barbares. »

Vous reconnoîtrez aisément ce que M. *Ducis* a imité de ces imprécations; vous souhaiterez peut-être qu'il eût pris davantage à *Sophocle*, & qu'il y eût mis un peu moins du sien.

Moi, leur Roi! moi te suivre, ingrat, l'as-tu pû croire?
Eh! dis-moi, que m'importe & Thébe & ta victoire!
Penses-tu, malheureux, si je voulois régner,
Que ce fut à ta main de m'oser couronner?
Vas tenter loin de moi tes combats ou tes sièges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacrilèges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur Roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Etéocle & toi.
Mais un Prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?

Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidelle:
Eh! ne régnois-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare, il te chasse à son tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes Dieux domestiques!
Quand mon ame, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par dégré le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenoit quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontoit à la vie.
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang énivré,
Que tu m'as vû partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pû t'attendrir sur ton malheureux père;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,

Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Vas, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang ; viens ma fille,
Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux ;
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice ;
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, vas-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un père qui t'abhorre ;

Je rens grace à ces mains qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite:
J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides,
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Etéocle & toi, *privés de funérailles*,
Puissiez-vous tous les deux *vous ouvrir les entrailles!*
De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et pour comble d'horreur, *couché sur la poussière*,

Mourir, mais en sujet, & bravé par ton frère !
Adieu, tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil & les vœux que je garde à mes fils.

Vous avez pu remarquer que l'Auteur, qui a cru mettre plus de force dans cette imprécation que *Sophocle* n'en a mis dans la sienne, a néanmoins affoibli tous les grands traits de son modèle. Parmi plusieurs incorrections, vous avez vu que deux frères *privés de funérailles* ne peuvent plus *s'ouvrir les entrailles*, & que s'ils se sont *tous deux ouvert les entrailles, privés de funérailles*, l'un ne pas *braver* l'autre & le faire *mourir en sujet*. *Sophocle* n'avoit pas donné l'exemple d'une telle absurdité. L'Auteur a prétendu encore enchérir sur *Sophocle*, en faisant rester *Polynice* qui veut absolument fléchir son père ; il en vient à bout à force de cris & de hurlemens ; ce qui est une plaisante manière pour attendrir un vieillard. *Œdipe* dit à son fils : *crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine ?* ce qui a bien l'air d'une parodie ; car assurément *Œdipe* n'a pas montré la

douce facilité d'un père qui n'a pas de peine à pardonner. Un autre vers qui est encore une parodie, est celui-ci que dit ce vieillard si véhément & si furieux. *Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.* Cet *Œdipe* que nous avons vû agité de remords & de convulsions, cet *Œdipe* que nous venons de voir en fureur contre son fils, doit-il dire qu'il *est tranquille*, à moins qu'il ne veuille plaisanter? Cette scène déjà trop longue & si déplacée, pendant qu'*Alceste* ou *Admète* se meurt, est encore prolongée par une conversation morale entre *Œdipe* & ses enfans. Il semble oublier entièrement que le Roi & la Reine sont au Temple depuis fort long-temps à attendre l'effet de ses promesses. Cet entretien philosophique finit par deux vers bien singuliers :

J'irai, du Cythéron *remontant* vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les Dieux.

Ne croiroit-on pas qu'*Œdipe* soit déjà *monté* aux cieux, puis qu'il y veut *remonter*, & qu'il fera une dissertation sur le mal moral & le mal physique

quand il aura *interrogé les Dieux ? Polynice* quitte ſon père & ſa ſœur, ſçavez-vous dans quel deſſein ? c'eſt d'aller s'offrir pour victime à la place d'*Admète :* vous ne vous attendiez pas à cela. On le voit bientôt dans le temple des Euménides qui lui refuſent cette grace, parce que ces Divinités infernales ne trouvent pas la victime aſſez pure. Alors *il s'échappe*, en priant les Furies de le conduire à Thèbes, & le voilà parti, ſans avoir dit adieu à ſon père & à ſa ſœur, & ſans s'inquiéter de ce qu'ils deviendront. Au même inſtant on voit *Alceſte* expirante ; mais on n'a pas ſû ſi elle s'étoit dévouée pour ſon époux ; car il n'en a pas été fait la moindre mention. *Admète* & ſes enfans ſont auprès d'elle. Il faut convenir que ſi M. *Ducis* excelle à allonger les ſcènes inutiles à ſon ſujet, il n'excelle pas moins à reſſerrer tout ce que ce même ſujet lui offroit de plus touchant. Il a fait de toute l'*Alceſte d'Euripide* un petit abrégé fort curieux en quatre vers que voici :

ALCESTE.

Où ſuis-je ? O ciel ! Admète !

ADMETE.

Alceste! Alceste! ô Dieux!

ALCESTE.

La mort est dans mon sein; le stix est sous mes yeux.

ADMETE.

Non, tu ne mourras point! la bonté souveraine....

ALCESTE.

Admète, c'en est fait: cher Admète, on m'entraîne.

Ne trouvez-vous pas cet abrégé merveilleux & infiniment pathétique? Par malheur, on n'entend pas un mot de cette scène éloquente à la représentation; on n'est occupé qu'à voir les préparatifs de la mort d'*Œdipe* qui monte à l'autel au milieu de tous les Prêtres du temple; il invoque les Dieux à grands cris & leur demande la mort pour sauver les jours d'*Alceste* & d'*Admète*, qui le laissent faire & qui ne s'opposent en aucune manière à son dévouement: après une prière

très-longue & très emphatique, où il implore la foudre, comme étant la mort la plus douce; il s'écrie, par une antithèse très-convenable à la situation:

Je tombe & je m'élève à l'immortalité.

Aussi-tôt l'éclair brille, la foudre gronde, frappe *Œdipe*, & le fait rouler sur les marches de l'Autel. *Sophocle* avoit cru devoir mettre en récit un pareil dénouement; parce qu'un miracle n'est pas une chose qu'on fasse croire aisément à des yeux éclairés:

. . . Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

Mais nos Spectateurs sont devenus extrêmement crédules, comme on sçait; avec des éclairs & de grands coups de tonnerre artificiel on leur persuade tout ce qu'on veut. Aussi s'en vont-ils les plus contens du monde, quand ils ont vû une Tragédie finir par un feu d'artifice.

Telle est la manière dont *Œdipe* fait le dénouement de deux Tragédies *chez Adméte*; & nous sommes de l'avis de cette Dame qui disoit ingénue-

ment;

ment, après avoir vû la représentation de cette nouveauté : *qu'elle aimoit mieux la seconde Tragédie que la première.*

Sénéque avoit donné l'exemple à M. *Ducis* de prendre deux pièces pour en faire une ; il avoit fondu ensemble l'*Œdipe à Colonne* de *Sophocle* & l'*Antigone* d'*Euripide*, pour faire sa *Thébaïde* ; mais nous croyons qu'*Œdipe* étoit mieux placé dans une Tragédie consacrée aux malheurs de sa famille, que *chez Admète* où il n'a jamais pû se trouver, & dont le sort n'avoit aucune espèce de rapport avec le sien. L'art est venu chez nous à un tel point de décadence, que *Sénèque* pouvoit donner une leçon de goût à M. *Ducis*.

Quant au style de cet Auteur, il est véhément & plein de chaleur dans les grandes situations ; mais dans tout le reste, il est ampoulé, déclamateur, obscur, impropre, & souvent barbare. Vous en avez déjà vû des preuves, en voici d'autres :

Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare

On dit bien *un vieillard d'une vertu si rare ; un vieillard si rare* ne signifie rien.

Il n'a pour tout secours, privé de la couronne ;
Que ses pleurs, ses destins, & le bras d'Antigone.

Que signifie encore *avoir ses destins pour secours ?*

D'ifs & de noirs cyprès, un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.

Un bois qui couvre avec respect les murs d'un Temple, est trop recherché, & ne présente aucune image. Comment se figurer *le respect d'un bois pour des murs ?* Ce ne sont pas-là des expressions fortes, mais des expressions forcées.

Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter.

L'encens qui n'ose pas monter a le même défaut.

Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer.

Sans y pouvoir entrer est une exagération ridicule; car cela voudroit dire qu'il ne mourroit jamais.

Jamais ennui plus sombre & chagrin plus
profond,
Depuis qu'il est errant, n'a pesé sur son
front.

L'Auteur répete encore cette expression bizarre:

Mon courroux ....,
Sur son coupable front pésera plus d'un jour.

On sait assez que ni le chagrin, ni le courroux ne *pèsent sur le front*. Le poids des chagrins est pour le cœur; le front est obscurci, voilé par le chagrin. Toute métaphore doit être puisée dans la nature. Pourquoi arrive-t-il que dans un siècle où l'on a tant d'excellens modèles, on écrive avec aussi peu d'élégance & de vérité? c'est qu'on veut avoir plus d'esprit que ces modèles du dernier siècle; on veut se donner un air original: mais un mauvais original vaut-il une bonne copie?

Mort, ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux ;
Un cœur juste est partout sous la garde des Dieux.

Un cœur juste est-il sous la garde des Dieux, quand il est *mort & dans les enfers ?* n'est-ce pas assez qu'une maxime soit triviale, faut-il encore qu'elle soit extravagante ?

Avez-vous crû tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile oublié par les Dieux ?

Qu'est-ce que c'est que *tourner des bras séditieux contre un limon*, & qu'est-ce qu'*un limon servile oublié par les Dieux ?* Dans quelle langue, bon dieu ! s'est-on exprimé ainsi ? Voilà pourtant le langage des successeurs de *Racine*. Je n'irai pas plus loin ; quelqu'utile qu'il soit de s'élever contre cette barbarie de style qui corrompt de jour en jour la langue françoise, c'est une peine trop fastidieuse de s'arrêter longtemps sur des expressions aussi impropres, & qu'on rejette avec dégoût, quand on s'est nourri de la lecture des bons Poëtes.

Malgré tant de défauts, il faut pourtant convenir que, parmi tous

les Auteurs qui travaillent aujourd'hui pour le Théatre, M. *Ducis* est presque le seul qui ait une partie du talent propre à la Tragédie. Il n'a pas des notions bien saines sur son art, j'en conviens; il n'entend rien au plan ni à la conduite d'une pièce, cela est vrai; il est ampoulé, bouffi de sentences & de déclamations, guindé, forcé, bizarre, je ne le nie pas; mais quand il rencontre une situation tragique, il la traite avec chaleur & avec force; alors il connoit les beautés d'un dialogue vif, rapide & soutenu; il saisit avec transport les grands traits de nature; & s'il n'a pas le talent de faire répandre beaucoup de larmes, il sait du moins jetter le trouble dans l'ame, & remuer l'imagination. Enfin, dans l'espace de cinq actes, il peut du moins nous offrir deux ou trois scènes vraiment belles, & dans ce temps de disette c'est encore beaucoup: mais jusqu'à présent aucune de ses Tragédies n'est restée au Théatre François.

Je suis, &c.

LETTRE XVII.

Lettre de Madame de B... & du Comte de L... mêlées d'Eloges & de Critiques des ANNALES POLITIQUES *de M.* Linguet. *A Londres, & se trouve à Paris, chez* Guillot, *Libraire, rue de la Harpe, près le Collège de Bayeux,* 1 *vol. in-12 de* 132 *pages.*

DES fadeurs à Madame de *B...* qui se fâche, à la fin de la correspondance; des sophismes sur la liberté à laquelle l'Auteur ne paroît pas croire; la description du combat d'un coq Anglois mis à mort, comme de raison, par un coq François; la Critique de M. *Linguet,* qui ne peut plus répondre: Telle est en deux mots, Monsieur, l'importante matière des vingt & une Lettres contenues dans cette brochure. Les deux ou trois premières ne sont qu'un prélude à ces graves sujets. Madame de *B...* y parle de ses amusemens

champêtres, de la belle ſituation du château qu'elle habite, des agrémens du Marquis, ſon hôte, dont *le caractère fait ſur tous les eſprits ce que la poſition de ſon ſol fait ſur les yeux.* Elle invite le Comte à venir partager ſes plaiſirs, qui ſe réduiſent à tirer des lapins à l'affût, à danſer avec les payſans du village, à jouer à *cache-cache* avec leurs enfans, &c. les autres jeux, ſans excepter le *loto*, ſont abſolument bannis de cette délicieuſe retraite. M. le Comte de *L*... aime mieux reſter à Paris, que d'aller amuſer les petits Vaſſaux du Marquis..... Mais il écrit à ce ſujet de très-jolies choſes à Madame de *B*... Il la compare à Vénus jouant aux quatre coins avec les Amours; il ne connoît *rien de plus piquant que ces danſes lourdes & légères, où Pierrot & Lubin, Annette Liſe, ſautant lourdement en meſure, & les yeux baiſſés, figurent avec des brillantes, des élégantes de cour & de ville, plus légères que leurs plûmes.*

Je vous ai promis des fadeurs, & je reviens à celles de M. le Comte. Ne trouvez-vous pas, Mon-

ſieur, cette déclaration d'amour heureuſement amenée? « Point de jeu, » point de *Loto*, point d'étiquette, » point de toilette : heureuſes, heureuſes privations; mais moi, Madame, qui n'en connois d'autres que » celles que me cauſe votre abſence, » je me tais & ſuis, pour la vie, le » plus reſpectueux de vos amis ».

Ce n'eſt pas la faute de l'Anonyme s'il n'a pas tout l'eſprit que *Fontenelle* a proſtitué dans ſes lettres du Chevalier *d'H....*; mais tout le mauvais goût de ces lettres ſi décriées a paſſé dans cette correſpondance. Le Comte *de L....* eſt le vrai ſinge du Chevalier : encore une fois, il ne lui manque que de l'eſprit pour être un excellent imitateur de *Fontenelle* ou *de Voiture*. Vous en allez juger, Monſieur; quoiqu'il ne ſoit permis à Madame *de B....* ni de faire toilette, ni de jouer au *Loto*, elle n'en vante pas moins la liberté dont elle jouit, & le Comte *de L.* prend de-là occaſion de lui propoſer l'arrangement que voici. « Vous jouiſſez,

» lui écrit-il, de toute votre liberté,
» je vous en félicite, puisque vous
» trouvez tant de plaisir à en jouir.
» Il est quelquefois bien doux de la
» perdre par échange. Si vous vouliez
» essayer de ce second plaisir, peut-
» être le préfereriez-vous au premier.
» J'avoue qu'il est douloureux de faire
» cette perte sans rien obtenir en re-
» tour. C'est une peine que vous
» n'éprouveriez sûrement pas. Je vois
» ici bien d'honnêtes gens incapables
» de mentir, qui se plaignent que vous
» les avez ruinés de fond en comble
» de ce côté-là, & que sans rien perdre
» de votre liberté, vous ne vous êtes
» fait conscience ni scrupule de ravir
» la leur. Quoique je fasse moins de
» bruit que les autres, je sens que je
» suis un des plus lézés; en s'emparant
» ainsi du bien d'autrui, quelquefois
» on perd le sien. Je ne veux pas
» désespérer de votre conversion. Les
» plus grands scélerats ont quelque-
» fois des momens de répentir : on
» appelle cela faire une bonne fin. Si
» jamais le desir de faire restitution

» par échange s'empare de vous, sou-
» venez-vous, je vous prie, de l'an-
» cienneté, de la fidélité de mes ser-
» vices ».

Cet échange proposé par M. le Comte, ne tentera pas Madame *de*.... elle aime trop sa chère liberté : pour s'en venger, il se met en frais de lui prouver que cette liberté n'est qu'une chimère, un mot qui rit à l'imagination, un Etre sans réalité ; « se croire » libre, ajoute-t-il, c'est l'être autant » qu'il est possible : desirer de l'être, » c'est ne l'être plus, c'est se rendre » plus ou moins esclave de ce desir : » nul Etre doué de raison n'est libre » ici bas ; tous ont des passions. Il » n'est donné à aucun de les satisfaire » ou de les maîtriser ».

A quoi tend ce galimathias prolongé dans cinq ou six mortelles pages ? A démontrer qu'il n'y a personne de libre, que Madame de *B*... ne l'est pas plus à la campagne qu'ailleurs, puisque ses passions l'y ont suivie, & qu'en changeant de lieu, elles n'ont fait que changer d'objet; mais deux pages plus bas, le Comte *de L*... perd de

vue ses principes si lumineux contre la liberté, il cesse d'être philosophe & redevient tout aussi galant que je vous l'ai montré d'abord. A la contradiction près, y a-t-il rien, par exemple, de mieux amené que ce joli compliment à Madame de *B....*, dont il reconnoit enfin le *libre arbitre*; 1°. parce qu'elle est femme; 2°. parce qu'elle est Françoise; 3°. parce qu'elle est Parisienne. Dans la Chine, les femmes n'ont point l'usage de leurs jambes; en Turquie, elles vivent dans des Sérails; c'est-à-dire dans des prisons: en Espagne, en Portugal, en Italie, elles sont entourées de voiles, de grilles, de verrouils. « La France, continue M. le Comte, est donc le seul » pays où les femmes respirent le parfum délicieux de la liberté; & Paris, Madame, Paris n'est-il pas la » ville des Reines & des Souveraines » de la liberté ? Est-il quelque femme qui connoisse assez peu son droit » de cité pour n'y pas jouir brillamment de ses privilèges ? Et pour en » jouir, quelles conditions, quels devoirs ont-elles à y remplir ? celui

« d'être belles, jolies ou aimables ; car
» à Paris, sans être ce qu'on appelle
» belle ou jolie, être aimable suffit.
» *Vous, Madame, qui savez si bien*
» *remplir ces trois devoirs, sans même*
» *vous en occuper, vous conviendrez*
» *que les conditions ne sont pas dures* ».

Il faut bien, Monsieur, que je vous dise un mot du combat des deux coqs. N'en déplaise à Madame de *B*... ce sont les deux convives les plus intéressans du Marquis *D*... Elle ne s'offensera pas de cette préférence fondée sur l'intérêt qu'elle a sçu donner à ce tableau, où, graces à dieu, M. le Comte n'a rien mis du sien. A coup sûr, il eût peint moins gaîment la défaite du coq Anglois qui n'avoit ni queue ni crête, mais qui étoit armé d'éperons d'une longueur effrayante. Le coq François avoit toute la fleur, toute la grace de son printems de coq. Vous vous doutez bien que ces deux champions se seront battus avec autant d'acharnement que si leur combat eût décidé du sort des deux Empires. Mais ce combat fut long, & mon extrait doit être court. Je vous renvoye donc

à la brochure, dont cet Iliade fait partie; je craindrois de la gâter en l'abrégeant : je me contenterai de vous dire qu'une poule belle & vive étoit le prix du vainqueur. Je ne sçais de quel augure peuvent être de longs éperons, pour une jeune poule; celle-ci remarqua ceux du coq Anglois, & cette vue lui fit presque tourner la tête. Voici comme Madame de *B...* raconte ce fait important. « Vous vous » rappellez bien surement une certaine » poule noire à hupe blanche, d'une » beauté unique, que nous nommions » la *Belle-Poule*, nom fameux dans » notre basse-cour, comme il le sera » dans les fastes de la Marine. Cette » Belle-Poule si désirée, pour qui les » jeunes coqs encore poulets, soupi» roient tout bas, étoit uniquement » attachée à celui de la maison...... » Une poule de ville, je dirois presque » une de cour, lui eût été fidèle; com» ment une de campagne ne l'eût-elle » pas été? Eh bien, Monsieur, voyez ce » que c'est que l'occasion & ses écueils. » Pesez sans partialité jusqu'où peut » aller le tort qu'ont les absens. Croi-

» riez-vous bien que cet Anglois sans » queue ni crête, avoit résolu de commencer ce jour-là ses exploits galans » pour la *Belle-Poule*? Il la suivoit, la » pressoit, sans aucun mérite extérieur, » sans grace dans les façons, mais avec » une vivacité tyrannique : je dois dire » à la louange de cette beauté, qu'elle » fuyoit & faisoit une belle défense, » parce que, quoique belle, elle n'étoit pas coquette. Mais, Monsieur, » l'absence, l'occasion, les éperons » du coq Anglois.... La vertu de la » Belle-Poule tiroit à sa fin ; elle alloit » succomber quand le coq François » parut. Un coup-d'œil lui en dit plus » que vingt poules jalouses & médisantes n'auroient pu lui en apprendre : » il vit tout le danger qu'il avoit couru, » & moitié course, moitié vol, il fondit comme un milan, comme un aigle, au milieu de ces deux êtres emplumés, qui ne pensoient point à se » battre. Soit pudeur ou dépit, la » poule noire en rougit un peu & se » retira, les deux coqs restèrent seuls » en présence ».

Ce grain de jalousie pris avant le

combat par un coq françois, fut peut-être ce qui décida la victoire en notre faveur. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre eut encore en cette occasion le dessous avec la France, & Madame de *B*... bonne patriote, a cru devoir transmettre à la postérité le récit de ce triomphe. Je ne sçais ce qui en arrivera ; cependant il y a dans ce récit de la gaîté, de la saillie & des plaisanteries assez bonnes ; par-ci par-là du mauvais goût, de la charge & trop d'affectation de bel esprit. A tout prendre, le combat des coqs est une jolie bagatelle. Madame de *B*.... eût bien fait d'en rester là : mais pour me servir des expressions de M. *le Comte*, *à peine sortie du tumulte d'un camp, elle vient s'engager dans une nouvelle guerre*. Elle veut à toute force rompre une lance pour M. *Linguet* ; &, il faut en convenir, elle ne fait pas une aussi belle défense que ses deux champions emplumés. Cependant, quel foible adversaire elle avoit en tête ! C'est à M. le Comte de *L*.. qu'elle cède honteusement le champ de bataille. Ce M. *le Comte* veut beaucoup de

mal à M. *Linguet*, depuis que M. *Linguet* est dans l'impossibilité d'écrire; un brave eût mieux choisi son moment. Mais ce n'est pas celui d'apprécier les coups qu'il lui porte par derrière, & je me contenterai d'observer que puisque tout le monde, de son aveu, trouve de l'esprit à M. *Linguet*, il faut bien qu'il ne soit pas si bête. Il a beau dire : *c'est une mode qui passera. Les Annales* politiques *sont chères, & l'on aime à croire que l'on a de la marchandise pour son argent. Nous ne sçavons presque plus lire* aujourd'hui. Tout cela ne prouve rien contre l'avis de tout le monde : en fait d'esprit comme dans tout le reste, l'avis de tout le monde est presque une démonstration.

Je crois, ainsi que l'Auteur, qu'il y a beaucoup d'Avocats en état de faire tête à M. *Linguet*; mais un homme de cour comme M. *le Comte*, devoit-il motiver en ces termes le silence de tous ces Messieurs ? » Rien ne » ressemble tant au mépris que ce si- » lence; en vérité, je serois tenté de » dire comme *Jeannot* : *c'en est*, je

» *crois que c'en est*. Car parmi ces » Avocats, au nombre de cinq ou six » cens peut-être, *combien de drilles* » *en état d'épousseter leur* Linguet?

Les raisonnemens de M. le Comte sont de la même force que son style; mais ils offrent tant de prise à la critique, qu'on ne sçait par quel bout les prendre. Ce seroit à ne point finir, que d'entamer cet examen: & la logique de Madame *D. B.* est en défaut contre un pareil adversaire! Jugez du talent de cette Dame en fait de discussion. Il faut qu'elle ait senti l'humiliation de sa défaite, car elle se fâche de bonne foi dans sa dernière Lettre. Si sa bouderie étoit un persifflage contre M. *Linguet*, il faudroit convenir que tous ses Lecteurs sont également persifflés. Je défie le plus subtil de voir le mot pour rire dans cette froide & triste ironie.

Je suis, &c.

Livres Nouveaux.

Les Prophéties de Jérémie & de Baruch, traduites de l'Hébreu & du Grec, en latin & en françois, précédées d'argumens qui en développent le double sens littéral; par les Auteurs des Principes discutés, 6 vol. *in*-12. de 500 pages chacun. A Paris, chez *Simon*, Imprimeur du Parlement, rue Mignon, & chez *Mérigot* le jeune, Quai des Augustins.

Sermons de Morale & Panégyriques, par M. l'Abbé *Pleuvri*, Prêtre du Diocèse de Rouen. A Paris, chez *Valade*, 1 vol. de 220 pages.

Essai pratique de Grammaire raisonnée, contenant la Grammaire générale, la Grammaire Françoise, & la Grammaire Latine, avec un Discours préliminaire & des Notes critiques; par le P. *François Xavier*, Religieux de l'Ordre des Capucins, Bibliothécaire du Monastère de Rouen. A Paris, chez *Guillot*, Libraire, rue de la Harpe, près le Collège de Bayeux; 1 vol. de 260 pages.

Fin du Tome VIII.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE HUITIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières contenues dans ce huitième Tome.

De l'Imprimerie de KNAPEN & fils, Imprimeur de la Cour des Aides, rue Saint-André, au bas du Pont S. Michel.





